

Martha Wells
Le feu primordial
L'ATALANTE

Martha Wells

Le feu primordial

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR PATRICK COUTON

L'ATALANTE
Nantes

Illustration de la couverture : Gilles Francescano

THE ELEMENT OF FIRE
1re publication : Tom Doherty Associates, Inc., New York

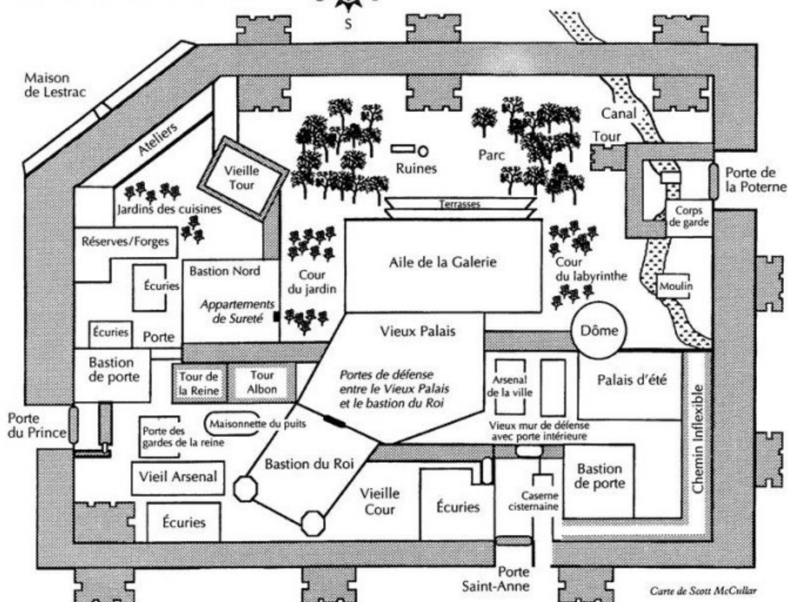
ISBN 2-84172-214-7

Pour : Troyce Wilson, mon grand manitou,
et tous les membres du personnel autorisé
auxquels le présent roman doit son existence,
en particulier Roy Harper, Steven Gould,
Laura Mixon et Tom Knowles,
sans oublier Los Blues Guys,
le Ritual Breakfast Club,
le Wednesday Night Group Therapy
et tous ceux qui ont lu ces pages
sous forme de manuscrit,
m'ont soutenue et m'ont encouragée.


N
O
E
S
Umberwald
Île-Rien
Adera
Vienne
Lodun
Portier
Pays-Bas
Lindre
Bisra
Bistrita
Parscia
Carte de Scott McCullar

Palais de Vienne en Île-Rien





Personnages

Thomas Boniface : *capitaine des gardes de la reine*

Gédéon : *un lieutenant des gardes de la reine*

Berham : *un valet*

Docteur Braun : *un jeune sorcier de piètre renom*

Galen Dubell : *un sorcier*

Vivan : *commandant des gardes cisternains*

Renier : *précepteur des chevaliers albons, commandant de la garde rapprochée du roi*

Lord Aviler : *Grand Ministre, fils d'Aviler l'ancien qui était de son vivant un puissant allié de Ravenna*

Ravenna : *reine douairière*

Phaistus : *un valet*

Éphraïm : *un espion*

Lucas Castil : *premier lieutenant des gardes de la reine*

Gambin : *un autre espion*

Denzil : *duc d'Alsène et cousin de Roland*

Roland : *le jeune roi*

Falaise : *la jeune reine*

Kade Carrion : *une fée, une sorcière et sœur de Roland*

Fulstan : *l'ancien roi, époux de Ravenna, père de Roland et de Kade*

Moire : *autrefois reine fée des airs et des ténèbres, mère de Kade*

Évadne : *un prince de la cour d'Unseelie*

Urbain Grandier : *un sorcier bisran de mauvaise réputation*

Et la philosophie nouvelle sème partout le doute,
Le feu primordial est éteint ;
Le soleil perdu de vue, ainsi que la Terre, et nulle intelligence
N'aide plus l'homme à les trouver.

John Donne,
L'Anatomie du monde.

1

Le grappin ricocha sur la pierre glissante de pluie du rebord avant de retomber et de s'accrocher dans la grille sous la fenêtre du deuxième étage.

Berham s'arc-bouta en arrière afin de s'assurer de la solidité de la corde. « Là, ça y est, mon capitaine. Solide comme tout, souffla le valet.

— Bravo », le complimenta Thomas Boniface. Il s'écarta du mur et inspecta la ruelle du regard. « Bon, où est passé le docteur Braun ?

— Il arrive », répondit Gédéon Townsend, le lieutenant de Thomas, qui émergea de l'ombre épaisse pour venir vers eux. Une fois qu'il les eut rejoints, il leva les yeux vers la pleine lune, d'une blancheur immaculée sur le fond de nuages de pluie poussés par le vent. « Pas la nuit rêvée pour un travail pareil », marmonna-t-il. Les sombres brocarts et lainages moelleux des justaucorps et culottes des trois hommes debout dans la ruelle se fondaient dans le décor de pierres encrassées et d'ombres ; on ne distinguait au clair de lune que les dentelles pâles aux poignets et cols de Thomas et de son lieutenant, l'éclat d'une boucle d'oreille ou le brillant métallique glacé des rapières et des canons de pistolets à platine. La nuit était fraîche et autour d'eux se dressaient les bâtiments commerciaux en faillite et les demeures autrefois fortunées mais à l'élégance désormais délabrée du quartier du fleuve.

Thomas, pour sa part, ne connaissait pas de moment idéal pour investir en force la maison d'un sorcier étranger. « La question, c'est d'aller vous faire tuer où on vous le dit, fit-il. Tout le monde est en position ?

— Martin et Castero sont sur le toit de la tannerie d'où ils surveillent la rue et l'autre ruelle. J'ai posté Gaspard avec deux hommes à l'arrière de la maison et laissé les serviteurs garder les chevaux. Le reste de la troupe, de l'autre côté de la rue, attend le signal, répondit Gédéon aux yeux bleus faussement candides. Nous sommes tous prêts à aller nous faire tuer où on nous le dit.

— Bien », fit Thomas. Il savait Gédéon encore assez jeune pour voir un défi dans leur opération, pour ignorer complètement la réalité politique qui les envoyait dans une mission aussi meurtrière avec aussi peu de soutien. Il jeta un nouveau coup d'œil dans la

ruelle et vit enfin arriver le docteur Braun qui se glissait le long du mur en soulevant au-dessus de la gadoue nauséabonde, l'air gêné, sa robe bordée de velours d'homme de l'art. « Alors ? demanda Thomas lorsque le sorcier fut à portée d'oreille. Qu'est-ce que vous avez fait ?

— J'ai neutralisé les tutélaires aux portes et aux fenêtres, mais à l'intérieur… Ce Grandier est très fort ou très subtil. Je n'arrive pas à comprendre les protections dont il se sert. » Le jeune sorcier leva sur lui des yeux larmoyants qui clignaient par à-coups. Ses longs cheveux blond roux et sa moustache tombante lui donnaient un air d'épagneul à la mine triste.

« Ne pouvez-vous pas nous donner une petite idée de ce que nous allons trouver là-dedans ? » fit Thomas tout en songeant : *L'affaire se passerait mieux si on ne nous avait pas collé un sorcier manifestement échappé d'une farce de jour de marché.*

Braun faisait une tête affligée autant qu'obstinée. « Il est trop fort ou… il est peut-être aidé par une quelconque créature des fées.

— Que Dieu nous protège », marmonna Berham qui fouilla d'un œil inquiet le ciel assombri de nuages. Les autres l'ignorèrent. Petit, replet, Berham avait été blessé trois fois en tenant des barricades durant la dernière guerre bisrane. La seule raison qui l'avait poussé à quitter l'armée, prétendait-il, c'était que les serviteurs touchaient de meilleurs gages. Malgré le chevrotement dans la voix du petit homme, Thomas ne doutait pas de son courage.

« Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Gédéon au sorcier. Vous voulez dire que nous risquons de tomber raides morts ou de prendre feu dès que nous aurons franchi le seuil ?

— Les non-initiés se font souvent des idées fausses sur ces questions, comme les imbéciles qui croient que les sorciers changent de forme ou volent à la manière des fées. Ce serait extrêmement dangereux de créer de la chaleur ou du froid à partir de rien…

— Que vous dites, mais…

— Cela suffit », les interrompit Thomas. Il saisit la corde et tira encore dessus de tout son poids. Le rez-de-chaussée de la maison était sûrement affecté aux écuries, aux remises pour les voitures ou charrettes et aux logements des serviteurs. Au premier étage se trouvaient les salons et autres salles de réception des invités, puis aux deuxième et troisième les appartements privés du propriétaire. C'était là que le sorcier devait avoir son laboratoire et très certainement garder son prisonnier. Thomas espérait seulement que les renseignements des gardes du roi étaient bons et que cette

canaille de Bisran de Grandier était absent de chez lui. « Suivez-moi, dit-il à Gédéon. À moins, bien entendu, que vous ne préfériez passer le premier ? »

Le lieutenant fit un grand salut de son chapeau à plumes et s'inclina plus que de raison. « Oh, je n'en ferai rien, mon capitaine. À vous l'honneur.

— Vous êtes bien aimable, lieutenant. »

La maçonnerie était grossière, et les pieds de Thomas y trouvèrent facilement des prises. Il atteignit la fenêtre et se hissa sur la grille rouillée où il se maintint prudemment en équilibre. Il sentit des secousses dans la corde qui se raidit lorsque Gédéon entreprit de grimper à son tour.

La fenêtre était divisée en quatre grands panneaux composés de tout petits carreaux. Thomas tira une fine dague de l'étui dans sa botte gauche et en glissa la pointe entre les châssis de bois de la moitié inférieure. En déplaçant doucement la lame il parvint à soulever le loqueteau. Les panneaux s'ouvrirent vers l'intérieur avec à peine un grincement. La lune éclaira la surface brillante d'une table placée juste devant la fenêtre, mais les ténèbres au-delà restaient impénétrables. Tout n'était que silence, mais un silence particulier, comme en attente, que le capitaine n'aimait pas.

Le rebord de la fenêtre craqua alors bruyamment sous ses bottes et Thomas fit aussitôt un pas en avant jusque sur la table en se disant : *Comme ça, on saura, au moins*. De la poussière s'échappa des lourdes tentures à son passage, mais les lieux restèrent silencieux.

« Est-ce que c'était bien prudent ? demanda à voix basse Gédéon sous le rebord de la fenêtre.

— Sans doute que non. Attendez avant de monter. » Thomas rangea sa dague dans l'étui de sa botte et dégaina sa rapière. Si un agresseur se jetait sur lui depuis l'obscurité, il préférait le tenir à une aussi grande distance que possible. « Dites à Berham de me faire passer une lumière. »

Il entendit des jurons étouffés en dessous tandis qu'on allumait une lanterne sourde, couverte à l'avant d'un cache en métal afin de la mettre en veilleuse, et qu'on la faisait monter. Thomas attendait avec impatience, sentait les ténèbres peser sur lui comme un mur épais. Il aurait préféré avoir à son côté un autre sorcier en plus de Braun, l'ensemble des gardes de la reine et une troupe municipale de conscrits afin de réprimer tout risque d'émeute quand l'indocile quartier du fleuve découvrirait qu'il comptait dans ses rangs un sorcier étranger dément. Mais les ordres étaient les ordres et, si les gardes de la reine ou leur capitaine se faisaient

tuer en s'introduisant secrètement dans la maison de Grandier, on évitait au moins les troubles civils. Une manœuvre brillante, Thomas devait le reconnaître, même si elle visait à l'éliminer, lui.

Alors qu'il baissait la main pour prendre la lampe obturée que lui tendait Gédéon, il perçut un vague mouvement du coin de l'œil. Il laissa tomber la lampe sur la table et fouilla les ténèbres du regard : avait-il vraiment vu quelque chose bouger ou s'agissait-il du fruit de son imagination ?

Les rais de lumière qui s'échappaient autour du cache en fer de la lanterne emplirent la pièce d'ombres mouvantes. Du bout de sa botte, Thomas fit remonter le cache d'un coup.

La lumière blafarde se réfléchit sur une dizaine d'objets dans la pièce inoccupée : meubles laqués, cuir doré d'un fauteuil, fils métalliques de draperies en satin broché.

Puis le chérubin de bois qui soutenait le coin droit de la table sur laquelle se tenait Thomas tourna la tête.

Il fit involontairement un pas en arrière.

« Mon capitaine, qu'est-ce qui se passe ? » souffla Gédéon d'une voix discordante.

Thomas ne répondit pas. Il passait la salle en revue tandis que les visages de la frise florale au-dessus de la cheminée tournaient leurs yeux vides et blancs en ouvrant et refermant silencieusement la bouche. Le serpent de bronze enroulé autour d'un pied de chandelier ondula paresseusement. Le motif de plantes rampantes entrelacées du tapis de laine se tortilla.

Sans lâcher la corde, Gédéon se hissa jusqu'au cou par-dessus le rebord de la fenêtre afin de voir de quoi il retournait. Il jura tout bas.

« Pire que ce que je pensais », reconnut Thomas sans détourner la tête de l'horrible salle animée. Des yeux impassibles de bois marbré le fixaient de leur regard éteint, des membres et des bouches remuaient sans produire le moindre son. *Est-ce qu'ils voient ? Est-ce qu'ils entendent ?* se demandait-il avec inquiétude. *C'est plus que probable.* Il ne croyait pas qu'ils servaient seulement à faire peur aux intrus, même s'ils étaient très efficaces dans ce domaine.

« Il faudrait mettre le feu à cette maison, qu'il n'en reste rien, souffla Gédéon.

— Nous voulons sortir Dubell vivant d'ici, pas question de récupérer ses cendres au milieu des décombres.

— Comment nous y prenons-nous ? »

Bonne question, songea Thomas. Les plantes du tapis se soulevaient du plancher à la façon des tentacules d'un animal marin. De la grosseur d'un poignet d'homme, elles avaient l'air

solides, et les reflets métalliques qui avaient été les fils dorés du tissage se muaient en épines acérées comme des lames de couteau. L'entreprise allait se compliquer. Thomas empoigna la lanterne et descendit sur un fauteuil aux bras en forme de lamproies dorées. Les lamproies se tortillaient dangereusement mais n'arrivaient pas à tourner la tête assez loin en arrière pour l'atteindre. De là, il prit pied sur le plancher en bois dur et recula vers la porte.

Gédéon voulut franchir la fenêtre, mais les plantes-tentacules, à présent dressées à hauteur de ceinture, suivaient à tâtons le bord de la table. « Non, restez où vous êtes », ordonna Thomas.

Au son de sa voix, les plantes se retournèrent brusquement pour se tendre vers lui en s'allongeant démesurément d'un coup, et Thomas se jeta contre la porte.

Le loquet, pas bien solide, céda sous le choc. Il franchit le seuil en titubant et reprit son équilibre juste au moment où quelque chose percutait avec un bruit sourd le mur lambrissé devant lui. Il lâcha la lanterne, plongea de côté et chercha à quatre pattes un abri entre deux fauteuils de brocart et la cheminée.

Fichée dans le mur, vibrait encore une courte flèche de métal ; s'il avait franchi la porte avec précaution, c'est dans sa poitrine qu'elle se serait plantée. Les têtes de lion sur les chenets en fer de l'âtre essayèrent en vain de le mordre tandis qu'il se tassait le plus loin possible derrière les fauteuils en se demandant : *Où peut-il bien se trouver ?* La bougie tremblotante projetait des ombres qui se poursuivaient sur le mobilier encombré, et tout bougeait. Dans l'angle opposé, Thomas vit la statue grandeur nature d'un archer parscian. Le torse nu, un chandelier en équilibre sur sa tête enturbannée, il dégageait une deuxième flèche du carquois de bronze qu'il portait au côté et l'encochait à son arc court.

En roulant sur le dos afin d'offrir une cible plus réduite, Thomas lâcha sa rapière et sortit un de ses pistolets à platine. Il avait chargé les deux dans la ruelle. Tandis qu'il armait le ressort, une flèche se planta avec un bruit sourd dans le siège rembourré du fauteuil. L'autre fauteuil entreprit de s'écarter doucement en se servant des pattes griffues qui terminaient ses pieds tournés en dehors, et Thomas lui marmonna machinalement : « Arrête. » Une fois le ressort armé, il se cala le pistolet sur l'avant-bras et tira.

La statue de plâtre vola en éclats sous le choc assourdissant. Le coup laissa une trace dans le mur derrière et emplit la pièce de l'odeur désagréable de la poudre.

Thomas se remit debout, rangea son pistolet vide et récupéra sa rapière. *Maintenant toute la fichue maisonnée sait que je suis ici.* Il n'avait pas prévu non plus d'agir seul, mais les plantes qui occupaient la première salle et en passaient la porte en se tortillant

ne lui laissaient pas d'autre choix.

En évitant le mobilier animé, il gagna la porte opposée dont il tourna la poignée. Elle n'était pas verrouillée et il l'ouvrit sans peine. La pièce suivante était sombre mais l'entrée voûtée à l'autre bout révélait une chambre qu'éclairaient une bonne douzaine de candélabres de verre rouge.

Thomas referma doucement le battant dans son dos et s'avança. À la lumière chiche il sentit des mouvements furtifs dans les sculptures du manteau de la cheminée et le long des boiseries à festons. Dans la chambre brillamment éclairée au-delà de l'entrée voûtée, il vit une porte qui donnait sur l'escalier principal.

Il s'arrêta juste avant que la forte lumière de la pièce suivante ne trahisse sa présence. Il y avait quelque chose… Il entendit alors distinctement un grincement de cuir et une respiration rauque. Ils venaient de tout près, hors de son champ de vision, derrière le côté gauche de l'entrée voûtée. On savait que Grandier avait engagé des hommes pour veiller sur sa maison ; seul ce détail avait permis aux gardes du roi de retrouver la piste du sorcier, puisque personne en ville n'était en mesure de l'identifier. L'homme dans la chambre devait avoir entendu le coup de feu ; peut-être attendait-il en se disant que les sortilèges de protection allaient le débarrasser des intrus. Thomas avait prévu une diversion qui aurait détourné l'attention des molosses humains du sorcier, qui les aurait attirés au rez-de-chaussée, si seulement Gédéon voulait bien se décider…

Quelque part en dessous se produisit un choc sourd, et les lames de parquet tremblèrent sous les pieds du capitaine. Thomas sourit tout seul ; des cris et un bruit de course lui parvinrent de l'escalier tandis que les spadassins se précipitaient vers la porte d'entrée. En théorie, il ne contrevenait pas aux ordres du roi de tenir secrète la descente sur la maison de Grandier. Correctement placée, une petite charge de poudre pouvait réduire en miettes une porte de bois sans faire beaucoup de bruit, et de toute manière les habitations de part et d'autre de chez Grandier étaient inoccupées.

Le garde posté derrière la voûte ne mordit pas à l'hameçon comme ses collègues, mais il s'avança pour se tenir dans l'encadrement de la porte donnant sur l'escalier, rapière au poing. Grand, ses cheveux blonds graisseux noués en arrière afin de dégager le visage, il portait un pourpoint brun foncé. Thomas avait déjà décidé de le tuer et il s'approchait derrière lui lorsque l'homme se retourna et le vit.

Le cri du spadassin se noya dans le piétinement de ses camarades dévalant l'escalier et il se jeta sur Thomas sans attendre de l'aide. Le capitaine para deux coups violents puis repoussa

l’épée de son adversaire et se fendit pour la mise à mort. L’homme s’écarta dans un sursaut, prit la pointe entre les côtes plutôt que sous le sternum, lâcha son arme et tituba en arrière. Maudissant sa propre sensiblerie, Thomas lui bondit dessus et lutta au corps à corps en s’efforçant de lui planter sa dague « main gauche » sous le menton. L’instant suivant, il laissait doucement tomber le cadavre flasque par terre. Du sang formait une flaque sur le tapis et maculait ses bottes, mais avec un peu de chance les autres étaient occupés en dessous et il ne restait plus personne pour suivre ses traces.

Il fit le tour des lieux d’un bref coup d’œil et ne constata aucune animation magique. Une porte fermée s’encadrait dans le mur en face et nécessitait qu’il l’examinât avant de s’aventurer dans l’escalier principal.

Au moment où il tendait la main vers elle, il ressentit un malaise insistant. Il recula, les doigts serrés sur la poignée de son épée, dérouté par son réflexe. Ce n’était qu’une porte comme les autres. Il tendit à nouveau la main, lentement, et sentit son cœur battre plus vite, comme angoissé, à mesure que sa paume s’approchait du bouton.

Soit je suis fou, songea-t-il, *soit cette porte est protégée.* En se fondant sur ses propres réactions, il s’aperçut que le tutélaire commençait d’opérer à environ un pas du battant et s’étendait jusqu’à le recouvrir totalement. Il s’agissait d’un avertissement, à l’effet relativement faible, vraisemblablement destiné à tenir les spadassins et les serviteurs à distance de cette partie de la maison. Ce qui expliquait peut-être aussi pourquoi le garde mort n’avait pas quitté son poste pour aller enquêter sur l’origine du coup de feu ni pour accompagner ses collègues vers la porte d’entrée. Il gardait quelque chose d’une importance capitale.

Thomas prit son élan et, d’un coup de pied, défonça le panneau central de la porte qui s’ouvrit. Il découvrit un escalier menant à l’étage supérieur d’où tombait une lumière douce de bougies.

Rassemblant ses forces, le capitaine franchit le tutélaire, monta sur la première marche et dut reprendre son aplomb contre le mur le temps que l’effet se fût dissipé. Il secoua la tête et gravit l’escalier.

La rampe était sculptée de roses qui oscillèrent sous le souffle d’une brise magique qu’elles seules sentaient. Thomas grimpait lentement, à l’affût du piège suivant. Lorsqu’il s’arrêta au premier palier, il vit que le sommet de l’escalier débouchait sur une longue galerie qu’éclairaient une douzaine de bougies dans des appliques à fond de miroir. Des draperies rouges encadraient des tableaux mythologiques et des paysages classiques. À l’autre bout se

découpait une porte que gardait de chaque côté une niche pour statues de la taille d'un homme. L'une d'elles abritait un ange ailé aux longs cheveux bouclés et au sourire béat. L'autre niche était vide.

Thomas grimpa presque jusqu'en haut des marches et observa l'entrée voûtée de la salle. Quelque chose de louche ressemblant à du plâtre tomba en voletant du bruant sculpté de l'autre côté.

Erreur tactique, se dit Thomas. *Ce qui se cache là-haut ne le fait pas par souci de la décoration.* Il redescendit silencieusement d'une marche en sortant son pistolet déchargé. Il faisait chaud ; sous son pourpoint, la sueur lui collait le tissu léger de sa chemise à la peau. Il mesura une double charge de la poire à poudre accrochée à sa ceinture et la versa dans le canon. Il enfourna la balle et la bourre à l'aide de la courte baguette en songeant que ce serait ironique si le pistolet lui explosait dans les mains et que sa mission s'arrêtait là.

Thomas tendit et bloqua le ressort, puis visa soigneusement le haut de la voûte et tira. La balle de calibre cinquante transperça le bois ornemental peu épais pour s'enfoncer dans le corps de la statue de plâtre qui s'était perchée de l'autre côté. Thomas se protégea le visage lorsque s'abattit une pluie d'éclats de bois et de fragments de plâtre. Une tête, un bras et des bouts de pieds sculptés atterrirent avec un bruit mat sur le plancher devant lui.

Il escalada les quelques marches restantes et s'arrêta devant la galerie qui baignait désormais dans l'épaisse fumée blanche due à la décharge du pistolet. Le piège suivant ne se souciait pas de se cacher. La statue angélique tourna pesamment la tête dans sa direction et se dégagea de sa niche dans le mur d'en face. Thomas renfonça le pistolet vide dans sa ceinture et prit le deuxième encore chargé en s'éloignant de l'ange par un mouvement tournant. La statue était lente, ses pieds martelaient lourdement le plancher ciré, ses ailes de plâtre battaient avec raideur.

Elle le traquait comme un chat empesé tandis qu'il reculait. Il voulait réserver son pistolet pour ce qu'il risquait de trouver derrière la prochaine porte, il hésitait donc à tirer.

Sa botte buta alors contre quelque chose qui lui saisit la cheville. Il tomba pesamment et lâcha son arme qui fila en tournoyant sur le plancher ciré et réussit miraculeusement à ne pas se décharger. Roulant sur lui-même, il vit que le bras de la statue brisée l'avait fait trébucher et que ses doigts s'accrochaient toujours à sa cheville. Il dégaina sa dague main gauche et se servit du manche pour frapper le fragment de statue. Les doigts volèrent en éclats et disparurent, mais l'ange était presque sur lui. En reculant désespérément à quatre pattes, il empoigna le socle d'un grand

chandelier en bronze qu'il renversa sur son adversaire. Le lourd sommet du bougeoir percuta la statue à la tempe dont il détacha un morceau de plâtre. L'ange se cabra en arrière et Thomas se remit debout sans lâcher son arme improvisée. Alors que la statue titubait à nouveau vers lui, il abattit le chandelier. Un gros morceau d'aile se lézarda et tomba sous l'impact, et la créature chancela, soudain déséquilibrée.

Derrière la statue vacillante, il vit bouger dans l'escalier. Des formes sombres gravissaient les marches et se hissaient sur la rampe en se tortillant. Il recula, comprenant qu'il s'agissait des plantes écloses du tapis dans la première salle. *Est-ce qu'elles vont envahir la maison ?* Il avait toujours su qu'il ne pourrait pas repartir par où il était venu, mais il avait compté sur la porte d'entrée. Cette issue lui était dorénavant interdite. Thomas lâcha le chandelier et se tourna vers l'autre porte.

Il ouvrit d'une traction le lourd battant bordé de fer et vit d'un bref coup d'œil qu'aucune statue n'occupait la salle. Il referma la porte à la volée alors que l'ange s'approchait d'une démarche maladroite et s'arc-bouta contre elle afin de pousser le verrou dans son logement. Il recula pendant que la créature cognait à coups redoublés de l'autre côté.

Le clair de lune qui tombait de hautes fenêtres sans rideaux lui révéla des murs garnis de livres reliés cuir, la plupart enchaînés aux rayonnages. C'était une grande salle encombrée d'un attirail de bibliothèque autant que de laboratoire alchimique, parfaitement silencieuse en dehors du tic-tac irrégulier de plusieurs horloges. Un secrétaire disparaissait sous un amas de papiers en désordre, et des établis débordaient de fioles et de bouteilles à long goulot en verre de couleur. Il flottait des relents de suif de mauvaises bougies, une odeur de vieux livres et des effluves âcres de résidus dans des récipients ou de taches par terre et sur les tables. Il dégaina une fois encore sa rapière et contourna les tables surchargées, sa prudence naturelle lui conseillant d'éviter les taches laissées sur le plancher par des accidents alchimiques. Il savait qu'il lui faudrait revenir dans cette maison tôt ou tard : les bureaux et secrétaires saturés de papiers griffonnés pourraient sûrement révéler certains des secrets de Grandier, mais il n'avait pas le temps présentement de faire le tri des renseignements de première importance dans tout ce fatras.

Thomas contourna la masse pourrissante d'une presse d'imprimerie et un bureau croulant sous les caractères typographiques maculés d'encre puis s'arrêta. À l'autre bout de la salle, dans l'ombre, dissimulé par des meubles empilés, se tenait assis un homme dans un fauteuil tout simple. Face au mur, il avait

l'air perdu dans ses pensées. Vêtu d'une chape noire et d'un bonnet bouffant d'érudit, il avait un visage au profil maigre, anguleux, avec la barbe et les cheveux gris. Il ne donnait pas l'impression de respirer.

Puis Thomas vit miroiter le reflet du clair de lune passant par la fenêtre et comprit que l'homme était enfermé dans une immense boule de verre. Intrigué, il fit un pas en avant, et la silhouette énigmatique ne bougea pas. Il s'approcha encore et leva la main pour toucher la prison de verre avant de se raviser.

Comme s'il avait perçu le geste, l'homme à l'intérieur tourna lentement la tête vers Thomas. L'espace d'un instant, il resta sans expression, le regard dans le vide. Puis ses yeux bleus se fixèrent sur le nouveau venu, sa bouche s'étira en un sourire. « Capitaine Thomas Boniface, dit-il. Nous n'avons pas été officiellement présentés, mais j'ai entendu parler de vous. »

Thomas n'avait pas bien connu Galen Dubell, quinze ans plus tôt, quand le vieux sorcier était à la cour, mais il avait vu ses portraits. « Docteur Dubell, je présume. » Il fit le tour de la prison de verre. « J'espère que vous avez une idée pour que je vous sorte de là. »

À nouveau, un choc violent ébranla la porte. La statue, les plantes animées ou autre chose était résolu à entrer de force.

« Le pouvoir de cette babiole est dirigé vers l'intérieur, vers moi. Vous devriez arriver à la briser du dehors », dit Dubell dont les coups à la porte ne troublaient pas le calme.

L'opération risquait d'être dangereuse pour le vieux sorcier, mais Thomas ne voyait pas d'autre moyen. Au moins, la laine épaisse de sa robe d'homme de l'art le protégerait un peu. « Couvrez-vous la tête. »

En se servant de la poignée de sa rapière, Thomas frappa la sphère de verre. Des lignes de feu blanc rayonnèrent le long des fissures. Le matériau était beaucoup plus solide qu'il n'en avait l'air et se brisait à la façon d'une coquille d'œuf plutôt que comme du verre. Il frappa encore à deux reprises, et la boule commença de se disloquer. Quelques fragments parmi les plus gros se détachèrent mais aucun ne tomba près du vieil homme.

Galen Dubell se mit prudemment debout puis épousseta sa robe des petits éclats de verre. « Ah, je respire enfin, capitaine. » Il paraissait épuisé et débraillé tandis qu'il s'extrayait, libre, de sa prison, dans un crépitement de verre sous ses souliers.

Thomas avait déjà rengainé sa rapière et renversait un des secrétaires sous la fenêtre. Il grimpa dessus et actionna le loquet de la croisée. L'air frais de la nuit s'engouffra dans la salle sentant le renfermé lorsqu'il l'ouvrit. Un rebord ornemental juste en

dessous formait une étroite saillie inclinée. Il se pencha dehors et aperçut la bordure du toit au-dessus. Ils allaient devoir escalader le grossier mur de brique.

Il rentra la tête. « Je crains qu'il nous faille sortir comme des voleurs, docteur. » Il espérait que le vieil homme y arriverait, et rapidement ; les coups à la porte redoublaient d'intensité.

Dubell grimpa sur le secrétaire assez aisément. Comme s'il avait lu dans ses pensées, il rassura Thomas : « Pas d'inquiétude, capitaine. Je préfère courir le risque plutôt qu'abuser de l'hospitalité d'Urbain Grandier. » Il n'aurait peut-être pas trop de mal à gagner le toit : il faisait presque une tête de plus que Thomas.

Alors que Dubell gagnait prudemment le rebord étroit, la porte céda.

Le sorcier se servit des volutes entourant le battant de la fenêtre comme d'une échelle et se hissa vers le toit. Thomas passa prestement sur le rebord à sa suite et resta un instant accroché à l'encadrement de la fenêtre. Des fragments de brique cascadèrent lorsque Dubell agrippa l'arête du toit.

Thomas le propulsa par en dessous et l'homme de l'art passa tant bien que mal sur le toit. Enfonçant les doigts dans la pierre tendre, le capitaine entreprit de se hisser. Dubell avait eu de la peine à saisir la saillie au-dessus de la fenêtre ; Thomas savait qu'il lui faudrait s'y tenir debout avant de pouvoir se mettre en lieu sûr.

Un fracas retentit à l'intérieur lorsqu'on arracha le secrétaire dont ils s'étaient servis pour atteindre la fenêtre. Tendu à la limite de ses forces afin d'atteindre l'arête du toit, Thomas se mordit les lèvres lorsqu'il sentit l'appui de son pied gauche céder. Les doigts enfoncés entre les briques tendres, il tâtonna à la recherche d'une autre prise et sentit le mortier s'effriter sous sa main.

C'est alors que Galen Dubell, d'au-dessus, lui saisit le bras dans une poigne de fer et supporta son poids le temps pour le pied du capitaine de trouver un nouvel appui. Pour quelqu'un qui ne faisait pas grand-chose de ses mains à part écrire ou procéder à des expériences savantes, Dubell se révélait étonnamment vigoureux. L'attitude affable du bonhomme le faisait facilement prendre pour un banal professeur d'université et on en oubliait qu'il était aussi sorcier.

Thomas gagna péniblement le toit, les muscles tremblants sous l'effort. « Je vous remercie, docteur, dit-il en se redressant en position assise, mais certaines personnes à la cour ne vont guère apprécier.

— Je ne leur en parlerai pas, alors. » Dubell regarda autour de lui tandis que le vent humide se prenait dans ses cheveux gris et

son bonnet. « Ce sont vos compagnons ? »

Un cri retentit. Les deux hommes qu'il avait postés sur la tannerie faisaient des signes de la main depuis le bord du toit voisin.

« Restez où vous êtes, leur cria à son tour Thomas. Nous vous rejoignons. »

Lentement, ils gagnèrent la crête du toit pentu puis le bord où les deux hommes du capitaine jetaient des planches au-dessus du vide. Leurs pieds glissaient sur les ardoises lézardées et cassées. Ils venaient de traverser le pont de fortune qui les menait à la tannerie lorsque Thomas se retourna pour dire quelques mots à Dubell puis se coucha sans attendre sur les planches grossières avec les autres, au moment où une explosion assourdie ébranlait la charpente de bois du bâtiment. Après quoi ils battirent tous en retraite sur le toit de la tannerie, en suffoquant à cause des fumées âcres, tandis que des flammes montaient de la maison du sorcier bisran.

« Tant pis pour la discrétion », fit observer Thomas à Gédéon. Montés sur leurs chevaux nerveux, les deux hommes regardaient plus loin dans la rue brûler la maison de Grandier. Dans un grand fracas, la façade s'écroula vers l'intérieur en projetant un véritable feu d'artifice d'étincelles et une vague de chaleur intense. Les habitants du quartier, sortis du lit, jetaient des seaux d'eau et de boue sur les toits environnants et tournaient en rond dans un mélange de confusion et d'excitation paniquée. Leurs craintes s'étaient un peu dissipées lorsqu'ils avaient compris que l'incendie se cantonnait à la maison du sorcier et que seules quelques étincelles égarées avaient pris sur les édifices environnants.

On avait capturé vivants trois des spadassins, mais Thomas doutait qu'ils pussent lui apprendre quoi que ce fût des intentions de Grandier ; ils ne savaient probablement rien. Ses propres hommes, conformément aux ordres, n'étaient pas allés plus loin que le vestibule d'entrée, aussi avaient-ils pu échapper à l'incendie. On ne déplorait qu'un seul blessé : Gaspard, un des hommes postés dans la cour derrière la maison, avait reçu un morceau de bois enflammé alors qu'il tentait de fuir l'explosion. Le dos et les épaules gravement brûlés, il n'avait échappé au pire qu'en se roulant dans la rue boueuse. Dubell avait insisté pour soigner la blessure sur-le-champ, et Thomas l'y avait autorisé avec plaisir. Gaspard était à présent assis sur un banc de pierre, à l'abri dans une stalle de valet d'écurie, son pourpoint et sa chemise découpés afin que Dubell pût panser la blessure boursouflée. Le serviteur Berham passait au sorcier le nécessaire contenu dans la

trousse médicale du docteur Braun, et le docteur Braun lui-même rôdait autour de Dubell. Thomas se demandait si Berham n'était pas plus utile que le jeune sorcier.

« L'incendie n'est pas vraiment notre faute. » Gédéon haussa les épaules. « C'est Grandier le responsable.

— Oui, c'est un sale petit malin. »

Gédéon lui lança un regard, les sourcils froncés. « Comment cela ? »

Thomas ne répondit pas. Dubell avait fini de nouer les bandages et Martin aidait Gaspard à se mettre debout. Alors que Castero amenait leurs chevaux, Thomas mena sa jument assez près d'eux pour se faire entendre par-dessus les cris et le rugissement du feu. « Gaspard, je veux que vous montiez avec Martin.

— Mon capitaine, je n'ai pas besoin qu'on me transporte. » Le jeune homme, tout rouge, avait l'air mal en point.

« Je ne vous demande pas votre avis, mon ami. » Thomas n'était pas d'humeur à discuter. « Soit vous montez en croupe sur son cheval, soit vous pendez la tête en bas sur son pommeau de selle. À vous de choisir. »

À cette idée, Gaspard parut moins combatif et laissa docilement Martin le conduire aux chevaux.

Berham emballait la trousse médicale sous la direction de Braun, et Dubell contemplait le feu. Thomas s'était demandé pourquoi Grandier n'avait pas tué Galen Dubell. La réponse était peut-être simple : Grandier voulait soutirer des renseignements au vieil érudit et son plan était tombé à l'eau lorsque les gardes du roi avaient localisé la maison. Mais, d'une certaine façon, il ne croyait pas que tout allait être simple. *Le feu aurait dû se déclarer quand j'ai brisé la boule de verre. Oui, c'était pratique pour détruire les papiers de Grandier, mais pourquoi ne pas faire d'une pierre deux coups ? Sauf s'il voulait que Dubell fût sauvé.* Mais dans quel but ? Pour témoigner de sa présence ? Pour leur montrer sa puissance et l'effroi qu'il inspirait ? Pour éveiller en eux une méfiance envers Dubell ?

Alors que Berham emportait la trousse pour l'installer sur son cheval, Thomas fit signe au docteur Braun de s'approcher et se pencha pour lui demander : « Est-il possible que Grandier… ait soudoyé un autre sorcier, lui ait imposé une astreinte ? »

Braun eut l'air scandalisé. « On peut imposer une astreinte à un esprit non formé, mais pas à un sorcier comme le docteur Dubell.

— En êtes-vous sûr ?

— Évidemment. » Au bout d'un moment, sous le regard inquisiteur de Thomas, Braun toussa. « Enfin, presque sûr. J'ai dû me mettre de la poudre gascogne pour voir les tutélaires autour de

la maison, et une astreinte, comme n'importe quel sortilège, serait devenue visible sur le docteur Dubell.

— D'accord. » Il allait falloir se satisfaire de cette réponse à moins d'emmener le vieil homme de l'art se faire examiner par les sorciers philosophes de Lodun, et le temps manquait pour cela.

Dubell se retourna et vint vers eux. « Désolant, cet incendie. Cette maison aurait pu nous apprendre tant de choses.

— Vous disiez, il me semble, que c'était dangereux de créer du feu à partir de rien, non ? lança Thomas à Braun.

— Mais si, c'est dangereux », protesta Braun, troublé.

Dubell sourit. « Cela dépend de l'idée qu'on se fait du danger.

— Comme beaucoup de choses, convint Thomas. On va vous poser des questions au palais.

— Évidemment ; j'espère seulement que mes maigres connaissances vous seront de quelque secours.

— On trouvera Grandier », dit Gédéon en venant à leur hauteur.

Une inquiétude se lisait dans le regard de Dubell. « S'il poursuit ses méfaits sur une aussi grande échelle, on le repérera facilement. Ce serait stupide de sa part, bien sûr, mais il a peut-être un point de vue différent sur le sujet.

— Oh, j'ai du mal à le croire stupide », dit Thomas.

Castero et Berham avaient installé Gaspard derrière Martin, et ils entreprirent de faire volter leurs chevaux pour s'éloigner de la rue encombrée. Tandis que tout le monde suivait la ruelle, Thomas jeta un dernier regard à la maison en flammes. Curieusement, Grandier avait à ce jour fait montre à la fois de cruauté et de retenue, et le capitaine se demandait laquelle des deux il redoutait le plus. Le sorcier avait enlevé Galen Dubell dans son domicile à Lodun et massacré indistinctement les serviteurs témoins de son forfait. Sans aucune raison logique car l'université de Lodun regorgeait de sorciers et d'experts en magie qui avaient su découvrir l'identité de Grandier en l'espace de quelques heures après examen des lieux. Pourtant, l'incendie qui aurait pu être dévastateur s'accrochait à la maison de Grandier comme de la poix et refusait de s'étendre à l'amadou prêt à s'embraser des autres vieilles bâtisses. Malgré ce qu'il espérait, Thomas n'y voyait pas un geste de défi. Il se demandait seulement où, dans quel recoin de la cité populeuse, on avait fait passer la consigne de s'attendre à un incendie magique dans la nuit et d'agir en conséquence.

2

« Le masque te va ? » Anton Baraselli leva la tête vers la jeune femme assise sur la rambarde du balcon, les pieds ballants sous sa jupe rouge en loques.

La physionomie blême du demi-masque lui renvoya le regard fixe de deux yeux gris. « Il me va. Est-ce que j'ai le rôle ? »

Baraselli se tenait à sa table, au balcon surplombant la salle principale de la taverne du Masque du Mime où sa troupe d'acteurs était en résidence. Entre deux âges, il avait le cheveu brun fin et clairsemé sur un crâne presque chauve, mais son embonpoint et ses vêtements neufs trahissaient la récente prospérité de sa troupe. Il avait du mal à entendre la voix profonde de la femme par-dessus les conversations à tue-tête, les disputes d'ivrognes et les accords de mandoline et d'alto en compétition qui montaient de la multitude chahuteuse en contrebas, dans la grand-salle de la taverne. Les clients plus fortunés consommaient dans les petits salons privés donnant sur la galerie du premier, les volets maintenus ouverts pour permettre à la musique de leur parvenir distinctement.

« Eh bien, tu n'as pas de recommandation d'une autre troupe », fit Baraselli en se renversant en arrière. Il ne voulait pas la payer ce qu'elle risquait de demander. Sa dernière Colombine l'avait lâché pour se marier, elle était partie sans un regard en arrière la veille au matin.

Baraselli était arrivé en Île-Rien, venant d'Adera conquis, des années plus tôt, quand tout le théâtre aderassi suscitait le mépris et ne se jouait plus que dans les ruelles mal famées et les festivals campagnards. La guerre avec le Bisra désormais finie, la capitale d'Île-Rien devenait davantage cosmopolite et dépensait son argent sans compter. La ville de Vienne, tel un joyau serti sur une monture exceptionnelle, trônait sur des plaines tempérées, à peu près au centre d'un pays vallonné et planté d'oliveraies vers la côte sud-ouest au climat chaud, riche en terres noires cultivables dans les vallées montagneuses en terrasse vers le nord. Elle avait plu à Baraselli et, aujourd'hui que la *commedia* et autres formes théâtrales étrangères étaient populaires, elle lui plaisait encore bien davantage.

La femme ôta son masque et le jeta sur la table. Elle avait de longs cheveux d'un blond douteux, un grand nez et des yeux

effrontés dans un visage étroit et ingrat, trop ingrat pour jamais jouer les héroïnes démasquées. Sa robe rouge délavée, vieille et usagée, valait mieux que celle d'une paysanne mais n'était pas non plus de la fausse fanfreluche de catin. Malgré ce que prétendait la rumeur, les prostituées faisaient des actrices déplorables.

Elle le regarda avec un grand sourire. La fumée des bougies et des pipes en terre du rez-de-chaussée montait jusqu'aux hautes poutres du plafond et s'étalait comme un nuage derrière elle. Ce qui produisait un effet théâtral intéressant, mais Baraselli trouvait au tableau un côté vaguement inquiétant. « Je ne suis pas ici pour faire fortune, dit-elle. Je prendrai le cachet que touchait celle qui est partie. »

Elle avait aussi de bonnes dents. « D'accord, tu es notre Colombine. Mais par tolérance, attention. On a un engagement important… très important, même. C'est ce qui arrive quand on attire les foules comme nous et que les critiques sont élogieuses. Si tu joues mal, tu es virée. Sinon, eh bien, c'est une pièce d'argent par quinzaine et la part qui te revient de tout ce que le public jette sur scène.

— Parfait, ça me convient.

— Anton ! Regarde par la fenêtre. » Garin, encore affublé de la barbe grise de son costume de Pantalon, montait bruyamment l'escalier.

« Quoi ? Je suis occupé. »

Garin bouscula Baraselli et ouvrit d'un coup les volets de la fenêtre derrière sa table.

« Merde, tu vas faire entrer l'air de la nuit et les revenants, espèce de crétin. » Baraselli se leva brusquement en heurtant la table et en renversant du vin sur le plancher taché.

« Mais regarde ça. » Garin pointa le doigt. Le Masque du Mime se blottissait au milieu d'autres tavernes et de vieilles maisons à flanc d'une colline basse d'où on jouissait d'une vue imprenable sur le quartier du fleuve. Devant eux se dessinaient les rues étroites en surplomb du quartier pauvre, plus ancien, qui finissaient par rejoindre les vastes esplanades et les promenades à colonnades entourées des jardins des nantis. Plus loin à l'ouest, dominant largement les toits d'ardoise et de bois, se dressaient les dômes des églises, les statues fantastiques et extravagantes qui ornaient les pignons des grandes maisons fortifiées, les flèches des palais en filigranes de pierre sur les îles artificielles des biefs supérieurs du fleuve, tous réduits à des formes anonymes tantôt noires, tantôt argentées, au gré des nuages défilant devant la lune. Mais aujourd'hui, sur le fond indistinct des masses austères des édifices dans le quartier du fleuve, on voyait le rougeoiement vif

d’un incendie, tache de couleur violente dans les ténèbres.

« Du côté de la rue de la Croix, j’ai l’impression », fit Garin.

D’autres membres de la troupe avaient monté l’escalier à sa suite, mus par la curiosité. « Le Seigneur fasse qu’il ne se propage pas, souffla l’un d’eux.

— Encore un mauvais présage », marmonna Baraselli. Un bouffon était mort de la fièvre le mois précédent. Les bouffons, traditionnellement, portaient chance en Adera, sinon en Île-Rien, et le décès inattendu de l’un d’eux avait secoué les autres comédiens. *Dieux et esprits, faites qu’il n’y ait plus de présages avant cette représentation entre toutes,* pria Baraselli.

« C’est peut-être un bon présage », dit la nouvelle Colombine en choisissant une pomme dans la coupe sur la table et en observant les acteurs inquiets d’un regard en coin amusé. « Pour certains, c’en est un. »

De la fumée noire flottait dans le ciel nocturne.

Ils franchirent la porte Sainte-Anne et pénétrèrent dans la cour pavée entre les hauts murs des écuries et des baraquements de la garde cisternaine. Les façades des deux bâtiments étaient presque identiques, mais les années et les intempéries avaient marqué la pierre taillée de différentes manières. On entrait dans chacun des deux par trois grands porches qui se faisaient face le long de la cour. Des torches se reflétaient pour l’heure sur la pierre luisante de brume tandis que des palefreniers et des valets d’écurie se précipitaient pour prendre les chevaux et que des Cisternains curieux sortaient sans se presser pour voir la cause de tout ce remue-ménage.

Thomas mit pied à terre et tendit les rênes à un palefrenier. Il retira un gant pour flatter le cou de sa jument puis laissa l’homme l’emmener. C’était le domaine de la garde cisternaine mais aussi l’entrée la plus proche du palais, et il voulait mettre Galen Dubell à l’abri dans un bâtiment protégé avant que Grandier s’en prît à nouveau au vieux sorcier.

Les tutélaires du palais repoussaient les fées, les projections de sorts et toutes les autres formes d’attaque magique. Ils s’ajustaient les uns aux autres comme les pièces d’un puzzle ou les vitraux d’une fenêtre, et se déplaçaient en permanence, s’entrecroisaient, se chevauchaient, évoluaient à leur gré dans leur secteur. Ils empêcheraient l’enlèvement magique auquel avait recouru Grandier pour tirer Galen Dubell de chez lui à Lodun, et les autres défenses du palais suffisaient largement pour repousser n’importe quels autres spadassins.

Alors que Thomas traversait la cour vers les deux sorciers, le commandant cisternain Vivan le rejoignit. Les Cisternains

composaient la garde habituelle du palais et leurs membres provenaient des riches familles de marchands ou de la noblesse terrienne. Vivan occupait le poste de commandant depuis cinq ans et, même si les Cisternains dépendaient en fin de compte de l'autorité du roi, il n'avait pas d'intérêt politique personnel en vue, aussi Thomas le trouvait-il d'un commerce facile. « Une expédition au beau milieu de la nuit ? s'étonna le commandant. Voilà qui est palpitant.

— J'aurais préféré rester ici et vous aider à garder les écuries, mais le devoir m'appelait », dit Thomas.

Vivan grogna. Le vieux roi Fulstan avait choisi les Cisternains comme garde rapprochée par antipathie pour les chevaliers albons à qui, traditionnellement, revenait la charge. Lorsque le fils de Fulstan, Roland, était monté sur le trône, sa méfiance envers tout ce qui rappelait son père l'avait poussé à rétrograder les Cisternains pour revenir aux Albons. Se retrouver au rancart après avoir été au service du roi leur avait coûté beaucoup de prestige et les gens de la reine ne leur avaient jamais permis de l'oublier. Autre point délicat : leurs tabards de cérémonie étaient vert bouteille et décorés d'or, faisant d'eux de belles cibles et un décor de circonstance durant les fêtes d'hiver.

Gédéon retint son cheval près d'eux et mit pied à terre. « Les ordres, mon capitaine ? demanda-t-il.

— Renvoyez ces messieurs au corps de garde. » Lorsque le lieutenant s'approcha, Thomas baissa la voix et ajouta : « Allez voir Lucas. Racontez-lui ce qui s'est passé, puis attendez au cas où la reine douairière aurait des questions à vous poser. J'ai maintenant une réunion et je le verrai après. » Il voulait doubler les postes de garde qui lui incombaient et mettre Dubell sous surveillance.

« Oui, mon capitaine. » Gédéon hocha la tête.

Vivan observait le vieux sorcier avec une curiosité réticente tandis que Galen Dubell et Braun descendaient de cheval. « À quoi jouez-vous ? demanda-t-il. Vous avez enlevé des savants à la Croix-du-Philosophe ?

— Exactement, répondit Thomas en rejoignant les sorciers. Je ne peux rien vous cacher. »

Thomas fit franchir à Dubell la porte intérieure à l'autre bout de la cour humide et glaciale, passant sous les piques d'une vieille herse. Le docteur Braun traînait à leur suite. Dans la paroi au-delà, une lourde porte bardée de fer, gardée par deux Cisternains vigilants, donnait sur un des couloirs qui couraient au cœur des murs intérieurs de défense. Le couloir était en pierre brute, éclairé par des lampes à huile, sans décoration en dehors des graffitis

laissés par les occupants présents et leurs prédécesseurs morts depuis longtemps. Dubell secoua la tête. « J'ai vécu ici des années, et il reste des secteurs que je vois pour la première fois. Je suis perdu, capitaine.

— Nous sommes dans le mur de défense en face du mur-rideau sud. La résidence d'été et le chemin Inflexible sont derrière nous, à l'autre bout du couloir, et nous nous dirigeons vers le bastion du Roi. » Ce mur de défense séparait la partie plus récente du palais – avec ses jardins, sa résidence d'été à dôme, les terrasses et façades percées de fenêtres de l'aile de la Galerie – du fouillis des antiques bastions, tours et murs massifs du côté ouest.

Un escalier raide montait dans le bastion du Roi qui dominait les anciennes cours et les écuries. À mesure que la petite troupe montait, le décor s'embellissait rapidement, des tentures adoucissaient la pierre rude et des lambris sculptés la recouvraient. On avait récemment récuré et astiqué les vieux carreaux fissurés où se reflétait, comme des flaques d'or chaud échappées des couloirs, la lumière des lanternes de verre et de métal embouti. Ils passèrent devant des gardes cisternains postés à chaque palier et commencèrent à entendre le bourdonnement d'activité du bastion, qui ne ralentissait jamais de toute la nuit. Au troisième niveau, Thomas leur fit traverser le palier pour les entraîner cette fois dans l'escalier de la Reine, tout de chêne sculpté. Ils se trouvaient désormais au cœur du bastion, et les hommes en sentinelle étaient les gardes de la reine.

Dubell marqua une pause sur le palier et leva les yeux vers la vaste cage de bois sombre ciselé en rubans de fleurs et les rampes serties de morceaux de miroir. Puis il secoua la tête, comme conscient de sa propre folie. « Cela fait longtemps », dit-il.

On avait conduit le vieux sorcier par le même chemin le jour de son exil, dix ans plus tôt, afin qu'il vît la reine douairière et entendît sa condamnation qui risquait fort de l'envoyer à la mort. Thomas répondit au salut du garde et se dit que Galen Dubell avait vraiment eu beaucoup de chance de s'attirer la clémence de Ravenna.

Le sommet de l'escalier donnait dans un vestibule, première étape dans les appartements officiels de la reine douairière. Ceux du roi se situaient, eux, de l'autre côté du bastion, et la jeune reine Falaise vivait dans une suite différente à l'étage immédiatement en dessous. Ils dépassèrent les jeunes pages qui attendaient dans le vestibule et pénétrèrent dans le corps de garde, une longue salle richement lambrissée qu'éclairaient plusieurs lustres à pendeloques de verre. Gédéon s'y trouvait déjà, et quelques gardes de la reine autour de lui cherchaient à savoir comment s'était

déroulée leur mission nocturne. Ils lancèrent des saluts à l'entrée de Thomas qui alla demander à Gédéon : « Vous avez vu Lucas ?

— Oui, et il a parlé à Ravenna. Mais l'ambassadeur bisran est arrivé et a exigé une audience. Ils sont en ce moment dans la salle du conseil privé.

— Crénom. Que veut-il à une pareille heure de la nuit ?

— Qui sait ? » Gédéon haussa les épaules. L'ambassadeur était un diplomate, pas un soldat, et le jeune lieutenant ne le jugeait pas d'une grande importance.

Thomas réfléchit un instant. Un rapport avec Grandier ? Dans ce cas, il ne fallait plus espérer passer sous silence l'incident du quartier du fleuve.

« La reine Falaise m'a demandé. » Gédéon paraissait mal à l'aise. « Vous avez encore besoin de moi cette nuit ?

— Non, vous pouvez y aller. »

Tandis que s'éloignait Gédéon, Thomas regarda autour de lui et vit que Dubell prenait congé du docteur Braun qui avait manifestement décidé de ne pas affronter une entrevue avec la reine douairière. Les autres gardes observaient le sorcier d'un œil curieux, ce qui laissait au moins entendre que la nouvelle de leur aventure ne les avait pas trop précédés. Il y avait aussi deux jeunes écuyers albons qui attendaient timidement dans un angle. *Renier est donc déjà ici,* songea Thomas. Était-ce bon ou mauvais signe ? Tout dépendait de l'humeur dans laquelle se trouvait le roi quand il l'avait envoyé. « Nous allons attendre par ici, docteur », dit-il lorsque Dubell se tourna vers lui, et ils se rendirent dans l'antichambre.

Des tentures ornées de tapisseries à motif de jardin de paradis faisaient le pendant au tapis et aux chemins de table, revêtaient la grande salle haute de plafond de chaudes nuances de vert. Renier, debout devant l'immense cheminée de marbre, regardait distraitement un valet de chambre préparer le feu. C'était le précepteur du chapitre des chevaliers albons du palais, un ordre militaire fondé pour la protection de la personne du roi, et le seul ordre de chevalerie d'Île-Rien qui restait davantage qu'un titre de courtoisie. Membres de certaines des plus grandes familles d'Île-Rien, les postulants entraient dans l'ordre dès leur plus jeune âge et vivaient selon une discipline monastique jusqu'au jour où le roi les faisait chevaliers. Renier aurait sans doute mieux réussi comme évêque de province que comme précepteur mais, depuis qu'il était en poste, il réfrénait le penchant de l'ordre au fanatisme religieux. Les épaules larges, aussi musclé qu'un ours, il participait encore au tournoi à la fête de l'ascension du roi et supportait sans peine le poids de la lourde cotte de mailles de cérémonie. Par-dessus son

pourpoint de cour et son col bordé de dentelle, le grand chevalier à barbe rousse portait la tenue débraillée en toile à sac et cuir mal traité que tout chevalier de l'ordre devait revêtir en l'honneur de saint Albon qui avait erré dans le désert avant sa béatification.

Renier leva la tête à leur entrée, vit Dubell et sourit. « Franc succès. »

Thomas regarda le précepteur accueillir le vieux sorcier et se demanda à quel point Renier était au courant de l'expédition de la nuit.

La porte s'ouvrit à nouveau et Lord Aviler s'y encadra un instant pour observer tout le monde d'un air songeur. Brun, vêtu de la robe nationale rouge sang du ministère, il maîtrisait prudemment l'expression de son beau visage cireux. Il adressa un signe de tête à Renier et Galen Dubell, puis son regard se porta sur Thomas. « Le quartier du fleuve est en feu », dit-il.

Thomas sourit sous cape et alla s'adosser avec désinvolture au manteau de la cheminée. « Une toute petite partie seulement. » Aviler était arrivé si vite après eux qu'il devait se tenir à l'affût, pas de doute.

« Une erreur stupide. » Il s'avança dans la salle, ses mains jointes recouvertes par le drapé de ses manches. Thomas se demanda si la pose copiait volontairement le défunt père du Grand Ministre ou s'il ne s'agissait que d'une manie. Aviler avait récemment hérité du poste de Grand Ministre du corps des nobles et des riches marchands qui conseillaient officiellement le roi, ou étaient censés le conseiller, et qui jouissaient en théorie d'un pouvoir important. Mais la reine douairière Ravenna s'opposait farouchement à lui, la reine Falaise l'ignorait en dehors des réceptions mondaines, et personne n'avait jamais rien pu tirer de Roland depuis qu'il était monté sur le trône à la fin de la régence de Ravenna l'année précédente. Aviler était assez diplomate pour s'en indigner et pas assez expérimenté pour empêcher ses sentiments de se manifester de temps en temps.

« Vraiment, monseigneur, que voulez-vous que je dise ? » Thomas haussa des sourcils interrogateurs. « Que la mission risquait d'être découverte, alors j'ai mis le feu à la ville pour brouiller les cartes ?

— C'était inévitable, fit Galen Dubell d'une voix calme avant qu'Aviler pût répondre.

— Docteur Dubell. » Le Grand Ministre Aviler s'intéressa au sorcier avec froideur. « Dommage que vous n'ayez pas pu revenir plus tôt, tous ces désagréments auraient été évités.

— C'était mon intention, monseigneur, hélas mes projets sont tombés à l'eau quand on a assassiné toute ma maisonnée et qu'on

m'a enlevé. » Dubell s'expliquait avec tant de bonne grâce qu'Aviler fut réellement pris au dépourvu.

« Galen Dubell est donc diplomate en plus d'homme de science, souffla Renier à Thomas tandis qu'Aviler retrouvait sa maîtrise de soi. C'était une espèce de reclus quand je l'ai connu, mais j'imagine que des années de luttes intestines à l'université de Lodun donneraient à n'importe qui des yeux dans le dos. C'est bien qu'il soit revenu. »

Thomas n'allait pas dire qu'il regrettait le docteur Sureté, qui avait occupé le poste de sorcier de la cour d'aussi loin qu'il se rappelait et qui était mort subitement de pleurésie le mois précédent.

Sureté avait soixante-dix ans, appelait quiconque en avait moins de soixante « mon garçon », et son habileté à manier l'invective persifleuse comme un gourdin avait semé la terreur à la cour.

« Espérons, fit Thomas, que Dubell ne tient pas à retourner à Lodun dans l'immédiat. On va avoir besoin de son aide. » Milam, l'assistant du docteur Sureté, avait trouvé la mort dans un accident avant la disparition de son supérieur, et on n'avait depuis lors assisté qu'à des querelles sur la question de l'attribution du poste tandis que des talents de moindre importance tels que le docteur Braun s'efforçaient d'attirer l'attention sur eux.

Renier le regarda d'un air songeur. « Des pertes ? »

L'expression de Thomas resta impénétrable. « Ç'a de l'importance ?

— Pardonnez-lui, Thomas, fit Renier d'une voix douce. Il est jeune et il était en proie à la colère.

— Je croyais que vous aviez renoncé à la prêtrise », répondit Thomas en songeant : *Si Sa Majesté Roland veut que je meure dans l'exercice de mon devoir ; c'est son affaire, mais il aurait pu choisir un meilleur moment. S'il ne se rend pas compte que Grandier représente un danger pour le pays…* Voyant le regard de Renier, il ajouta : « Il ne m'appartient pas de le condamner ni de lui pardonner. Mais dites-moi, est-ce Denzil qui a suggéré le plan à Roland ou quelqu'un d'autre ? »

Renier se raidit visiblement. « Je ne suis au courant d'aucun plan. »

Les doubles portes de la salle du conseil privé faisant suite à l'antichambre s'ouvrirent et l'ambassadeur bisran apparut, la mine sévère. C'était un homme âgé qui avait le teint olivâtre et le profil d'aigle de l'aristocrate bisran. L'Île-Rien, sa capitale et sa cour lui restaient étrangères, et sa désapprobation était évidente. Le protocole excessif de la cour bisrane la figeait et la déshumanisait, alors qu'en Île-Rien la législation permettait traditionnellement

aux officiers de haut rang et même aux serviteurs personnels de s'adresser aux rois et reines par « monseigneur » ou « madame », et de se dispenser de révérences dans les occasions informelles. Les vêtements sombres quelconques et le col blanc austère de l'ambassadeur trahissaient la secte dont il était membre et qui voyait dans toute espèce d'ornement l'œuvre de l'Enfer ; l'opulence du palais devait lui faire l'effet d'une insulte personnelle.

Les yeux durs du Bisran firent le tour de la salle, s'arrêtèrent sur la chape d'érudit de Galen Dubell et se plissèrent de consternation et de dégoût. Il se tourna vers le Grand Ministre. « Un nouveau sorcier pour la ménagerie du roi, Lord Aviler ? » lança-t-il. Au Bisra, on condamnait les arts magiques et la plupart des philosophiques, même si la magie théurgique que pratiquaient leurs prêtres magiciens avait dressé un obstacle mortel contre les attaques extérieures durant la guerre. La sorcellerie exercée sans la bénédiction de l'Église bisrane était hors la loi et passible de la peine de mort.

Aviler hésita, son sourire diplomatique passablement écorné par la contrariété, incapable de trouver les mots adéquats pour défendre l'honneur de Dubell sans insulter l'ambassadeur.

Avant que le silence s'éternisât suffisamment pour donner la victoire au Bisran, Thomas intervint. « Peut-être est-ce une question dont vous devriez discuter avec le roi lui-même ? »

L'ambassadeur lui décocha un regard irrité et ne reçut en retour qu'un sourire ingénu. Pour une question de politique, Roland ne recevait pas l'ambassadeur bisran, que cette disposition n'enchantait guère car elle l'obligeait à présenter ses demandes à la reine douairière, considérablement moins malléable. *Mais que fait-il ici au milieu de la nuit ?* Il ne manifestait peut-être qu'une détermination opiniâtre à obtenir une audience en se fichant de qui il dérangeait, mais Thomas en doutait. Afin d'aggraver la gêne du Bisran, il ajouta : « Mais je suis sûr que madame Ravenna vous a traité de son mieux.

— Sa Majesté a été très… aimable », dit l'ambassadeur qui le gratifia du même regard insistant dont il s'était servi sur Dubell. La cour bisrane ne permettait pas aux favoris d'exercer un pouvoir politique, aussi l'ambassadeur tendait-il à négliger la position et l'influence de Thomas, et le détestait-il aussi cordialement. Pour ne rien arranger, la forme et l'inclinaison des yeux noirs de Thomas donnaient à son visage un air penché naturellement cynique qui, ajouté à sa barbe et ses cheveux bruns, le faisaient ressembler au prince de l'Enfer. Si l'ambassadeur avait remarqué les traces que son escalade d'un bâtiment humide et encrassé avait laissées sur ses vêtements, il devait certainement les attribuer à une soirée de

débauche.

Il se tourna avec raideur vers Aviler. « Autre chose, dit-il. Je tenais à vous faire comprendre, si l'Île-Rien donne asile au fils du diable Grandier, que le prix risque de dépasser vos moyens. »

Aviler s'inclina. Ses manières réservées masquaient une certaine prudence. « Je vous assure, monseigneur l'ambassadeur, l'Île-Rien n'a pas l'intention de donner asile à un sorcier criminel qui a fait tant de mal à votre pays. »

D'ailleurs, Grandier n'a pas demandé asile, songea Thomas. *Malheureusement.* Et comme le sorcier bisran avait annoncé son arrivée en Île-Rien en enlevant une sommité de Lodun aussi notoire que Galen Dubell, il paraissait peu probable qu'il en fît la demande.

Mais l'ambassadeur allait vraisemblablement prendre la présence de Grandier en ville pour prétexte à un affrontement avec Ravenna, et si l'Institut de la Guerre bisrane le poussait à se montrer plus agressif envers la reine douairière, il ne pouvait en résulter que du vilain. Le Bisra n'était que plaines arides sur des kilomètres, et seuls les tributs des États conquis remplissaient ses coffres. L'Église bisrane exerçait une autorité inflexible sur une population de paysans sans le sou crevant à demi de faim à la campagne et de citadins sans cesse au bord de l'émeute dans les villes surpeuplées. L'Île-Rien avait aussi ses insurrections et ses émeutes citadines, mais le plus souvent à propos d'impôts, et il ne s'agissait que de débordements épars qui s'apaisaient au bout de quelques jours. Le Bisra paraissait toujours prêt à sombrer dans le chaos ; les terres fertiles d'Île-Rien et la politique de tolérance de son Église envers la Vieille Foi païenne ne faisant qu'exacerber son irritation, la guerre était inévitable et fréquente.

Et aujourd'hui les dégâts d'Urbain Grandier intensifiaient encore son ressentiment.

Thomas regarda d'un œil critique l'ambassadeur adresser un signe de tête à peine courtois à Lord Aviler et se diriger à grands pas vers la porte de l'antichambre. Le page de faction réussit juste à temps à ouvrir le lourd battant.

Alors que la porte se refermait, Aviler secoua la tête et dit à voix basse à Galen Dubell : « Mes excuses, docteur. Pour un Bisran, tout homme en robe d'universitaire est à moitié démon. »

Dubell gardait un visage fermé, énigmatique. « Et un sorcier, évidemment, l'est entièrement. »

De la salle du conseil privé sortirent deux gardes de la reine qui se postèrent de chaque côté des battants tandis qu'apparaissait la reine douairière. Tout le monde lui adressa un salut auquel elle répondit par un hochement de tête et un petit sourire. « Messieurs.

Excusez mon retard. » Elle avait remonté ses cheveux roux grisonnants dans un bonnet de dentelle et portait une robe du matin, sombre et toute simple. Elle avait maintenant dépassé la cinquantaine, et les années, plutôt qu'altérer sa beauté, l'avaient transformée et parfaite. Seules les petites rides d'expression aux commissures des lèvres et les ombres de fatigue aux coins des yeux trahissaient son âge. Elle prit place dans le fauteuil de brocart à dais près de la cheminée tandis que sa dame de compagnie s'installait sur un tabouret rembourré derrière elle. « Docteur Galen Dubell, je suis ravie de vous trouver en bonne santé. Vous pouvez peut-être nous aider en nous expliquant de quoi il retourne.

— Oui, madame. Avez-vous vu mes lettres au sujet d'Urbain Grandier ? fit le sorcier en s'avançant.

— Oui. Le docteur Sureté me les a apportées quand il a demandé votre retour à la cour. Sa mort tragique a retardé l'opération un tant soit peu, semble-t-il. Quand les messages de Lodun nous ont appris votre disparition, j'avais déjà envoyé l'ordre qui mettait fin à votre bannissement et réclamait votre retour. » Au bout de quelques mots, elle dépliait déjà un carré d'ouvrage de broderie noir à demi achevé et cherchait l'aiguille qui marquait le point où elle s'était arrêtée. Ravenna ne pouvait se passer de s'occuper les mains. Une habitude qui démontait tout le monde en dehors des pétitionnaires et des ambassadeurs étrangers les plus déterminés, mais Thomas nota qu'elle n'avait pas l'air de déconcerter Dubell.

Le vieux sorcier s'inclina. « Je suis honoré, madame. »

Ravenna le fit taire d'un geste. « Dites-m'en davantage sur ce Grandier. Il porte un nom étrange pour un Bisran. »

Aviler s'exécuta en observant la douairière d'un œil prudent. « Nous disposons de quelques renseignements sur son passé. Urbain Grandier est un sorcier et un intellectuel bisran, mais on croit que son père venait d'Île-Rien, peut-être un prêtre de passage, ou même un noble qui voyageait dans le pays durant un des traités temporaires en vigueur l'année de la naissance de Grandier. Ce serait une explication à son nom qui n'est sûrement pas bisran. Il a refusé obstinément d'en prendre un autre, ce qui a sans doute contribué à la méfiance qu'il inspirait là-bas. »

La reine douairière regarda son ouvrage en fronçant les sourcils. « Son premier crime se rapporte à un scandale à propos de religieuses, et l'Église bisrane lui a retiré l'autorisation de pratiquer la sorcellerie ? Puis l'Inquisition l'a mis en état d'arrestation ?

— Oui, madame. Après qu'il se fut échappé de l'Inquisition, Grandier a lancé un fléau sur le pays. Il a opéré, semble-t-il, de

subtils changements climatiques sur la plaine kiserane, une de leurs régions les plus fertiles, et détruit la majeure partie de leur récolte de l'année précédente. Les sorciers théurgiques bisrans sont paraît-il au bord de l'épuisement à force de repousser des attaques magiques contre des représentants de l'Église et l'Institut de la Guerre. »

Ravenna sourit d'un air pincé sans lever les yeux de son ouvrage. Elle détestait le Bisra encore plus cordialement qu'elle avait détesté son défunt mari, le vieux roi Fulstan. « On pourrait souligner qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent.

— On pourrait, reconnut Aviler. Mais le fait est que Grandier a brusquement décidé de venir en Île-Rien. »

Thomas secoua la tête, un instant amusé. Aviler entretenait avec la reine douairière des rapports tendus.

De son côté, Ravenna se contenta d'étudier un moment le Grand Ministre. Ses mains aux longs doigts avaient marqué un temps d'arrêt sur l'ouvrage et l'aiguille d'or reflétait la lumière du feu. Ce qui pouvait signifier n'importe quoi ; Thomas savait qu'elle avait ordonné une exécution, expliqué au coupable ses raisons et rejeté les demandes ferventes de clémence de la famille sans manquer le moindre point de broderie. Puis elle tira à fond sur le brin de fil bleu. « Parlez-moi des événements au couvent, Lord Aviler. » Elle adressa un signe de tête à sa dame de compagnie. « Dame Anne sait qu'elle a la permission de prendre congé au cas où elle entendrait des paroles qui offenseraient sa pudeur. »

Dame Anne se mordit les lèvres et s'intéressa de près au plancher tandis qu'Aviler expliquait : « Le premier incident a eu lieu dans un couvent d'une ville du nom de Lindre, dans le nord du Bisra. On a accusé Grandier d'avoir dépravé les religieuses, de les avoir poussées à blasphémer contre leur propre Église, à s'agresser entre elles, à se livrer à des rituels qui…

— Selon l'inquisiteur général du Bisra, l'interrompit aimablement Galen Dubell, il les a poussées à se dépraver toutes seules. » Le vieil intellectuel s'était déplacé vers la cheminée et contemplait le feu d'un œil dont Thomas n'arrivait pas à interpréter l'expression. « On a retrouvé des traces de sang humain dont elles se servaient pour leurs rituels, des symboles et des livres interdits depuis des siècles, des indices de magie noire… On a même découvert les preuves d'un pacte avec un seigneur de l'Enfer. »

Alors que les autres observaient Dubell en silence, Thomas intervint. « On continue au Bisra de brûler des prêtres de campagne qui auraient jeté des sorts aux vaches. Pourquoi croyez-vous pouvoir vous fier aux comptes rendus de l'Inquisition ?

— Très juste, capitaine. » Dubell se retourna vers eux. « L'Inquisition mentait, bien entendu. Elle fabriquait les preuves, du moins la plupart. Des intellectuels qui ne sont même pas sorciers ont en leur possession des objets qu'un esprit malfaisant peut interpréter de travers. Et Urbain Grandier était un intellectuel. Il a étudié les étoiles ainsi que le corps humain, ses maladies et ses humeurs. Il avait aussi son franc-parler quant à ses opinions et a pris part à la publication de pamphlets incendiaires. Raison pour laquelle l'Inquisition s'est mise à le surveiller. On s'est servi contre lui de l'incident de quelques religieuses hystériques du couvent de Lindre et il a été condamné à la peine habituelle de torture et d'emprisonnement. »

La voix de Dubell avait le don de captiver. La chaleur croissante dans la salle ou la fatigue qui envahissait Thomas facilitait peut-être l'opération, mais le vieux sorcier donnait l'impression de brosser un tableau particulièrement coloré de l'homme qu'avait été Grandier.

Au bout d'un moment, Dubell secoua la tête. « Il en a été transformé, pourrait-on dire. Il a fini par s'échapper et s'est mis à commettre un grand nombre des crimes dont on l'avait accusé, mais sur une plus vaste échelle. Le fléau, par exemple. Des poches d'humeur empoisonnée se formaient sous la peau, puis éclataient quand la victime agonisait et transmettaient le mal à tous ceux qui se tenaient à proximité. Il s'en est suivi un tel chaos que des villes entières en ont été bouleversées ; les malades n'étaient pas soignés… Seul un homme versé dans la sorcellerie de guérison avait pu concevoir pareille abomination, et seul un homme que la soif de vengeance rendait fou avait pu se résoudre à mettre son projet à exécution. » À la lumière du feu, le visage de Dubell n'était qu'un masque de douleur. Il soupira. « Quand j'ai entendu dire qu'un certain Grandier s'était établi en ville et qu'il passait pour un sorcier, j'ai jugé préférable de soumettre l'affaire au docteur Sureté. Je regrette seulement de n'avoir pas réagi plus tôt. »

Renier s'était rendu à la table ronde au centre de la salle, où il examinait les parchemins décolorés et les cartes de cuir qui la recouvraient. Il en sortit une, trouva Lindre puis tapota d'un air songeur la croix rouge qui marquait l'emplacement de la ville. « Connaissiez-vous bien Grandier ?

— Non. On parlait beaucoup de ses excès et de ses motivations à Lodun, où l'on porte un grand intérêt aux arts naturels autant que magiques. » Dubell sourit. « Et à la publication d'un pamphlet de temps en temps.

— Nous savons », répliqua sèchement Aviler. Il fit quelques pas,

le visage dur, à demi visible à la lueur des bougies. Feu le père d'Aviler avait fait fortune dans le commerce maritime avec l'Orient avant de se fixer pour reprendre le ministère, et les stigmates de ses origines poussaient Aviler le jeune à manifester le mépris aristocratique adéquat envers tout commentaire politique émanant de Lodun. Mais le Grand Ministre n'insista pas et se contenta de demander : « Pourquoi Grandier vient-il chez nous maintenant ? »

Dubell écarta les mains. « Je n'en sais rien. Mais quelles que soient ses raisons, il faut mettre un terme à ses activités et le chasser. »

Ravenna approuva de la tête. « Les excès au Bisra, c'est très bien, mais nous n'allons pas le laisser les commettre chez nous. Je suis d'accord, docteur. Mais pourquoi s'en est-il pris à vous ? Une rancune particulière ?

— La dernière fois que le docteur Sureté et moi nous sommes occupés des tutélaires du palais remonte à dix ans. Sureté mort et Grandier en ville, à ce qu'on disait, j'ai jugé préférable d'y jeter à nouveau un coup d'œil. Les pierres de protection qui maintiennent en place la structure immatérielle des sortilèges autour des secteurs récents du palais doivent être inspectées individuellement, même si un tel examen n'est pas nécessaire dans la Vieille Cour où les tutélaires font partie intégrante des constructions. Mais je m'en rends compte aujourd'hui, la situation est encore plus urgente que je le croyais. Si Grandier a voulu m'empêcher d'examiner les tutélaires après la mort du docteur Sureté, c'est qu'il doit avoir un moyen de détourner leurs effets. »

Aviler releva la tête. « Comment est-ce possible ?

— Les tutélaires ne sont pas d'une efficacité illimitée ni infaillible. Les sorciers qui les ont créés les ont chargés de réagir d'une certaine manière à certaines situations. Mais ils n'ont pas pensé à toutes les situations, c'était impossible. Si une fée savait où se trouvent les angles morts que génèrent parfois leurs déplacements, elle les franchirait sans aucun mal. » Galen Dubell sourit. « Le docteur Sureté connaissait les tutélaires mieux que quiconque. Il était capable de les appeler par leur nom.

— Je vois, marmonna Aviler.

— Vraiment ? Bien. » Ravenna termina une partie du motif de son ouvrage qu'elle s'étala sur les genoux. « Docteur Dubell, quand pouvez-vous commencer cet examen des tutélaires ?

— Sur-le-champ. Il va me falloir plusieurs jours, et je ne peux m'occuper de certaines parties qu'à des heures bien précises de la nuit.

— Bien, mais nous devons continuer à rechercher Grandier.

— Les gardes du roi ont trouvé sa maison, dit Thomas ; ils le trouveront lui aussi. » L'expression « gardes du roi » était un euphémisme pour le réseau d'espions qu'avait tissé feu Aviler l'ancien afin de tenir à l'œil les nobles mécontents vivant en ville et les cultes étrangers qui faisaient leur apparition à l'époque. C'étaient eux qui avaient su trouver la maison de Grandier dans le quartier du fleuve quand les sorciers de Lodun l'avaient désigné pour le ravisseur de Galen Dubell.

« Très bien. C'est suffisant pour l'instant. Le docteur Dubell doit se reposer avant de commencer son travail et je sais que vous avez beaucoup à faire, messieurs. »

Alors que tout le monde s'apprêtait à prendre congé, Ravenna ajouta : « Restez un moment, capitaine. »

Thomas attendit et, une fois les portes refermées sur le petit groupe, la reine douairière demanda : « Était-ce difficile ?

— Assez.

— C'est à peine une réponse. »

Il la regarda un moment d'un air songeur. Elle digérait sans doute moins que lui la décision de Roland de l'envoyer dans une mission d'où il ne devait pas revenir vivant. « Est-ce pour cette raison que vous m'avez demandé de rester ? Pour que je me laisse aller à m'apitoyer sur mon sort ?

— Oh, ne commencez pas. Roland vous expédierait au bord du monde que je m'en moquerais. » Elle sourit un instant, mais son expression se fit amère tandis qu'elle lissait une partie de son ouvrage. « On nous envoie aujourd'hui de Granges maître Conadine qui doit nous aider dans l'affaire Grandier. Il devrait arriver dans la semaine. C'était parfaitement stupide de ne pas l'attendre et de vous dépêcher avec le seul soutien du docteur Braun.

— S'il n'avait tenu qu'à moi, j'y serais peut-être allé quand même, reconnut-il. Si on avait tardé davantage, Grandier aurait pu éliminer Dubell.

— Avec une poignée d'hommes et seulement le docteur Braun ? N'y pensons plus. Roland l'a fait uniquement pour m'exaspérer, et nous savons qui l'a encouragé dans ce sens, non ? » Ravenna vérifia du doigt la pointe de son aiguille et en choisit une autre dans la boîte que dame Anne lui tendait. « Et quels autres mauvais coups nous a réservés Denzil ces derniers temps ? »

Thomas s'approcha de la cheminée et s'assit sur un des tabourets près du fauteuil de la reine douairière. Il ressentait la fatigue sous forme d'une tension dans les épaules. L'épisode avec Grandier avait inquiété Ravenna beaucoup plus qu'elle n'avait voulu l'avouer à Aviler et aux autres, mais il la laissa changer de sujet.

« Il a rendu visite hier à un banquier de la rue du Fleuve, mais c'était à propos d'une dette de jeu. S'il prépare quelque chose en ce moment, il fait montre de davantage de prudence.

— Peut-être. Un jour il commettra une erreur. »

Thomas haussa les épaules. « Roland pourra toujours lui pardonner. » Denzil était duc d'Alsène, un cousin plus âgé de Roland du côté paternel, un favori notoire. Certains avaient plus de respect pour la noblesse de sentiments de leurs chiens que Denzil n'en avait pour Roland, mais le jeune roi s'accrochait quand même à lui. C'était sans nul doute le duc qui avait persuadé Roland d'envoyer un petit détachement des gardes de la reine affronter Grandier dans sa tanière, sachant que Thomas allait forcément en assurer le commandement et sachant que Ravenna allait en prendre ombrage. Thomas se répéta qu'il ne pouvait rien y faire cette nuit. Mais il attendait le moment où Denzil apprendrait qu'il était entré dans la maison de Grandier et en avait sorti Dubell vivant sans perdre un seul homme. « Qu'est-ce que voulait l'ambassadeur bisran ?

— Nous accuser d'héberger Grandier. » Elle eut un geste d'irritation, ne tenant pas à poursuivre sur le sujet du favori de son fils. « Et aussi nous présenter une nouvelle liste d'hérétiques qui se cachent en Île-Rien afin que nous procédions à leur arrestation avant de les renvoyer au Bisra où ils seront brûlés pour leurs crimes. Que l'Inquisition bisrane ne jouisse d'aucune autorité à l'intérieur de nos frontières n'a aucune importance, semble-t-il. J'aimerais savoir pourquoi l'ambassadeur est tellement certain que Grandier se cache chez nous avec notre bénédiction. » Elle toussa, et dame Anne s'empressa de lui tendre un tissu bordé de dentelle.

Thomas la regarda d'un œil accusateur. « Vous ne vous sentez pas bien », dit-il. Elle avait attrapé une fluxion de poitrine l'hiver précédent lorsqu'ils étaient allés à Bannot-sur-Mer réprimer un petit soulèvement parmi les barons des marches. Sa vitalité faisait aisément oublier qu'elle n'était plus une jeune femme, et Thomas regrettait encore de l'avoir laissée galoper en compagnie des gardes au lieu de l'obliger à voyager dans une voiture fermée, même si cette folie lui avait permis de surprendre les barons au beau milieu de leur réunion secrète. La maladie lui avait affaibli les poumons malgré tous les efforts des apothicaires et des sorciers guérisseurs, et elle n'était pas en état d'entreprendre d'autres chevauchées en pleine nuit à travers des champs glacés, quoi qu'elle en pensât. « Vous n'étiez pas obligée de voir Dubell ce soir, ni l'ambassadeur.

— Le temps est très humide et vous n'êtes pas ma bonne d'enfant. » Elle se fourra le tissu dans la manche, imperturbable.

« Je voulais en finir avec cette affaire au plus vite. Et si les tutélaires du palais s'affaiblissent… » Elle marqua un temps puis secoua la tête. « Et que pensez-vous du docteur Dubell ? »

Thomas savait qu'elle ne parlait pas des talents de sorcier du vieil érudit. « Ce n'est pas un imbécile. Il se débrouille bien.

— Lord Aviler, le vieux Lord Aviler, pas ce jeune chiot de Grand Ministre, avait une grande confiance en Dubell. Malgré sa disgrâce passée. » Elle soupira. « Mais je ne voudrais pas vous retenir plus longtemps. »

Thomas se leva, prit la main de la reine douairière et y déposa un baiser. « Oh, fit-elle, j'ai failli oublier. » Elle fouilla dans sa boîte à ouvrage, en sortit un paquet de lettres entouré d'un ruban et le lui tendit.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Un désagrément dont vous allez vous occuper. »

Il prit le paquet, la mine dégoûtée. « Et moi qui craignais de devoir peut-être dormir cette nuit.

— Oh, ce n'est pas urgent. Du moins pas pour moi. » Elle sourit. « Amusez-vous bien. »

En sortant de la salle des gardes, Thomas retourna le paquet avec curiosité. Ravenna n'oubliait jamais rien ; il devait s'agir d'un sujet dont elle ne voulait pas discuter. Avant qu'il pût dénouer le ruban qui entourait les lettres, il vit que Galen Dubell l'attendait. « Vous avez un instant, capitaine ? demanda le sorcier.

— Oui ?

— Pardonnez-moi si ma question est indiscrète, mais Lord Aviler ne vous apprécie guère, je me trompe ? » Le Grand Ministre était déjà parti, mais Renier se trouvait toujours dans le corps de garde où il discutait tranquillement avec les deux écuyers albons.

« Lord Aviler est ainsi. » Le visage de Dubell n'exprimait rien d'autre qu'une vague curiosité. Au bout d'un moment, Thomas se surprit à ajouter : « Il n'approuve pas les favoris. Il a suffisamment étudié l'histoire pour savoir quels dégâts j'occasionnerais si j'étais tenté par le pouvoir.

— Je vois. » Dubell sourit. « La reine Falaise a-t-elle toujours son entourage de poètes ? »

Falaise était princesse d'Umberwald quand Ravenna l'avait choisie pour épouser Roland un an plus tôt. Elle avait dix-huit ans, quatre de moins que son fils, et, si Ravenna l'avait élue comme belle-fille pour disposer d'une auxiliaire à former et influencer, elle avait commis une de ses rares erreurs. Falaise était peut-être la jeune princesse calme et studieuse que les ambassadeurs avaient décrite du temps où elle était une troisième fille sans grandes perspectives d'avenir, mais une fois à Vienne, bien mariée à

Roland, elle avait pris goût à la vie du palais comme un petit mendigot lâché dans une boulangerie. « Oui, toujours. Les potins de la capitale se propagent jusqu'à Lodun ?

— Les potins de la capitale sont une denrée à laquelle nous tenons beaucoup. Les serviteurs nous les apportent avec le lait chaque matin. Tout le monde, si j'ai bien compris, s'est senti soulagé qu'elle ait décidé de s'intéresser à d'inoffensifs poètes, quand on pense à ce qu'elle aurait pu faire par ailleurs.

— Elle aurait pu s'entourer de soldats de la garde.

— Ou de sorciers. » Dubell prit une expression sérieuse. « Je suis en dette avec vous, capitaine. »

Thomas lui jeta un regard pénétrant. « Je crois que vous m'avez déjà remboursé cette dette. »

Dubell chassa la réponse d'un geste. « En tout cas, si je peux vous aider d'une façon ou d'une autre, n'hésitez pas à faire appel à moi. »

Tandis que le sorcier se retournait pour suivre les serviteurs qui attendaient de le conduire à ses appartements, Renier intercepta Thomas.

« J'ai quelque chose à vous montrer. » Il avait l'air inquiet.

Thomas se résigna à lui emboîter le pas jusque dans un coin tranquille du corps de garde. « De quoi s'agit-il ?

— Une lettre. Elle est arrivée aujourd'hui dans un paquet envoyé de Portier. Le courrier est un homme de confiance qui jure n'avoir jamais quitté le paquet des yeux. » Le gros précepteur déplia un carré de papier. « C'est une traduction que j'ai demandée à un prêtre. »

Thomas prit le papier. « En quelle langue était-il écrit ?

— Église ancienne. »

Thomas lut à voix haute la première phrase griffonnée. « Ô mon bien-aimé ? » Il releva la tête, intrigué. « À qui était-elle adressée ?

— À Roland. Mais, d'après le prêtre, c'est la bonne manière de commencer une vieille charade chantée, ce qu'est le message. »

Là où la musique ne s'entend pas,
Était une lumière qui ne se voyait pas.
Il est des collines arides où vit la multitude
Et des lacs asséchés où se prend du poisson
Au-dessus des tours d'une cité.
Comprends l'incantation, résous la chanson.

« La réponse est simple : les fées », dit Renier.

Il n'y avait qu'une seule relation de Roland dont les sentiments pouvaient s'exprimer naturellement dans un style poétique du

passé. « Vous savez qui l'a écrite, fit Thomas en levant les yeux sur le chevalier.

— Dans les campagnes, on l'appelle maintenant Kade Carrion. » Renier haussa les épaules d'un air gêné. « Je suppose qu'on a de la chance ; elle aurait pu envoyer un cadeau explosif ou qui dévoile les secrets de celui qui le reçoit. »

La sœur aînée de Roland, la princesse bâtarde qui n'avait jamais rien pardonné. Thomas se tapota la paume avec le papier roulé. « Curieuse coïncidence, Galen Dubell est chez nous. Ravenna décide de pardonner à celui qui nous a empoisonné la vie en déclarant le premier que la princesse était une sorcière, et voilà que la sorcière se manifeste à nouveau. » Elle avait bien choisi son moment. *Nous avons déjà suffisamment de soucis avec Grandier, et Kade est trop dangereuse pour qu'on l'ignore.*

« Elle est restée tranquille pendant près de six mois. Pourquoi maintenant ? »

À l'autre bout de la salle, un musicien avait pris place devant l'épinette et jouait à présent le premier couplet d'une nouvelle ballade populaire sur un homme tombé amoureux d'une reine des fées qui l'enlevait. *Il n'aurait pas pu choisir un air plus mal à propos,* songea Thomas.

« Cent quatre-vingt-dix-sept jours, dit-il. Je les compte. Elle est peut-être de connivence avec Grandier. » Cependant, Grandier avait tué pour se protéger, et Kade tenait plutôt du chat – une fois la souris morte, à quoi bon jouer encore avec elle ? *Mais tout le monde change.*

Renier secoua la tête. « Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire. Nous avons déjà doublé et triplé les sentinelles en l'honneur de Grandier. » Le chevalier releva soudain les yeux et croisa le regard de Thomas. « Dubell va vérifier les tutélaires.

— Oui, n'est-ce pas ?

— Nous ne pouvons pas faire plus. »

Thomas lui rendit la lettre. « Surveillez-le quand même. »

3

Au premier grincement de porte, Thomas se redressa sur un coude et tira la main gauche de son ceinturon accroché à la colonne du lit. Puis il reconnut l'homme qui entrait dans sa chambre et rengaina la longue dague dans son fourreau. « Va au diable, Phaistus. »

Le jeune valet haussa les épaules et s'agenouilla près de la cheminée afin d'en nettoyer les cendres en grommelant sur les chenets qui restèrent sans réaction. « Ah, il a ses humeurs. »

Thomas sortit péniblement de son lit. Malgré le haut plafond et le goût affirmé de sa chambre pour les courants d'air, il faisait presque trop chaud ; la lumière du jour qui entrait par les hautes fenêtres se réfléchissait, aveuglante, sur le plâtre chaulé des murs. Sa rapière était appuyée, dans son fourreau, contre un fauteuil de brocart rouge, et ses trois autres épées, pour les duels dans le civil, étaient accrochées au mur à côté des armes plus lourdes, aux larges lames, destinées aux combats à cheval. Il se passa une main distraite dans les cheveux, histoire de les démêler un peu. « Quelle heure est-il ?

— Presque midi, monsieur. Éphraïm est là. Vous voulez le voir, à ce qu'il dit. Et maître Lucas a fait entrer un certain Gambin.

— Bien. » Thomas s'étira et grimaça. Quelques heures de sommeil n'avaient réussi qu'à donner le temps à ses muscles endoloris de s'ankyloser. Tandis que Phaistus tapait quelque chose dans l'âtre, il retrouva son pantalon et ses bottes à revers par terre sous la courtepointe blanche tombée du lit et entreprit de s'habiller. « Nettoie-moi ce pistolet. »

Le valet se releva, s'essuya les mains sur son pan de chemise et jeta un coup d'œil vers la table à rallonge où Thomas avait posé son pistolet à platine et son attirail de rechargement. « Où est l'autre ? »

Thomas empoigna un pot en étain et le lança vers Phaistus qui se baissa, sourit et reprit ses occupations. Phaistus était entré au corps de garde comme marmiton, d'abord gamin silencieux et terrifié, mais qui avait changé avant que sa voix n'ait eu le temps de muer. « Visiblement, je ne te rosse pas assez », dit Thomas en s'approchant de la table et en se retroussant les manches pour s'asperger la figure à la cuvette d'eau qui attendait là.

Indifférent, le jeune homme demanda : « Vous allez tuer

Gambin, monsieur ?

— C'est une idée. » Décidant qu'il pouvait attendre avant de se tailler la barbe, Thomas saisit la rapière dans son fourreau et se rendit dans la petite antichambre.

Éphraïm l'y attendait. C'était un petit vieux qui avait les poches de son pourpoint et de son pantalon marron délavé bourrées de liasses de papier : les ballades qu'il vendait dans la rue. Ses chausses étaient maculées de boue et une chaussure avait un gros trou à la pointe. Il se fendit d'un grand sourire et ôta son chapeau cabossé. « Vous vouliez me voir, capitaine ?

— Quelqu'un a envoyé un paquet de lettres à la reine douairière par l'entremise de Gambin. Je veux qu'avec vos gens vous trouviez qui l'a engagé. »

Éphraïm frotta son menton grisonnant. Le meilleur des espions civils que Thomas employait, l'homme était assez discret pour les missions officielles et parfois personnelles qu'il lui confiait de temps en temps. « Ça risque d'être difficile, monsieur. Ce Gambin loue ses services à tant de monde qu'on peut pas savoir pour qui il travaille aujourd'hui, et il a peut-être aucune raison de retourner chez son employeur, vous savez.

— Gambin est en ce moment ici. Je vais m'arranger pour qu'il en ait une.

— Aah. Là, c'est différent. Le tarif habituel ?

— Et une prime si vous trouvez avant demain.

— Oh, je promets rien. » Éphraïm avait l'air flatté. « Mais on va faire au mieux de nos humbles moyens. »

Thomas le laissa et descendit l'escalier vers les chocs d'acier et les éclats de voix fortes qui montaient de la salle en dessous. La vieille demeure pleine de recoins se situait à l'intérieur de la porte du Prince, où elle était écrasée par la masse du bastion du Roi et par la tour Albon. Depuis soixante-dix ans la maison abritait le quartier général des gardes de la reine et était la propriété du détenteur de la charge de capitaine. Les boules sculptées qui surmontaient la rampe de l'escalier exhibaient des entailles et des encoches, résultat des combats d'entraînement livrés du haut en bas des marches, et les murs portaient encore les légères traces de brûlure de poudre dues à des escarmouches plus sérieuses.

Les gardes de la reine étaient tous des rejetons de la noblesse provinciale ou les deuxièmes fils de familles terriennes sans grand espoir de toucher de gros héritages. La condition pour l'incorporation requérait un trimestre de service dans un régiment de la Couronne, de préférence la cavalerie, et une nomination par la reine. Dans l'ensemble, les gens de la reine étaient indisciplinés, buvaient sec et entretenaient une rivalité jalouse et obsessionnelle

autant avec les Cisternains qu'avec l'ordre albon. Ils constituaient aussi la troupe d'élite la plus efficace dans un pays où, jusqu'à ces dernières années, pullulaient les armées privées ; Thomas avait longtemps nourri l'ambition d'en prendre le commandement.

Au moment où il atteignait le palier du premier étage, le docteur Lambe émergea de l'arcade qui menait à l'autre aile. Vêtu d'une blouse tachée, l'apothicaire précédait un gamin croulant sous divers sacs et sacoches d'attirail médical. « Avez-vous vu Gaspard ? demanda Thomas à Lambe.

— Oui, je l'ai vu, capitaine, et j'ai du mal à y croire. » Lambe rajusta son bonnet sur son crâne dégarni. Les apothicaires préparaient les remèdes à base d'herbes dont se servaient les sorciers guérisseurs, et nombre d'entre eux, comme Lambe, se révélaient également bons médecins, même sans le moindre talent de sorcier. On ne trouvait pas beaucoup de guérisseurs instruits en magie en dehors de Lodun, où l'université les attirait par dizaines.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Les brûlures se sont déjà cicatrisées. » Il haussa les épaules. « Je savais que Galen Dubell était un sorcier guérisseur réputé, mais j'ignore comment il s'y est pris.

— En tout cas, il a fait vite. Il s'est servi de bricoles dont disposait Braun.

— Le docteur Braun n'est pas mauvais. » Lambe surprit la mine de Thomas et ajouta : « S'il n'est pas très sérieux – ce que je vous accorde, monsieur –, il a néanmoins l'étoffe d'un bon praticien. Mais le travail du docteur Dubell… Ce serait un honneur de le seconder, même pour lui passer les pansements. »

Thomas, l'air songeur, regarda Lambe s'en aller puis bifurqua dans la petite salle du conseil du premier étage où l'attendait Lucas.

Les murs lugubres étaient tendus de vieilles cartes et de quelques restes de drapeaux en lambeaux, parmi lesquels des trophées de la dernière guerre, ainsi que des acquisitions plus récentes effectuées auprès de la garde cisternaine qui aurait donné gros pour savoir où elles étaient passées. La bibliothèque vitrée renfermait des traités classiques de l'art de la guerre, des manuels d'exercices militaires, de tir, d'escrime et de stratégie, le *Recueil complet de l'art militaire* et les *Instructions pour les revues.* Lucas, le premier lieutenant des gardes de la reine, renversé dans un fauteuil, sirotait une chope en étain, ses bottes posées sur la lourde table en planche à côté d'une bouteille de vin et d'une autre chope.

Gambin se tenait debout dans un coin, la mine maussade, dans une attitude laissant entendre qu'il voulait se trouver le plus loin possible de Lucas. Gambin était aussi un espion, mais dépourvu du

sens de l’intégrité professionnelle d’Éphraïm. Il travaillait le plus souvent pour les petits seigneurs de la cour, et c’était la première fois que Thomas voyait en lui autre chose qu’une vague irritation. Il était vêtu d’un pourpoint rouge et or à crevés, la parure de paon du parasite de cour, particulièrement insupportable à l’œil après une dure nuit sans beaucoup de sommeil. « J’ai à faire ailleurs, capitaine, dit-il, si vous n’y voyez pas d’objection. » Les accents fanfarons dans sa voix n’avaient rien de convaincant.

Lucas arqua un sourcil. Thomas lança un regard au lieutenant tout en posant sa rapière. Ignorant Gambin, il se versa du vin dans la deuxième chope, le goûta et grimaça de dégoût. « Adijan 22 ? Vous êtes fou ? »

Lucas haussa les épaules. « C’est pour me réveiller.

— De quoi réveiller un mort. » Thomas se laissa tomber dans un fauteuil et observa l’espion. Il attendit que les yeux pâles de Gambin se détournent des siens. « On t’a remis un paquet, dit-il enfin.

— Comme souvent. Je sais y faire.

— C’était pour la reine douairière. »

L’espion se passa la langue sur les lèvres. « Ah bon ?

— Ah bon ? fit en écho Lucas.

— Oui », dit Thomas. Il tira la rapière du fourreau de mince cuir noir et vit du coin de l’œil Gambin s’agiter nerveusement. La poignée était toute simple en dehors de l’élégance inhérente dans les formes de la garde en demi-coquille et dans les pointes émoussées des quillons, et le métal était usé régulièrement à force d’avoir servi. Thomas fit courir un doigt sur le plat de la lame étroite, l’air profondément intéressé par les entailles et éraflures superficielles qu’elle avait récoltées. « Qui te l’a remis ?

— Je n’ai jamais dit avoir reçu de paquet. »

Lucas sortit le paquet de lettres de son pourpoint froissé et le laissa tomber sur la table. La nuit précédente, après avoir découvert que c’était Gambin qui avait confié le paquet à une des dames de compagnie de Ravenna, Thomas l’avait donné à Lucas en même temps que des consignes pour ramener l’espion.

Le capitaine souleva sa rapière et visa le long de la lame. Malgré les mésaventures de la veille au soir, elle restait toujours aussi rectiligne. « D’où venait ce paquet, alors ? »

Gambin eut un rire nerveux. « Rien ne prouve que j’ai à voir dans cette histoire. »

Thomas leva les yeux sur lui. « La parole de la reine ne vaut rien ? demanda-t-il d’une voix douce. Voilà qui frise dangereusement la trahison.

— Je… C’est…

— Qui te l'a donné ? »

Gambin commit l'erreur de changer de tactique de défense. « Je ne peux pas vous le dire.

— Tu ne peux pas ? Tu te trompes sûrement, fit observer Lucas. Tu ne *dois* pas le dire, c'est plutôt ça, non ? Cela fait une certaine différence.

— Je veux dire que j'ignore qui c'est ; il a chargé un homme de me le donner, protesta Gambin.

— C'est dommage. » Thomas reposa doucement la rapière sur la table et se mit debout. « Tu ne nous sers à rien alors, pas vrai ?

— Je peux donc partir.

— Oui. Vas-y. »

L'espion hésita, voulut parler puis se rua vers la sortie. Thomas l'attrapa au moment où il hésitait dans l'encadrement de la porte à la vue d'un groupe de gardes qui jouaient aux dés dans la salle suivante. Il fit brutalement pivoter l'espion et lui plaqua avec force la figure sur la table.

Lucas sauva prestement la bouteille de vin et prit du champ.

Gambin glapit, et son cri grimpa au hurlement à mesure que Thomas lui tordait le bras et le remontait selon un angle contre nature. « Continue de brailler, fit le capitaine. Ceux qui t'entendent n'en ont rien à faire. Maintenant je te conseille de réfléchir à une réponse.

— Attendez, je… je vais vous trouver qui c'est. Je vous jure, il… J'ai des amis qui pourront le retrouver. » La voix de l'espion au désespoir monta dans l'aigu.

« Je crois que tu mens. Il donne l'impression de mentir, non ? demanda Thomas à Lucas.

— Ma foi, il sait y faire.

— Non, non, c'est la vérité, haleta Gambin. Je vais le retrouver.

— Tu es sûr ? » Thomas pesa un peu plus sur le bras malmené.

Gambin brailla. « Oui, oui ! Je le jure ! »

Thomas le relâcha et recula. Gambin s'écroula par terre, le souffle coupé. Il se remit péniblement debout en se tenant le bras et tituba vers la porte.

Thomas redressa son fauteuil et récupéra sa chope par terre. Il fit un geste en direction de la bouteille que protégeait Lucas. « Est-ce que vous la gardez pour vous tout seul ? »

Lucas la lui passa tout en réintégrant son propre fauteuil. « Je croyais que c'était pour réveiller les morts.

— Exactement. C'est à cela que servent les mauvaises années. » Il remplit sa chope et but longuement. Il supportait mal de perdre son temps avec Gambin, il voulait revenir à l'affaire Grandier. Les trois prisonniers capturés dans la nuit ne savaient rien. L'homme

qui les avait enrôlés portait une capuche et un masque, pratique commune chez les nobles et les nantis qui s'encanaillaient dans les tavernes de bas étage, ils n'avaient donc pas pu déterminer s'il s'agissait d'un Bisran. Ce qui signifiait peut-être que Grandier parlait sans accent, que l'enrôleur n'était pas le sorcier mais un autre complice, ou que les enrôlés étaient trop stupides pour reconnaître d'où il venait s'il avait porté un tabard de cornette bisran. *Nous ne savons rien de Grandier,* se dit un Thomas écœuré, *en dehors des rumeurs et de ce qui est de notoriété publique.* « Je suppose que Gédéon vous a relevé à l'aube.

— Oui, et avec tant de plaisir que c'en était dégoûtant. Je ne me rappelle pas avoir eu autant d'énergie étant jeune. Qui suit Gambin ?

— Éphraïm, celui qui se fait passer pour un vendeur de ballades.

— Oh, on embauche, hein ?

— Il faut bien. Tous les gardes du roi sont encore à la recherche de Grandier.

— Grandier, c'est une sale affaire. » Lucas prit le paquet de lettres et jeta un coup d'œil à travers. « Ainsi, vous avez une liaison avec la comtesse de Mayence ?

— Une liaison longue et torride. Je m'étends longuement dessus dans celle datée du mois dernier. » Les moqueries de son lieutenant ne gênaient pas Thomas. Lucas était peut-être le premier homme à qui il avait appris à faire entièrement confiance lorsqu'on les avait employés avec l'ensemble des gardes de la reine comme courriers et agents de renseignement durant la dernière guerre bisrane. Comme ils avaient tous deux le teint assez sombre pour passer pour des Aderassi, ils avaient une fois porté le déguisement de mercenaires de ce petit pays pendant six jours dans un camp de cavalerie bisran du mauvais côté d'un fleuve large et en crue. Le commandant bisran avait organisé des exécutions d'officiers d'Île-Rien prisonniers comme animation de fin de repas, et la prime qu'il avait offerte pour les gardes de la reine aurait suffi à faire vivre une famille de marchand aisé pendant un an.

« Oui, celle-là m'a particulièrement plu. » Le vieux lieutenant étala la lettre sur la table afin d'examiner la signature. « C'est une bonne contrefaçon. Je pense que je m'y laisserais prendre si je ne vous savais pas gentilhomme trop convenable pour faire la queue avec les palefreniers et les laquais de la bonne comtesse. C'est une chance, j'imagine, que la douairière pense la même chose.

— Tout juste une chance. Au cas où Ravenna m'aurait demandé si j'avais réellement couché avec la comtesse, j'aurais été obligé de dire que, franchement, je ne m'en souvenais pas. La plupart des

dames de la cour commencent à se ressembler, je trouve. » Thomas et Ravenna n'étaient plus amants depuis plus d'un an, depuis que la santé de la reine douairière s'était mise à décliner, et elle savait qu'il avait eu d'autres femmes entre-temps. Ce qui n'avait rien changé entre eux ; leur relation avait depuis longtemps dépassé ce stade. La seule femme dont elle aurait pu prendre ombrage était Falaise. Quelques années plus tôt, les révolutions de palais éclataient aussi vite que des feux par été sec ; Ravenna ne pouvait pas permettre que le commandant de sa garde s'attachât à une reine-bru qui restait à bien des égards un facteur inconnu et qui pourrait un jour avoir envie de se débarrasser d'une belle-mère dominatrice.

Mais même si les lettres n'avaient pas atteint le but escompté, elles causaient un désagrément en un moment où Ravenna avait besoin d'un Thomas aux coudées franches pour l'aider, qui n'ait pas à surveiller ses arrières en permanence. Le capitaine tapota le paquet. « C'est un coup de quelqu'un qui ne connaît pas Ravenna. »

Lucas hocha la tête. « Et qui ne se rend pas compte qu'elle fait peu de cas de ceux qui se mêlent de ses affaires de… (il marqua un temps et sa bouche se tordit) cour. »

Thomas soupçonnait fortement son ami d'avoir voulu dire « cœur ». Il ne releva pas. « C'est davantage le genre de ruse qui marcherait avec Roland, dit-il. Je me demande si notre intrigant anonyme y songe. » Si un courtisan mécontent voulait également brouiller Roland et son cousin Denzil par ce moyen, Thomas lui souhaitait bonne chance, mais il y avait davantage à parier que cette farce ridicule était l'idée d'un copain du duc d'Alsène. Qu'avaient inspiré quelques allusions lâchées en passant par Denzil lui-même, bien entendu.

Lucas avait l'air songeur. « Et moi, je me demande s'il n'a pas déjà essayé.

— À mon avis, les cris auraient porté de ce côté-ci de la cour. Mais on n'a aucun moyen d'être sûr.

— Renier, le parangon de la chevalerie, le saurait sûrement. »

Thomas grogna. Comme parangon de la chevalerie, Renier n'était pas sans défauts. C'était une fine lame mais il avait tendance à trop compter sur son poids et sa taille, à recourir à sa force supérieure pour renverser ses adversaires plus petits. Cette technique avait un certain mérite : un grand nombre d'imprudents qui se battaient en duel contre le précepteur des chevaliers albons se retrouvaient avec ses empreintes de botte au bas du dos. Renier avait une fois renversé Thomas au cours d'un duel amical, et, lorsque le précepteur s'était approché de lui pour conclure,

Thomas avait riposté en le frappant violemment dans l'aine avec la poignée de sa main gauche. Renier n'avait pas l'air de lui en vouloir pour autant, et il ne se départait apparemment jamais de sa bonne humeur. Mais il se faisait une fausse idée de la loyauté et, s'il n'avait pas de mauvaise influence sur le jeune roi, il n'en exerçait pas de bonne non plus. Il se donnait souvent du mal pour répéter à Roland ce que tout le monde racontait en sa présence, sans souci des sentiments de son souverain ni de la sécurité des inconséquents contre qui se retourneraient plus tard leurs propres paroles. « Le parangon de la chevalerie, fit Thomas, croit de son devoir de rapporter à Roland tout ce que je lui dis, et Dieu sait ce que Sa Majesté en penserait.

— Ma foi, c'est comme vous voulez. » Lucas se mit lentement debout. Il n'était que de quelques années l'aîné de son capitaine, mais il se déplaçait comme un homme beaucoup plus âgé quand il était fatigué. *Les réflexes s'en vont,* songea Thomas en regardant la rapière posée sur la table. *Un point c'est tout.*

« Je vais prendre un repos bien mérité, fit Lucas. Oh, on donne un spectacle ce soir à la cour. Aurez-vous besoin de moi ?

— Non, Gédéon et moi allons nous en charger. J'ai doublé le tableau de service pour la circonstance, et je ne parle pas de tous nos autres petits ennuis. » Les troupes de théâtre qu'invitait à la cour le maître des festivités ne posaient d'ordinaire guère de problèmes. Avant de les laisser entrer au palais, on s'assurait qu'il ne s'agissait pas d'espions étrangers ni d'anarchistes, et les acteurs devenaient rarement fous, agressaient rarement les gens. « Quel genre de pièce donne-t-on ?

— Une comédie aderassi.

— Bon, nous avons échappé à une pièce pastorale. » Thomas vida sa chope jusqu'à la dernière goutte.

« Oh, encore une chose. J'oubliais. » Lucas prit un porte-documents en cuir dans une pile près du mur et le jeta sur la table. Il était bourré de papiers.

Thomas le regarda sans enthousiasme. « Qu'est-ce que c'est ?

— Les gardes du roi l'ont envoyé. Ce sont des écrits et des copies de documents du procès en hérésie de Grandier au Bisra.

— Vous blaguez. » Thomas se redressa dans son siège, sortit les papiers et feuilleta les pages d'écriture décolorée. « Comment ont-ils eu cela ?

— Un moine viscondin qui voyageait au Bisra a assisté au procès. Il a demandé à un des prêtres qui officiaient s'il pouvait copier les documents, et on l'a autorisé. Apparemment, ce n'était pas secret ni important à leurs yeux. D'après les gardes du roi, nous n'en tirerons pas grand-chose, mais ils connaissent votre

position sur ces questions-là, alors ils nous ont tout transmis. »

Alors que sortait Lucas, Thomas étala les papiers. L'ordre viscondin était une des rares confréries encore en mesure de franchir librement la frontière du Bisra. L'Église d'Île-Rien et celle de Bisra s'étaient déclaré une guerre ecclésiastique lorsque les évêques d'Île-Rien avaient refusé de purger les campagnes de la Vieille Foi païenne. L'Inquisition bisrane avait lancé sa persécution des sorciers à peu près à la même époque, et les objections de l'Église d'Île-Rien avaient poussé le Bisra à déclarer illégaux la plupart des ordres religieux indépendants.

Le moine viscondin avait recopié les documents de la cour en haut bisran. Thomas arrivait à lire le bas bisran mais pas le haut, plus savant, utilisé dans les documents officiels. Il doutait que le moine ait su le lire lui-même, et les gardes du roi n'avaient probablement même pas essayé. Il mit de côté les documents illisibles pour les envoyer aux secrétaires du palais qui les traduiraient.

Il était clair, à la seule lecture des notes en pattes de mouche prises par le moine sur les dépositions, que Grandier était une victime. Les témoignages des religieuses étaient confus et contradictoires, et les détails sur la manière dont Grandier les avait envoûtées pour le moins vagues ; si elles avaient porté de telles accusations contre lui en Île-Rien, n'importe quel magistrat les aurait fait jeter en prison pour faux témoignage et perte de temps infligée au tribunal. Selon le moine, une religieuse avait même voulu revenir sur sa déposition, mais les juges avaient refusé de l'entendre.

On avait torturé Grandier par le feu, à la poire d'angoisse et au moyen de tous les autres ustensiles dont se servait l'Inquisition pour obtenir des aveux d'hérésie. Malgré tout, le sorcier avait refusé d'avouer, et on l'avait condamné à la question ordinaire et extraordinaire. Il avait subi l'estrapade – on hisse la victime attachée par les bras avant de la laisser tomber sur un sol de pierre – et sa version plus élaborée – on attache de gros poids aux pieds de la victime, puis on la hisse et on la laisse tomber au ras du sol jusqu'à ce que ses membres se disloquent. *Les cicatrices se verraient sur son visage, sur ses mains. Même s'il s'est guéri tout seul, il ne peut pas dissimuler de telles blessures. Seul un miracle lui permettrait de redresser le dos et de marcher sans boiter,* songea Thomas.

Grandier avait disparu de sa cellule quelques semaines après son calvaire. Un mois plus tard, le prêtre qui avait déposé la première plainte était mort fou. Un autre mois plus tard, l'évêque qui avait dirigé le comité inquisitorial l'avait suivi dans la tombe. Le

chasseur de sorciers, qui avait sûrement falsifié les marques du démon soi-disant découvertes sur Grandier durant les séances de torture, avait alors succombé dans un « délire épouvantable », ainsi que le décrivait le moine. Le compte rendu s'arrêtait là, avant les fléaux et autres désastres horribles attribués depuis au sorcier hors la loi.

S'il ne pratiquait pas la magie noire avant le procès, songea Thomas, *maintenant il ne s'en prive pas.*

L'après-midi s'écoulait lentement au Masque du Mime tandis que les taverniers récupéraient de la nuit précédente et que la troupe d'acteurs se préparait pour celle à venir. Baraselli et ses assistants, assis autour d'une table ronde au rez-de-chaussée de l'établissement, discutaient des personnages qu'ils allaient mettre en scène le soir ; quant aux comédiens, ils se prélassaient à proximité en feignant le désintérêt. Des rayons de soleil entrant par les fenêtres lézardées miroitaient sur la poussière qui planait et sur les divers accessoires ramenés de la scène pour inspection.

Silvetta, l'actrice qui jouait une des héroïnes, demanda « C'est quoi ton nom, t'as dit ? » à la femme engagée pour porter le masque de Colombine.

Après un instant d'hésitation, l'interpellée répondit : « C'est Kade. » Assise sur une table maculée de taches de vin, elle avait les jambes repliées sous sa jupe dans une posture que la plupart des femmes de meilleure éducation auraient trouvé difficile voire impossible. Le paquet de cartes à jouer en piteux état qu'elle mélangeait appartenait à la taverne.

« Ah bon ? Évite de le dire à Baraselli. » Silvetta eut un frémissement qu'elle accompagna d'un roulement d'yeux mieux approprié à la scène. « Malchance, mauvais présages, il ne parle que de ça. Mais on donne plus ce nom-là aux enfants maintenant, je me trompe ? Sauf à la campagne. T'es de la campagne ?

— Oui.

— Quand est-ce que t'as appris la comédie ?

— J'ai voyagé un moment avec une troupe et j'ai appris le rôle de Colombine, dit Kade. C'était après mon départ du couvent.

— Pourquoi t'étais dans un couvent ?

— Ma méchante marâtre m'y a envoyée.

— Oh, tu me racontes des histoires. » Débarrassée des questions personnelles, Silvetta demanda : « Redis-moi la bonne aventure.

— Je serais étonnée qu'elle ait changé en une heure.

— On sait jamais, peut-être que si.

— Aucune chance », fit Kade qui se mit néanmoins à étaler les cartes, Corinne, l'autre héroïne, arriva d'une arrière-salle en

portant deux robes dans lesquelles on ne voyait qu'un amas en vrac de tissu chatoyant et de dentelle. « Qu'est-ce que vous en pensez ? Laquelle de ces robes bleues ? »

Les deux femmes marquèrent une pause, le temps de réfléchir sérieusement à la question. « Celle-là, répondit enfin Silvetta.

— C'est ce que je pense aussi, approuva Kade.

— Et qu'est-ce que tu portes, toi ? » lui demanda Corinne.

Kade la soupçonna de vouloir s'assurer qu'elle n'allait pas se faire éclipser par celle qui jouait sa servante. Haussant une épaule, elle lui montra la robe rouge ample qu'elle portait par-dessus la blouse décolletée. « Celle-là, dit-elle.

— Tu vas pas porter ça, objecta Silvetta.

— Je joue une servante. » Elle éclata de rire. « Qu'est-ce que je pourrais porter d'autre ? »

La bonne aventure gratuite avait entièrement gagné Silvetta à sa cause. « Au moins, dit-elle, laisse-moi te friser les cheveux. »

Kade se passa la main dans des cheveux fins et souples que la lumière empoussiérée du soleil transformait pour l'heure en or filé. D'ordinaire, elle leur trouvait la couleur du blé pourri par le mildiou. « Avec un fer ?

— Évidemment, bêtasse, t'as une autre idée ?

— J'ai horreur de ça. »

Corinne étendit les robes sur une chaise. « Ce qu'il faut, dit-elle, c'est attirer l'attention sur soi. Des tas d'hommes viennent au spectacle, des gentilshommes, des seigneurs, des richards en quête de maîtresses. Évidemment, on ne tombe pas souvent sur une relation permanente, tu comprends, mais ça vaut la peine d'essayer.

— Non ? » fit Kade d'un ton un tantinet trop ingénu, mais pas assez pour que les deux autres la soupçonnent de se moquer d'elles en douce.

« C'est beaucoup mieux qu'un acteur », dit Silvetta en indiquant de la tête l'entrée de la taverne. Le comédien qui jouait le rôle d'Arlequin venait d'arriver et discutait avec un des taverniers. C'était un beau brun rasé de près comme le voulait la nouvelle mode d'Adera, et il ne ressemblait en rien à ceux qui jouaient les bouffons.

« Tu le connais bien ? demanda Kade au bout d'un moment.

— C'est un nouveau, répondit Silvetta. Baraselli l'a engagé le mois dernier après la mort de l'autre Arlequin.

— Il était vieux ?

— Oh, non, tous nos bouffons sont jeunes. Il a succombé à une fièvre. Un fichu manque de chance. »

L'Arlequin avait tourné la tête dans leur direction et paraissait

ne pas quitter Kade des yeux. Corinne, qui n'avait apparemment qu'une seule idée en tête, eut un grand sourire. « Tu lui plais », dit-elle.

Mais Kade, qui lisait le mépris cruel dans les yeux sombres du jeune homme, répondit par un grognement. « Pas trop », ajouta-t-elle. Et, par un tour de passe-passe, elle glissa la carte annonciatrice de richesse dans l'avenir de Silvetta.

Thomas avait passé l'après-midi à s'assurer de la bonne marche de l'enquête qu'il avait lancée la nuit précédente, mais les gardes du roi n'avaient encore guère avancé. Il avait voulu sonder Galen Dubell sur son ancienne élève Kade Carrion, mais le moment lui avait paru mal choisi immédiatement après le sauvetage du sorcier retenu prisonnier pendant trois jours épouvantables chez Urbain Grandier.

Galen Dubell s'était installé dans les anciens appartements de feu le docteur Sureté, et c'est là que Thomas le trouva tandis que le soleil d'après-midi brillait par les fenêtres et emplissait de sa clarté la chambre à haut plafond. Le vieux sorcier de la cour avait eu besoin de cette salle lorsque sa vue avait commencé à baisser ; les fenêtres aux multiples carreaux du mur ouest tiraient le meilleur parti possible de la lumière du jour. Des rayonnages ornés d'or tapissaient les autres murs et un globe encore recouvert de son enveloppe protectrice en cuir se dressait dans l'angle. Le reste du mobilier disparaissait sous des piles d'autres livres et une fine couche de poussière.

Lorsque le serviteur introduisit Thomas dans la salle, Dubell leva le nez de son bureau et sourit. « Capitaine. » Il portait, pour la lecture, une paire de lunettes cerclées d'or toutes cabossées, et des livres ouverts s'étalaient sur un côté du bureau double que le docteur Sureté avait autrefois partagé avec son assistant Milam.

« Je voulais vous remercier de ce que vous avez fait pour mon garde la nuit dernière, dit Thomas. Il serait mort si vous ne l'aviez pas guéri.

— C'est naturel. Mais je ne crois pas que vous soyez venu uniquement pour cette raison. Parlez franchement, je vous prie. »

Bien, bien. Thomas s'adossa à un rayonnage et repoussa d'une chiquenaude son chapeau à plume en arrière. Il se sentait davantage amusé que décontenancé. La franchise ne se rencontrait pas souvent à la cour. « Nous avons reçu un message d'une de vos vieilles connaissances. Sa Majesté Kade, la demi-sœur de Roland.

— Nous y voilà. » Dubell ôta ses lunettes et les tapota d'un air songeur sur le bras sculpté de son fauteuil. Pour la première fois, il ressemblait à un jeune homme qui avait pris graduellement de l'âge plutôt qu'à un modèle de vieux sorcier savant qui aurait jailli

déjà formé du terreau fertile de l'université de Lodun. « C'est vrai, je connais Kade.

— Elle a été votre apprentie.

— Pas tout à fait. J'ai été le premier à lui montrer comment se servir des talents dont elle disposait déjà. Une erreur pour laquelle j'ai déjà payé. Dix ans de bannissement loin de sa ville natale, c'est long. » Il secoua la tête pour chasser les mauvais souvenirs. « Mais vous avez reçu un message d'elle ?

— Oui. Qui donne à penser qu'elle va nous rendre visite.

— En personne ? C'est étrange. D'habitude, elle envoie des blagues sous forme de cadeaux, non ?

— On peut appeler cela des cadeaux. » Les blagues de Kade allaient du dangereux au ridicule. La coupe à laquelle aucune personne adultère ne pouvait boire avait fourni à toute la cour quelques intermèdes aussi embarrassants que divertissants. On avait trouvé beaucoup moins amusant le collier qui, une fois fermé, se contractait et tranchait le cou qu'il ornait. Le vieux chevalier qui était arrivé au plus fort de l'hiver précédent avec son jeu à décapiter comptait parmi les blagues les plus effrayantes mais les moins raffinées. Bien entendu, Renier était tombé dans le panneau comme un sac de cailloux du haut d'un mur. Et le précepteur des chevaliers albons s'était lancé dans une quête de deux mois qui frappait surtout par son inutilité. La sorcière fée avait dû tout observer de loin en riant à gorge déployée. Quand elle cédait à la violence, Kade se montrait aussi subtile qu'un marteau de jet ; quand elle jouait les sournoises, elle préférait quand même signer le méfait de son nom. Thomas aurait préféré avoir Kade comme ennemie plutôt qu'Urbain Grandier ; elle, au moins, était un danger connu. « Est-ce qu'elle pourrait venir vous voir ? » demanda-t-il à Dubell.

Le sorcier se leva et s'approcha d'une fenêtre qui donnait sur la cour des Roses quatre étages plus bas. Thomas le suivit. Les sentiers de gravier formaient des rivières grises serpentant entre des îles de petites roses d'automne rouges et blanches. Sur une de ces rivières ombragées, un galant et une dame de la cour discutaient, debout tout près l'un de l'autre. La femme tournait régulièrement la tête d'un mouvement furtif qui trahissait le rendez-vous amoureux. Ils ignoraient que les observaient le capitaine des gardes de la reine et celui qu'on nommerait probablement sorcier de la cour dans les mois à venir, mais, au palais, il se trouvait toujours quelqu'un pour épier ses semblables.

« Kade aurait pu me voir plus facilement à Lodun, dit Dubell au bout d'un moment. Pourquoi attendre jusqu'à maintenant ?

— Je n'ai pas de réponse, docteur. Elle n'est qu'à demi humaine

et je ne comprends rien à ce qu'elle fait. » Personne n'avait su répondre à la question « pourquoi » lorsque la mère de Kade était apparue à la cour vingt-cinq ans plus tôt pour subjuguer le vieux roi Fulstan. Personne n'avait reconnu en elle Moire, elle-même grande reine d'un des multiples royaumes féeriques qui se cachaient sous d'anciens tumulus, des lacs d'une profondeur trompeuse ou des îles englouties au large de la côte méridionale. Elle avait accaparé l'attention du roi sans relâche, jour et nuit, pendant un an, avant de s'en repartir en laissant derrière elle une fille encore bébé comme un bagage qu'on aurait oublié et un roi bien pire gouvernant qu'il ne l'avait jamais été.

Dubell avait, semblait-il, l'art de capter le fil des pensées d'autrui. « Je me souviens de sa mère, dit-il. J'étais jeune homme, à l'époque. La Compagnie royale jouait *Les Pays fortunés,* et soudain elle a surgi, habillée de noir, ses bijoux comme des étoiles. La reine des airs et des ténèbres. » Il prit un livre sur le rebord de la fenêtre et l'ajouta distraitement à une pile sur un fauteuil voisin. « Quelqu'un de plus avisé aurait vu en elle un danger potentiel. Les fées qui paraissent les plus humaines sont souvent plus inconstantes et vindicatives que leurs congénères monstrueuses. Mais je ne voyais qu'une enfant chez qui commençait à frémir le vrai pouvoir, dotée de l'intelligence et de la volonté nécessaires pour s'en servir. Je reconnais que je ne me suis jamais senti fautif, capitaine. Je ne lui ai donné que des cours élémentaires de sorcellerie. Sinon, elle aurait trouvé quelqu'un d'autre. Je déplore l'usage qu'elle a fait de ses connaissances depuis, mais je refuse d'en endosser la responsabilité. » Il se retourna pour regarder Thomas d'un air sérieux. « J'imagine que je frise le crime de lèse-majesté.

— Peut-être, mais il est plutôt anodin. » *À côté de presque tout ce qui se passe ici.* « Et nous n'avons pas besoin de votre aide. » Il en était sûr, Dubell se rendait compte qu'il les tenait à sa merci le temps qu'arrive un nouveau sorcier de cour, et Thomas était curieux de voir si le vieux savant se résoudrait à l'admettre.

Dubell secoua la tête. « J'ai fait serment d'allégeance quand je suis arrivé ici il y a des années. Les éventuelles divergences d'opinion survenues depuis ne peuvent rien y changer. »

Le vieux sorcier, immobile, contemplait le jardin en contrebas, et ses épaules voûtées avouaient son épuisement extrême. Galen Dubell parlait si franchement qu'on hésitait à se montrer soupçonneux à son égard, même quand on avait l'habitude tenace de se méfier de tout le monde. *Et combien de fois un homme doit-il jurer une fidélité éternelle avant qu'on le prenne au mot ?* se dit Thomas. *Au moins jusqu'à la preuve du contraire.*

Le couple dans la cour en dessous s'était éloigné hors de vue. « A-t-on des nouvelles de Grandier ? demanda Dubell.

— Non, pas encore. Il ne sera pas facile à retrouver. Vous ne vous rappelez pas d'autre détail de ce que vous avez entendu qui pourrait nous donner une idée de ses projets ? » demanda Thomas sans grand espoir. Ils avaient déjà fait tout le tour de la question la veille en rentrant au palais.

« Non, je n'ai pas vu ni entendu grand monde. Je ne vais pas m'en plaindre, c'est pour cette raison qu'ils m'ont laissé en vie, j'imagine.

— Je ne sais pas. Il joue un jeu très compliqué. »

Dubell opina. « C'est vrai, reconnut-il. C'est vrai. »

À l'approche de l'hiver, les jours raccourcissaient, mais, alors que la nuit tombait sur la ville ce jour-là, Thomas se disait qu'il s'était beaucoup démené sans obtenir beaucoup de résultats. Adossé à la balustrade de la loggia de la reine, tandis qu'il répétait à son jeune lieutenant Gédéon le dernier message du commandant des gardes du roi, il en était de plus en plus convaincu.

Un des murs coiffés d'un toit de la terrasse s'ouvrait sur la nuit, offrant une vue sur le parc et sur la portion du canal fluvial qui courait un moment à l'intérieur de la masse imposante du mur-rideau externe du palais. Des peintures sur taffetas imperméable, accrochées au bord du toit, ondoyaient légèrement dans le petit froid vif de la brise du soir.

« Ils ont complètement perdu la trace de Grandier », dit Thomas à Gédéon. Tous deux avaient revêtu la tenue de cour de brocart sombre ornée de dentelle au col, aux poignets et par-dessus leurs bottes à revers. Thomas portait du rouge, la couleur de Ravenna, dans les rubans de ses manches et de sa dragonne. « Ce qui n'a rien d'étonnant. Il est resté secrètement chez nous assez longtemps pour installer sa maison ; il doit maintenant avoir des refuges dans toute la ville.

— Pas très encourageant », fit le lieutenant d'un air piteux. Gédéon avait entre autres tâches celle de commander le groupe des gardes qui composaient l'escorte de la reine Falaise, et il avait passé la majeure partie de la journée à son service au lieu de participer à la traque plus passionnante de Grandier.

« C'est peu dire. » Thomas regardait la brise rider la surface du canal. Gédéon était l'amant de Falaise depuis un mois, et le capitaine se demandait si le jeune homme se rendait compte qu'il était au courant. Il espérait que leurs rapports n'en seraient pas affectés. *Je l'ai connu gamin,* songea-t-il. *Je détesterais devoir le tuer.* De la musique et des rires assourdis montaient par l'escalier

élégant de la loggia. Les portes ouvertes de l'arcade en dessous donnaient dans le hall d'entrée de la grande galerie où se jouait le spectacle du soir pour la cour. « Grandier nous fait marcher, dit Thomas. Je crois qu'il voulait qu'on le trouvera première fois, mais j'ai du mal à comprendre pourquoi. » Il secoua la tête. « Il va me falloir retourner voir le commandant des gardes du roi ce soir.

— Oui. À propos, il y a autre chose. » Gédéon baissa la voix. « Sa Majesté Falaise désire vous rencontrer. Je connais votre sentiment là-dessus, mon capitaine, j'ai voulu l'en dissuader, mais…

— Je vais m'en occuper. » *On aurait pu croire cette femme dépourvue du moindre instinct de conservation,* se dit-il. Thomas évitait autant que possible de donner à Falaise l'occasion de lui faire des offres qu'il serait tenu par devoir de répéter à sa belle-mère Ravenna. « Avec qui est-elle en ce moment ?

— Aristofan, il se fait appeler. » Gédéon eut un grand sourire. « Son vrai nom, c'est Samuel Porter.

— Lequel est-ce ?

— Le boutonneux.

— Ils sont tous boutonneux, Gédéon.

— Le boutonneux rouquin. » Il hésita. « Braun s'en vient par ici. »

Thomas se retourna. Le docteur Braun, vêtu pour la cour d'une robe de savant en velours noir, leur adressait des gestes désordonnés depuis le palier sous la loggia. « Il a une idée derrière la tête, on dirait », fit Thomas.

Gédéon laissa tomber sur le jeune sorcier un regard empreint d'un mépris à peine voilé. « Il a failli faire tuer Gaspard en tripatouillant les tutélaires dans la maison du sorcier.

— Ce qui compensera peut-être toutes les fois où Gaspard a failli se tuer tout seul. Retournez chez Falaise. Voyez si vous ne pouvez pas, avec doigté, la convaincre de se montrer à la cour.

— Mon capitaine. » Gédéon salua et se dirigea vers l'escalier qui menait aux niveaux supérieurs, tandis que Thomas descendait voir le docteur Braun.

« Je dois vous entretenir d'une affaire », s'empressa d'annoncer le sorcier dès que Thomas l'eut rejoint.

Le docteur Braun était inquiet, et une expression de sagacité apeurée remplaçait son air habituel de chien battu. Thomas se surprit à lui demander d'un ton sérieux : « De quoi s'agit-il ?

— Capitaine ! » Une voix le héla depuis l'entrée voûtée de la grande galerie.

Crénom, c'est Denzil, se dit Thomas. « Si votre affaire ne peut pas attendre, soyez bref. »

Braun hésita. Nerveux, il ne quittait pas des yeux Denzil qui

venait vers eux. « Elle peut attendre, dit-il. Je passerai à la grande galerie plus tard.

— Vous êtes sûr ?

— Oui. » Le jeune homme voulut s'éclipser, l'air gêné.

« Très bien. »

Braun hocha la tête et sortit quasiment en trombe du hall d'entrée.

Thomas s'en fut à la rencontre de Denzil.

Le père du duc d'Alsène, un panier percé à peine plus recommandable qu'un bandit de la frontière, avait réussi à perdre la majeure partie des biens de la famille au moment de sa mort. Denzil avait hérité du duché d'Alsène à l'âge de huit ans, entouré d'une multitude de parents nobles cupides et appauvris. Sept ans plus tard, il arrivait à la cour et s'attirait les faveurs de Roland ; on lui restituait alors tous ses biens perdus, on le couvrait de cadeaux généreux, on lui attribuait des fonctions à la cour et on lui assurait des revenus en conséquence. Il avait désormais son propre cadre de jeunes aristocrates bons à rien et débauchés qu'il encourageait à conspirer, à colporter des ragots et à contrarier de toutes les façons possibles Ravenna ; pourtant, deux de ses amis inconscients avaient poussé le bouchon un peu loin et en étaient morts sur le billot du Traître devant la ville. Son influence sur Roland gênait en permanence Ravenna, et, si la famille de Denzil l'avait à dessein formé pour le rôle qu'il jouait à présent, elle avait pleinement réussi.

« J'ai entendu des rumeurs désagréables sur les intentions de la Couronne à propos de mon manoir de Bellegarde, capitaine », dit Denzil en rajustant ses gants sans même daigner regarder Thomas. Le cousin du roi était l'image même du courtisan. Il avait des cheveux blonds bouclés à la perfection, la barbe admirablement taillée, des traits distingués indemnes des ravages de la bataille, du travail ou du temps, un pourpoint ambre orné d'aiguillettes et un pantalon brodé d'or dernier cri. Tout cela devait contribuer à l'attirance que Denzil exerçait sur Roland ; le roi avait toujours manqué de grâce. « Peut-être pouvez-vous m'instruire sur cette affaire.

— Je serais ravi de vous instruire, monseigneur », répliqua tranquillement Thomas.

Sur quoi les yeux du duc se relevèrent pour croiser ceux du capitaine, des yeux d'un bleu glacial et opaque qui contredisaient la méchanceté qu'il affectait. Au bout d'un moment, il sourit d'un air ingénu. « Un officier de cavalerie, ai-je entendu dire, s'imagine que mon manoir représenterait une espèce de menace. »

Preuve pour Thomas que Denzil savait déjà tout et ne cherchait

qu’à le tourmenter. Bellegarde était bâti autour d’une tour fortifiée qui dominait la ville. Au cours du dernier siècle le château avait résisté à un siège de deux ans, et il faisait un site idéal d’échafaudages pour une attaque contre les murs de la ville. Savoir Denzil propriétaire d’un bien aussi précieux et potentiellement dangereux ulcérait la vieille noblesse et en particulier Ravenna. Thomas maudit intérieurement l’imprudent qui avait laissé échapper leurs plans à portée d’oreille du jeune duc. « Ce n’est pas un manoir, monsieur, dit-il, mais une forteresse. Et qui viole l’édit contre les fortifications privées. » L’édit visait à décourager les nobles rebelles, mais Roland avait réussi l’année précédente à éluder le problème de la propriété de Denzil à Bellegarde. Il avait fini par céder aux incitations diplomatiques du grand général Villon, mais la difficulté avait été de le cacher à Denzil jusqu’à l’obtention d’un ordre signé du jeune roi.

« Qui prétend cela ?

— Le grand général Villon, le commandant de la cavalerie des engins de siège.

— C’est un imbécile.

— Les douves et les remparts crénelés ont pu l’induire en erreur. »

Denzil tripota une des pierres de couleur fauve serties dans la poignée à coquille de sa rapière, comme s’il se demandait si la raillerie valait la peine qu’il en prît ombrage ou non. Thomas savait que le geste ne signifiait rien, qu’il visait peut-être un groupe de courtisans qui traversaient à cet instant le vestibule menant à la galerie derrière eux : le duc était une fine lame, mais Thomas ne pouvait pas le défier en duel à cause de ses serments de fidélité envers la famille royale. Denzil, lui, pouvait le faire mais, malgré la provocation, il préférait visiblement attendre une occasion où Thomas serait grièvement blessé ou sur son lit de mort. « Il va donc détruire mon bien ? finit-il par dire.

— Seulement combler les douves et abattre les remparts. Le domaine proprement dit ne s’en trouvera que mieux avec le temps. Je tiens de personnes bien informées que ce serait une occasion rêvée d’agrandir le parc et d’aménager des jardins au carré. »

La mine de Denzil donnait à penser que la proposition équivalait à prostituer ses propres enfants. « Cette cabale n’est pas l’idée du roi, j’en suis sûr, dit-il.

— L’édit est enregistré à la salle du conseil depuis deux ans et un grand nombre de seigneurs s’y sont déjà soumis. Ce n’est pas ce que j’appellerais une cabale, monseigneur. »

Denzil chassa l’argument du geste. « Ce n’est pas une cabale pour vous, monsieur, fit-il sèchement. J’aimerais savoir pourquoi

vous êtes mon ennemi et pourquoi vous me méprisez autant. »

C'était une tactique efficace auprès de Roland ; Denzil pouvait transformer un léger reproche en attaque personnelle contre lui. « Je suppose, dit Thomas, que, s'il m'arrivait de penser à vous, je pourrais vous mépriser, monsieur, mais je ne vois pas quelles circonstances m'obligeraient à vous accorder la moindre attention. »

La fausse indignation qu'exprimait le regard de Denzil se durcit pour se muer en véritable colère, et Thomas eut une bouffée d'espoir, mais vite réduite à néant car le jeune duc ne faisait preuve de bêtise que dans les situations qui mettaient en péril la vie d'autrui, non la sienne.

« Nous verrons, monsieur », fit-il d'une voix douce.

Thomas attendit que le duc ait disparu par la porte principale de la grande galerie avant de descendre à son tour l'escalier. Denzil n'avait forcément eu vent des projets pour Bellegarde que dans l'après-midi au plus tôt, sinon il se serait plaint auprès de Roland lorsqu'il l'avait vu dans la matinée. Il y avait fort à parier qu'il avait abordé Thomas sous le coup d'une impulsion. Fort à parier aussi qu'il aborderait Roland à un moment de la soirée au lieu d'attendre une audience privée, avec l'espoir de jeter Ravenna dans une altercation publique peu flatteuse avec le roi.

Franchir les doubles portes monumentales de l'arcade équivalait à percuter une muraille sonore. Le mélange de la musique tombant des galeries des musiciens au-dessus de l'estrade surélevée avec la rumeur des conversations se répercutait bruyamment sur les courbes sculptées des hauts plafonds et agitait les lustres en cristal de roche. Thomas savait la foule nombreuse, et pourtant elle lui paraissait clairsemée dans la salle immense. Nobles, courtisans, ministres et riches marchands invités par courtoisie ou par nécessité politique tournaient en groupes importants autour des colonnes gainées de marbre, des orangers plantés dans des bacs d'argent et des fontaines de vin.

Thomas se fraya un chemin à travers l'assistance en direction de l'estrade, saluant une connaissance ici et là. Au centre de la salle, la pièce venait juste de commencer sur une scène de planches ayant pour décor des colonnes classiques en bois et une toile de fond représentant un marché aderassi. Un Pantalon habillé de couleurs criardes, à la barbe en pointe, affublé d'un masque au long nez crochu, se querellait bruyamment sur le mode burlesque avec un Polichinelle bossu, au ventre proéminent, coiffé d'un chapeau à haute visière. Certains invités allaient même jusqu'à leur prêter attention.

Des gardes cisternains se tenaient postés à toutes les entrées de

la galerie, mais armés uniquement d'épées. La garde de la reine et les chevaliers albons avaient le droit de porter des armes à feu à la cour en présence des souverains, mais personne d'autre.

Sur l'estrade de pierre polie trônaient les trois fauteuils d'apparat destinés à Ravenna, Falaise et Roland. Roland était entouré de ses serviteurs et de quelques courtisans mobilisés pour lui faire la conversation. Un chevalier albon montait la garde derrière lui. Le fauteuil central, celui de Falaise, était vide.

Ravenna, la mine résolue, occupait le siège suivant. Quatre gardes s'étaient groupés près d'elle et une dame d'honneur attendait sur un tabouret à ses côtés.

Thomas ôta son chapeau d'un geste ample et salua Roland, caché derrière son mur de serviteurs et de parasites, puis le fauteuil vide de Falaise pour la forme et enfin Ravenna qui baissa vers lui un regard souriant. Il grimpa sur l'estrade en faisant un signe au garde près d'elle ; l'homme comprit le message et s'écarta hors de portée d'oreille. Thomas s'agenouilla à côté du fauteuil de brocart de Ravenna. « Nous avons des nouvelles », dit-il.

Ravenna reposa son ouvrage. « Chère Élaine, levez-vous et venez vous mettre devant moi, vous serez gentille. Tenez, rembobinez ce fil sur le fuseau. » La jupe de cérémonie, les manches bouffantes et le large chapeau à plumes de la jeune femme les dissimulèrent efficacement aux regards curieux.

« Denzil est au courant des projets pour Bellegarde. Il faut s'attendre à ce qu'il en réfère à Roland ce soir. Vous savez ce qui va se passer, dit Thomas à Ravenna.

— Villon s'efforce de convaincre Roland depuis deux mois. Il a affirmé qu'il donnerait les ordres requis. » Elle fourra son ouvrage dans son nécessaire et voulut se lever.

« Ne faites pas cela », dit Thomas.

Elle s'immobilisa et baissa les yeux sur lui, étreignant les bras de son fauteuil, les phalanges blanches.

« Roland ne vous écoutera pas. Ou, pire, il fera le contraire.

— Il fera ce que je lui…

— Rendez-vous à l'évidence, Ravenna ; le fait est là. »

Elle se rassit lourdement. « Que Denzil aille au diable. Allez au diable vous aussi. Donnez-moi cet éventail, Élaine. Oh, ne vous recroquevillez pas ainsi, mon enfant ; je n'en ai pas après vous, tout de même. » Elle s'éventa à mouvements vifs, et le délicat instrument de soie résista miraculeusement à sa poigne. « Je veux que vous tuiez Denzil, Thomas.

— Très bien. Que dites-vous de maintenant, si vous êtes pressée ? Je crois pouvoir l'abattre d'ici, il suffit qu'Élaine s'écarte de ma ligne de tir.

— Non, non. Je finirai par l'avoir. Je trouverai un moyen. Vous trouverez un moyen ; c'est votre travail.

— Mon travail, c'est de vous protéger, Falaise et vous.

— Que Falaise aille au diable. Ce qui m'ennuie le plus, c'est que Denzil ridiculise le jeune roi. Il le traite à la façon d'un chiot qu'on cajole ou qu'on punit d'un coup de pied suivant l'humeur du moment. Seigneur, je déteste cela. »

Thomas ne répondit pas.

Elle tordit l'éventail entre ses doigts puis l'ouvrit dans un claquement. « Alors ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Envoyez l'ordre ce soir. Demandez qu'on commence d'ouvrir une brèche dans le mur-rideau de Bellegarde. »

Elle hésita.

« Il y a eu erreur. Vous avez cru que Roland avait signé le mandat ou qu'il allait le faire. Vous avez envoyé l'ordre hier.

— Ah. » Elle se mordilla les lèvres d'un air songeur et les va-et-vient de l'éventail ralentirent. « Je leur ordonnerai de cesser le travail sur-le-champ quand je m'apercevrai de la regrettable erreur commise. Je présenterai les excuses de rigueur. Je ferai effectuer les réparations sur mes fonds personnels. »

Thomas attendait en regardant Ravenna peser le pour et le contre. Une brèche dans une zone de soutènement du mur-rideau serait difficile à réparer, surtout si la direction des travaux laissait à désirer, ce qui pouvait leur faire gagner au moins six mois. Elle éviterait aussi au général Villon, pour l'instant éloigné avec ses troupes, d'être compromis.

« C'est décidé, dit Ravenna. Élaine, trouvez-moi cette écritoire, je vous prie. »

Alors que la jeune femme apportait la boîte de bois aplatie contenant la bouteille d'encre et l'assortiment de plumes, Thomas nota que l'attroupement autour de Roland s'était clairsemé et qu'un des majordomes lui présentait le docteur Galen Dubell. Le vieux sorcier s'inclina très bas.

« Montez, monsieur, dit le roi, et donnez-moi des nouvelles de Lodun. »

Roland avait voulu aller à Lodun ou à l'université moins importante de Duncanny, encore plus loin, mais Ravenna avait eu besoin de lui durant sa régence, et Fulstan avait précédemment refusé que le jeune garçon entreprît le voyage pour prendre connaissance des lieux. *Quel mal y aurait-il eu à cela ?* songeait Thomas tandis que la plume de Ravenna courait en crissant sur le parchemin. *Il se serait lassé au bout de quelques mois mais il aurait été content. Allez savoir, ses professeurs auraient peut-être réussi à lui apprendre quelque chose.* Roland ressemblait à son père avec ses

cheveux bruns bouclés et ses yeux bleus, mais il avait les traits beaucoup plus fins. Les serviteurs du roi ne l'auraient jamais laissé sortir de ses appartements autrement qu'irréprochable, pourtant il parvenait malgré tout à paraître incongru dans son pourpoint à crevés en drap d'or, et la dentelle de sa collerette commençait à rebiquer.

Galen Dubell grimpa sur l'estrade et s'assit sur le tabouret qu'un serviteur s'empressa de lui avancer. Roland posa une question et la réponse du sorcier le fit rire. Thomas chercha des yeux Denzil par-dessus la foule et le repéra en grande conversation avec un homme qu'il ne reconnut pas. Le compagnon de Denzil avait les cheveux bruns, les traits anguleux, et, bien que vêtu des lourds brocarts des atours de cour, il se sentait visiblement mal à l'aise. Sa gêne n'avait peut-être pas pour cause la compagnie altière : la majeure partie de la classe cossue, de la ville était présente et avait apporté avec elle ses rivalités et ses vieux comptes à régler. Mais quelque chose dans son attitude, dans sa façon de tourner la tête, poussait Thomas à se dire qu'il observait la foule et la salle avec une attention particulière.

S'il s'agissait d'un nouveau conseiller de Denzil, il ne figurait pas dans le dernier rapport. Et si les espions payés pour surveiller le duc acceptaient des pots-de-vin afin d'oublier certains détails, de nouvelles têtes ne manqueraient pas d'orner les pointes de la porte du Prince dès le lendemain matin. Mais, dans ce cas, l'homme ne se montrerait pas avec désinvolture dans une réception à la cour. *Ce n'est peut-être qu'une connaissance,* songea Thomas. Seulement Denzil finissait par entraîner toutes ses connaissances dans ses intrigues, semblait-il.

Puis Denzil mit un terme à la conversation et se dirigea vers l'estrade. « Le voilà », souffla Thomas à Ravenna.

Quand le duc d'Alsène s'inclina vers elle, la reine douairière lui sourit aimablement et hocha la tête avec grâce.

Le majordome attira discrètement l'attention de Roland et s'écarta lorsque Denzil salua.

« Bienvenue, mon cousin », dit Roland. La joie de voir son aîné faisait peine à voir.

« Votre Majesté, ma maison est en danger, fit Denzil avec juste ce qu'il fallait d'accents dramatiques dans la voix.

— Vous m'avez dit que votre maison était ici », rétorqua Roland, pris par surprise.

Thomas grimaça. La réplique de Roland tenait davantage de la querelle d'amoureux que de la réprimande d'un souverain envers un seigneur, et les courtisans près de l'estrade firent peu à peu silence afin d'écouter.

Denzil se ressaisit sans peine. « C'est exact, Votre Majesté. Je parlais de ma demeure à Bellegarde.

— Le général Villon m'en a touché un mot. Elle enfreint mon édit parce que les murs dépassent les trois mètres cinquante de haut. » Roland s'agita, mal à l'aise. « Les terrains environnants seront respectés, et la vue sera plus belle.

— Votre Majesté, c'est la demeure de mes ancêtres. Ses murs protègent notre famille depuis des générations et symbolisent mon allégeance à votre couronne.

— Je vous donnerai un autre manoir en dédommagement. Il y a un domaine à Terrebonne qui…

— Mon cousin, c'est Bellegarde qui m'importe. » L'interruption soigneusement calculée et l'expression suppliante attestaient de l'emprise délibérée de sa personnalité sur celle du jeune homme.

Thomas vit Roland lâcher pied. « Vous êtes un conseiller de confiance », dit le roi.

Denzil s'inclina une nouvelle fois. « Nul n'est plus loyal que moi, mon cousin, et j'ai besoin de Bellegarde pour défendre cette loyauté. »

Galen Dubell, qu'on avait oublié à côté du roi, lui souffla alors quelques mots. Le roi leva un instant les yeux sur lui.

Denzil comprit quelque chose qui l'inquiéta. « De quoi s'agit-il, monseigneur ? demanda-t-il presque trop brusquement.

— Une réflexion intéressante, répondit Roland. Pourquoi avez-vous besoin de cette forteresse, monsieur, puisque vous êtes sous ma protection ? »

On sentit dans la voix de Roland une tension qui réduisit au silence toutes les conversations autour de l'estrade et immobilisa la plume de Ravenna. Denzil hésita, le regard fixé sur le jeune roi. Puis il exécuta une révérence gracieuse. « J'en ai besoin… pour vous en faire présent, Sire. »

Un autre silence suivit, le temps pour les courtisans d'assimiler la réponse, puis un murmure et des applaudissements polis de félicitations. « Oh, comme c'est charmant, s'exclama bien fort Ravenna.

— Je l'accepte, monsieur, fit Roland d'un ton joyeux. Je demanderai à mes meilleurs architectes d'y dessiner des jardins magnifiques, et ensuite je vous la rendrai. »

Les applaudissements redoublèrent. Ravenna plia l'ordre à demi rédigé et le tendit à Thomas. « Bellegarde me plaira beaucoup avec un nouveau parc tiré au cordeau. »

Thomas laissa tomber le papier dans un brasero voisin. « Il vous plaira encore davantage quand vos troupes l'occuperont entièrement. »

4

Derrière le fond de scène en bois, dans le petit espace des comédiens que des rideaux de velours poussiéreux et un dais séparaient des splendeurs de la galerie, la confusion régnait.

Ignorant les exclamations et protestations des acteurs et des bouffons courant en tous sens derrière elle dans la lumière chiche de la lanterne et la chaleur confinée, Kade avait agrandi un trou dans une des tentures bleu nuit et regardait vers le fond de la galerie. Le mur à l'autre bout faisait l'impression d'une paroi de verre, percé qu'il était de nombreuses fenêtres donnant sur les terrasses et sur une vaste étendue de jardin conçue pour offrir à la vue un spectacle enchanteur.

Elle se rappelait ce jardin, même si elle n'en distinguait pour l'heure pas grand-chose à travers les carreaux des fenêtres reflétant la lumière des bougies et à cause des ténèbres au-dehors. Elle aurait pu pointer le doigt sur le bouquet de sycomores ou sur la colline parsemée de ruines classiques soigneusement bâties pour paraître antiques et abandonnées. Elle s'était attendue à se souvenir du palais mais n'avait pas prévu que la vision du bâtiment, sa structure, ses odeurs l'oppresseraient avec une telle violence. Les murs étaient imprégnés d'auras puissantes de batailles anciennes, suintaient de colères, d'amours et de douleurs du passé. Ils bourdonnaient des émotions et de la magie fantomatiques de sorciers morts depuis longtemps. Elle avait elle-même laissé plusieurs fois sa marque en ces lieux, quelque part. L'idée de tomber soudain sur l'une d'elles ne l'enchantait guère.

C'est ici que Kade avait appris ses premiers rudiments de vraie sorcellerie auprès de Galen Dubell. Il lui avait enseigné la grande magie, avec ses formules fastidieuses, longues à assimiler, qui se servaient de l'alchimie et des énergies des corps astraux pour comprendre et contraindre les forces régissant l'univers. Galen s'était révélé un excellent professeur, ses cours abordaient tous les sujets, des simples charmes guérisseurs à l'élaboration des grands sortilèges qui finissaient par mener une vie propre. À cause de cet enseignement, on avait banni le sorcier et envoyé Kade au couvent monelite, où elle avait appris les poisons végétaux et la petite magie de sorcière auprès des femmes du village. Plus tard, elle avait appris tout ce qu'elle pouvait de la magie des fées auprès de sa mère, mais son sang humain l'empêchait de changer de forme et

d’employer un grand nombre d’autres talents dont bénéficiaient d’ordinaire les fées. C’était l’enseignement de Galen qui lui avait permis de survivre. La sorcellerie humaine était laborieuse et lente, mais puissante ; elle se servait de nombres, de symboles, de pierres gravées, de musique et d’autres outils pour expliquer l’inexplicable, pour maîtriser et diriger les forces astrales avec lesquelles les fées se contentaient de s’amuser.

Je n’aurais pas dû revenir, se dit Kade. Quelque part entre le Masque du Mime et ici, son courage l’avait quittée, l’avait laissée ramasser seule les morceaux de son plan. *D’abord, ce n’était pas un bon plan.* Elle se sentit l’envie irrésistible de l’abandonner et de rester quelques semaines dans la troupe de Baraselli. Les dieux des planches savaient que les acteurs avaient bien besoin d’aide. Une seule chose l’arrêtait.

Je pourrais supporter de me sentir lâche, mais je ne peux pas vivre en me sentant aussi bête. Et ce serait bête de faire marche arrière après être arrivée si loin. Mais plus elle y pensait, plus l’idée de retourner à Knockma ou en Féerie sans avoir rien résolu et de devoir affronter les mêmes sempiternelles difficultés lui paraissait pire que continuer sur sa lancée.

Elle avait éprouvé le besoin de rentrer chez elle, au palais au cœur d’Île-Rien, pour y affronter le passé. Pour y affronter son demi-frère Roland, pour voir si c’était vraiment lui qu’elle haïssait ou les souvenirs et le père qu’il représentait. Et peut-être pour affronter aussi Ravenna, pour montrer à la reine douairière ce qu’était devenue cette fâcheuse enfant de fée autrefois substituée à une autre. *Pour obtenir son approbation ?* se demanda soudain Kade. *J’espère que non, bon Dieu.* Elle se mordit les lèvres en tripotant le bord effiloché du rideau. *Donc, soit je reste à jamais avec la troupe de Baraselli, soit je poursuis la tâche que je suis venue accomplir, celle que je me suis promis d’accomplir,* songea-t-elle. Un groupe de femmes passa devant les fenêtres ; la lumière scintillait sur leurs robes de satin, leurs pierres précieuses et leurs cols de dentelle amidonnée ; plusieurs couches de jupons, des vertugadins et des manches bouffantes à la mode les gênaient dans leurs mouvements. *Je vais peut-être attendre de voir comment se déroule la pièce avant de me décider.*

Elle se retourna vers la clameur délirante de la troupe au moment où Garin franchissait à cloche-pied le rideau de l’entrée des artistes. Aussitôt trois autres acteurs et leurs assistants lui sautèrent dessus, qui entreprirent de mettre en pièces son costume de Pantalon et de lui faire revêtir de force la tenue de Brighella. Kade récupéra par terre la perruque et le chapeau qu’elle leur tendit en veillant à ne pas se faire arracher les doigts par leurs

empoignades hystériques.

Baraselli jeta un coup d'œil par un interstice dans le fond de scène. « Affreux, gémit-il. Ça ne va pas du tout.

— Bon sang, mon vieux, j'ai fait de mon mieux, cracha Garin d'une voix assourdie car Lioshe l'obligeait à enfiler une nouvelle chemise par-dessus la tête. Si ça ne te suffit pas, tu n'as qu'à y aller, toi. »

À la différence des autres genres théâtraux, la *commedia* ne disposait pas de recueil des pièces que les acteurs devaient apprendre. L'intrigue évoluait en fonction des personnages ; les acteurs n'apprenaient que les répliques de base du rôle et les complétaient de blagues ou ragots locaux qui leur passaient par la tête. Garin jouait le rôle – qu'il connaissait mal – de Brighella plus librement qu'à l'habitude et ne recourait aux répliques de base que quand il se les rappelait ; ce qui embrouillait terriblement ses collègues.

Garin avait pris le rôle de Brighella en surplus parce que le pire s'était produit. Le maître des divertissements et les gardes cisternains qui soumettaient à un examen les artistes devant se produire à la cour avaient refusé l'entrée du palais au bouffon qui jouait Brighella. Le bouffon avait un cousin dont le nom figurait dans la liste des participants à une révolte d'indépendance aderassi qui avait mal fini. Les responsables s'étaient montrés d'une politesse inquiétante en la matière, et Baraselli, qui les soupçonnait tous de se livrer à la plus noire des magies pour en savoir autant, n'avait pas osé élever une parole de protestation.

On avait fait attendre la troupe des heures durant dans les salles d'interrogatoire à l'austérité carcérale du poste de garde de la porte Sainte-Anne. En partie, Kade le savait, pour donner à ceux qui avaient des raisons d'être nerveux l'occasion de se trahir, mais surtout pour permettre aux clercs de consulter la liste des « indésirables » que les gardes du roi dressaient infatigablement.

« Et comment tu t'appelles, chérie ? » avait demandé le garde cisternain quand était arrivé le tour de Kade.

Kade savait que l'académicien en robe dans l'angle de la salle d'interrogatoire blanchie à la chaux était un sorcier qui usait de sortilèges afin de découvrir de la magie hostile. Au moment où le garde lui avait posé la question, elle avait senti le sortilège du sorcier se déposer sur elle comme une brume glacée, invisible et impalpable aux béotiens en magie, prendre contact puis glisser sur le charme de dissimulation qu'elle avait préparé et dont elle s'était enveloppée plus tôt, et s'en repartir sans anicroche. Les deuxième et troisième sortilèges du sorcier avaient réagi de même. Il n'avait pas insisté, au moment où le charme de dissimulation de Kade

commençait à s'effilocher sur les bords. Il aurait pu jeter cinq ou six sortilèges et la prendre en défaut ; Kade, parce qu'elle était Kade, avait couru le risque. Si le sorcier avait détecté sa magie ou reconnu en elle une fée, elle aurait trouvé une autre solution.

À la question du garde, elle avait répondu : « Katherine de Merewatch. On m'appelle Kade, le diminutif de Katherine. » Merewatch était un hameau proche de sa résidence la plus fréquente ; la réponse exprimait donc d'assez près la réalité pour ne pas déclencher le sortilège de vérité qui baignait toute la salle. Il s'agissait d'un sortilège compliqué, plus vieux qu'elle, aussi intriqué et minutieux que l'intérieur d'un jouet mécanique de Portier. Il combinait une logique impitoyable et une qualité artistique qui le certifiaient aussi ancien que l'œuvre du docteur Sureté, et, bien que très tentée, elle avait décidé de ne pas chercher à le forcer.

Le garde l'avait fixée un instant. Prise d'un léger doute, elle s'était demandé s'ils avaient vraiment brûlé le seul portrait d'elle existant comme l'avait autrefois prétendu Roland. Mais l'homme s'était contenté de lui dire : « Tu devrais en changer, tu sais. Ça pourrait t'attirer des ennuis.

— Mais c'est comme ça que m'appelle ma mère.

— Alors, ça te regarde. Et le nom de famille de ta mère ?

— Je ne me souviens pas si elle en avait un. À Merewatch, on l'appelait Maira. » Encore exact ; prononcé avec le fort accent du Nord des habitants de Merewatch, Moire devenait Maira. Kade avait deviné un léger tremblement dans le sortilège de vérité de Sureté, mais sa réponse sur le fil du rasoir entre vérité et mensonge ne l'avait pas trahie.

Pas plus les questions que les sortilèges n'avaient rien révélé d'anormal chez l'acteur qui jouait Arlequin, ce qui intriguait Kade.

Elle le soupçonnait ; de quoi, elle l'ignorait, mais elle savait les protections du palais efficaces. Elle les avait franchies avec une bonne dose de chance des fées, mue par la volonté de risquer le coup, et elle n'ignorait pas que le fait d'être née à l'intérieur des tutélaires lui avait permis de les passer, tout comme les autres pièges que Sureté avait pu disposer dans cette salle d'interrogatoire. Il paraissait impossible à un sorcier humain ordinaire de les avoir conçus.

Ce n'est peut-être qu'un imbécile, se dit-elle en observant pour l'instant l'Arlequin dans la confusion des coulisses. Assis sur une caisse d'accessoires, il regardait les autres, le sourire aux lèvres, détendu, indifférent à l'agitation frénétique autour de lui.

Kade souleva le masque en cuir de Colombine et s'essuya la sueur du visage. Elle savait qu'elle devrait à nouveau entrer en

scène sous peu mais, avec tout ce remue-ménage autour de Brighella, elle ne pouvait pas dire où les autres acteurs en étaient de leur texte. Peut-être qu'au comble du soulagement en sentant venir la fin de la pièce ils laisseraient tomber sa dernière entrée.

Kade se rendit à un interstice dans le rideau en bordure de scène qui lui permettait de jeter un coup d'œil à l'avant de la grande galerie. De son poste, elle distinguait parfaitement l'estrade.

Si revoir le palais la troublait, en reconnaître les résidents lui causa un choc encore plus grand. *Roland a changé – en pire,* se dit-elle. *Plus grave, Ravenna, elle, n'a pas changé du tout.* Malgré une présence plus marquée de gris dans ses cheveux roux, la reine douairière affichait toujours la même délicatesse, le même charme et la même assurance impitoyable. Et toutes les dames de la cour se cachaient toujours derrière un éventail en suivant du regard Thomas Boniface. Que Kade eût sacrifié avec enthousiasme à ce passe-temps dans son enfance n'arrangeait rien. Elle devait bien le reconnaître, au moins en son for intérieur, tout salaud susceptible et arrogant qu'il fût, il valait encore le coup d'œil.

Elle se rappelait des yeux sombres enfoncés dans leurs orbites et un sourire suprêmement ironique. On l'avait longtemps tenu pour une des perles de la cour, même quand les galants blonds étaient davantage en vogue. Elle le regarda quitter l'estrade et traverser la galerie bondée jusqu'à ce qu'il fût hors de vue. Il devait approcher de la quarantaine à présent, mais les années ne l'avaient guère changé et il commençait à peine à grisonner. *Ne sois pas encore plus bête que tu ne l'es déjà,* se dit Kade. Ravenna et lui étaient faits l'un pour l'autre.

Baraselli avait cessé de gémir et courait maintenant comme un fou en tous sens en s'efforçant de récupérer les accessoires pour le final. Il se jeta sur Kade et lui colla dans les mains un candélabre d'or. « Vite, tiens-moi ça. »

Un instant plus tard elle s'aperçut qu'il s'agissait de peinture dorée sur du fer et lâcha l'objet en jurant. Il tomba bruyamment sur le carrelage.

« Qu'est-ce qui te prend ? s'écria Baraselli avec la même véhémence hystérique dont il aurait fait preuve si elle était tombée évanouie par terre.

— Je me suis tordu un doigt, grogna-t-elle en enfonçant sous les aisselles ses mains irritées.

— Un doigt ? Oh, Seigneur, tu aurais pu te tordre le pied ! » Il saisit le candélabre et fonça vers la scène.

La chance des fées, tu parles, se dit Kade. Elle entendit Silvetta crier sur un des héros et se souvint vaguement qu'elle aurait dû se trouver avec elle sur scène.

Elle se dirigea vers le rideau. Si elle n'était pas restée plantée comme une cruche et si elle n'avait pas tenu le candélabre… La puissance de sa magie risquait d'en pâtir un petit moment.

À l'arrivée de la reine Falaise en compagnie d'Aristofan, ou Samuel Porter, à son bras, ainsi que du lieutenant Gédéon et du reste de son escorte à sa suite, Thomas avait jugé plus politique de quitter l'estrade et de faire un tour dans la foule. Il voulait aussi retrouver le docteur Dubell et il le rattrapa alors que le sorcier sortait de la galerie.

Ils conversèrent dans une des entrées élégamment voûtées à l'autre bout de la salle, suffisamment loin des essaims grouillants d'invités pour pouvoir s'entendre.

« Vous vous êtes peut-être fait un ennemi, lui dit Thomas.

— Possible, mais je n'avais aucune intention de provoquer un incident. » Dubell jeta un regard en arrière vers l'estrade et se renfrogna légèrement.

Thomas s'adossa à la voussure de l'arcade et observa le sorcier d'un air songeur. « Qu'avez-vous dit à Roland ?

— Eh bien, il m'a demandé ce que j'enseignais à Lodun en dehors de la sorcellerie, je lui ai répondu la dissertation et la logique, et nous avons discuté un moment de l'usage qu'en faisaient les orateurs. Puis Lord Denzil s'est lancé dans son discours. Au bout d'un moment, je n'ai pas pu me contenir. "C'est un argument non recevable", ai-je fait observer. Sa Majesté a demandé "Quel argument ?" et j'ai répondu : "À ce qu'il semble, il prétend avoir besoin de la forteresse pour vous protéger, mais, légalement, c'est évidemment vous son protecteur." L'idée a bien plu au roi, je crois. » Dubell secoua la tête d'un air amusé, mais comme à regret. « Nous approchons de la bonne phase de la lune pour commencer notre travail important sur les tutélaires du palais, et je m'en voudrais de me laisser distraire. À Lodun, nous sommes tous experts dans l'art de nous battre froid les uns les autres aux repas, mais je vis loin de la cour depuis si longtemps que je manque de pratique dans ce genre de querelle.

— Le mieux, dans un tel cas, c'est de me consulter, du moins en ce qui vous concerne, dit Thomas.

— Vraiment ? » Dubell le regarda sérieusement dans les yeux.

« Vraiment.

— Alors je me souviendrai de votre conseil. Bonne nuit, capitaine. »

Dubell s'en alla et Thomas revint dans la galerie. Il n'avait jamais proposé à la légère son soutien et sa protection à quiconque à la cour, et il se demandait ce qui l'avait poussé à les offrir à

Galen Dubell. Peut-être le fait que le vieux sorcier avait survécu à des décennies d'intrigues de cour sans avoir pour autant perdu, semblait-il, son optimisme ni son honnêteté, et Thomas ne voulait pas le voir changer. Il regarda derrière lui vers l'estrade où Denzil, maintenant assis aux pieds de Roland, faisait rire son roi pour une raison ou une autre, tout ressentiment apparemment oublié. Apparemment.

Thomas détourna son attention de l'estrade et chercha des yeux autour de lui le docteur Braun, mais, si le jeune sorcier était présent, il était noyé dans la foule.

La comédie touchait à sa fin. Thomas n'y avait guère prêté attention mais avait néanmoins noté qu'elle était un peu meilleure que les farces qui se jouaient presque sans interruption à l'intention des foules des jours de marché. Cette troupe avait visiblement modifié sa représentation afin de satisfaire un public plus recherché. Il s'arrêta près de la scène, à côté d'un groupe de nobles étrangers, pour regarder deux bouffons livrer le duel à l'épée, le clou du spectacle. Au lieu des acrobaties décousues qui auraient ennuyé la plupart des spectateurs, connaisseurs en matière d'escrime, ils le jouaient de manière exagérément ralentie, ce qui leur permettait de réaliser des mouvements compliqués qui, sinon, auraient dépassé leurs capacités.

Thomas avait aussi remarqué l'actrice masquée dans le rôle de Colombine. Elle se tenait à une vingtaine de pas de lui, de l'autre côté de la scène par rapport aux autres acteurs, et était manifestement l'instigatrice du duel pour une raison qu'il trouverait sûrement excellente, se disait-il, s'il avait vu le reste de la pièce. Avec ses cheveux blonds en désordre et une robe rouge qui aurait mieux convenu à une nymphe des bois de mauvaise réputation, elle était beaucoup moins séduisante que les deux héroïnes à l'allure réservée, mais elle avait retroussé sa jupe dépenaillée à hauteur du genou pour les acrobaties et exhibait indubitablement les jambes les plus belles.

Curieusement, l'acteur qui jouait l'Arlequin se tenait derrière elle dans l'ombre d'une colonne de décor peinte, pas tout à fait hors de scène, mais pas assez dessus pour participer à l'action. Un détail dans son attitude attira l'attention de Thomas. L'Arlequin avait l'air captivé par l'actrice à quelques pas devant lui et non par la parodie de duel. Il portait un demi-masque noir garni de faux cheveux grossiers, marqué de rides profondes autour du nez retroussé et des trous d'épingle des yeux. Son ample pantalon marron était rapiécé et déchiré, et une queue de lapin ébouriffée surmontait son chapeau. Puis l'Arlequin fit un pas en avant, et on eut l'impression d'une image floue devant ses pieds nus. Les

ombres près de la colonne s'agglutinaient autour de lui comme si elles se solidifiaient.

Thomas se retourna, passa devant les spectateurs et se dirigea vers le garde cisternain posté à côté de l'arcade la plus proche. Il saisit la pique du garde. « Allez chercher Galen Dubell, ordonna-t-il. Allez le chercher tout de suite.

— Mon capitaine… ?

— Il doit être en route vers le bastion Nord. Dites-lui qu'on nous attaque. Et donnez-moi cela. »

Ce qui balaya l'hésitation du Cisternain à recevoir des ordres d'un autre officier. Il abandonna sa pique et fila par l'arcade.

« Que se passe-t-il ? » Le commandant cisternain Vivan arrivait de son poste.

« L'acteur qui joue le rôle d'Arlequin a entamé une transformation, répondit sèchement Thomas. Préparez-vous à repousser l'attaque, sinon nous allons tous mourir. »

Vivan jeta un coup d'œil du côté de la scène, tressaillit puis fonça à toutes jambes vers le corps de garde cisternain suivant.

Thomas assura la pique dans sa main et se dirigea vers l'Arlequin en ignorant les regards curieux. Ses pistolets n'étaient pas chargés et il manquait de temps pour y remédier. Il mit le cap sur l'acteur de trois quarts arrière, hors de son champ de vision. Par les trouées dans le décor, il aperçut d'autres Cisternains qui s'approchaient derrière la scène. Un murmure d'inquiétude monta de la foule qui, voyant les gardes faire mouvement, commençait à se dire que quelque chose n'allait pas.

Le changement fut si rapide que la panique mit un certain temps avant de se déclarer. D'un coup, la peau visible de l'Arlequin se marbra, se tacha, son masque de cuir et son costume grossier parurent s'agrandir pour se fondre dans son visage et toute sa personne. Puis il apparut deux fois plus grand que l'homme qu'il était auparavant tandis que ses jambes prenaient la forme démoniaque de l'arrière-train d'un bouc.

Une femme dans la foule hurla. La Colombine sur scène pivota et vit le démon au moment où il s'avançait dans un balancement afin de bondir sur elle. Pas encore assez près pour agir autrement, Thomas jeta la pique.

Le projectile atteignit au bras l'Arlequin qui chancela. En gémissant, il arracha la pique d'une secousse et la jeta au loin en éparpillant des morceaux de chair jaunis.

La foule et les acteurs se dispersaient, en proie à la panique, et les Cisternains se frayaient un chemin dans la bousculade.

Alors qu'il s'efforçait lui-même de repousser les spectateurs affolés pour mieux avancer, Thomas vit l'Arlequin attraper un

acteur trop lent à s'enfuir et lui faire traverser d'un coup violent le fond de scène en bois. Le démon écarta une colonne, renversa une autre actrice puis se rua sur la femme qui tenait le rôle de Colombine. Chose incroyable, elle attendit le dernier moment, puis esquiva soudain la charge et bondit hors de scène. Emporté par son élan, l'Arlequin se retrouva à l'autre bout de la plate-forme avant de pouvoir s'arrêter et faire demi-tour.

Thomas se dégagea de la cohue et ramassa la pique tombée par terre. Les gardes cisternains encerclaient la scène, la lance pointée sur la créature qui grondait en montrant les dents. Thomas alla se joindre à eux en notant que certains de ses hommes venaient en renfort. Il espéra que Gédéon faisait sortir Ravenna et Falaise de la galerie, mais il ne pouvait pas risquer un coup d'œil par-dessus son épaule.

Un coup de feu claqua derrière eux, puis un second, qui rebondirent en écho avec la puissance du tonnerre sur les revêtements de marbre, mais sans effet sur l'Arlequin. Thomas connaissait l'existence de créatures de Féerie immunisées contre les armes à feu, et il maudit tout bas l'absence de Galen Dubell. L'Arlequin fit mine de charger un Cisternain afin de jauger l'ennemi. Il avait l'air d'hésiter à affronter une fois encore les piques. « Du calme, cria Thomas, on peut le contenir. »

Il jeta un regard en coin et vit l'actrice masquée en Colombine sur le côté, un peu en retrait par rapport à lui, qui observait l'Arlequin.

N'importe qui doté d'un peu de bon sens se serait enfui depuis longtemps. « Allez-vous-en d'ici ! » lui hurla-t-il.

Elle lui lança un coup d'œil et recula obligeamment de quelques pas. *La folle,* se dit Thomas.

Soudain, l'Arlequin se rua en avant à la vitesse de l'éclair. Il percuta deux Cisternains, les éjecta avec une force qui dut leur briser le cou, puis il changea de cap et fonça sur Thomas.

Il attrapa le haut de sa pique avant que le capitaine ait eu le temps d'en caler le bout par terre. Thomas lâcha l'arme et s'écarta d'un plongeon. L'Arlequin le dépassa et s'écrasa contre une fontaine de brandevin dans une explosion de plâtre et de tuyaux de cuivre. Dégouttant d'alcool, il s'extirpa péniblement des débris et se retourna pour revenir sur Thomas qui se remettait debout au terme d'une roulade. Un garde jeta une autre pique vers la créature et la toucha en oblique au moment où le capitaine dégainait sa rapière. L'Arlequin fit un bond en avant. Alors qu'il allait retomber sur lui, Thomas lui passa l'épée à travers la poitrine.

Sous l'impulsion de la créature contre la rapière, Thomas bascula

à la renverse, heurta violemment du dos le carrelage et eut momentanément le souffle coupé. L'Arlequin le chevaucha alors et s'abattit sur lui. Il dégageait une odeur infecte, comme du lait rance. Le capitaine tourna frénétiquement la poignée de l'épée et poussa, le propre poids de la créature facilitant la pénétration de la lame à travers les cartilages et les muscles. Il sentit la vibration dans la poignée lorsque la lame se brisa net, puis l'Arlequin poussa un cri strident et se dégagea d'un bond.

Thomas recula tant bien que mal et se remit debout. Un Cisternain lui lança une autre épée, mais l'Arlequin avait sauté en arrière sur la scène. Au moins, le monstre n'était plus aussi vif – et toujours ruisselant d'alcool. Thomas regarda autour de lui et repéra un de ses hommes. « Martin, allez me chercher une torche. »

L'Arlequin allait et venait sur le bois grinçant en grondant dans leur direction. Thomas se retourna de son côté et vit que l'actrice terrassée lors de la première attaque s'était relevée à quatre pattes et tentait de se traîner vers le bord de la scène. Avant qu'il pût bouger pour détourner l'attention du monstre, celui-ci pivota et vit à son tour la femme. Elle hurla et l'Arlequin attrapa un morceau de colonne peinte qu'il projeta violemment vers elle.

Colombine se retrouva soudain sur scène et repoussa la femme hors de la trajectoire. Le projectile de bois la frappa dans le dos et la fit tomber de scène ; elle s'écrasa par terre dans un amas d'éclats de bois.

Bon sang, songea Thomas. *Une folle diablement courageuse.* Il se retourna au moment où Martin arrivait avec la torche enflammée, bricolée à partir d'un pied de chaise, d'un morceau déchiré de jupon d'une quelconque invitée et d'une lampe à huile. Thomas la saisit et s'avança lentement. L'Arlequin prit du champ, prêt à lancer une nouvelle charge.

La première idée de Thomas était de l'éloigner par la ruse de la scène de bois, sachant que les revêtements de pierre et de marbre ailleurs dans la salle leur laisseraient le temps d'éteindre le feu. Mais il soupçonnait l'Arlequin de vouloir entraîner d'instinct autant de monde que possible dans sa mort, et, lorsqu'il se mettrait à courir en tous sens comme une torche monstrueuse, il ne manquerait pas d'occasions pour ce faire.

Dans le tas d'éclats de bois, la Colombine bougea. Elle se redressa sur les mains et secoua la tête, l'air étourdie, tandis que tombait son masque d'actrice. *Elle doit avoir la tête aussi dure que de la brique…* songea Thomas. Elle leva alors les yeux et aperçut l'Arlequin à l'instant où il se retournait et l'apercevait lui aussi.

Au lieu de se jeter sur elle, il poussa un autre gémissement.

Thomas profita de ce moment d'inattention pour se ruer en avant et jeter la torche.

Il vit l'actrice se remettre péniblement à genoux et déplacer les mains à toute vitesse. En y repensant plus tard, il se dit qu'elle avait ramassé une poignée d'éclats et craché dessus avant de les lancer vers l'Arlequin. Ils volèrent plus loin que leur poids ne les y autorisait, poussés par un souffle invisible, et se répandirent autour des pieds de la créature.

La torche atteignit l'Arlequin en pleine poitrine, s'écrasa sur la fourrure imprégnée d'alcool, qui prit feu aussi facilement que si on l'avait trempée dans la poix. Le monstre geignit et moulina des bras ; on aurait dit qu'il affrontait un mur invisible. Quelque chose le contenait, comme une paroi d'air solide contre laquelle frissonnait la chaleur des flammes.

L'Arlequin se dissolvait dans un nuage d'épaisse fumée noire. Ses gémissements avaient cessé et il se recroquevillait comme du papier roulé pour allumer le feu. Thomas vit Dubell arriver par l'arcade du couloir et comprit que le combat n'avait duré que très peu de temps.

Acteurs et invités qui s'étaient dispersés dans la salle commencèrent à sortir de leurs abris derrière des colonnes ou des meubles. Les gardes se mettaient à chercher les blessés et les morts. Thomas s'approcha lentement de la Colombine toujours assise dans un tas d'éclats de bois. Elle regardait brûler le monstre avec un sourire de triomphe non dissimulé.

Il savait déjà qui elle était forcément, mais il mit tout de même ce qui parut un bon moment avant d'associer les yeux gris, directs, surmontant le long nez droit à un portrait oublié d'une salle en étage ainsi qu'à la violence de la magie dont elle venait de se servir.

Kade leva la tête vers lui, croisa son regard un instant et cligna de l'œil.

5

« Puis-je vous féliciter de votre entrée spectaculaire ? » dit Thomas.

Toujours à terre, les yeux levés vers lui, la sorcière hocha la tête. « Une de mes meilleures. »

Dubell se tenait à côté de Thomas. Le vieux sorcier regarda ce qui restait de l'Arlequin, les dégâts dans la galerie puis Kade. « C'est vous la responsable ? » Sa voix était incrédule.

L'espace d'un instant, son expression fut celle d'un gamin pris en flagrant délit de vol de pomme. « Non. » Tandis qu'elle se remettait debout, Thomas vit qu'il lui restait dans les cheveux des copeaux de la colonne brisée que l'Arlequin avait jetée contre elle. Elle paraissait sur la défensive. « Il m'a suivie jusqu'ici. »

Thomas s'éloigna de quelques pas. Les Cisternains et ses propres hommes, éparpillés, ramassaient les blessés et les morts. Des courtisans continuaient de tourner en rond à l'autre bout de la salle. Le moment serait très mal choisi pour une bataille rangée.

Dubell regarda longuement Kade dans les yeux. « Ah oui, vraiment ? fit-il d'un air songeur.

— Enfin, d'une certaine façon. » Elle entreprit de s'enlever les éclats de bois des cheveux. « Mais il s'est joint à la troupe avant moi, et je crois qu'il a tué un bouffon pour obtenir la place. Je l'aurais bien arrêté plus tôt, mais j'avais touché du fer et il m'a fallu un peu de temps avant que l'effet se dissipe. »

Renier et un groupe de chevaliers albons firent irruption par l'arcade et vinrent vers eux. Les vestes de cuir et de grosse toile qu'ils portaient par-dessus les dentelles et les velours des fanfreluches de cour les faisaient ressembler à d'anciens barbares venant piller une ville. Thomas s'avança aussitôt pour arrêter Renier. « Laissons Dubell s'occuper d'elle », dit-il à voix basse.

Renier ordonna d'un geste à ses hommes de faire halte. « Qui est-ce ?

— Kade Carrion.

— Mon Dieu, il faut…

— Non, s'il peut nous sortir de ce mauvais pas sans bain de sang, il faut le laisser essayer. »

Le grand chevalier réfléchit un instant puis opina, l'air tendu. « D'accord. » Il fit signe aux autres chevaliers de reculer.

Thomas hocha la tête avec soulagement. Renier n'était pas un

diplomate particulièrement brillant, mais ce n'était pas un imbécile assoiffé de sang non plus.

« C'est elle, la cause de tout cela ? » demanda Renier en contemplant le chaos autour d'eux.

Thomas lança un coup d'œil derrière lui vers Kade et Galen Dubell. Elle les observait pour voir ce qu'ils allaient faire, sur ses gardes et légèrement en colère. Elle avait les sourcils plus sombres que ses cheveux blond pâle, si bien qu'on savait tout de suite quand on était l'objet de son attention. Il la revit bondir pour pousser l'autre actrice hors de danger, aussi dit-il : « Je ne crois pas. »

Puis les yeux de Kade se fixèrent sur quelque chose dans leur dos, et son expression changea. Thomas suivit son regard et jura. Roland se tenait sous l'arcade par où avaient surgi les chevaliers. « Renier… fit le capitaine.

— Quoi ? » Le chevalier pivota et manqua d'air. « Fichu gamin. »

Il rengaina son épée et se dirigea à grands pas vers Roland, en se plaçant volontairement entre le roi et la sorcière.

Thomas se tourna de nouveau vers Kade, conscient que les autres gardes dans la salle restaient à distance sur son ordre. Il lui faudrait décider ce qui le gênait le plus, mourir ou agir aussi bêtement.

Galen Dubell observait Kade d'un air pensif. « Kade, non », dit-il avec douceur mais fermeté.

Elle leva la tête vers le vieil homme et son regard perdit de son intensité. « Je ne suis pas venue pour tuer… Même pas lui. »

En tant que précepteur des chevaliers albons et seule personne d'Île-Rien autorisée à toucher le roi sans sa permission, Renier saisit le bras de Roland et le poussa hors de vue.

Dubell les suivit des yeux tandis qu'ils disparaissaient puis les reporta sur Kade avec inquiétude. « Alors pourquoi êtes-vous venue ? »

Elle sourit. « Pour une audience avec mon cher frère, évidemment. »

Voilà, se dit Thomas, *qui ne va rien arranger.*

La galerie sentait la cendre et le vin aigre. Un grand nombre de lustres et de lampes s'étaient éteints, plongeant dans l'ombre la première moitié de l'immense salle. La cour s'était dispersée ; Ravenna, Roland et Falaise s'étaient repliés vers un solarium voisin en compagnie de gardes sur le qui-vive. Une brise, due à une porte ou une fenêtre ouverte quelque part dans une des longues galeries, souffla doucement sur les lieux, accentuant un instant la chaleur et la puanteur.

« Depuis combien de temps était-il dans la troupe ? » demanda Thomas à Baraselli.

L'acteur et directeur aderassi gémit et serait encore tombé à genoux sans les deux gardes de la reine qui le tenaient péniblement debout. Le maître des divertissements rôdait à proximité, la mine inquiète ; c'était sous sa responsabilité que la troupe avait passé le dernier contrôle à la porte principale.

« Personne ne vous a fait de mal, et personne ne vous en fera si vous répondez à ma question. » Thomas gardait la voix douce malgré une irritation grandissante. Il était plus facile d'interroger des anarchistes récalcitrants sous la torture qu'un homme tellement occupé à s'effondrer qu'il peinait à rester assez cohérent pour parler.

« Seulement un mois. Seulement un mois. J'savais pas, moi. »

Dubell s'était déplacé sans bruit derrière Baraselli. Ses lèvres s'agitèrent un moment silencieusement, puis il leva les yeux sur Thomas et opina. L'homme disait la vérité.

« Qui l'a recommandé ? » Thomas fit un signe de tête aux gardes qui le relâchèrent et reculèrent.

Baraselli flageola sur ses jambes mais resta debout. « C'était le premier masque qu'il jouait, il m'a dit. Il l'avait appris d'un vieil acteur qui vivait près de chez lui. Il se débrouillait bien et il est arrivé juste après la mort de Derani…

— Qui était Derani ?

— C'est lui qui jouait Arlequin jusqu'à ce que la fièvre l'emporte.

— Quels étaient les symptômes ? » demanda Dubell.

Baraselli pivota d'un bloc, leva un regard fixe et apeuré vers le grand sorcier, mais quelque chose dans l'expression et l'attitude clémente de Dubell le calma. « Il… Sa peau était chaude au toucher, dit-il ; d'après sa femme, il ne pouvait rien garder dans le ventre, pas même de l'eau, et il avait du sang dans… – je vous demande pardon – sa pisse, et… On a payé pour faire venir l'apothicaire, mais il est mort tout de même.

— C'était quand ? demanda Thomas.

— Le mois dernier. Enfin, ça fait un mois et demi. »

Thomas regarda Dubell. « Il y a environ un mois et demi, Milam, l'assistant du docteur Sureté, a fait une chute dans un escalier du bastion Nord et s'est brisé le cou. Une semaine plus tard, Sureté lui-même a succombé à une pleurésie. Elle lui est venue subitement, et, avant qu'on comprenne la gravité de son état, il était mort. »

Dubell secoua la tête. « Rien de plus facile en magie noire que de transmettre la maladie, et rien de plus difficile à détecter. C'est tout simple de faire tomber un jeune érudit studieux manquant de

souplesse dans un escalier. Dès lors qu'on en a le courage, bien entendu. » Il hocha la tête en direction de Baraselli. « Il dit la vérité, et je doute qu'on puisse le tenir pour responsable des actes de Kade. Que va-t-on faire de lui ? »

Même sans la confirmation du sortilège de vérité de Dubell, Thomas avait envie de croire Baraselli. Il avait observé suffisamment de gens en état de tension pour reconnaître la sincérité dans la crise de nerfs de l'acteur. « Remettez-lui son argent, ordonna-t-il au maître des divertissements, puis dites-lui de rassembler sa troupe et de filer. »

Baraselli, en sanglots, voulut tomber à genoux pour le remercier. Le maître des divertissements fit sèchement signe aux Cisternains attendant à proximité ; ils interceptèrent l'homme de théâtre avant qu'il ne s'étalât à plat ventre et l'évacuèrent.

« C'est une sacrée coïncidence ou une sacrée machination », dit tout bas Thomas à Dubell.

Le vieux sorcier soupira. « Il n'y a pas de coïncidences.

— J'aurais cru difficile pour un sorcier de lancer un sortilège à un collègue, surtout un collègue dans le genre du docteur Sureté. Il a été le sorcier de la cour pendant deux décennies.

— Quand un sorcier craint pour sa vie, il peut vérifier chaque objet qu'il va toucher avec quelques pincées de poudre gascogne ou une autre préparation qui révélera la présence de magie, mais Sureté et Milam ne craignaient pas pour leur vie. Le sortilège a pu leur parvenir avec n'importe quoi : une fausse lettre d'un soi-disant ami, une pomme vendue dans la rue par un marchand ambulant… »

Pendant que Dubell se perdait dans ses pensées, Thomas observait la sorcière. Kade Carrion marchait à pas mesurés parmi les vestiges de la scène que les serviteurs démontaient. Alors qu'elle se déplaçait entre les panneaux peints éparpillés par terre et les tas de planches roussies, elle lui fit deux impressions distinctes. D'abord qu'elle n'était qu'une jeune femme à la tignasse emmêlée, en robe rouge dépenaillée, consciente de la consternation qu'elle suscitait mais pas particulièrement inquiète pour autant. Ensuite qu'il s'agissait d'une créature éphémère mais néanmoins concrète et réelle, compagne des prédateurs de la nuit. *Dubell est le seul à la connaître vraiment,* songea Thomas. *Et même lui se demande quel jeu elle joue en ce moment.*

Si elle détestait son frère et toute la famille royale autant qu'elle le prétendait, elle ne manquait pas de raisons. Leur père, Fulstan, n'avait pas servi à grand-chose en tant que roi : il ne bénéficiait pas des dispositions de Ravenna pour les finances et la diplomatie ni de l'aptitude à écouter avec intelligence les conseillers qui en

étaient pourvus. La reine des fées Moire l'avait vidé de sa vitalité et de sa force de caractère, le laissant amer et vieilli avant l'âge. Après son départ, il avait passé sa colère sur tout son entourage, en particulier sur la fille de Moire. Nul sous son autorité directe ne l'avait pleuré à sa mort.

Urbain Grandier, lui, n'avait aucun grief contre cette famille, du moins aucun à la connaissance de Thomas.

Kade était peut-être de connivence avec le sorcier bisran, mais découvrir ce qu'elle savait n'allait pas être facile.

Dubell regardait vers le centre de la scène où ce qui restait de l'Arlequin s'était consumé en un tas de poudre noire à l'odeur infecte. « Prenez garde à ne pas marcher dans la poudre », lança-t-il aux serviteurs qui déblayaient les débris avec précaution. Puis le vieux sorcier se retourna et vit Kade que la curiosité avait déjà entraînée jusqu'aux chevilles dans cette poudre. La jeune femme leva les yeux, se frotta furtivement un pied nu souillé contre le mollet et tourna le regard de l'autre côté. Dubell secoua la tête avec irritation.

Les chevaliers albons étaient arrivés en force. Il y en avait désormais une quarantaine dans la galerie, qui gardaient les entrées en arcade et les fenêtres donnant sur les terrasses, faisaient les cent pas aux balcons des musiciens et surveillaient la sorcière. Les autres patrouillaient dans le palais avec le gros des hommes de Thomas et les Cisternains.

Renier entra par la grande porte de chêne enchâssée de vitraux derrière l'estrade. Cette issue donnait sur le solarium où la famille royale s'était repliée pour vider ses différends. Il s'approcha de Thomas. « Roland voulait la faire arrêter, dit-il à voix basse, mais Ravenna l'en a dissuadé. Visiblement, elle est d'avis d'accorder à la sorcière l'audience qu'elle désire et de régler la question en douceur. »

Oui, Renier, songea Thomas, *dis-moi que le roi consacré n'arrive toujours pas à avoir le dessus dans une querelle avec sa mère.* « Tiens donc. »

Soit Renier ne sentit pas le sarcasme, soit il l'ignora par habitude. « J'ai dans l'idée qu'ils vont lui accorder son audience.

— Fort probable. J'imagine que c'est préférable, en fin de compte, à une guerre avec elle en plein palais, qui tuerait tout ce qui se présente. »

Alors que Galen Dubell se retournait vers eux, Renier lui demanda : « Pouvez-vous nous dire ce qu'était ce monstre ? »

Le vieux sorcier opina et fit un geste en direction de la scène dévastée. « Ce n'était pas une fée. C'était une construction de bois et d'os animal, mue par un sortilège très puissant, ce qu'on appelle

un golem. Je n'en suis pas sûr, mais je pense qu'on l'a conçu pour résister à n'importe quoi de la dimension et du poids d'une balle de pistolet. Il s'agit d'une technique relativement nouvelle qu'on va trouver très utile, à mon avis, sur les champs de bataille une fois au point. Mais inefficace contre les boulets de canon. La combinaison du poids et de la taille… » Dubell se ressaisit et secoua la tête. « Mais tout cela n'a aucun rapport.

— Comment a-t-il réussi à passer les tutélaires ? » demanda Thomas.

Dubell le regarda droit dans les yeux. « J'ai un peu travaillé dessus, mais sans rien modifier qui puisse les affaiblir. Ils n'auraient pas dû laisser passer ce monstre. Quelque chose, je crois, a influé sur les tutélaires afin d'agrandir les brèches que génèrent leurs mouvements perpétuels et les faire apparaître à des emplacements prévisibles pour quelqu'un. L'opération nécessiterait une connaissance approfondie de l'agencement des tutélaires, au moins aussi précise que celle du docteur Sureté, mais la chose reste possible. Et, peut-être plus inquiétant, le sortilège qui a permis au golem de passer de l'apparence d'homme à celle de la créature que nous avons vue ici a dû être activé par quelqu'un se trouvant dans le voisinage immédiat.

— Le sorcier était présent dans la galerie, dit lentement Thomas.

— Ou un assistant qui a apporté le charme destiné à faire fonctionner le golem. J'ai cherché trace du pouvoir de Grandier, mais l'éther de cette salle en est dépourvu. » Dubell hocha la tête tout seul. « Oui, je crois que c'est seulement un assistant qui se trouvait ici ce soir.

— Il a pris un risque, dit Renier. Il y a eu l'an dernier un sorcier parscian qui voulait causer des ennuis. D'après Sureté, les tutélaires étaient déréglés, et il a demandé à certains d'entre nous de l'accompagner pendant qu'il cherchait l'origine du dérèglement. Nous avons trouvé le sorcier qui se cachait dans une maison vide à la Croix-du-Philosophe, assis par terre, et qui pleurait comme un bébé. Pour Sureté, il avait dû vouloir lancer un sort contre quelqu'un du palais, mais les tutélaires ont fait barrage, ont remonté sa magie jusqu'à lui et l'ont rendu fou. Nous avons su qu'il avait tenté quelque chose parce qu'il portait sur lui une quantité inimaginable de poisons et d'amulettes à base de cheveux, mais ils ne lui ont été d'aucun secours. »

Dubell s'intéressait de nouveau à Kade ; il avait l'air inquiet. *Il y a de quoi,* se dit Thomas. Le golem avait-il été activé par un complice de Grandier ou par Kade elle-même ? « Vous a-t-elle dit pourquoi elle veut une audience avec Roland ? demanda Thomas.

— Non. » Dubell resta silencieux un instant. « Ses compétences

ici, dans le monde des mortels, ne sont pas aussi grandes qu'en Féerie, et il est difficile de la blesser mortellement avec autre chose qu'une arme en fer, mais… À ce qu'il semble, le monstre s'en est pris à elle ?

— Oui, reconnut Thomas.

— Je l'espère pour notre bien à tous. »

La porte du solarium s'ouvrit et un intendant apparut, l'air tourmenté et quelque peu fatigué. Il hésita, puis vint vers Thomas et Renier. « Sa Majesté va recevoir la sorcière maintenant, dit-il.

— Bien. Allez le lui annoncer. »

L'intendant blêmit.

« D'accord, d'accord. »

À l'approche de Thomas, Kade leva les yeux. C'était désormais un être étrange sans rapport avec l'enfant dont il se souvenait assez mal, ni avec la gamine de quinze ans du portrait. « Sa Majesté va vous recevoir maintenant.

— Ah bon ?

— Oui.

— Moi qui me disais qu'il serait heureux de me revoir au point qu'il aurait dû depuis longtemps se jeter dans mes bras. » On devinait de l'amertume sous la légère ironie dans sa voix.

« Vous vous êtes trompée.

— Je suppose. » Elle haussa les épaules, renonçant à lui donner la réplique avec une brusquerie déconcertante.

Thomas fit demi-tour et revint vers la porte du solarium sans s'assurer qu'elle le suivait.

Au bout d'un moment, elle le rattrapa. « Tout cela n'est pas normal.

— Oh ? Qui l'Arlequin devait-il tuer, selon vos plans ?

— Vous ne croyez pas vraiment ce que vous dites. Et j'ignore qui l'a envoyé, vous ne l'apprendrez donc pas de ma bouche. Oh, étais-je censée pâlir et laisser échapper un renseignement sous le coup de l'émotion ? Excusez-moi, je pensais à autre chose. »

Thomas n'ouvrit pas la porte du solarium avec plus de violence que nécessaire mais il fit entrer la jeune femme en la saluant d'une révérence raffinée.

Le vieux solarium ne servait plus guère et des panneaux peints occultaient déjà, en prévision de l'hiver, les trois fenêtres immenses qui occupaient le mur du fond. Les panneaux représentaient une sinistre scène de chasse traditionnelle qui contrastait subtilement avec les autres peintures des murs revêtus de chêne, les tentures de satin broché d'or et de soie à rayures, et le mobilier finement sculpté. Thomas se souvint que cette salle était une de celles dont on avait changé la décoration après la

mort du père de Roland ; les panneaux peints reflétaient les goûts du vieux roi, sans doute restés en l'état par erreur. Il se dit que Ravenna l'avait peut-être choisie pour cette raison plutôt que pour son accès direct à la galerie.

Roland boudait, avachi dans son fauteuil, Denzil assis près de lui. Le visage de Falaise était encore un peu rouge sous la poudre, comme si elle avait pleuré de colère et non à cause d'une crise de nerfs. Les cheveux châtains, les yeux bleus, elle dégageait un charme naturel que sa coiffure et son costume avaient transformé en beauté à la mode. Elle portait une robe bleue ornée de rubans d'or et de semences de perles, et au milieu des couleurs sombres de la salle elle ressemblait à une orchidée jetée dans une ruelle sordide. Ravenna était la seule qui affichait un air calme. Ses mains s'activaient sur son ouvrage de broderie et elle ne leva pas les yeux à leur arrivée.

Un silence épais pesait sur les lieux et les derniers échos d'une discussion âpre flottaient lourdement.

Thomas s'aperçut qu'il lui incombait d'annoncer Kade, l'intendant ayant visiblement profité de l'occasion pour prendre le large. Il se dit que l'appeler « la sorcière fée maléfique » lui ferait sûrement un plaisir fou, aussi préféra-t-il lancer : « La princesse Katherine Fontainon », avant d'aller prendre sa place à côté de Ravenna.

Sa peau de blonde laissa Kade sans défense contre une rougeur soudaine.

Ravenna leva la tête. « Quel plaisir de vous revoir, ma chère enfant », dit-elle.

Kade exécuta une révérence volontairement sans grâce, sembla-t-il. « C'est autant un plaisir pour vous que pour moi, je n'en doute pas, marâtre.

— Je ne suis pas votre marâtre, ma chère. Votre mère ne s'est pas encombrée d'un simulacre de mariage avec votre père, et d'ailleurs ce mariage n'aurait guère eu de valeur puisqu'il était déjà mon époux à l'époque. Vous le savez, mais on dirait que vous aimez me l'entendre répéter. »

Dans un murmure tout juste perceptible au reste de la salle, Denzil dit à Roland : « Cousin, tout ceci est sans intérêt.

— Roland, congédiez-le, fit sèchement Ravenna. C'est une audience privée. »

Roland lui renvoya un regard noir. « Je pourrais vous demander de congédier aussi votre amant, ma mère. »

Dans le silence qui s'ensuivit, Kade pouffa de rire.

Thomas leva fugitivement les yeux au ciel. Denzil posa sur Roland un regard irrité lorsqu'il comprit ce que la réplique

fâcheusement formulée du roi laissait entendre.

Roland se rendit compte de ce qu'il venait de dire et rougit légèrement, mais il poursuivit d'un ton provocant : « Il s'agit d'une affaire de famille et il est le seul parent à vraiment éprouver de l'affection pour moi.

— Comme c'est triste, ajouta obligeamment Kade. Triste mais vrai. »

Roland la fixa, croisa son regard pour la première fois depuis l'entrée de la jeune femme dans le solarium. « Qu'est-ce que tu viens faire ici ? »

Kade ignora la question. Elle se tourna vers Ravenna qui s'était remise à son ouvrage. « Et comment va votre mère, ma chère enfant ? » demanda la reine douairière au bout d'un moment comme si rien n'était venu interrompre l'accueil qu'elle avait préparé.

Elle affichait la mine polie du juge prononçant la sentence ; Kade paraissait amusée, voire goguenarde. « Elle est en Enfer, répondit-elle.

— Vous prenez vos désirs pour la réalité, sûrement.

— Oh non, elle est vraiment en Enfer. Nous avons assisté à son départ. Elle a perdu un pari.

— Mes condoléances », fit la reine douairière d'un ton pince-sans-rire tandis que le reste de la compagnie digérait la nouvelle. Kade venait de leur rappeler à tous son étrangeté, et Ravenna avait compris. « Maintenant dites-nous pourquoi vous êtes venue de façon aussi inconvenante, comme une vulgaire actrice, en nous amenant un ennemi et en perturbant notre tranquillité.

— Qu'est-ce qui vous chagrine le plus ? Que j'aie donné lieu à une bataille dans votre palais ou que je sois arrivée dans une troupe d'acteurs ? Peu importe. J'ai des ennemis ; je n'y peux rien s'ils me suivent dans mes déplacements. Quant à la raison de ma présence… » Kade fit quelques pas sans regarder ses interlocuteurs, les mains jointes dans le dos et la dentelle miteuse de ses jupons tournoyant autour d'elle. « Je voulais seulement voir ma famille et mon cher jeune frère. »

Le léger accent mis sur le mot « jeune » fit se redresser sur son siège un Roland rouge comme une pivoine.

Les yeux gris de Kade allèrent de Ravenna à Roland en survolant Falaise qui observait la scène sans mot dire.

Tout cela n'est pas normal, avait-elle dit dehors, se souvint Thomas.

« Je veux passer un accord avec vous, dit-elle.

— Est-ce un accord que vous recherchiez quand vous avez adressé à ma cour vos cadeaux maléfiques ? demanda Roland.

Combien d’entre nous avez-vous voulu tuer ?

— Sans parler de la mort du roi Fulstan, ajouta obligeamment Denzil avant que Kade eût pu répondre. Sa maladie a été très soudaine, non ?

— Je ne vois pas plus la nécessité de ressusciter les morts que les rumeurs du passé. » Le regard que Ravenna posa sur le cousin de Roland aurait dû le changer en pierre. Il se contenta de la saluer poliment de la tête. « Kade, quel accord… »

Incapable de se contenir, Roland l’interrompit. « Pourquoi voudrions-nous traiter avec vous, ma sœur ? » Le mépris lui déformait la voix. « Vous nous avez menacés, ridiculisés…

— Menacés ? Oh, quel roi vous faites, Roland ! » Kade joignit les mains d’un air théâtral et railla en prenant des accents de fausset : « Au secours, ma sœur me menace ! » Elle baissa les yeux sur son frère, une moue de dégoût aux lèvres. « Si j’avais voulu te tuer, tu serais mort. »

Roland bondit sur ses pieds. « Tu crois ? fit-il. Quand tu as maudit le nom de notre famille…

— Espèce d’imbécile geignard, toi aussi ! s’écria Kade dont le sarcasme avait soudain cédé la place à la rage.

— Tu mens ; je n’ai jamais fait une chose pareille. C’est toi qui…

— Silence, vous deux », fit Ravenna, mais quelque chose dans son ton dit à Thomas qu’elle avait plutôt pris plaisir à la querelle.

Le frère et la sœur se fixèrent du regard un long moment. Kade, les mains le long du corps, serrait et desserrait les poings.

Crénom, il est trop près d’elle, se dit Thomas. Le chevalier albon le plus proche du roi s’était avancé doucement, prêt à le mettre d’un geste vif hors de portée de la sorcière.

Puis Roland abandonna sa sœur et se jeta dans son fauteuil. Kade lui tourna le dos et se dirigea d’un pas raide vers l’autre bout de la salle, les mains tremblantes.

« Vous n’avez pas dit quel accord vous vouliez passer, ma chère », lança Ravenna dans le silence.

D’une voix qui tenait du chuchotement, Kade répondit : « Vous me faites regretter de… » Elle n’alla pas plus loin, secoua la tête. « La loi du pays et la loi de la cour, marâtre. La loi en vigueur dans le pays préfère le premier enfant de la lignée féminine. C’est Roland. Mais la loi en vigueur à la cour préfère le premier enfant du dirigeant masculin. Et c’est moi. » Kade s’arrêta pour observer un instant tout le monde, leur silence, leur concentration.

Elle haussa les épaules. « Le petit cul de Roland est solidement vissé sur le trône. Ce qui lui donne l’avantage. Et vous asseyez votre pouvoir sur la loi du pays, marâtre. Vous avez établi votre régence sur les droits qu’elle vous accordait. La tradition vous

permet de conserver vos gardes. » Elle croisa un instant le regard de Thomas. Il le lui retourna, imperturbable. Elle poursuivit : « Mais il reste des gens qui estiment que j'aurais dû être l'héritière. »

Sans lever les yeux de son ouvrage, Ravenna répliqua : « Est-ce que vous désirez être reine, ma chère ? À quinze ans, vous avez prétendu que vous n'étiez pas intéressée. Vous avez craché sur le trône et vous avez ajouté que c'était une horreur, que vous n'en voudriez pas même si on vous l'offrait. Et, oui, il reste des gens prêts à vous y installer, du moins le temps d'assurer la succession pour un candidat plus docile.

— Cela ne vous a pas plus gênée que moi.

— Alors quelle est votre solution, ma chère ?

— Je signerai un accord dans les règles par lequel je renonce à mon droit à la couronne et à tous les biens familiaux des Fontainon. Demandez à vos conseillers de le rédiger. » Elle fit un geste éloquent en direction du roi. « Et je cesserai même de “menacer” Roland.

— Et que voulez-vous en retour ? »

Kade resta volontairement silencieuse jusqu'à ce que Ravenna levât les yeux sur elle. « La liberté pour mon vieux domaine, répondit doucement la sorcière.

— C'est impossible, souffla Roland d'une voix cassante.

— Oh, pas vraiment, fit Kade.

— Et à quoi devons-nous ce revirement ? demanda Ravenna.

— J'ai mes raisons, et vous n'avez rien d'assez important à m'offrir qui me pousserait à vous les donner.

— Mais pourquoi, ma chère ?

— Parce que j'en ai envie.

— Ce n'est guère une raison.

— Vous vous en êtes toujours contentée, vous. »

Il faut le lui accorder, songea Thomas. *Bien joué.*

Les mains de Ravenna s'immobilisèrent sur le tissu et la reine douairière fixa Kade. « Vous n'en savez pas assez pour me juger, Katherine.

— Vraiment ? Vous vous êtes toujours crue apte à me juger, vous. Ce n'est que justice.

— Vous êtes jeune, vous ne savez rien, et la vie n'est pas juste.

— J'en sais suffisamment, et la vie est ce qu'on en fait. »

Un silence suivit.

« Si vous devez rester ici, dit doucement Ravenna, il y a certaines convenances à respecter…

— Pas de conditions. Je n'en ai pas posé, moi. » Elle sourit. « Ce n'est que justice. »

La réaction de Ravenna fut tellement surprenante que Thomas mit un certain temps à comprendre qu'elle réfléchissait sérieusement au problème. « Cela n'en vaut pas la peine, madame, lui dit-il à voix basse. C'est trop dangereux.

— Fort possible », convint Kade en souriant négligemment et en tortillant une mèche de ses cheveux pâles.

Thomas s'agenouilla près du fauteuil de Ravenna afin de voir son visage. « Refusez. »

Ravenna le regarda puis observa Kade longuement. Ses yeux bleus opaques ne trahissaient aucune émotion. « J'accepte votre proposition, ma chère.

— Non, fit Roland d'une voix mal assurée. Je l'interdis. »

Ravenna posa un regard de basilic sur son fils. Il tremblait, de peur ou de colère, on n'aurait su dire. « Je ne veux pas d'elle ici », dit-il tout de même.

Un long moment, l'issue fut incertaine. Thomas s'aperçut qu'il retenait son souffle. Le solarium était silencieux, en attente, comme si chacun fixait un imprudent en équilibre au bord d'un gouffre. Même Denzil avait perdu son expression d'amusement détaché et suivait l'affrontement d'un œil fasciné.

Puis les nerfs de Roland lâchèrent. Il martela du poing le bras de son fauteuil.

« Je ne veux pas d'elle ici ! cria-t-il. Allez-vous m'écouter, à la fin ? »

Il battait en retraite. Sur le visage de Denzil passa une ombre qu'on aurait pu lire comme de la déception. Ravenna voulut prendre la parole, mais Kade l'interrompit. « Oh, allons, Roland. » La sorcière sourit. « Ce n'est pas de ma présence ici que tu devrais t'inquiéter. »

Il la regarda, l'air hésitant. « Que veux-tu dire ?

— Les tutélaires du palais sont toujours en place, répondit-elle. Je les ai sentis à mon arrivée. » Elle fronça les sourcils, la mine songeuse, et posa la main à plat sur le placage de marbre de la cheminée. Elle crispa les doigts, tirant de la pierre quelque chose de gris et d'entortillé.

La chose émergea dans une pluie d'éclats de pierre, mais sans laisser de trou dans le manteau de la cheminée. Kade la tint entre le pouce et l'index comme un gamin tenant un rat, une chose en forme d'araignée, dépourvue d'ossature, qui se débattait frénétiquement. Les yeux avaient du mal à se fixer dessus. « C'est un frid. Inoffensif. Il vit dans la pierre et se nourrit de miettes tombées par terre. Mais il ne devrait pas se trouver ici. »

Elle le laissa tomber. Il atterrit sur le plancher en bois dur avec un « floc », regagna d'un bond le foyer et disparut sous la pierre

grise grêlée comme un canard plongeant sous l'eau.

« Je dirais que les tutélaires ne sont plus à l'épreuve des fées. Vous avez un problème à résoudre, marâtre. » Kade salua l'assemblée et sortit du solarium avant que quiconque eût eu le temps de réagir.

Roland se mit debout d'un bond et alla se planter au-dessus du fauteuil de Ravenna. « Vous êtes allée trop loin cette fois, ma mère », dit-il. La protestation ne convainquit personne. Il avait la figure rouge de colère rentrée, mais il avait laissé passer l'occasion de la braver.

« Vraiment ? Qu'auriez-vous fait, vous, Roland ? demanda-t-elle comme si la réponse ne la concernait pas le moins du monde.

— J'aurais ordonné son arrestation !

— Et si elle n'avait pas voulu suivre les gardes ? Le pouvoir est relatif, *monseigneur.* » Ravenna parlait avec davantage de fougue. « Je croyais vous avoir appris cela au moins. Dites-moi que vous comprenez. »

Elle leva la tête vers lui et attendit tandis que Roland la fixait.

Denzil se prélassait dans son fauteuil sans cesser de sourire. « Vraiment, mon cousin, fit-il, c'est indigne de votre attention. »

Roland se tourna vers lui. Au bout d'un moment, il hocha la tête. « Vous avez peut-être raison. » Il revint à Ravenna, une moue méprisante aux lèvres. « Agissez comme bon vous semble, ma mère ; ce n'est pas mon affaire. »

Là-dessus, le roi se dirigea d'un pas digne vers la sortie ; son page se rua pour lui ouvrir la porte et ses chevaliers se placèrent d'un mouvement fluide autour de sa personne.

Denzil se leva et salua Ravenna, un sourire ironique aux lèvres. « Félicitations, madame. Fort bien joué. »

Ravenna posa sur lui un regard songeur. « Quel âge avez-vous, Denzil ?

— Vingt-six ans, madame.

— Et projetez-vous d'en avoir vingt-sept ? »

Le sourire de Denzil s'élargit. « J'y compte bien, madame. » Il la salua une nouvelle fois et suivit les serviteurs de Roland qui prenaient congé.

« Voilà une bonne idée, commenta Ravenna dans le vide. Pourquoi tout le monde ne s'en va-t-il pas ? »

Quand Ravenna donnait un ordre sous forme de question, on savait que son humeur avait atteint le point d'ébullition. Falaise voulut dire quelque chose, se ravisa et se leva afin que Gédéon la reconduisît hors du solarium. Les gardes et les domestiques de Ravenna allèrent l'attendre dehors.

Thomas prenait la direction de la porte lorsqu'elle le rappela.

« Restez, capitaine. »

De mauvaise grâce il fit halte, le dos tourné à la reine douairière, et attendit que tout le monde fût sorti à la queue leu leu pour pivoter.

Ravenna, qui avait repoussé son ouvrage de côté, se tenait le visage dans les mains. La lumière tremblotante de l'âtre jouait sur les mèches rousses de ses cheveux et les fils métalliques brodés dans sa robe. « Ne me regardez pas comme cela », dit-elle sans bouger.

Thomas croisa les bras. « Je ne vous regarde pas d'une façon particulière.

— Tiens donc. » Elle releva le nez et se frotta les tempes. « Si elle était ma fille, je l'aurais mariée au roi-dieu du Parscia. La guerre civile aurait été le dernier de ses soucis. »

Thomas renonça à feindre et lui montra à quel point il était en colère. Il s'appuya sur une des fragiles tables en palissandre, si déplacées à côté des sanglantes scènes de chasse qui dominaient la salle. « La guerre civile, dit-il, risque aussi d'être le dernier de vos soucis maintenant que vous l'avez laissée entrer. Avant aujourd'hui, elle exerçait sa vengeance par petits bouts, ce qui était de loin préférable à ses projets actuels. Maintenant, elle veut davantage. »

Ravenna se carra dans son fauteuil et regarda son capitaine. « Il se pourrait bien qu'elle l'obtienne, quoi que ce soit, dit-elle d'un ton sérieux. Avez-vous vu de quelle façon elle m'a traitée ? Et je crois que Roland a un instant complètement oublié la présence de Denzil. C'est une ennemie dangereuse.

— Une ennemie mortelle, peut-être. C'est une adulte à présent, non une enfant qui cherche à se venger », dit Thomas. Ravenna témoignait d'une ténacité et d'une cruauté qui auraient fait des ravages si elle avait eu le moindre goût pour le sadisme. Elle était née pour régner en monarque absolue comme d'autres pour peindre ou composer de la musique. Elle voulait ramener Kade au bercail, utiliser les pouvoirs et talents de la sorcière à ses propres fins. Il ne croyait pas Ravenna en mesure de comprendre l'amertume des blessures jamais refermées.

« Une enfant qui cherche à se venger, fit Ravenna en contemplant le feu. J'aimerais qu'il s'agisse d'une enfant qui cherche à se venger. Fulstan les harcelait tous les deux. Lorsque j'ai découvert ce qu'il avait commis… Et je ne me suis aperçue de rien jusqu'à ce qu'il eût fait de mon fils un lâche. »

C'est lorsqu'ils avaient respectivement quatorze et douze ans que Fulstan s'était le plus mal conduit envers Kade et Roland, à l'époque où Ravenna se trouvait à la frontière pendant la dernière

guerre bisrane. Thomas, alors lieutenant, était en déplacement avec elle et toute la garde. Personne au palais n'avait eu le courage d'informer la reine que Fulstan anéantissait l'avenir d'Île-Rien à travers l'héritier du trône pendant qu'elle organisait des voies de ravitaillement et forçait ses généraux à coopérer. Thomas s'était longtemps demandé si Fulstan ne savait pas pertinemment ce qu'il faisait. S'il n'usait pas de représailles à l'égard de Ravenna avec les seules armes dont il disposait. Dieu savait qu'elle était restée indifférente à tout ce qu'il avait jamais accompli par ailleurs.

À cette époque, c'était également un secret de Polichinelle que Thomas était l'amant de la reine. L'essentiel de ses conversations avec le défunt roi se limitait aux détails de l'exécution que Fulstan lui réserverait le jour où Ravenna mourrait ou se lasserait de son favori. *Il avait un don certain pour la parole. Il aurait peut-être été plus heureux comme poète que comme roi.*

« Si mes enfants étaient des bâtards, disait Ravenna, je crois que nous nous en porterions tous mieux.

— Voilà qui est parlé. Et maintenant qu'allez-vous faire ? »

Elle se mit debout et jeta son ouvrage par terre. « Il y a seize ans, quand j'ai approuvé votre affectation dans ma garde, je savais que je commettais une erreur, lança-t-elle.

— Sans doute, reconnut Thomas. Et j'imagine que cette réponse dilatoire, admirable au demeurant, même si elle détonne un peu avec votre habitude, est la seule que je vais obtenir. »

Elle le fixa un instant puis secoua la tête, le visage empreint d'une ironie désabusée. « Si j'avais une réponse, je n'aurais pas besoin de ce subterfuge. » Après un instant de réflexion, elle demanda : « Pouvons-nous faire confiance à Galen Dubell ? »

C'était tout, même s'il restait à discuter jusqu'à mourir de vieillesse. Thomas se frotta l'arête du nez. Ce n'était pas la première fois que Ravenna lui donnait la migraine. « Je crois, répondit-il.

— Vraiment ?

— Je pense qu'il ignorait tout de la venue de Kade au palais. Mais il éprouve pour elle une affection sincère, et certains vont y voir à tort de la connivence. Ce serait contre vos propres intérêts de faire partie de ces gens-là.

— Oui, nous avons besoin de lui. Braun et ses petits apprentis ne valent rien pour un travail aussi sérieux. Les sorciers que nous faisons venir de Granges et de Lodun ne sont pas encore arrivés en ville. C'est louche. Je vais dire à Renier de dépêcher d'autres messagers. » Elle marqua un temps. Elle lui tournait le dos et sa silhouette frêle se découpait devant la lumière du feu. « Je veux que vous la surveilliez, Thomas.

— J’ai cru le comprendre, fit-il sèchement. J’ai déjà pris des dispositions en ce sens. »

On frappa discrètement à la porte. « Entrez », lança Ravenna d’un ton irrité.

Apparut l’intendant qui s’était éclipsé plus tôt du solarium. « Monseigneur le Grand Ministre Aviler requiert une audience, madame.

— Oh, vraiment ? Eh bien, je suis d’humeur à le recevoir, pour tout dire. Priez-le d’entrer et ne croyez pas que je ne vous ai pas vu vous défiler tout à l’heure, Saisan. Faisons en sorte de ne pas en prendre l’habitude, hmm ? »

L’intendant s’inclina. « Oui, madame. »

Alors que le serviteur se retirait, Thomas déclara : « J’apprécie beaucoup Aviler, mais j’ai certaines affaires dont je dois m’occuper.

— Thomas ? fit-elle doucement.

— Oui ? » Il s’arrêta à mi-chemin de la porte.

« Vous êtes le seul homme de ma connaissance à ne pas m’en vouloir, me détester ni me craindre, et c’est un grand réconfort de simplement vous parler ; le saviez-vous ? »

Parce que le Grand Ministre franchissait déjà la porte derrière lui, Thomas ôta son chapeau et se fendit de son meilleur salut de cour. « Madame, tout le plaisir est pour moi », dit-il.

Sur le chemin du retour vers le corps de garde, Thomas emprunta l’immense escalier circulaire qui s’élevait dans ce qui avait été la grande salle du vieux palais deux siècles plus tôt et reliait désormais l’aile abritant la grande galerie avec les anciens bastions défensifs. La pierre grise séculaire des rampes et de la colonne centrale de soutènement était ciselée de rubans et lanières ondoyants qui se terminaient en têtes de griffons, de lions et d’animaux indéfinissables tout droit sortis de l’imagination de l’artisan. Il faisait frais dans la pénombre qu’éclairaient les lanternes de l’escalier, et on y percevait les échos lointains de l’activité bourdonnante à laquelle se livrait le reste du palais.

Thomas se demanda ce que faisait à cet instant Kade Carrion, la sorcière fée.

La première fois que Kade avait usé de son pouvoir contre la cour remontait à dix ans, un jour de fête des Saints. On la célébrait la veille du solstice d’été parce que le regroupement des fêtes de l’Église avec celles de la Vieille Foi permettait aux prêtres d’assurer les services religieux devant une assistance plus nombreuse, surtout à la campagne où la majeure partie de la population se voulait toujours païenne. Dehors, les rues de la ville

étaient noires de saltimbanques costumés, de marchands ambulants et d'une foule en liesse, pendant que dans la grande cathédrale l'évêque célébrait la messe des Saints devant la cour royale. Au plus fort du service, un chahut monstre avait éclaté. Des objets s'étaient élevés dans les airs pour aller s'écraser contre les murs. Chandeliers, instruments du culte et vitraux avaient volé en éclats. On avait assisté à une manifestation de pure sorcellerie non maîtrisée.

Le docteur Sureté, sorcier de la cour à l'époque, avait aussitôt deviné la cause du remue-ménage : Kade.

Galen Dubell, qui travaillait à la cour avec Sureté, avait admis qu'il enseignait depuis presque deux ans les rudiments de la sorcellerie à Kade. Ce qui n'était pas un grand crime en soi. Mais Kade était la fille illégitime du roi. Elle était plus âgée que Roland, et la loi de la cour lui donnait droit à monter sur le trône. Elle était aussi à demi fée, et certaines personnes du palais et du ministère avaient informé Ravenna que Kade représentait un danger depuis sa naissance. Le lendemain, Ravenna avait banni Dubell à Lodun et envoyé Kade au couvent monelite hors de la ville, en sachant peut-être qu'elle n'y resterait pas longtemps. Beaucoup s'étaient demandé à l'époque pourquoi Ravenna avait témoigné d'autant de clémence envers la fille de la maîtresse de son époux, alors que personne en Île-Rien, à l'exception d'un Galen Dubell en disgrâce, n'aurait trouvé à redire à son exécution. Mais on savait que Ravenna ne faisait rien sans raison, et réclamer une explication refusée d'avance ne servait à rien.

Dans le solarium, Ravenna avait involontairement dit « mes enfants », et Thomas ne croyait pas qu'elle incluait les deux filles mort-nées enterrées dans la crypte de la grande cathédrale. Ravenna avait voulu que Kade fût la fille futée et jolie qu'elle n'avait jamais eue, et d'une certaine façon elle le voulait toujours. Mais c'était précisément ce que cette idiote de vaillante sorcière aux yeux étranges ne serait jamais.

Un bruit de pas se fit entendre et au palier du dessus apparut Martin qui appela : « Mon capitaine ?

— Qu'y a-t-il ? » On avait envoyé Martin avec les autres gardes de la reine vérifier que le palais était sûr après la tourmente de l'Arlequin. Au vu de la mine soulagée du jeune homme, Thomas le soupçonna de vouloir repasser un problème épineux à quelqu'un autre.

« Des ennuis, mon capitaine », dit Martin alors que Thomas le rejoignait. Le jeune garde entraîna son supérieur hors du palier vers un petit couloir bordé de piliers. « Nous venons de le trouver. C'est le docteur Braun. »

D’un côté du couloir était ouverte une porte de chêne. Thomas suivit Martin dans un petit local meublé en salon qui faisait office de salle d’attente pour les hôtes diplomatiques du temps où la Vieille Salle servait pour les audiences.

Braun gisait recroquevillé sur un tapis oriental dont son sang dénaturait la couleur vive. Il gisait comme s’il avait occupé le tabouret devant le haut secrétaire lorsqu’il s’était affaissé sur le côté puis écroulé par terre.

Deux autres gardes de la reine se trouvaient sur place, Castero et Baserat. L’un et l’autre regardaient le cadavre comme s’ils cherchaient à décider qu’en faire. Thomas les dépassa et s’agenouilla près du corps. Le tapis était imbibé de sang qui giclait désagréablement sous les pas. Il souleva avec précaution la tête du jeune sorcier et vit qu’on lui avait tranché la gorge. Les bords de la plaie étaient nets, non pas déchiquetés. Elle avait été faite proprement, à l’aide d’un couteau très acéré. Le cadavre était froid et commençait à se raidir. « Qui l’a trouvé ? demanda-t-il.

— Moi, répondit Martin. Nous sommes passés devant cette porte plus tôt au cours de notre première fouille rapide et nous n’avons rien remarqué. On ne voit pas le corps depuis la porte à cause du secrétaire qui le cache. Quand nous sommes repassés tout à l’heure pour une fouille plus poussée, je suis entré pour de bon et je l’ai aperçu.

— Il est froid, il doit donc être là depuis avant la fouille, mon capitaine, ajouta Baserat.

— Oui, et on a dû le tuer ici », convint Thomas. Le tapis en apportait amplement la preuve. Braun était parti de la galerie, il retournait au bastion du Roi et il avait dû entrer dans le petit salon pour parler à quelqu’un. Quelqu’un qui était passé derrière lui à un moment donné durant la conversation et lui avait adroitement tranché la gorge.

« Qu’est-ce qui se passe ? »

Thomas releva la tête et reconnut le Grand Ministre Aviler, debout dans l’encadrement de la porte, qui les regardait d’un air méfiant. Il ne fallait pas s’étonner que l’audience du Grand Ministre avec Ravenna n’eût guère duré ; étant donné l’humeur de la reine douairière, il avait dû pour le moins tourner vite court. « À première vue, on dirait un mort, répondit Thomas.

— C’est ce que je constate. » Aviler pénétra dans la pièce en balayant le plancher de sa longue robe d’apparat, sans cesser de tenir prudemment à l’œil les autres gardes. *Et pour cause,* songea Thomas, car il pouvait s’agir d’un flagrant délit de meurtre comme l’espérait visiblement à moitié le nouveau venu. Martin et ses collègues, qui devaient toujours se demander s’ils avaient manqué

à leur devoir et n'appréciaient pas d'avoir Aviler comme témoin, ne faisaient assurément que renforcer cette impression par leur attitude hostile autant que coupable.

Le Grand Ministre s'approcha du bord du tapis imbibé de sang et s'arrêta, les sourcils froncés, lorsqu'il lui parut évident que la mort remontait à plusieurs heures. « Braun, s'étonna-t-il en reconnaissant le jeune sorcier. Qui l'a tué ?

— C'est une bonne question. » *Pourquoi ? en est une autre,* se dit Thomas bien qu'il fût en mesure de deviner au moins une partie de la réponse. *Pauvre gars. D'après lui, ce n'était pas important…*

6

L'atmosphère sentait la pluie. Assise sur la saillie du troisième étage du bastion Nord, adossée à un marsouin de pierre, Kade observait le ciel. Les nuages étaient gris et lourds, bien que le soleil perçât de temps à autre par des trouées. De l'autre côté du dédale de cours pavées et de jardins bien ordonnancés sous ses pieds se dressaient les hauts murs et le toit à la pente raide de l'aile de la Galerie, plus moderne et claire dans sa conception que le bastion massif derrière elle. La journée était fraîche et un vent humide lui ébouriffait les cheveux.

Elle sentait les tutélaires. Ils s'étendaient du pied des murs extérieurs jusque loin au-dessus du palais, formant un dôme invisible constamment changeant. Des années plus tôt, Galen Dubell lui avait montré comment se servir de la poudre gascogne à base de bois de cerf et d'yeux de crabe pour voir la couronne de lumière qui indiquait leur présence, et comment se servir de cendres ou de paillettes de charbon de bois pour suivre leurs déplacements. Le mauvais temps avait tendance à les rapprocher de la terre ; voilà peut-être pourquoi ils lui paraissaient interférer aujourd'hui dans ses pensées.

Le frid avait dû se glisser par une des brèches qui se produisaient naturellement entre les tutélaires. Si elle était tombée à l'aveuglette sur l'un d'eux, la pauvre créature inoffensive se serait fait dévorer sur-le-champ. Si les déplacements des tutélaires se ralentissaient, le frid – tout comme le golem, d'ailleurs – avait donc peut-être bénéficié d'un coup de chance et pu se faufiler. Braun, le nouveau sorcier, avait peut-être montré autant d'incompétence à entretenir les tutélaires depuis la mort du docteur Sureté qu'à se défendre contre son assassin. Galen Dubell n'était revenu que depuis une journée : un laps de temps bien court pour regagner le terrain perdu quand il s'agissait d'une structure aussi immatérielle et complexe que les tutélaires.

Quelle que soit la manière dont il était entré, Kade soupçonnait fortement qu'on avait envoyé le golem pour elle. Elle comptait suffisamment d'ennemis dans les cours de Féerie, sans même parler de ceux parmi les sorciers mortels. Nombre de fées convoitaient les châteaux de Moire, en particulier Knockma, et Kade avait la ferme intention de ne pas y renoncer.

Quelqu'un qui circulait dans les jardins en contrebas lui rappela

qu'on la suivait, mais le passant ne leva pas la tête. Kade avait faussé compagnie aux hommes qui la surveillaient, même s'ils devaient savoir qu'elle se trouvait quelque part dans ce bastion. Aucune importance : tout ce qu'elle désirait, c'était rester un moment seule.

Revoir Roland et Ravenna avait rouvert tout un album de souvenirs désagréables. *Il a prétendu devant moi que j'avais maudit le nom de notre père, comme si rien ne s'était jamais passé. Comme si je ne l'avais pas retenu pendant que lui priait le dieu de l'Église de le faire mourir,* songea-t-elle. Roland n'était son cadet que de deux ans ; il se rappelait forcément.

Fulstan avait toujours empoisonné leur existence de sa présence redoutable, mais c'est durant les longues absences de Ravenna de la cour dans les dernières années de la guerre bisrane qu'il s'était montré le pire. Les souvenirs que Kade gardait de cette période étaient particulièrement précis. Le jour où Fulstan avait battu à mort un serviteur de Roland, un gamin pas plus âgé que le prince de dix ans. *Par tous les dieux, comment Roland pourrait-il oublier cette horreur ? Les petits os qui se brisent…* En proie à une terreur panique, Roland avait renvoyé ses autres jeunes serviteurs, jusqu'à ses pages, des fils de la haute noblesse censés grandir avec lui afin de devenir ses compagnons et conseillers. Fulstan l'avait laissé faire parce que Roland se retrouvait du même coup tout seul. *En dehors de moi,* songea Kade. Avec le recul, elle comprenait qu'ils auraient dû s'en ouvrir à quelqu'un, que Roland aurait pu envoyer une lettre à Ravenna… Fille de la maîtresse surnaturelle et méprisée du roi, Kade avait moins le choix, mais pas plus que Roland elle ne croyait à un monde en mesure de les aider.

Pour la loi du pays et contrairement à celle de la cour, même un souverain était responsable de sa conduite, mais Fulstan avait été prudent. Il avait choisi les Cisternains pour garde personnelle au lieu des Albons, se débarrassant du même coup de la présence importune d'un précepteur de l'ordre. Il n'avait jamais rien fait à Roland qui se voyait de l'extérieur. Il s'était entouré de sycophantes et d'amis intimes et avait semé la terreur parmi les femmes du palais.

Longtemps il s'était méfié de Kade ; peut-être espérait-il autant qu'il craignait que sa mère Moire revînt la réclamer. Il traitait sa fille avec mépris, il la vilipendait, la tournait en ridicule devant la cour, mais il ne la touchait jamais. Jusqu'à ce jour de son quinzième printemps, lorsqu'il l'avait coincée dans un angle de sa chambre de jeune fille et lui avait dit qu'avec l'âge elle devenait un peu moins laide…

Le lendemain, c'était le solstice d'été et l'épisode du jour des

Saints à la cathédrale. On l'avait bannie au couvent, et six mois plus tard Fulstan mourait.

Kade jura tout bas, s'arracha au passé pour retrouver la journée ennuagée et le vent qui soulevait ses cheveux fins. *Il ne sert à rien d'y repenser ; c'est de l'histoire ancienne. Si Roland t'en veut parce que tu l'as abandonné, c'est lui que cela regarde. Tu étais une prisonnière qui s'est évadée de sa cellule et tu as saisi la première occasion qui s'offrait.* Du moins, c'est ce que Galen Dubell lui avait dit deux ans plus tôt à Lodun.

Par la fenêtre ouverte à quelques pas de là, le long de la saillie, lui parvint le grincement d'une porte qu'on ouvrait puis, un instant plus tard, le choc assourdi d'un objet pesant qu'on déplaçait. *C'est Galen,* se dit Kade qui se releva doucement le long du mur et se tint debout sur la saillie. Les serviteurs ne déplaçaient jamais rien. Elle enjamba le cadre aux ornements délicats de la fenêtre et passa sur le rebord en bois. Galen Dubell, dans un angle de sa chambre, empilait des tas de livres sur un coffre solide. Une fois qu'il eut terminé, il se redressa avec un soupir, se retourna et la vit. « Kade. »

Il gardait une expression neutre gênante. Elle s'interrogea sur son manque de réaction. Même si elle n'était jamais tombée d'une hauteur suffisante pour se faire mal, il détestait la voir marcher sur des corniches. « Je vous ai écrit pour vous informer que je revenais, dit-elle. N'avez-vous pas reçu la lettre ?

— Non, je ne l'ai jamais reçue, répondit-il lentement. J'aurais essayé de vous en dissuader.

— Vous m'avez dit que je devais affronter ma colère, que cela m'aiderait à m'en débarrasser. J'imagine que ce n'était pas exactement le fond de votre pensée. » Kade parlait le cœur serré. Elle qui avait cru raisonnable et sage sa décision de revenir au palais afin de se mesurer à son passé…

« Je ne connaissais peut-être pas le fond de ma pensée. » Il souriait presque. « J'ai sans doute trop pris l'habitude des vieillards qui préfèrent discuter qu'agir. Mais, si c'est ta solution, je te souhaite bonne chance.

— Mais vous ne voulez pas vous engager avec moi », dit-elle en songeant : *Avec quel calme j'ai prononcé ces mots.* L'encadrement de bois de la fenêtre était rugueux sous sa main et elle s'aperçut qu'elle l'agrippait avec force.

Il ne détourna pas le regard mais soutint le sien d'un air grave. « C'est peut-être préférable. »

Ce n'était pas ce qu'elle voulait entendre. Elle avait voulu le pousser à bout dans l'espoir qu'il lui répliquerait : *Ce n'était pas du tout le fond de ma pensée, espèce de petite idiote ; maintenant tu vas*

cesser de t’apitoyer sur ton sort et me descendre de cette fenêtre.

« Il va se passer quelque chose ici, Kade, disait-il. J’ignore encore de quoi il s’agit, mais je dois avoir les mains libres pour m’en occuper. »

Et ne pas vous faire bannir une deuxième fois à cause de moi. « Je sais. C’est un dénommé Grandier.

— Que sais-tu de lui ?

— Il a essayé de vous tuer.

— Il a échoué. »

Elle secoua la tête, tâcha d’oublier sa colère. « Les fées de rang inférieur ne prononcent même pas son nom. Elles ont davantage peur de lui que de moi. Celles des cours supérieures affirment n’en avoir jamais entendu parler, mais c’est de la comédie. Elles ne me diraient pas la vérité, de toute façon.

— Il est en ville, peut-être plus près qu’on ne l’imagine. Le docteur Braun a été tué la nuit dernière. Je suis sûr que Grandier y est pour quelque chose, ce qui signifie qu’il doit avoir déjà quelqu’un dans la place. Ton aide pourrait m’être utile, mais je n’ose pas l’accepter. Comprends-tu ?

— Oui ; enfin, je suppose.

— Et tu dois me donner ta parole que tu ne feras de mal à personne ici, même si on te provoque. »

Kade ne pouvait plus le regarder. Sa voix se fit plus dure qu’elle ne le voulait. « Vous savez que je ne peux pas promettre une chose pareille. » Elle se dégagea de la fenêtre et entreprit de suivre la saillie jusqu’à un balcon à l’abandon. Derrière elle, il lança avec un soupçon de son irritation d’autrefois : « Sois prudente, bon sang ! »

Les gardes la repérèrent à nouveau alors qu’elle avait regagné le rez-de-chaussée et franchissait la porte qui donnait sur la cour des Roses. Kade prit sa jupe à la main et courut sur un des sentiers pavés entre les parterres de fleurs. Au moment où elle atteignait le mur de la cour, elle entendit des masses lourdes enfoncer les buissons épineux peu résistants. Le mur était rugueux, grêlé de trous, aussi l’escalada-t-elle sans peine. Arrivée au sommet, elle se tapit dans l’enchevêtrement de plantes grimpantes et jeta un bref coup d’œil à la ronde. Ainsi qu’elle l’avait vu depuis son perchoir, le secteur compris entre le bastion et les hauts murs de l’aile de la Galerie était un dédale de jardins et de cours entrecroisés, certains anciens et familiers, d’autres récemment ajoutés. Elle courut d’un pas léger le long du mur, sauta à une intersection sur un autre mur plus étroit et reprit sa course. Elle entendit un glapissement et un fracas lorsque les plantes grimpantes du premier mur cédèrent sous le poids d’un poursuivant. Elle se retourna pour jeter un coup d’œil, mais son jupon de dentelle se prit dans une chantepleure à

tête de lion de la gouttière fixée au mur, lui faisant perdre l'équilibre et la contraignant à sauter.

Elle atterrit lourdement sur un tas de feuilles amassées au râteau. Elle se trouvait dans un long jardin de forme irrégulière à la pelouse tondue et aux plates-bandes débordantes de fleurs, dont la majeure partie vagabondait hors de vue derrière le mur et des haies de protection.

Kade se remit debout et se dirigea sans hâte vers la fontaine moussue au détour du mur, prête à s'amuser un peu lorsque ses poursuivants la rattraperaient.

Elle s'arrêta près de la fontaine où l'eau jaillissait de cruches dans les mains de nymphes de pierre et remua les orteils dans l'herbe fraîche. Le jardin s'évasait à partir de ce point, devenait plus large, plus impressionnant qu'elle ne l'avait cru de prime abord. Sur la vaste pelouse se dressaient des bouquets d'ifs taillés en remparts miniatures hérissés de tours, qui enceignaient à demi la grande mosaïque circulaire d'un imposant cadran solaire. Il lui fallut un moment pour remarquer l'homme et la femme assis sur un banc sous une tonnelle de chèvrefeuille à quelques pas de là ; le gazouillis de la fontaine avait couvert leurs voix. La reine Falaise et Denzil.

Falaise vit Kade presque au même instant. Elle se leva, libéra sa main d'une secousse de l'étreinte de Denzil et se précipita vers elle. Kade, qui avait davantage l'habitude de prendre les gens à l'improviste que l'inverse, resta figée sur place, les yeux écarquillés.

La reine s'arrêta à quelques pas d'elle, hésita. « Madame Katherine… euh, Kade ? » Vêtue d'une robe rose et nacrée, elle serrait un petit livre entre ses doigts aux phalanges blanchies. À l'instar de la plupart des femmes de l'aristocratie, elle était hors d'haleine suite à l'effort d'avoir marché vite dans le jardin. Falaise n'avait pas pleuré, mais on lisait un tel accablement dans ses yeux bleus que cela revenait au même.

Kade se sentit l'air bête. « Oui ? fit-elle dans l'espoir d'amener une explication.

— Nous avions un rendez-vous », dit Falaise avec un peu de désespoir dans la voix.

Kade comprit que la reine ne voyait pas en elle une sorcière ni la sœur démente de son époux, mais seulement une autre femme. « Un rendez-vous », répéta-t-elle obligeamment en hochant la tête.

Denzil les rejoignit et reprit le bras de Falaise. La reine tressaillit et laissa tomber son livre qui manqua de peu la fontaine. Kade se pencha aussitôt afin de le sauver de l'herbe mouillée.

« Un autre rendez-vous, madame ? » fit Denzil. Il affichait un

sourire confiant et amusé. Un bref éclat de soleil qui troua le ciel nuageux illumina ses cheveux blonds, le bleu pastel de son pourpoint, les pierres précieuses ornant son épée. Falaise et lui formaient un couple magnifique.

La reine hésita encore. « Oui, je…

— Je suis en retard, dit Kade en essuyant la saleté de la reliure en basane du petit livre.

— Oui, c'est vrai », confirma aussitôt Falaise. Elle s'écarta de Denzil avec raideur.

Il gloussa et s'inclina légèrement pour faire comprendre qu'il l'autorisait à lui fausser compagnie. « Je vous laisse donc à votre rendez-vous. »

Son arrogance était trop ostensible pour que Kade s'abstînt d'en rajouter. « Comme vous dites », fit-elle.

L'air moqueur et amusé, il la fixa dans les yeux et s'inclina. « Madame. »

Elles le regardèrent traverser le jardin vers la porte derrière les haies. Kade ne connaissait pas très bien Denzil. On l'avait introduit à la cour peu avant qu'elle n'en partît. Il s'était attaché à la personne de Roland aussitôt après.

Il n'y avait rien qu'elle détestait davantage que les gens qui ne la prenaient pas au sérieux.

Falaise s'assit sur le bord de la fontaine sans se soucier des dégâts que la mousse ferait à ses jupes de soie damassée.

Si près de la reine, Kade prit soudain conscience que l'escalade sur la saillie du bastion et sa chute dans les feuilles n'avaient pas arrangé sa robe. Mais sa saleté taperait certainement sur les nerfs de Ravenna, et elle décida de laisser sa tenue se dégrader autant que le permettaient les convenances. « Où sont vos gardes ? demanda-t-elle à Falaise.

— Je suis dans mon jardin privé. Quand j'accorde des audiences ici, ils attendent à la porte. J'ai soudoyé mes dames de compagnie pour qu'elles descendent à la grotte.

— Pourquoi n'avez-vous pas appelé les gardes ?

— Cela n'avancerait à rien. »

Falaise affichait le calme de qui vit dans le malheur depuis longtemps et s'attend à y rester. « C'est difficile, dit Kade, pour quelqu'un de faire des avances quand un grand nombre d'hommes patrouillent à sa recherche comme s'ils voulaient le tuer. Ce sont des gardes de la reine ; même Roland ne peut pas leur ordonner de partir quand ils vous protègent. »

La reine secoua la tête d'un air las. Le vent jouait dans ses mèches et ses rubans. « Il ne s'agit pas de cette sorte d'avances.

— Peu importe la sorte. Tout se passait bien pour les dames de

compagnie de Ravenna quand… » *Quand mon père…* « quand c'était nécessaire, termina-t-elle, mais Falaise ne remarqua pas la défaillance.

— Il ne me laisserait pas les appeler.

— Faites-le quand même.

— Pour vous, c'est facile à dire. » Falaise eut des gestes d'impuissance que les manches bouffantes de sa robe masquèrent en partie.

Kade l'observa un instant puis s'assit près d'elle sur le bord de la fontaine. « Pas toujours. »

Mais Falaise ouvrit le livre posé sur ses genoux et en tourna éperdument les pages. Tendant le cou, Kade vit qu'on ne les avait pas imprimées mais écrites, et d'une main moins habile que celle d'un greffier professionnel. De la poésie, soupçonna-t-elle, et qui n'était sûrement pas de Roland. Falaise referma le livre dans un claquement. « Comment dois-je vous appeler ? demanda-t-elle tout à coup. Katherine ou Kade ?

— Kade.

— Kade. Est-ce que vous vous êtes déjà changée en oiseau ?

— J'y ai songé, mais j'ai décidé que je voulais vivre. » Il lui vint à l'esprit que Falaise n'était guère poltronne. Denzil avait dû la traiter sans ménagement. Sans doute la plupart des hommes qui avaient autorité sur elle la traitaient-ils sans ménagement. « Les sorciers humains ne peuvent pas changer de forme, à moins qu'ils ne tiennent pas à retrouver leur apparence normale. La plupart des fées le peuvent, mais je ne me suis jamais trouvée dans une situation assez urgente pour tenter l'expérience.

— C'est dommage. Ce doit être merveilleux de se transformer et de s'envoler. »

Elles restèrent un moment sans parler ; même les oiseaux ne troublaient pas le gargouillis de la fontaine. Puis Kade se rappela un détail. « Qu'entendiez-vous, lui demanda-t-elle, quand vous avez dit que Denzil ne faisait pas cette sorte d'… »

Un homme déboucha au pas de course de derrière une des haies d'ifs et vint vers elles. Il se jeta aux pieds de Falaise avec tant d'enthousiasme que Kade dut s'écarter en catastrophe pour éviter d'être culbutée dans la fontaine.

Avec plus de grâce que la sorcière, Falaise conserva son équilibre. « Aristofan, je vous en prie… » fit-elle avec irritation.

Le jeune homme à genoux était beau avec ses cheveux brun roux et ses yeux marron avides. Il portait un habit de cour bleu et gris et avait perdu son chapeau à plumes durant sa course sur la pelouse. « C'était lui, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi vous ne vouliez pas que je vienne vous voir aujourd'hui. Il faut me dire ce qu'il

vous veut. »

Kade baissa les yeux sur sa propre personne afin de s'assurer qu'elle n'était pas devenue invisible par mégarde.

« Non, je ne peux pas, je vous le répète. » Falaise parlait d'un ton ferme, pourtant elle lui caressa les cheveux. « Je vous assure, tout va bien.

— Ne vous occupez pas de moi, fit Kade. Je vais attendre ici, d'accord ? »

Aristofan serra la main de la reine avec ardeur. « N'avez-vous donc pas confiance en moi ? Je ferais n'importe quoi pour vous.

— Parfois, je suis près de le croire. »

Un des hommes qui suivaient Kade apparut en haut du mur, la repéra et adressa un signe à ses compagnons derrière lui.

« Bon, dit Kade, je dois m'en aller avant qu'on m'accuse de vous retenir prisonnière et qu'on fasse entrer deux ou trois canons.

— S'il vous plaît ? » Falaise leva la tête vers elle. « Vous ne direz rien ?

— Je ne suis au courant de rien. » Kade voulut partir, puis s'arrêta et se retourna vers la reine. « Si vous devez parler à quelqu'un, parlez à Ravenna. »

Falaise baissa les yeux sur la tête d'Aristofan, la mine lasse et préoccupée.

Afin d'éviter les gardes de Falaise, Kade quitta le jardin en passant par-dessus le mur derrière la haie en forme de rempart. Elle ne tenait toujours pas à ce qu'on la suivît, et elle reprit pied sur le sentier qui partait du jardin de la reine seulement une fois hors de vue de l'entrée. Le sentier serpentait entre des jardins d'herbes aromatiques enceints de murs avant de déboucher brusquement sur l'espace pavé sous les terrasses de l'aile de la Galerie. La pierre lisse des murs, jaune beurre, devait briller comme de l'or en plein soleil. Elle gravit les marches, longea la terrasse, contempla le spectacle de la pelouse onduleuse, des arbres, des faux temples en ruine et s'interrogea sur Galen Dubell.

Je ne vais pas rester les bras croisés comme une empotée pendant qu'il combat seul cette canaille bisrane d'Urbain Grandier. Est-ce là ce qu'il attend de moi ? Non, impossible, conclut-elle. C'était inimaginable. Si elle se conduisait de cette façon ridicule envers les rares amis qu'elle comptait, elle aurait aussi bien pu rester dans son couvent et s'épargner des années d'ennuis. *Galen n'est pas un imbécile. Grandier l'a pris une fois au piège ; il pourrait recommencer. Il sait qu'il a besoin d'aide ; il ne peut pas la demander, c'est tout.*

Elle s'arrêta, fit courir d'un air méditatif un orteil sur un motif du dallage. Elle en avait assez d'être suivie.

Kade ferma les yeux, tira un enchantement de l'atmosphère

humide et de la rosée dans l'herbe, l'entrelaça du soleil de l'après-midi qui filtrait à travers les nuages et s'en couvrit comme d'une couverture dissimulatrice. Si on la voyait, on la prendrait pour un autre courtisan, un serviteur, toute personne qu'on s'attendait à trouver en ces lieux.

Elle aiderait Dubell et elle avait une petite idée de la façon dont elle allait s'y prendre.

« Eh bien, nous avons perdu notre temps », dit Thomas à Lucas. Ils venaient de finir d'interroger le dernier des apprentis et serviteurs du docteur Braun et n'avaient rien obtenu qu'une confession pleurnicharde du chambellan de soixante ans à propos d'un détournement de quelques sous sur les fonds domestiques.

Durant l'interrogatoire, Lucas s'était amusé à faire sauter d'une pichenette une petite dague de botte d'une main à l'autre ; cette fois, il l'envoya se planter dans la table avec un bruit mat. « Alors, qui a tué le pauvre diable ? Le chambellan ? »

La pièce était humide et il y faisait trop chaud malgré la fenêtre ouverte. Thomas se leva de la table couverte de papiers et gagna avec agitation le petit balcon en déboutonnant le haut de son pourpoint. De sa position élevée, il avait vue sur la salle où traînaient les domestiques, où se retrouvaient les gardes après leur service et où se concentrait essentiellement la vie du poste des gardes de la reine. Il s'adossa au pilier rugueux dans l'angle du balcon. « Il est trop petit, répondit-il. Braun était assis à un secrétaire de greffier et le tabouret est beaucoup plus haut qu'une chaise ordinaire. L'égorgeur du bon docteur faisait au moins ma taille. Le vieux chambellan est tellement voûté qu'il n'aurait jamais pu y arriver. »

Dans la salle dallée en contrebas, certains hommes s'étaient débarrassés de leur pourpoint afin de ferrailler contre des silhouettes de bois ou les uns contre les autres. Les gardes se battaient entre eux à la moindre occasion. Seul un entraînement constant leur permettait de rester en pleine forme pour les vrais duels, lesquels étaient d'ordinaire extrêmement brefs, suivant les talents respectifs des adversaires, et se terminaient régulièrement par un mort ou un estropié. Tous se servaient de leur épée de duel plutôt que des armes émoussées souvent utilisées pour l'exercice, et il fallait toute l'habileté des combattants pour qu'aussi peu de sang fût versé. Il y avait moins d'hommes en quartier libre que d'habitude ; on avait doublé tous les postes de garde et toutes les relèves dès la nuit tombée.

Depuis le début de la matinée Thomas sentait une tension ambiante qui ne pesait pas la veille. Nul n'ignorait le danger des

ténèbres et des lieux déserts, mais le palais avait toujours représenté un abri sûr contre tout ce qui n'était pas adversaire humain. On avait renvoyé aujourd'hui à leurs familles deux gardes cisternains dans des cercueils, les premières victimes d'une guerre aussi nouvelle qu'incertaine. La cour avait fini par daigner prendre conscience du péril, et on avait désormais droit à des griefs, à des crises de nerfs bénignes et à des questions agressives demandant pourquoi personne ne faisait rien.

« Si vous voulez jouer au plus malin, nous ne pourrons arrêter personne », fit observer Lucas.

Le pilier auquel s'adossait Thomas arborait encore le trou creusé neuf ans plus tôt par la balle qui avait mis un terme à la carrière de son prédécesseur. Il gratta la partie abîmée d'un doigt songeur. « On cherche un égorgeur qui attaque par surprise un homme par-derrière, dit-il, mais qui a pourtant des scrupules à voler. » Braun portait une quantité non négligeable de bijoux de cour, dont une médaille souvenir de Lodun incrustée de diamants et plusieurs pierres précieuses que lui avaient autrefois offertes certains protecteurs fortunés. On avait tout laissé sur le cadavre. « Ce qui élimine la plupart des serviteurs mais fait porter les soupçons sur toute la noblesse du palais. Et sur Grandier. »

Lucas appuya sa chaise contre le mur de plâtre jauni derrière lui. « Toujours Grandier. Qu'est-ce que Braun détenait d'important au point de pousser Grandier à le tuer ?

— Des renseignements. » Ce qui fit souhaiter à Thomas que les secrétaires se dépêchent de traduire les documents rendant compte du procès de Grandier en Bisra. On savait si peu de choses sur l'homme, et il voulait tirer parti du moindre atout, aussi maigre fût-il.

« Aah. Braun a vu quelque chose…

— Ou s'est rappelé quelque chose. Il a voulu me parler la nuit dernière mais Denzil nous a interrompus.

— Coïncidence ? »

Thomas se retourna pour lui jeter un coup d'œil. « Quelle coïncidence ? Braun qui voulait me parler ou Denzil qui nous a interrompus au moment crucial ?

— Nous n'aboutirons nulle part si vous persistez à poser de nouvelles questions. » Lucas lança un regard bref vers la fenêtre qui donnait sur la ruelle étroite entre la maison et le mur de pierre du vieil arsenal. « La moitié du palais prétend que c'est la sorcière.

— Pas une mauvaise idée, sauf qu'elle se trouvait déjà dans la galerie en train de jouer une mauvaise comédie devant toutes les personnalités de la ville quand j'ai vu Braun vivant. Le cadavre était froid depuis longtemps quand elle est partie. » Thomas

secoua la tête. Elle était aussi trop petite. « Aujourd'hui elle a semé ses gardes dans le jardin de la reine. L'un d'eux m'a fait son compte rendu il y a une heure.

— Que faisait-elle là-bas ?

— Elle s'entretenait avec la reine, semble-t-il.

— Huh. Qu'est-ce qu'il va en résulter, d'après vous ?

— Pas grand-chose. » Thomas sourit. « Ils ne peuvent pas bannir Falaise. »

Lucas resta un moment silencieux. « Votre cher ami le Grand Ministre Aviler laisse entendre que c'est un garde de la reine.

— Voilà une idée qui nous avance beaucoup. Où a-t-il bien pu aller la chercher ? »

Lucas haussa les épaules. « Comme d'habitude. Les murmures allaient bon train à propos de Braun, certains lui ont reproché son incompétence au moment où vous tentiez de sortir Galen Dubell de la maison de Grandier. Braun n'est jamais arrivé à la cheville du vieux docteur Sureté.

— Alors il y en a un qui s'est chargé d'éliminer le fâcheux ? Peu probable. » Mais Gédéon avait dit quelque chose là-dessus la veille au soir. Une image désagréable se forma dans l'esprit de Thomas. Braun, incapable de le retrouver dans la galerie bondée, arrête un garde de la reine anonyme dans un escalier désert. Il lui demande de porter un message à son capitaine, entre dans un salon tranquille afin de se servir de l'écritoire… Mais Thomas avait toujours tenu Braun pour un individu pitoyable, et on avait froidement supprimé le jeune sorcier d'une manière qui cadrait mal avec l'hypothèse d'un garde assassin sous le coup de la colère. Et puis Braun était un sorcier et il disposait sûrement de moyens de se défendre ; il aurait pour ainsi dire fallu le surprendre par-derrière…

La porte grinça lorsqu'un serviteur l'ouvrit pour introduire Éphraïm, le vendeur de chansons dépenaillé doublé d'un espion professionnel.

« De bonnes nouvelles ? » demanda Thomas tandis que le vieillard souriait et saluait les deux hommes.

Éphraïm ôta son chapeau de toile et se mit à le pétrir tout en répondant. « Si on peut dire, mon capitaine. C'est toute une histoire. Le petit Gambin est mort, vous voyez. »

S'il s'est fait trancher la gorge à la même heure que Braun hier soir, je prends ma retraite, songea Thomas. « Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Dès le début, deux de mes gars ont suivi Gambin pour voir s'il nous mènerait pas au type qui l'a engagé, et il leur a fait faire une belle balade, mon capitaine, mais il a fini par revenir du côté du palais pour entrer dans la maison de Lord Lestrac. » Éphraïm

hésita. Non par inquiétude, mais plutôt comme s'il s'efforçait encore de faire le tri sous son crâne. « Au bout d'un moment, il est ressorti ; mes gars l'ont suivi pendant qu'il regagnait tranquillement ses pénates et ont attendu devant chez lui, vu qu'ils avaient pas d'autres instructions. Ce matin à l'aube débarque une jeune femme, elle entre et se met à hurler. Les gars se sont dit qu'il fallait aller voir de quoi il retournait, et, comme Gambin les connaissait ni l'un ni l'autre, ils pouvaient toujours raconter qu'ils étaient des passants. Ben, ils ont pas eu grand-chose à raconter vu que Gambin était mort, vous voyez, et sans aucune trace de blessure sur lui.

» Quand je suis arrivé, j'ai fait chercher une bonne femme qui demeure à la Croix-du-Philosophe et connaît un peu ces histoires-là ; d'après elle, ça ressemblait à un méchant sort qu'on lui aurait jeté, mais moi j'ai jamais entendu dire que Gambin avait fricoté avec des sorciers. À son avis, c'était sûrement dans quelque chose qu'on lui a donné, une babiole, qu'était ensorcelé pour assassiner le gamin une fois que son employeur aurait plus besoin de lui et voudrait pas qu'on pose de questions. Ça coûte plus cher pour qu'elle recherche la babiole, et je me suis dit que vous préféreriez que vos hommes le fassent, alors j'ai fermé la maison au verrou et je suis venu ici.

— Vous avez agi au mieux, fit Thomas. Demandez qu'on vous serve à boire, et c'est le trésorier qui a votre salaire. »

La courbette d'Éphraïm manquait de raffinement mais non de sincérité. « Oh, bien aimable de votre part, capitaine. »

Une fois l'espion parti, Lucas résuma : « Bien, bien. Lord Lestrac est notre mystérieux auteur de fausses lettres, et on a réduit Gambin au silence de la même façon que, d'après vous, le docteur Sureté et Milam. Un rapport avec Grandier ?

— Peut-être. » Le stratagème des lettres rappelait les subterfuges aussi astucieux qu'inefficaces auxquels se livraient notoirement les amis de Denzil dans le seul but de lui plaire ; le duc les laissait en subir les conséquences avec indifférence. « On dirait presque qu'il y a deux hommes distincts à l'œuvre, ou deux factions. Grandier avec sa sorcellerie et quelqu'un d'autre qui nous empoisonne la vie. Gambin a été embauché par le deuxième homme et, quand il est devenu un danger, Grandier l'a tué.

— À condition qu'ils travaillent ensemble. Ce n'est peut-être pas le cas. » Lucas haussa les épaules. « Impossible de savoir. »

Thomas se mordilla les lèvres d'un air songeur et passa en revue les solutions. « Vous allez envoyer des hommes fouiller la maison de Gambin et récupérer son cadavre, dit-il. Je veux l'avis de Dubell sur sa mort.

— Charmante attention. » Lucas se mit debout. « Vous savez, Lestrac est aussi un ami de Denzil, si je ne me trompe. Je crois que le bon duc d'Alsène prend à sa charge l'entretien de sa maison.

— C'est vrai. Et les gardes du roi l'ont fouillée il y a deux jours. Ils n'ont rien trouvé. » La maison de Lestrac faisait partie d'un groupe de presbytères pour résidents royaux bâtis contre le mur ouest du palais, côté extérieur. Lestrac était un jeune aristocrate débauché sans terres, un instrument parfois utile entre les mains de Denzil mais guère davantage. Il n'avait jamais été mêlé d'assez près à la moindre intrigue de Denzil pour qu'on l'expédiât au cimetière des traîtres en dehors de la ville, mais il aidait le cousin de Roland à répandre des rumeurs et des mensonges. Au bout d'un moment, Thomas secoua la tête. « Même si on établit un lien entre un ami de Denzil et Grandier, cela ne prouvera rien aux yeux de Roland. Pour le convaincre, il faudrait prendre Denzil l'épée au clair au-dessus de la couche royale, et je ne suis même pas sûr qu'il y croirait.

— Lestrac aurait tâté de la magie noire du temps où il menait une vie de bâton de chaise, et il aurait pactisé avec des démons, comme Grandier. C'est peut-être lui qui a eu l'idée des lettres, et peut-être lui qui a tué Gambin, dit Lucas.

— J'ai entendu dire qu'il en avait tâté, mais jamais qu'il avait obtenu de résultats aussi probants. Si nous retrouvons la babiole ensorcelée, nous saurons. Qu'on fasse bien attention à tout objet de valeur sur le cadavre de Gambin. À la place de Grandier, j'aurais placé le sortilège dans le salaire qu'on lui a remis. » Thomas marqua un temps. « J'irai voir Lestrac moi-même. »

Lucas fronça les sourcils. « Allez-vous emmener Dubell avec vous ?

— Il est toujours sous la menace de Grandier et je ne suis pas sûr de vouloir lui faire courir des risques. Il représente peut-être la seule protection du palais.

— Donc vous allez chez Lestrac où se cache Grandier, et il vous tue parce que Galen Dubell reste à l'abri ici. Vous trouvez cela sensé ?

— Le plan n'est pas parfait, je le reconnais. Je vais emmener un des apprentis de Braun. Ils ne sont pas complètement inutiles.

— Ou alors emmenez-moi. »

Kade Carrion était assise à la fenêtre, parfaitement calme, l'ourlet effiloché de sa robe coincé sous ses pieds. Son arrivée sans qu'aucun d'eux ne l'entendît était incroyable ; son attitude donnait à penser qu'elle pouvait être là depuis une heure.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? » demanda Lucas en portant la main à son épée.

L'expression de la jeune femme disait qu'elle doutait de sa santé mentale. « J'écoute. Vous allez maintenant me demander ce que j'ai entendu, à quoi je répondrai sûrement “suffisamment”. Ne pourrions-nous pas nous dispenser de tout cela ? »

Lucas regarda son capitaine et haussa un sourcil interrogateur. Thomas secoua posément la tête. « Vous emmener où ?

— Chez je ne sais pas qui où Grandier se cache selon vous. »

Thomas s'adossa contre le pilier et croisa les bras. « Pourquoi voulez-vous y aller ? »

Elle roula des yeux, exaspérée. « Je vous offre mon aide.

— Et d'une manière tellement touchante et spontanée. Et si je refuse votre aide ? »

Elle parut réfléchir sérieusement à la question. « Je pourrais quand même vous suivre. Je suis très forte pour cela. Ou ne pas vous suivre. Je pourrais faire des tas de choses ; la journée commence à peine. »

Cette dernière phrase était de mauvais augure. « Et il faudrait que je vous fasse confiance ? »

Apparemment outragée, elle se redressa contre le chambranle de la fenêtre. « Je vous ai donné ma parole, dit-elle.

— Non, vous ne l'avez pas donnée.

— Si.

— Quand ? »

Il la vit hésiter. Puis elle renonça et sourit. « D'accord, je ne l'ai pas donnée. Allez, vous voulez que je vous accompagne, vous le savez. J'ai de la chance.

— De la chance pour qui ? marmonna Lucas.

— Ce n'est pas un jeu », fit Thomas avec prudence. Elle avait un certain charme, pas de doute. Et Thomas se rendit compte qu'il succombait malgré lui à ce charme. *Parce qu'elle est différente ou parce qu'elle est dangereuse ?* se demanda-t-il, agacé. *Ne sois pas ridicule et concentre-toi.* « Vous dites que vous voulez nous aider, mais vous ne dites pas pourquoi. Et vous n'avez pas été d'une grande aide par le passé.

— Le passé, c'est le passé. » Kade pencha la tête de côté et observa le capitaine de son regard franc. « Grandier aurait tué Galen Dubell qui est mon plus vieil ami. Je ne vais pas laisser passer une chose pareille tout de même ? » conclut-elle d'un ton dégagé.

Lui faire confiance présentait un risque incontestable mais, si Grandier se trouvait dans cette maison, ou s'il y était passé et avait laissé d'autres pièges, Kade serait leur meilleur atout. Et jusqu'à présent rien ne permettait d'affirmer qu'elle fût l'alliée du sorcier bisran. *Et c'est certainement un bon moyen de le savoir.* « Très bien »,

dit-il.

7

Les maisons groupées contre le mur occidental du palais offraient au regard des passants des façades de pierre aveugles, gardant pour l'intérieur leur vie et leur richesse. Les nuages avaient resserré les rangs dans le ciel et une petite pluie s'était mise à tomber, qui plaquait la poussière à terre et lessivait la puanteur habituelle de la rue avant d'en faire un fleuve de boue. Des vendeurs ambulants de rubans, colifichets, denrées alimentaires et amulettes de protection contre les fées de la nuit se massaient en grappes mouillées autour des colonnes de la promenade face à la rangée de maisons. Des voitures passaient dans des gerbes d'éclaboussures, tentaient d'atteindre leur destination avant que la tempête ne commençât pour de bon ; rares étaient les résidents fortunés de sortie à cette heure de la journée, et la plupart avaient trouvé refuge dans les riches boutiques plus loin, sous le toit protecteur de la promenade. Peu de monde regardait la rue, ce dont Thomas se félicitait. Il détestait effectuer ce genre de travail en public.

La maison de Lestrac, haute de trois étages, surmontée d'un toit de tuiles rouges en pente raide, s'insérait entre la demeure imposante d'un armateur et la résidence d'été d'un nobliau.

Le chapeau dégoulinant de pluie, Thomas recula et leva la tête vers les fenêtres garnies de barreaux tandis que Castero tambourinait à l'huis. Un autre garde de la reine essayait d'ouvrir la porte cochère à deux battants pendant que ses collègues se déployaient devant la maison et tâchaient de prendre un air innocent. Il n'y avait pas de ruelle à l'arrière ni d'autre sortie. Le capitaine avait amené vingt hommes, bien plus qu'il n'en fallait s'il s'agissait d'une machination de Lestrac lui-même. Dans le cas où Grandier se trouverait dans les lieux, la troupe entière risquait de ne pas suffire.

Nul ne répondit à la porte. Thomas allait dire à Castero de l'enfoncer quand il rabaissa la tête et vit Kade Carrion près de lui. L'eau qui perlait sur sa cape sombre dégoulinait de ses cheveux et de sa robe rouge miteuse. Elle était apparue si soudainement qu'elle aurait aussi bien pu surgir spontanément de la boue. Elle avait examiné la rue de son côté, avait circulé au hasard et fureté aux portes. « Il y a quelqu'un à l'intérieur, dit-elle d'un ton sans réplique.

— Personne ne répond », lança Castero.

Thomas regarda Kade. « Des tutélaires ? »

Elle fixa le battant, les sourcils froncés pour mieux se concentrer. « Non. Il devrait y en avoir.

— Ouvrez la porte », dit Thomas à Castero.

Le garde sortit son pistolet et se servit de la lourde crosse pour marteler la serrure. Le bois qui l'entourait se fendit et Castero recourut à son épaule. Lorsqu'il la percuta, la porte pivota vers l'intérieur et sortit de ses gonds.

Kade se faufila devant Thomas dès que la porte eut cédé. Lorsqu'elle entra en se baissant, Castero recula d'un bond. « Excusez-moi », marmonna-t-il.

Si c'est un piège, elle est décidée à le déclencher la première. Thomas ordonna d'un signe à Baserat et à deux autres gardes de se poster dehors, puis il suivit la jeune femme, rapière au clair.

Il découvrit à l'intérieur un espace haut de plafond et un escalier de pierre qui montait en courbe le long du mur jusqu'à l'entrée du premier étage. Le sol était dallé de pierre, et une voiture noire aux accessoires de cuivre astiqués se tenait devant la porte cochère. La lumière entrait par de hautes fenêtres étroites dans le mur extérieur. Il y avait une écurie sous l'escalier, et Thomas fit signe de la tête à un de ses hommes d'aller la fouiller.

Kade se trouvait à mi-escalier et Thomas l'interpella. « Un moment, je vous prie. » Elle leva les bras en l'air, exaspérée, mais s'arrêta en tapant du pied avec impatience.

Les gardes propulsèrent deux palefreniers effrayés hors de l'écurie où ils voulaient se cacher. Vu le nombre de chevaux présents, Lestrac était bel et bien chez lui et il recevait.

Thomas mit deux hommes de plus à surveiller les serviteurs ainsi que pour empêcher d'éventuels fuyards de s'échapper dans leur dos, puis il se dirigea vers l'escalier, suivi des autres. Kade reprit son ascension dès qu'il posa le pied sur la première marche. « Mon capitaine, souffla Castero derrière lui, est-ce qu'il faut la laisser y aller la première ? Je veux dire… c'est une femme.

— Elle est au courant, je suppose », répliqua Thomas.

En haut de l'escalier, juste avant les portes de bois, Kade les arrêta d'un bras tendu. Après un examen minutieux de la pierre sale du palier, elle déchira un bout de tissu au bas de sa jupe, le lécha et se baissa pour le frotter sur un point invisible du dallage. Quelque chose se détacha, d'un bleu éclatant, et Kade expédia d'une chiquenaude le tissu par-dessus le palier.

« Un tutélaire, mais il ne fonctionnait plus. Il était vieux », dit-elle avant de s'approcher de la porte et l'ouvrir.

Ils débouchèrent dans le premier d'une suite de salons. Les

braises mourantes dans la cheminée révélèrent des paysages peints, des murs tapissés, de lourds meubles de rangement en chêne et des fauteuils recouverts de brocart. Ici et là sur les sièges somptueux, tous plongés dans l'inconscience de l'ivresse, se vautraient trois jeunes hommes en qui Thomas reconnut des rejetons de la noblesse et deux femmes dont les tenues raffinées et très décolletées signalaient des catins de luxe. Une bouteille s'était brisée par terre et du vin s'était déversé sur le tapis ; d'après l'odeur, ils avaient corsé la boisson avec du sirop de pavot. Certaines chandelles étaient encore allumées, les bougeoirs à demi enfouis sous les formes bizarres des coulures de cire.

« Nous avons interrompu une fête, dit Thomas à Castero qui sourit et fit basculer un des jeunes nobles inconscients à bas d'un canapé.

— Pas très animée », fit Kade en regardant autour d'elle d'un œil intrigué.

Thomas l'observa un instant, se rappelant soudain qu'elle appartenait à la famille royale et avait passé une partie de son enfance dans un couvent, puis décida de laisser courir. S'il avait su que Lestrac organisait une orgie, il y aurait réfléchi à deux fois avant d'autoriser Kade à les accompagner dans les salles du premier, mais pas question pour lui d'aborder le sujet maintenant.

« Nous avons une nichée plus vivace par ici, mon capitaine », lança un garde plus loin, et Thomas le rejoignit dans la salle suivante.

Ils étaient cinq dans un petit salon central, et ils avaient bondi de leur table de jeu en renversant leur fauteuil et en tâtonnant maladroitement pour dégainer leur épée. Ils étaient tous soûls, quoique à un stade moins avancé que leurs compagnons précédents. « Que se passe-t-il ? » demanda l'un d'eux d'une voix pâteuse. Thomas crut reconnaître le deuxième fils du comte Belennier, mais sans en être certain. Il ignora la question et hocha la tête à l'adresse du garde qui les couvrait d'un pistolet et qui leur ordonna : « Lâchez vos épées, messieurs. »

Tandis qu'ils abandonnaient leurs armes, Thomas souffla à Castero : « Laissez quelques hommes ici pour les surveiller et allez fouiller avec les autres le reste de la maison. C'est Lestrac que je veux.

— Et moi ? chuchota Kade, revenue près de lui.

— Vous l'accompagnez, répondit sèchement Thomas.

— Pourquoi ?

— Vous êtes ici pour déjouer les pièges magiques, pas pour que je vous occupe pendant que vous restez les bras ballants.

— Oh. *Mea culpa.* » Elle n'avait pas l'air particulièrement calmée

mais elle suivit Castero et les autres.

Thomas revint vers le groupe laissé à distance et reconnut soudain un visage qui lui avait à première vue paru parfaitement inconnu. C'était l'étranger brun aperçu la veille au soir en compagnie de Denzil à la cour de triste mémoire. Rien ne le distinguait de ses compagnons : même air pâle et débraillé, mêmes rides précoces dues aux abus de boisson. Mais un détail du côté des yeux… Protéger une reine aux avis tranchés et inflexibles au milieu de cours surpeuplées avait aiguisé les sens de Thomas dans des proportions surnaturelles, et les gens qui cachaient quelque chose en venaient souvent à se trahir par des regards, des gestes ou tout bonnement leur attitude. Cet homme cachait quelque chose.

L'objet de l'attention du capitaine parut s'apercevoir qu'on l'observait et tangua légèrement contre la table. Thomas sourit tout seul. *Il est aussi moins soûl qu'il ne veut le faire croire.* « Où est Lestrac ? demanda-t-il à l'ensemble du groupe.

— Quelque part par là, répondit le deuxième fils du comte Belennier qui s'était visiblement autoproclamé porte-parole. Vous allez le payer… Vous introduire de force chez un gentilhomme…

— J'en discuterai avec le gentilhomme en question.

— Eh bien, il est quelque part par là.

— Êtes-vous ici depuis longtemps ?

— Oh, toute la journée. » Se souvenant qu'il était indigné, le jeune homme protesta. « Et vous n'avez aucun droit de nous interroger si c'est Lestrac que vous cherchez. »

Et il est quelque part par là. C'était tout ce qu'il tirerait des fêtards tant qu'il ne ramènerait pas Lestrac, mais ils ne devaient pas se trouver sur les lieux la veille au moment de la visite de Gambin. Du moins si Lestrac jouissait d'un tant soit peu de bon sens.

« Empêchez-les de discuter entre eux », dit Thomas au garde armé d'un pistolet avant d'aller rejoindre le gros de sa troupe.

Ils passèrent d'un salon cossu à un autre et gravirent l'escalier central jusqu'au second étage où les gardes se dispersèrent afin de mieux fouiller tandis que Kade les précédait à petits pas légers, en quête de pièges magiques.

Au bout d'un petit moment, il apparut évident que les seuls occupants étaient ceux déjà découverts et que Lestrac ne se trouvait nulle part. Thomas et Castero revinrent dans le salon central au premier étage.

« Il a dû prendre la fuite, mon capitaine. » Le jeune garde flanqua distraitement un coup de pied dans un fauteuil.

« Hélas. » Thomas regarda autour de lui, un sourcil ironiquement haussé, l'air d'estimer la salle vide. C'était clair. Lestrac avait

employé Gambin dans une petite machination contre le capitaine. N'obtenant pas le résultat escompté, il avait eu peur, recouru à la magie pour se débarrasser de Gambin et pris la poudre d'escampette. « Du travail propre et net. » On avait conduit les autres invités dans le salon suivant où ils restaient sous bonne garde. Certains appartenaient à des familles influentes, il faudrait les relâcher, mais Thomas répugnait à les remettre en liberté avant de savoir où était passé Lestrac. Chacun d'eux était un complice possible.

Kade entra sans hâte dans le salon, arrivant de l'escalier. Elle jeta un coup d'œil circulaire, manifestement dans un état de consternation profonde. « C'est là. Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est là. Et pas là. » Elle se déplaça ici et là, toucha des objets, se baissa pour regarder sous les meubles.

Une folle, songea Thomas. Mais plus il y passait de temps, plus la maison lui paraissait louche. Elle renfermait davantage de choses qu'on ne croyait, ou des choses qui n'étaient pas à leur place, et il ne voulait pas partir avant d'avoir découvert ce dont il s'agissait.

Kade se redressa soudain. Son examen du salon l'avait menée au mur du fond. « Combien de pièces à cet étage ? »

Castero la regarda, les yeux ronds. « Neuf.

— Onze au-dessus. » Thomas vit où elle voulait en venir et comprit brusquement ce qui le gênait dans la maison. C'était la position de l'escalier par rapport au premier étage. Il alla se placer à côté de la sorcière et passa la main sur le mur lambrissé. « Regardez de quelle façon le haut de la paroi se raccorde au plafond. C'est un faux mur. Il doit y avoir un panneau mobile ou…

— Non, pas un panneau », fit Kade. Elle plaqua sa paume au milieu du mur, se pencha vers lui et lui chuchota quelques mots. Thomas fit un pas en arrière lorsque la forme d'une porte se découpa lentement sur le bois sombre, comme si un sculpteur la modelait avec de la glaise. Un sourire triomphant aux lèvres, Kade recula tandis que la porte prenait consistance.

Au moment où elle tendait la main vers la poignée, Thomas lui prit sa blouse à pleine main et la tira à l'écart. Les deux hommes se placèrent de chaque côté de la porte et Castero remonta le ressort de son pistolet. Près de Thomas, Kade sautait silencieusement d'excitation.

Thomas actionna la poignée et ouvrit la porte d'un coup.

Ils découvrirent une salle de banquet meublée d'une longue table et de buffets qu'éclairaient des lustres et un candélabre dégouttant de cire. Un homme se tenait assis en bout de table, affaissé dessus.

Thomas s'en approcha prudemment. Une bouteille à moitié vide

trônait sur la table, deux autres gisaient par terre en dessous.

Il empoigna les cheveux ébouriffés de l'homme pour lui relever la tête. C'était Lestrac. Sa figure maigre de débauché était fiasque et d'un rouge maladif. Il avait les yeux hagards et les pupilles si grandes qu'elles donnaient l'impression de recouvrir la majeure partie du blanc. Il respirait vite, était essoufflé comme s'il courait avec le diable aux trousses. *Du poison,* comprit Thomas. *Belladone ou jusquiame, un produit que les Aderassi emploient toujours pour s'éliminer les uns les autres.* Il tenait le jeune aristocrate relevé et sentait sa peau brûlante. « Qui vous a fait cela, Lestrac ? Grandier ? »

Les yeux à l'agonie finirent par se concentrer sur le capitaine. « Non, non, pas lui… » Lestrac frissonna faiblement suite à l'effort excessif qu'avait exigé la réponse.

« Mais vous le connaissez. Il était ici ?

— Non, il… Il m'a dit… il enseignerait… pouvoir. J'aurais dû me douter.

— Où est-il à présent ?

— C'est Dontane, sur ordre de Grandier », fit soudain Lestrac d'une voix plus forte. Il eut un mouvement convulsif et saisit le devant du pourpoint de Thomas. « Capitaine Boniface, vous devez mettre la main sur cette canaille de Dontane. » Lestrac commença de glisser à bas de son siège, mais Thomas le rattrapa et le repoussa en arrière. La tête de l'aristocrate ballotta. Il avait les yeux grands ouverts et le regard fixe, mais il respirait toujours. Thomas le lâcha et recula. C'était fini. Lestrac resterait ainsi, impossible à réveiller, jusqu'à sa mort dans quelques heures. *Mais ils ont commis une erreur, sans doute la première,* songea Thomas. Quelqu'un, peut-être Lestrac lui-même quand il avait engagé Gambin, avait agi de façon intempestive, révélant que Grandier bénéficiait d'auxiliaires en mesure d'aller et venir à l'intérieur du palais. *Et si Denzil ne trempe pas dans l'affaire…* « Envoyez chercher les hommes qui surveillent la porte. Nous allons démolir cette maison. »

Alors que sortait le garde, Kade effectua une inspection rapide des lieux, examina les murs à la recherche d'autres portes dérobées. Thomas, qui l'observait, savait qu'elle s'amusait dans une certaine mesure et qu'elle se fichait comme d'une guigne que Lestrac eût failli expirer quelques instants plus tôt. Il ignorait pourquoi pareille attitude le contrariait, vu qu'il s'en fichait lui-même et que, même si la moitié seulement de ce qu'il soupçonnait était vrai, Lestrac aurait de toute façon été exécuté, il le savait. Et lui aussi, dans une certaine mesure, s'amusait. La réaction de la jeune femme l'ennuyait peut-être parce qu'elle était en parfait

accord avec la sienne propre.

Son inspection avait ramené Kade vers la table. Elle prit la bouteille de vin et vida le reste de son contenu sur la table cirée. Elle brassa deux fois la flaque avec le doigt et la fixa intensément.

Refusant de lui poser des questions, Thomas s'approcha dans son dos afin de voir ce qu'elle faisait. Sans lever les yeux, elle tendit la main et lui saisit le poignet. Avant qu'il pût se libérer, il vit une ombre s'étendre sur la flaque de vin et quelque chose bouger dedans. Un homme. L'image fut d'abord changeante et trouble comme dans un mauvais miroir, mais elle se précisa d'un coup pour révéler le visage de l'étranger dans le salon voisin, celui qui se trouvait à la cour avec Denzil la veille au soir.

« Je m'en doutais, fit doucement Kade. Il était ici et ils se sont battus, ou en tout cas querellés. Les émotions violentes produisent toujours les impressions les plus fortes. »

Elle relâcha Thomas qui recula, et la flaque ne fut plus à nouveau que du vin. Il ne s'était pas rendu compte jusqu'à cet instant que le bruit de ses hommes fouillant la pièce suivante et les protestations enivrées récurrentes des amis de Lestrac avaient momentanément décru alors qu'apparaissait l'image dans la flaque. « Est-ce un sorcier ? Est-ce lui qui a dissimulé la porte ?

— Peut-être. Mais celui-là aurait très bien pu le faire aussi. » Elle désigna de la tête la forme immobile de Lestrac. « Il connaissait un peu de magie, vous l'avez dit, et ce n'est pas une illusion très puissante, même si elle reste difficile à réaliser. »

Thomas hocha la tête. « Il a amené Dontane dans cette maison, Dontane l'a tué puis est sorti par la porte, non dissimulée de ce côté. Il est resté avec les autres, histoire de s'assurer que Lestrac n'arriverait pas en titubant pour hoqueter des accusations. Il devait savoir le délai que mettait le poison à agir. Un peu plus tard, et nous l'aurions manqué. »

Kade parut réfléchir puis se dirigea vers la porte. « Ma foi, fit-elle remarquer d'un ton plein de sous-entendus, je ne regrette pas de m'être donné la peine de venir. »

Après avoir contemplé encore un moment le corps affaissé, Thomas la suivit.

Plus tard, il chargea les gardes d'évacuer Lestrac en passant devant le groupe réuni dans le petit salon. Appuyé contre la table de billard – un billard extravagant recouvert de velours vert qu'éclairaient des bougeoirs fixés sur ses bords relevés –, il observa les aristocrates qui réagissaient selon des degrés divers d'horreur éméchée. Y compris Dontane, dont la réaction fut parfaitement conforme à celles de ses compagnons.

« Quand allons-nous emmener tout ce joli monde, mon

capitaine ? demanda Castero.

— Tout de suite. Conduisez-les pour l'instant au corps de garde cisternain. » Il toucha une des clochettes d'argent montées au-dessus de l'arceau. « Tous sauf Dontane. »

Dontane releva la tête, mais, s'il s'inquiéta, il le cacha bien. Tandis que Castero et les autres gardes faisaient sortir les invités de Lestrac, Thomas attendit patiemment. Une fois qu'ils furent partis, il ne resta plus que Dontane, trois gardes vigilants à la porte et Kade, assise sur un buffet, qui balançait les jambes. Thomas la regarda et voulut intervenir, mais elle le devança. « Je vous ai aidé, j'ai fait preuve d'un certain sang-froid, alors j'estime que j'ai le droit de rester pour regarder. »

Thomas eut plus de mal qu'il n'aurait cru à cacher son sourire. « Bien dit. »

Dontane les observait d'un air méprisant. « Je présume, dit-il, qu'il y a une raison à mon régime particulier. » Il tanguait légèrement et reprit son équilibre sur un fauteuil.

« Vous présumez bien. Depuis combien de temps connaissez-vous Lord Lestrac ?

— Depuis peu. Mais je suis un ami du duc d'Alsène.

— Ce qui vous met en minorité, alors, parce qu'il n'en a pas d'autre ici. » Il aurait été idiot de la part de Dontane de nier ses relations avec Denzil ; il devait se douter qu'on l'avait vu la nuit précédente à la cour. *Et pourquoi se rendre à la cour sinon pour activer le golem afin qu'il attaque une certaine sorcière ?* Thomas croisa les bras. « Je sais que vous avez empoisonné Lestrac. »

Dontane se redressa. « Vous m'insultez et vous m'en rendrez raison. » Il se raidit avec animosité lorsqu'un des gardes à la porte lâcha un gloussement.

« Vous étiez dans cette pièce avec Lestrac, dit Thomas qui ignora la bravade. Vous discutiez peut-être d'un espion du nom de Gambin, non ?

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Il ment, intervint Kade.

— Oui, merci, je sais, lui fit Thomas qui observait la réaction de Dontane.

— Je devrais me sentir flatté, je suppose, que vous jugiez utile d'amener votre sorcière domestique pour vous occuper de moi », ricana Dontane. Mais il avait perdu de sa nonchalance d'ivrogne. La constatation de Kade l'avait secoué.

« “Sorcière domestique.” J'aime bien », fit la jeune femme, l'air de s'adresser au vase de faïence bleu à côté d'elle sur le buffet. « Je vais lui jeter un sort.

— Si elle ne reste pas tranquille, la domestique va devoir

partir », dit Thomas.

Kade plissa les yeux pour lui jeter un regard de reproche puis se tourna vers Dontane, l'air si malveillant et sournois qu'il ne pouvait qu'être feint.

Thomas observa l'homme un instant, la mine songeuse. « Êtes-vous un sorcier ? finit-il par demander.

— Non.

— Alors tâtez-vous de la magie comme Lestrac ? » Il n'avait pas oublié les dernières paroles du jeune seigneur : *Il a dit qu'il enseignerait le pouvoir.* Quand on avait un brin de pouvoir, assez pour dissimuler une porte par illusion et donner la mort par sorcellerie à un espion inutile, la tentation d'en apprendre davantage auprès d'un maître tel que Grandier devait être irrésistible.

« Non plus », répondit Dontane en détournant les yeux de dégoût.

Avait-il hésité avant de décider de sa réponse ? « Est-il un sorcier ? » demanda Thomas à Kade.

Elle enfonça un instant la main dans sa blouse, et, lorsqu'elle l'en retira, elle avait les doigts recouverts d'une substance poudreuse et noire. Elle se toucha délicatement de l'index le coin de chaque œil puis fixa Dontane.

Qui sourit avec dédain. « Alors, sorcière ? »

Elle soutint un instant son regard. « Je crois qu'il sait ce que je viens de faire », dit-elle.

Dontane lâcha un grognement moqueur et détourna les yeux.

« Et qu'avez-vous fait ? demanda Thomas sans cesser d'observer l'aristocrate.

— Je me suis mis de la poudre gascogne dans les yeux. S'il s'était servi d'un sortilège ou s'il en portait un, je le verrais. Ce qui ne prouve pas qu'il n'est pas un sorcier. »

Dontane sourit. « Les poudres alchimiques n'ont pas grand-chose de secret.

— Peut-être », admit Thomas. Lui aussi avait entendu parler de la poudre gascogne, mais l'explication des gestes de Kade ne lui était pas venue tout de suite à l'esprit. Si Dontane n'était pas qualifié en matière de magie, il avait au moins beaucoup fréquenté des hommes de l'art. « Où est-ce que Grandier se terre ces temps-ci ?

— Qui ? Ce nom ne me dit rien. » La réponse fut admirablement lancée, avec juste ce qu'il fallait de désarroi.

Thomas sourit. « Alors vous avez dû rester la tête sous un boisseau. Tout le monde le connaît. » Après le meurtre du docteur Braun, la rumeur s'était répandue comme une traînée de poudre

dans les cercles de courtisans et on avait souvent prononcé le nom d'Urbain Grandier, quoique sans donner vraiment de détails. Dontane devait le savoir, mais Thomas avait espéré le désarçonner suffisamment pour le pousser à mentir.

Le visage de Dontane se figea et il parut un instant dangereux, sans aucun rapport avec les godelureaux ivres qu'avait évacués Castero.

Dangereux, songea Thomas, *mais faible comme Lestrac. Un instrument utile pour quelqu'un.* Thomas n'avait désormais plus de doute à son sujet. « Vous serez ravi d'apprendre, dit-il, que je vous offre l'hospitalité du palais.

— Vous le regretterez. » Dontane avait rassemblé ce qui restait de sa superbe et parlait avec une arrogance d'ivrogne.

« L'un de nous deux le regrettera, j'en suis sûr », repartit Thomas.

Le soir était tombé lorsqu'ils revinrent au palais. La pluie avait cessé mais les nuages occultaient toujours les étoiles et la lune déclinante. Thomas avait assisté à l'incarcération des prisonniers dans les quartiers cisternains, dont celle de Dontane dans une des cellules spécialement protégées contre les effets de la sorcellerie. Puis il emprunta le couloir dans le mur extérieur en direction du bastion du Roi. Il voulait retrouver Lucas afin de savoir ce qu'ils avaient découvert chez Gambin, même s'il ne s'attendait pas à grand-chose. Les réponses qu'il cherchait, il faudrait les arracher à Dontane. C'était grâce à un vrai coup de chance qu'ils avaient réussi à lui mettre le grappin dessus.

À un vrai coup de chance et à Kade, laquelle avait une nouvelle fois disparu sitôt franchie la porte du Prince, en emportant avec elle ses obscurs motifs. Elle n'avait pas pu se trouver là simplement pour causer des ennuis. Thomas aurait sans doute pu découvrir la chambre secrète de Lestrac sans son aide, mais il n'aurait jamais pu y entrer à temps pour interroger l'aristocrate à l'agonie.

Il gravit l'escalier de pierre grossièrement taillé qui bifurquait dans le bastion du Roi. L'entrée que masquait une tapisserie au deuxième étage donnait sur une longue galerie centrale bordée de miroirs, une galerie anormalement peuplée et bruyante à cette heure de la nuit.

Thomas se fraya un passage à travers un groupe de courtisans au verbe haut et vit la cause de l'agitation.

Denzil se battait en duel avec Aristofan, le compagnon poète de la reine Falaise. Ils s'étaient mis en chemise et se lançaient des assauts sur toute la longueur de la salle éclairée aux bougies. Le

jeune poète, concentré, respirait avec difficulté et passait manifestement un plus mauvais moment que son adversaire. Denzil, ses cheveux blonds noués en arrière afin de lui dégager le visage, se déplaçait avec grâce, facilité et assurance. C'était l'événement mondain de la soirée : les femmes suivaient le spectacle depuis l'abri de leurs éventails en mouvement, les hommes commentaient la prestation et engageaient tout bas des paris.

Thomas rejoignit Lucas qui assistait au duel au premier rang de l'assistance en compagnie du vieux comte de Duncanny et quelques autres badauds. « Comment cela a-t-il commencé ? » demanda Thomas à son lieutenant.

Lucas haussa les épaules. « Le gamin a accusé Denzil d'avoir insulté la reine d'une façon ou d'une autre, et Denzil l'a provoqué en duel. C'est un vrai mystère. Aucun ne veut dire en quoi consistait l'insulte. »

Les bras croisés, l'œil critique, le vieux comte ajouta : « Je ne crois pas qu'ils le sachent eux-mêmes. »

La plupart des duels résultaient de l'ennui. Les courtisans et les nobles citadins qui n'avaient pas grand-chose à faire en dehors de boire, jouer et se quereller se battaient pour tout ce qui allait de l'honneur de leurs femmes aux points d'une partie de cartes. Celui-ci sentait l'impromptu ; les bretteurs n'avaient pas de témoins et ils se battaient à la lueur tremblotante, insuffisante, de la longue galerie.

Le visage luisant de fatigue, Aristofan était prompt à profiter des ouvertures dans la garde de Denzil, mais sa lame n'avait jamais l'air d'atteindre son objectif. Au bout d'un moment, Thomas reconnut la technique de Denzil, une technique qu'il avait souvent employée lui-même afin de former les épéistes débutants. Denzil dominait le combat en se tenant à une distance constante du jeune poète. Il était le plus grand, bénéficiait d'une meilleure allonge et d'une maîtrise supérieure : Aristofan n'avait aucune chance de le blesser.

Le duc d'Alsène se servait d'une épée spéciale de duel au pas-d'âne de métal noir assorti à sa dague main gauche. Thomas nota qu'Aristofan se servait pour sa part d'une solide rapière. « Où a-t-il déniché cette épée ? » Il regarda Lucas.

Lucas passa d'un pied sur l'autre, l'air gêné. « Vous auriez dû voir celle que je lui ai reprise. Le gamin voulait se défendre avec un article de bijouterie.

— On devient sentimental sur ses vieux jours, hein ?

— Le résultat sera le même », fit doucement le comte.

Thomas sentit un mouvement derrière lui, baissa la tête et

reconnut Kade Carrion, une fois de plus à ses côtés, qui observait le combat d'un œil vaguement méprisant. Il commençait à se demander si la jeune femme s'attachait délibérément à ses basques. Consciente, semblait-il, qu'on avait remarqué sa présence, elle demanda : « Pour quel motif se battent-ils ? »

Plusieurs spectateurs voisins se tournèrent avec surprise vers la silhouette miteuse de la sorcière, n'ayant pas encore remarqué son arrivée. « Peut-être l'honneur de la reine, peut-être rien. Les avis sont pour l'instant partagés. »

Elle lui jeta un regard soupçonneux. « Oh », fit-elle.

Le duc continuait de jouer avec Aristofan, transformait le duel en un jeu du chat et de la souris que Thomas jugeait répugnant.

« Est-ce que les rumeurs sur Denzil et Roland sont fondées ? » demanda soudain Kade.

Thomas jeta machinalement un regard circulaire afin de s'assurer qu'aucun des amis cafardeurs de Denzil ne se trouvait dans les parages. Roland avait une peur morbide des paroles en l'air, et ce que les racontars feraient de la question innocente de Kade lui reviendrait aux oreilles en un rien de temps. La présence de la sorcière avait vidé les abords immédiats des spectateurs en dehors du capitaine, de Lucas et du comte de Duncanny, un partisan dévoué de la faction de Ravenna, aussi Thomas ne voyait-il aucune raison de ne pas répondre à la question posée. « Si elles le sont, ce n'est pas à cause d'un sentiment d'affection ni de désir de la part de Denzil, au moins. » Il avait toujours considéré le lien entre Roland et Denzil comme une espèce de rapport parasite des deux côtés, et il se surprit à chercher une façon de l'expliquer. « Et je ne crois pas que ce soit important. Le vrai pouvoir de Denzil sur Roland, c'est l'amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre quand ils étaient gamins. Si Roland avait d'autres favoris, ou même s'il arrivait pour une fois à remarquer l'existence de Falaise, il s'intéresserait moins à Denzil, et Denzil ne peut pas permettre une chose pareille. Roland doit savoir qu'il est très facile pour un roi de s'attirer des admirateurs ; Denzil ne veut pas qu'il découvre combien ce serait facile d'utiliser un rival contre lui. »

Le duc d'Alsène trouvait manifestement le combat ennuyeux tel qu'il se déroulait. Il recula, jeta au loin sa main gauche et en tira une autre de sa ceinture. La poignée de la longue dague était tarabiscotée et la lame en paraissait étrangement lourde. Un instant plus tard on eut l'explication lorsque Denzil pressa un bouton caché dans la poignée de l'arme : deux tiges de métal jaillirent de la lame centrale et, dans un claquement, se positionnèrent à quarante-cinq degrés de chaque côté. Leur apparition révéla le bord en dents de scie de la lame centrale.

Le vieux comte secoua la tête de dégoût et s'éloigna.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Kade.

— Un dispositif pour briser les lames, expliqua Thomas.

— Je croyais que c'était le rôle des quillons.

— À l'évidence, nous nous sommes tous trompés. »

Aristofan changea de position et rectifia sa prise de rapière.

L'arme était manifestement plus lourde que celles dont il avait l'habitude, mais elle ne tiendrait pourtant pas devant la lame en dents de scie de la main gauche. Le jeune poète et le duc se tournaient l'un autour de l'autre.

« Tu vas bientôt perdre une lame, dit Thomas à Lucas.

— Je suis dans le métier depuis vingt ans et je n'ai jamais eu besoin d'un attirail pareil, fit Lucas avec irritation. Ce n'est pas un duel, c'est un meurtre. Ce jeune idiot devrait abandonner.

— Cela ferait mauvais effet. Les gens jaseraient, répliqua Thomas d'un ton chargé d'ironie.

— Il serait en vie pour les entendre. Ce n'est qu'un poète ; pourquoi se soucierait-il de ce que racontent les gens ?

— Tout le monde s'en soucie », dit Kade.

Thomas baissa la tête vers elle, reconnut une tension dans le maintien de la jeune femme, une détermination dans ses yeux gris, et comprit son intention. Il décida de la laisser faire.

Aristofan tenta une parade désespérée, Denzil piégea l'épée du jeune homme dans sa main gauche tarabiscotée et brisa net la lame. La première botte du duc ouvrit une longue estafilade sur la joue d'Aristofan ; la seconde n'atteignit jamais son but.

Kade percuta le flanc de Denzil. Le duc tituba, se dégagea d'un mouvement pivotant et tomba lourdement par terre. Avant qu'elle n'eût le temps de lui sauter dessus, Thomas la rattrapa par-derrière et l'écarta. Denzil se releva d'un bond, jeta son épée et voulut s'approcher d'elle.

Thomas le repoussa. « Modérez-vous, monseigneur. Un seul adversaire à la fois », dit-il.

On eut droit au spectacle d'un Denzil dépouillé de son vernis de courtoisie. « Comment cette garce ose-t-elle se mêler de mes affaires ? » brailla-t-il.

Aristofan, à terre, se pressait le bras sur la figure afin d'étancher l'écoulement du sang. Deux serviteurs présents se précipitèrent pour l'aider.

« Je vais faire davantage que m'occuper de vos affaires, espèce de singe suffisant, répliqua la sorcière moqueuse au duc furieux. Pourquoi ne pas vous en prendre à quelqu'un qui aurait une chance contre vous ?

— Voilà une bonne idée », fit observer Thomas d'un ton plaisant.

Denzil posa le regard sur lui, et son expression changea. Il sourit et fit un geste vers le poète à terre derrière lui. « Est-ce là le problème, capitaine ? Empiéterais-je sur vos attributions ? »

Ils s'observèrent un moment, assez longtemps pour s'apercevoir que tout le monde s'était tu. Thomas se retourna et vit Roland debout dans l'encadrement de la porte à l'autre bout de la salle, ses serviteurs autour de lui. Après un instant de méditation courroucée, le roi s'avança à grands pas. « Qu'est-ce donc ? cria-t-il.

— À votre avis ? » lança Kade d'un ton cinglant de mépris.

L'embarras s'ajouta à la colère et Roland rougit encore un peu plus. « Vous allez tous vous arrêter sur-le-champ », dit-il.

Une certaine confusion parcourut les spectateurs qui cherchaient à se donner l'air d'obéir. Les principaux protagonistes du drame se contentèrent de rester sur place et de le fixer des yeux.

Roland toisa Denzil, voulut dire quelque chose puis pivota soudain et sortit de la salle comme un ouragan. Denzil récupéra son épée et le suivit sans un regard, même mauvais, à quiconque.

Comme Thomas s'y attendait, Lucas et les autres n'avaient rien trouvé chez Gambin de compromettant en rapport avec Urbain Grandier. Ils avaient ramené le cadavre et ses effets personnels au palais, et Galen Dubell avait promis de les examiner.

Thomas s'en allait vers le portique dans le prolongement du deuxième étage, afin de prendre un raccourci à travers la partie principale du bâtiment, lorsque Kade le rattrapa.

« Pourquoi m'avez-vous arrêtée ? » demanda-t-elle d'une voix forte.

Il se retourna pour lui faire face. L'orage redouté de l'après-midi n'avait rien donné de plus qu'un petit crachin, mais le vent du soir, humide et violent, agitait les lanternes accrochées aux colonnes, ébouriffait les cheveux de la jeune femme. « Pourquoi m'avez-vous laissé faire ? » demanda-t-il.

Il la regarda qui opérait mentalement une marche arrière afin de mieux repartir. « Qu'est-ce que Denzil voulait dire par "empiéterais-je sur vos attributions" ? »

Elle pouvait l'apprendre auprès de n'importe qui et elle était parfaitement capable de le harceler pendant des heures pour obtenir une réponse. « La reine Falaise avait un amant, dit-il, un jeune imbécile comme Aristofan, à peu près inexistant à l'épée. Il s'est montré trop arrogant, elle l'a congédié et lui l'a insultée en présence de témoins importants. Je l'ai tué. »

Les yeux de la jeune femme s'étrécirent. « Vous avez voulu arrêter le duel.

— Oui. » Malgré tout, il était surpris. Pour quelqu'un qui sautait souvent aux conclusions, elle ne manquait pas de précision.

Elle le regarda fixement. « Espèce de saligaud, si vous voulez tuer Denzil, ayez le cran de le faire vous-même ; ne vous servez pas de moi pour cela.

— Si vous ne tenez pas à ce qu'on se serve de vous, ne vous proposez pas ouvertement en agissant bêtement et en laissant les autres ramasser les morceaux. Vous n'allez pas jouer les enfants gâtées sans cervelle toute votre vie.

— Dites, c'est préférable au jeu que vous pratiquez, non ?

— Je n'en sais rien, je n'ai jamais manqué d'initiative au point d'agir comme un fieffé imbécile pour obtenir ce que je voulais. »

Alors que Kade reprenait son souffle pour répondre, retentit sous leurs pieds le fracas d'une porte à panneaux de verre qu'on ouvrait violemment au balcon de l'étage en dessous. Le capitaine et la jeune femme tressaillirent.

« Monseigneur…, fit la voix de Denzil.

— Ne m'appelez pas ainsi, pas quand nous sommes seuls. » C'était Roland.

Thomas se souvint que cette terrasse se trouvait directement au-dessus du balcon d'un des solariums privés du roi. Kade et lui échangèrent un regard en silence. Ils ne pouvaient guère se reprocher mutuellement d'écouter à la dérobée, supposa Thomas, après avoir abouti à la conclusion réciproque qu'ils étaient de toute manière l'un et l'autre trop méprisables pour vivre en bonne compagnie.

« Allez-vous bien ? demanda Denzil.

— Vous me le demandez ? »

Les voix en dessous avaient baissé de volume, et Thomas avança sans bruit d'un pas vers la balustrade afin d'entendre plus distinctement. Un instant plus tard, Kade le rejoignit tout aussi silencieusement.

« Comment ? Étiez-vous inquiet ? » Le rire perçait dans la voix de Denzil. « Cela n'en valait vraiment pas la peine.

— Vous prenez trop de risques. Mais vous auriez dû laisser ce jeunot tranquille. Il n'est rien. » Roland oubliait qu'Aristofan avait peut-être un ou deux ans de plus que lui.

« Il m'a insulté. Et vous devriez me remercier que je vous débarrasse de lui. C'est l'amant de votre femme.

— Il n'est rien. Toutes les femmes mariées de la ville ont des amants. Ma mère en a. Dieu sait que mon père avait des habitudes bien pires…

— Je vous en prie. Si votre honneur ne signifie rien pour vous, il signifie quelque chose pour moi. »

Et en quoi une insulte faite à Denzil ternirait-elle l'honneur de Roland ? se demanda Thomas. Où était le docteur Dubell pour poser une question aussi pertinente ?

« J'ai parfois l'impression que vous êtes le seul dans ce cas. »

Denzil ne contesta pas. « Je regrette de vous avoir contrarié. Cette garce de sorcière…

— Est ma sœur. »

Thomas sentit Kade se raidir près de lui.

« Et où était-elle quand vous avez eu besoin d'elle ?

— Elle s'est sauvée. Je l'aimais et elle m'a abandonné sans hésiter. »

Kade frissonna une seule fois d'un frémissement imperceptible où l'on sentait l'intensité d'une convulsion contenue. Thomas se surprit à la prendre malgré lui en sympathie. Roland était à l'époque le prince héritier ; sa sœur exilée ne pouvait guère l'emmener avec elle, tels des enfants employés de ferme s'enfuyant de chez un maître cruel. Et l'ordre de Ravenna avait ôté à Kade toute possibilité de rester avec son frère dans la cité.

La jeune femme recula, comme sur le point de partir. Mû par une impulsion soudaine, Thomas lui serra la main sur la balustrade, et elle se figea. À cet instant, même une armée n'aurait pu la faire demeurer de force sur ce balcon, mais ce contact léger parut suffire à la retenir.

« Qui est resté près de vous ? demanda Denzil.

— Vous. Je serais mort sans quelqu'un près de moi.

— Heureusement qu'elle n'était pas la seule dont vous disposiez, alors. »

Un silence suivit, puis un grincement lorsqu'un des hommes en dessous ouvrit la porte.

Thomas lâcha la main de Kade, et elle disparut dans le passage voûté par où elle était venue.

8

Kade éprouva le besoin d'une compagnie. Falaise était la seule personne à laquelle elle pensait qui aurait peut-être envie de la supporter, et Kade était pour sa part d'humeur à supporter les accès de mélancolie auxquels devait sûrement à cet instant se laisser aller la reine. Les appartements de Falaise se trouvaient au quatrième étage du bastion du Roi mais, lorsque Kade gravit l'escalier et que lui apparut l'entrée de la première antichambre, elle eut l'impression d'une fourmilière en pleine agitation. Des gentilshommes et des servantes entraient et sortaient en courant, et les gardes de la reine faisaient les cent pas avec raideur devant la porte. *Pas très engageant,* se dit Kade. Elle ne tenait pas beaucoup à faire une nouvelle fois sensation, aussi redescendit-elle discrètement les marches pour se mettre hors de vue.

L'escalier suivant donnait sur l'entrée du genre cathédrale de la vieille galerie, et elle s'arrêta devant les portes de chêne sculptées de saules et d'oiseaux de paradis. C'était la salle où l'on conservait les portraits royaux, « le caveau de famille », ainsi que l'avait autrefois qualifiée un courtisan.

Au bout d'un moment, Kade entra.

Il faisait froid dans la salle, un froid que soulignait la présence de marbre, de lambris recouvrant la pierre et de cadres dorés, et on y avait une impression de stérilité, comme dans les lieux à jamais privés de contact avec la vie. Les lanternes illuminaient ancêtres, parents éloignés et notables actuels ou d'un autre âge devant lesquels Kade passa sans leur accorder davantage qu'un bref coup d'œil. Il n'y avait qu'une série de tableaux qu'on venait contempler dans cette salle : les Greanco. Les portraits de la famille royale.

D'autres peintres avaient réalisé des portraits disséminés dans l'ensemble du palais ou offerts aux nobles en faveur, mais ceux de Greanco appartenaient à une classe à part. Greanco, septième fils d'un septième fils, avait la tête à la fois dans ce monde et dans l'autre. Ceux qui lui demandaient un portrait couraient le risque de voir leur âme exposée au grand jour. Heureusement pour lui, ce talent exerçait sur Ravenna et sa famille une fascination qui lui avait permis de rester à la cour plus longtemps qu'on n'aurait pu le supporter sans cela.

Connaître leurs effets et les avoir déjà éprouvés n'arrangeait

rien ; des frissons parcoururent le dos de Kade sous le poids de ces yeux de toile. Elle devait lutter contre la conviction que des gens l'observaient et disparaissaient dès qu'elle se retournait vers eux. Toute personne dotée d'un tant soit peu de sensibilité éprouvait la même chose à proximité d'une peinture de Greanco ; pour les sens fébriles, exacerbés, de Kade, l'émotion était presque trop violente.

Elle s'arrêta devant les portraits par Greanco de deux anciens rois, le père et le grand-père de Ravenna. Leurs regards durs la fixaient, et la force de leur personnalité évoquait le courant rapide d'un fleuve. Les deux hommes avaient été des rois guerriers assiégés, et les premières impressions que donnaient les portraits étaient celles de ruse et de puissance. Incontestablement, ils auraient découvert en Ravenna une digne fille ; leurs traits robustes se retrouvaient chez elle. Mais qu'auraient-ils pensé de Roland ? se demanda Kade. Ou d'elle-même, en l'occurrence ? *Sans doute pas grand-chose,* conclut-elle. Pourquoi le père de Ravenna avait-il décidé que Fulstan régnerait plutôt que sa fille était un mystère. Peut-être ne lui faisait-il pas entièrement confiance, ou peut-être avait-il confondu indépendance et obstination. Kade avait entendu dire que Fulstan avait toujours fait bonne figure à son beau-père. Ce qui n'avait servi à rien, en définitive, et Ravenna s'était retrouvée dirigeante de fait, à défaut de nom.

Nous commettons tous des erreurs, dit-elle tout bas au portrait tandis qu'elle poursuivait son chemin. *Mais certains doivent vivre avec elles.*

La salle contenait des portraits solennels d'autres parents et de courtisans qu'elle aurait dû connaître, de généraux et d'hommes d'État qui avaient parcouru ces lieux quand elle était fillette et qui étaient morts depuis. Mais, comme pour les enfants avec lesquels elle avait joué jusqu'à ce que son père trouvât des raisons pour renvoyer leurs familles, elle ne se remémorait que vaguement leurs visages et peinait à se rappeler leurs noms.

Puis elle contourna un pilier et tomba sur le portrait de Fulstan du temps de sa jeunesse. Curieusement, Kade arrivait à le regarder sans émotion ; Greanco avait peint une ardoise vierge, un récipient fragile qui n'avait pas encore enduré les pressions qui le déformeraient. Greanco avait fidèlement reproduit la beauté des traits, la chevelure brune fournie et les yeux bleus écartés, mais avait réussi à donner l'impression que la beauté était éphémère, qu'elle n'émanait pas de la personnalité et ne tiendrait pas avec l'âge. Le portrait plus récent qui montrait un souverain âgé et amer décorait, disait-on, la chambre à coucher de Ravenna, parce que la reine douairière avait prétendument déclaré qu'elle ne

voyait pas de meilleure place pour lui qu'accroché au mur, en spectateur.

Kade se souvint que, la nuit de l'attaque de l'Arlequin, Denzil avait abordé le sujet de la maladie et de la mort subites autant que suspectes de son père, et elle avait ressenti un étrange mélange de triomphe et de culpabilité. Elle avait cru des années durant qu'elle avait causé le décès de Fulstan au moyen de ce même pouvoir inexpérimenté qui avait fait voler en éclats les vitraux de la cathédrale, qu'elle avait souhaité le voir disparaître depuis le couvent monelite. Mais ces pensées l'effrayaient aussi un peu. Elle voulait se convaincre que sa sorcellerie obéissait à sa volonté, qu'elle n'était pas aussi indomptable que sa magie de fée. Or l'étude restait le seul remède au manque de maîtrise, et elle aurait dû rester bûcher dans le calme de Knockma au lieu de venir jouer les fauteuses de troubles au palais.

Le tableau suivant représentait Roland enfant. Le portrait plus célèbre quoique de qualité inférieure dû au pinceau d'Avisjon trônait en meilleure place au rez-de-chaussée. Malgré l'attirail de la tunique et de la cape royales, du sceptre et de la main de justice, Greanco avait parfaitement rendu le regard effrayé de Roland.

Kade fit encore quelques pas et tomba inopinément sur son propre portrait.

C'était à prévoir, se dit-elle. *Ravenna ne laissait pas Roland brûler les chiffons dont se servait Greanco pour essuyer ses pinceaux, à plus forte raison ses toiles.*

Lorsque l'artiste avait réalisé le tableau, bien des années plus tôt, elle avait craint qu'il ne dévoilât trop la gaucherie et l'anxiété du modèle. Aujourd'hui, elle voyait ce qu'il exprimait réellement. La douleur.

Voilà donc comment j'étais, songea-t-elle. *J'avais oublié, semble-t-il.*

Kade comprenait à présent pourquoi Ravenna avait fait remiser le portrait sitôt achevé. Le tableau était aussi un reproche. Comment il avait fini par remonter jusqu'ici lui restait un mystère.

Elle recula afin d'embrasser à la fois son portrait et celui de Roland. *Est-ce que je me suis enfuie ?* À l'époque, elle y avait vu une évasion glorieuse. *Que serait-il arrivé si j'étais restée ? Rien ? Tout ?* Elle ne se souvenait pas avoir éprouvé de la colère envers son demi-frère lors de son départ pour le couvent. Elle se sentait en partie responsable de l'expression du jeune visage de Roland que Greanco avait si bien exprimée, et elle n'aimait pas cela. *Il faudrait que je parte, ce soir, tout de suite. Rien ne se passe comme je l'avais imaginé et je gêne. Maintenant qu'ils m'ont revue, ils n'auront sans doute même plus peur de moi.*

Kade se rappela la chaude journée de la veille du solstice, quand le pouvoir s'était écoulé d'elle comme d'une bouteille qu'une pression interne aurait fait éclater. Elle n'avait aucun grief contre la cathédrale proprement dite ; à vrai dire, elle regrettait même la destruction des vitraux, mais elle n'avait pas pu retenir le pouvoir. Elle s'était livrée à de la magie simple sous la tutelle de Galen Dubell, mais c'était la première fois que son talent se manifestait avec une telle force, la première fois qu'elle arrivait à l'exprimer volontairement. Elle avait trouvé l'expérience merveilleuse. Mais cette première fois était restée l'unique. Elle n'atteignait plus de tels sommets aussi aisément. Une seule voie menait à cette forme de pouvoir, celle des études acharnées, et elle avait consacré les années suivantes à maîtriser ses dons, même si l'opération n'avait pas été facile. Et peut-être avait-elle laissé la magie plus recherchée de la sorcellerie céder le pas au pouvoir plus accessible des fées.

Elle se retourna pour partir, mais elle avait oublié les tableaux de l'autre côté de la galerie, et l'un d'eux lui attira l'œil. Les œuvres de Greanco étaient d'ordinaire difficiles à ignorer mais celle-ci lui parut particulièrement saisissante. Il s'agissait d'un portrait de Ravenna plus jeune en tenue de ville, avec un groupe d'élite de ses gardes et d'officiers. Elle se tenait assise au centre, vêtue d'une mante de velours noir et de soie flamboyante, une rose de diamants sur la poitrine. Thomas s'appuyait sur un fauteuil à côté d'elle, légèrement en retrait. Les autres gardes les entouraient, tous beaux et l'air franchement menaçants.

Kade ne se souvenait pas l'avoir déjà vu. Le peintre avait dû l'exécuter après son départ, afin de commémorer la récente victoire dans la guerre bisrane, lorsque Ravenna avait mis un terme à des années de combats. Curieusement, on ne l'avait pas accroché au rez-de-chaussée, mais Kade supposa qu'il était scandaleux pour une reine indépendante de se faire représenter avec un groupe de jeunes hommes, ce qui était pourtant du Ravenna tout craché, et Greanco l'avait là aussi parfaitement exprimé. Durant cette guerre, la reine s'était abondamment déplacée dans le secteur de la frontière contestée avec sa garde et une ou deux servantes. Mais, connaissant Ravenna, elle avait sûrement davantage chaperonné les servantes qu'elles ne l'avaient chaperonnée, elle. Quelques évêques s'étaient élevés contre elle, mais le reste du pays estimait que l'Église fourrait déjà trop le nez dans la moralité d'autrui ; la loi du pays ne tenait guère compte de l'adultère et, moins de deux siècles plus tôt, les reines prenaient traditionnellement des amants parmi leur garde rapprochée personnelle.

C'étaient les règles tacites de la loi du pays qui permettaient à Ravenna de conserver le commandement des gardes de la reine alors qu'elle aurait dû le remettre à Falaise lors du couronnement de la jeune femme. Selon la loi du pays, on ne pouvait recevoir en héritage ni céder une garde personnelle sans la permission du suzerain, et, s'il y avait un domaine où excellait Ravenna, c'était de manipuler la législation et les circonstances à ses propres fins.

Je devrais apprendre à faire de même, se dit Kade. Mais les fées avaient peu de lois, du moins peu de lois sensées. Comme la cour, les résidents des royaumes des fées se battaient, complotaient et se poignardaient dans le dos plus que de raison, mais il s'agissait d'êtres dépourvus d'âme, aux passions superficielles et de courte durée. L'issue de leurs jeux ne leur importait pas vraiment, et on ne trouvait rien chez eux de semblable à la solide confiance que reflétait ce portrait…

Tu deviens sentimentale, espèce d'idiote.

Elle se tourna et retint son souffle à la vue du tableau suivant. Thomas Boniface, lui aussi en tenue de ville. Même pour un Greanco, le portrait était obscur et ambigu. Bien que Thomas fût son aîné de plus de dix ans, Denzil et lui avaient physiquement la même allure : arrogants, sensuels, parfaitement conscients de leur valeur, l'un comme l'autre des loups sous des dehors de chien d'appartement. Le portrait suggérait que, dans le cas du capitaine, l'arrogance se tempérait peut-être d'ironie.

La tradition imposait au capitaine des gardes de la reine ainsi qu'au précepteur des chevaliers albons d'abjurer tous liens familiaux afin que leur loyauté demeurât tout entière au service de la Couronne. Le népotisme et les parents entremetteurs étaient permis pour les autres nobles qui servaient au palais, mais on tenait ces postes-ci pour trop importants. Renier avait été duc de quelque chose, se souvenait Kade, lorsqu'il avait tout transmis à un jeune frère et pris ses fonctions auprès de Roland. Thomas avait été le vicomte Boniface.

Chacune des deux charges s'accompagnait d'une fortune considérable et de terres mais ôtait le droit de les transmettre à d'autre héritier que l'homme nommé pour la reprendre. Si les précepteurs albons vivaient jusqu'à leur retraite, on les faisait souvent ducs et on leur attribuait des domaines et des rentes. Les capitaines des gardes de la reine avaient droit en principe au même traitement, mais ces derniers temps tous étaient morts dans l'accomplissement de leur devoir.

Kade comprit brusquement que Thomas Boniface s'attendait sans doute à subir le même sort. S'il survivait à Ravenna, sa position à la cour ne serait guère enviable. Roland et Denzil étaient tous deux

contre lui, et Falaise paraissait incapable de protéger quiconque, y compris elle-même. Voilà ce qu'exprimait le portrait, sut d'un coup Kade. C'était le visage d'un homme qui servait la Couronne en acceptant le risque d'une trahison éventuelle et d'une mort violente, mais ne prenait aucun plaisir à devoir tuer des gens dont le plus grand crime était manifestement la bêtise.

Kade se détourna des tableaux et se dirigea résolument vers l'escalier en se disant : *Je ne sais pas pourquoi je m'inquiète à son sujet ; il ne me plaît même plus, de toute façon.*

Puis l'agitation persistante qui la tourmentait se concentra en terreur, et elle s'arrêta dans l'encadrement de la porte. Son cœur battait. Elle prit une inspiration profonde, la main pressée sur la poitrine, et s'efforça de comprendre ce qui lui arrivait. *Il y a quelque chose qui ne va pas ; il se passe quelque chose.* Elle s'obligea à avancer, à descendre les marches. *Il faut que je voie Galen.*

« Quel genre d'homme est Grandier ? » demanda Thomas.

Galen Dubell marqua un temps, à genoux par terre à côté de la niche dans le mur, afin de mieux réfléchir à la question. « C'est un obsédé, finit-il par dire en levant un regard sérieux sur le capitaine. Et qui souffre. Le pire adversaire qu'on puisse affronter. » Ils se trouvaient dans une des caves profondes de l'ancien palais, et les grossiers murs de pierre luisaient faiblement à la lumière tremblotante de la lanterne. Des piliers aussi larges que des charrettes s'élevaient dans les ténèbres jusqu'au plafond voûté quelque part au-dessus. Le sol crasseux épandu de paille était jonché de tonneaux vides, de boîtes et de divers bouts de ferronnerie. Des engins de siège déglingués et oubliés qu'on avait descendus dans un passé nébuleux par des trappes dans le plafond ressemblaient dans la pénombre aux squelettes métalliques de monstres marins échoués. Les trois gardes de la reine que Thomas avait désignés pour veiller sur Dubell quand son travail l'entraînait dans des secteurs déserts du palais déambulaient à la limite de zone éclairée, luttant à la fois contre l'ennui et la nervosité, l'air faussement indifférents.

Afin de découvrir ce qui réduisait l'efficacité des tutélaires, Dubell examinait les pierres de protection enterrées en divers points autour du palais. Il projetait aussi de déplacer la pierre principale, la clef de voûte. Il pouvait la retirer en présence de Thomas et des gardes, mais il lui faudrait la transporter seul à son nouvel emplacement. Thomas n'aimait pas voir Dubell circuler dans les sous-sols du palais sans surveillance, mais on assurait la sécurité de la clef de voûte en la cachant au milieu des centaines d'autres pierres de protection. Seul Dubell connaîtrait son

emplacement exact.

Après avoir soigneusement examiné la pierre de protection ovoïde et terne, Dubell l'avait remise dans sa niche murale, aussitôt scellée avec de la glaise prélevée dans un seau porté par un jeune serviteur réticent qu'il avait affecté à ce travail.

« Obsédé par quoi ? demanda Thomas.

— Par ses convictions. » Dubell se releva péniblement et ils se dirigèrent vers les piliers au centre de la salle caverneuse, le gamin traînant sur leurs talons.

Les lieux étaient humides, mais il n'y faisait jamais trop chaud ni trop froid, il n'y flottait aucune odeur de renfermé, comme si les puits d'aérage dans les murs épais du vieux palais au-dessus donnaient quelque part dans le plafond du sous-sol.

Thomas avait suivi Dubell dans la cave pour lui demander ce qu'il avait découvert sur la mort de Gambin, mais le sorcier n'avait pas réussi à savoir avec quoi ni comment on l'avait tué. Maintenant il lui fallait retourner au corps de garde cisternain où l'on avait conduit les prisonniers, afin de commencer l'interrogatoire de Dontane, mais Dubell restait sa meilleure source d'information sur Grandier et il tenait à en apprendre le plus possible. « Je ne comprends pas, dit Thomas : pourquoi ses convictions le poussent-elles contre nous ? On n'est pas au Bisra. Quand un sorcier ou une sorcière vole ou tue son voisin, on les pend comme tout le monde, et non parce qu'ils pratiquent la magie.

— Voilà, évidemment, le point délicat. Pourquoi est-il venu ici ? Nous croyons à Lodun qu'il n'a jamais franchi nos frontières par le passé, et pourtant son père était d'Île-Rien. Notre Couronne ne l'a certainement jamais accusé d'aucun crime, justement ou injustement. Ce qui m'amène hélas à croire que son ressentiment envers ce pays ou cette ville est idéologique, auquel cas on ne peut pas faire grand-chose pour le décourager. »

Thomas secoua la tête. « Je ne peux pas être d'accord. Je connais en ville un membre de l'Académie des philosophes qui a inventé une espèce de mécanisme capable d'additionner des chiffres quand il tourne les boutons à l'extérieur. Les inquisiteurs généraux du Bisra en ont entendu parler, l'ont déclaré suppôt du diable et menacé de le tuer s'il s'avise de passer leur frontière. Si Grandier se croit un tel savant, pourquoi n'est-il pas toujours au Bisra, à mener une vie infernale à la Couronne ?

— Ce serait certainement plus raisonnable de sa part, sauf… (Dubell marqua une pause alors que lui venait l'idée) si quelqu'un lui a offert de l'argent pour nous persécuter.

— Nous y avons pensé. » Au Bisra, des curieux s'attroupaient

autour des églises où siégeait l'Inquisition, dont les membres s'accusaient entre eux de sorcellerie et voyaient des démons derrière chaque buisson. Si la populace apprenait que la Couronne bisrane avait employé un homme qui, condamné pour magie noire, avait échappé à la peine de mort, des émeutes éclateraient que le pays mettrait des semaines à réprimer. Thomas donna un coup de pied à un pilier d'un air songeur. Il lui faudrait réfléchir à des moyens de laisser filtrer les rumeurs appropriées à travers la frontière. « Grandier en serait capable si les Bisrans lui offraient quelque chose dont il a très envie.

— Je ne sais pas. À sa place, je crois que mes griefs contre eux seraient trop forts.

— Il y a plusieurs possibilités quant à qui l'a engagé. » Il n'avait aucune envie de discuter de ces possibilités, beaucoup plus proches que le Bisra ; pas avec Galen Dubell, en tout cas. « Et vous n'avez jamais entendu parler de ce Dontane ?

— Pas en rapport avec Urbain Grandier. Pas du tout, même. Le poison qu'on a donné au pauvre Lestrac provoque souvent des hallucinations et des illusions avant le sommeil qui précède de peu la mort. Il a pu porter son accusation à tort. »

Thomas ne croyait pas à une illusion. Lestrac était trop catégorique, trop en colère au moment de sa dénonciation. « Kade avait l'air sûre que c'était lui qui se trouvait dans la pièce avec Lestrac. Elle a fait apparaître son image dans une flaque de vin.

— Une méthode qui est loin d'avoir fait ses preuves. Kade est… (Dubell hésita) plutôt brillante dans son genre. Mais elle a aussi tendance à laisser parler son imagination. »

Thomas, qui trouvait Dubell également brillant dans son genre, ne fit aucun commentaire.

Le vieux sorcier s'arrêta devant un des piliers gigantesques et désigna une partie carrée près de la base qu'on avait creusée avant de la remplir de glaise. « C'est ici qu'est enfouie la clef de voûte. J'ai déjà préparé son nouvel emplacement et l'y transporter me prendra peu de temps. Pas assez pour affaiblir les tutélaires. »

Thomas s'agenouilla afin d'examiner le tampon de glaise de plus près. « C'est récent. L'avez-vous déjà vérifié ?

— Non. » Dubell se pencha d'un air inquiet et entreprit de faire sauter la glaise. « Peut-être le docteur Sureté… Mon Dieu, si cela dure depuis… »

L'explosion fut comme un coup de canon qu'on aurait tiré au-dessus de leurs têtes. Les piliers de pierre tremblèrent sous le choc et du plafond s'abattit une pluie de poussière et d'éclats de pierre. Thomas se releva, puis tituba lorsque le sol se déroba soudain sous ses pieds. Assourdi par le bruit, il attendit l'effondrement sur leurs

crânes de milliers de tonnes de pierre.

Les murs reprirent leur immobilité en frémissant.

Thomas et les autres gardes se regardèrent un instant fixement. « Qu'est-ce… ? » murmura Baserat.

La secousse avait renversé en arrière Dubell qui, à croupetons, continuait à creuser. Le tampon de glaise se brisa sous ses efforts et il plongea la main dans la cavité. « Vide », dit-il avant de se mettre à maudire Grandier.

Thomas hissa le vieux sorcier sur ses jambes. « Venez », fit-il, et il entraîna tout le monde au pas de course vers l'escalier. *Ce sont peut-être les arsenaux de la ville,* se dit-il. Les deux longs bâtiments de pierre abritaient des réserves de poudre et se trouvaient de l'autre côté du mur intérieur par rapport à l'aile de la Galerie. Mais même si les deux avaient sauté d'un coup… Non, il ne fallait pas chercher de cause accidentelle à une pareille explosion ; on attaquait le palais, de l'extérieur ou de l'intérieur. Il tenta de se rappeler qui était de service dans le bâtiment au-dessus et où Ravenna était censée se trouver à cet instant.

Ils atteignirent les marches à l'autre bout du sous-sol enténébré. Thomas prit la lanterne d'un garde qui avait eu la présence d'esprit de l'apporter. Il la leva. L'escalier étroit montait en spirale, dégagé aussi loin que portait la lumière.

« Chargez vos pistolets », ordonna-t-il.

Dubell prit la lanterne et se déplaça pour jeter un coup d'œil inquiet dans l'escalier tandis que les gardes chargeaient leurs armes avec la célérité due à une longue pratique. Une fois que Thomas eut rabattu le couvercle sur le bassinet de son deuxième pistolet et qu'il l'eut remis dans sa ceinture, il s'était suffisamment calmé pour réfléchir clairement. Si leur petit groupe voulait s'en sortir, il ne fallait pas commettre d'erreur.

Il entreprit de gravir les marches, les autres à sa suite. La montée des quatre étages aurait pu se prolonger à l'infini.

Ils venaient d'atteindre le second escalier lorsqu'un hurlement se produisit à l'arrière, et Thomas se retourna. Tréville, affaissé sur les marches, se tenait le flanc. La silhouette debout au-dessus de lui sortait d'un cauchemar ; elle ressemblait à un homme mais avait la peau grise et immonde, des lambeaux de tissu brun en guise de vêtements ainsi qu'une tignasse hirsute et graisseuse. Le petit groupe, les yeux écarquillés à la vue de l'apparition, donna l'impression de rester pétrifié un moment qui dura certainement moins d'un battement de cœur car la créature n'eut pas le loisir de bouger le petit doigt. Des marches en dessous, Baserat se fendit d'un coup de pointe en même temps que Martin s'abattait sur elle du dessus et manquait s'empaler sur la lame de son collègue.

Dubell se plaqua contre la paroi afin de laisser le passage à Thomas. Les deux gardes s'étaient à présent écartés de la créature qu'ils regardaient à leurs pieds, l'air secoués. Thomas dut poser la main sur l'épaule de Martin et le repousser pour la voir à son tour.

Sa figure étroite tordue dans la mort, l'être ressemblait à un affamé qu'on aurait retenu très longtemps prisonnier dans le noir. Sa poitrine, là où la pointe de l'épée de Baserat était ressortie, était ensanglantée mais également brûlée, comme si la lame de métal avait été portée au rouge.

Dubell, qui s'était faufilé pour passer, aidait Tréville à s'asseoir. Thomas ramassa l'arme dont s'était servie la créature. Une courte épée de bronze à la lame étroite et au fil méchamment tranchant. Pas une grande protection contre une arme d'acier, mais parfaitement efficace pour tailler des adversaires en pièces.

« Il se trouvait au-dessus de nous, perché là-bas, mon capitaine, dit Baserat.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Thomas à Dubell.

— Une fée, mais j'ignore de quelle espèce. » Il finit d'étancher la blessure de Tréville et leva les yeux vers les autres. « Il suffit que la clef de voûte soit retirée de la matrice plusieurs heures pour que les tutélaires commencent à s'écarter des murs extérieurs dans les parties récentes du palais. Les créatures devaient attendre une brèche assez large. S'il s'agit d'une attaque en force… »

Thomas sentit tous les regards de ses compagnons posés sur lui. Il baissa les yeux sur Tréville. « Vous pouvez marcher ? fit-il.

— Je pourrais courir pour sortir d'ici. » L'homme sourit faiblement.

« Bien. » Thomas regarda les autres. « Allons-y, messieurs. »

Dubell aida Tréville à se mettre debout puis tendit le bras en arrière pour saisir au collet le jeune serviteur et le tirer plus haut dans l'escalier. « Tiens, mon garçon, porte la lanterne et ne tombe pas à la renverse. »

Le jeunot prit la lanterne d'une main tremblante. « Oui, monsieur », souffla-t-il.

Il faisait plus chaud dans l'escalier. Ce qui pouvait signifier que l'entrée au-dessus d'eux était bloquée ou que le bâtiment avait pris feu, voire s'était complètement écroulé. *C'est peut-être Kade. C'était peut-être son intention depuis le début,* songeait Thomas. Il ne savait pas pourquoi cette idée le mettait tellement en colère. Elle ne lui avait rien promis.

Le dernier tournant le conduisit devant la porte en bois en haut de l'escalier, toujours ouverte telle qu'ils l'avaient laissée plus tôt. Le couloir plongé dans l'obscurité était bloqué suite à l'effondrement de son plafond de bois et de plâtre. Une faible

lumière de lanterne tombait par la brèche depuis le passage supérieur.

Thomas escalada les décombres et jeta un regard prudent par l'ouverture. C'était un corridor, avec un plancher et un mur en bois, le reste en pierre d'origine. La source de lumière restait cachée au détour d'un angle plus loin. Il réfléchit à l'agencement du Vieux Palais et conclut qu'ils se trouvaient près des cuisines et réserves inférieures. D'ici, les moyens de gagner le reste du bâtiment ne manquaient pas ; il y aurait sûrement des couloirs dégagés.

« D'accord, dit-il aux autres, c'est par ici. »

Il fallut un certain temps pour faire monter Tréville dans le corridor ; sa blessure empêchait ses compagnons de l'aider autant qu'ils l'auraient voulu et le faisait souffrir. Juste à l'instant où Thomas tendait la main à Dubell pour le hisser, Baserat leur imposa le silence d'un signe précipité.

Le garde s'était avancé de quelques pas dans le corridor, l'oreille tendue. « Vous entendez ? » chuchota-t-il.

Dans la seconde qui suivit, tout le monde entendit. Il y avait des gens plus loin dans le passage. L'espace d'un instant, savoir qu'ils n'étaient pas les seuls survivants d'un immense désastre leur fut rassurant, puis le bruit faible jusque-là se mua en tumulte lorsque leur parvinrent des cris et le hurlement d'une femme.

« Ne prenez pas vos pistolets », dit Thomas. Sur tous les visages se lisait la même pensée informulée : *Parce que nous ne savons pas ce que nous allons trouver plus haut…*

Ils suivirent le corridor et jaillirent par une entrée voûtée dans une grande réserve basse de plafond. Un groupe d'hommes et de femmes en tenues de serviteurs, acculés dans un angle, repoussaient d'autres créatures malsaines avec des torches, des gourdins et tout ce qui leur était tombé sous la main. Les fées se ruèrent sur les nouveaux venus qui pénétraient dans le local. La première leur bondit dessus en brandissant une épée au-dessus de sa tête et fut éventrée par la rapière du capitaine. Une épée de bronze piqua vers le flanc de Thomas qui l'écarta avant de transpercer la poitrine de l'attaquant.

Une fée renversa une lanterne du pied, plongeant les lieux dans une quasi-obscurité. *Manifestement, les monstres voient dans le noir,* se dit Thomas en parant un autre coup d'une fée. *Dommage, nous n'y voyons rien, nous.*

Dubell cria quelque chose et claqua des mains. Aussitôt, une petite boule étincelante de lumière pure lui apparut au-dessus de la tête et resta en suspension, inondant la réserve d'un éclairage d'un blanc absolu.

Quelque chose, par-derrière, saisit Thomas au bras et le fit pivoter. La force était étonnante pour un être aussi décharné. Il lui écrasa la figure d'un coup porté avec la lourde garde de sa rapière, et la fée s'écarta en lâchant un cri perçant.

Alors qu'il se retournait, Thomas s'aperçut que trois autres fées étaient arrivées par la porte donnant sur le passage. *Crénom, elles ont dû nous suivre dans l'escalier.* L'une d'elles avait attaqué par-derrière un Tréville blessé qui gisait à présent dans son sang. Martin sauta par-dessus son ami et la repoussa d'un coup de poing ; la créature recula en chancelant et il la passa au fil de sa rapière.

À côté, une autre fée se colletait avec Dubell et cherchait à lui porter un coup d'épée au visage, mais le vieux sorcier la tenait à distance. Dubell réussit à changer de jambe d'appui et repoussa violemment la créature contre le mur. Thomas s'avança derrière lui. « Excusez-moi, docteur », dit-il, et il acheva la fée.

Toutes les autres fées de la salle gisaient désormais par terre. La lumière magique au-dessus de la tête de Dubell s'éteignit lorsque les serviteurs rallumèrent leurs lanternes et l'habituelle clarté jaune tremblotante remplaça l'étrange éclat blanc immuable.

« Capitaine », haleta quelqu'un à côté de Thomas qui se retourna et vit Berham. Le valet s'était armé d'une matraque de fer rudimentaire mais efficace. « Capitaine, ça se bat dans la salle de l'escalier circulaire. On a entendu les coups de feu. C'est là-bas qu'on allait.

— Bien. » Réflexion faite, Thomas demanda : « Sais-tu ce qui s'est passé ?

— Non, monsieur, j'en sais rien. » L'histoire de Berham ressemblait à la leur. Il passait dans le secteur lorsque s'était produite l'explosion. Vétéran de la dernière guerre, il avait suivi son instinct, rassemblé les survivants, armé hommes et femmes avec tout ce qui se présentait et décidé de rejoindre la résistance organisée.

Martin s'approcha une fois que Berham eut terminé son compte rendu. « D'après le docteur Dubell, dit-il, Tréville est mort, mon capitaine. Ces canailles s'attaquent aux blessés. De vrais loups.

— Pour sûr, fit doucement le valet et jetant un regard derrière lui vers les corps de ses compagnons qui n'avaient pas survécu à l'embuscade. J'ai remarqué.

— Récupérez son épée et donnez-la au docteur Dubell. Berham se servira des pistolets. Nous reviendrons chercher les corps une fois que nous aurons assuré la sécurité du palais », dit Thomas qui songea : *J'ai l'air d'un parfait imbécile d'optimiste.*

Mais c'était ce que voulaient entendre les deux hommes. Alors

qu'ils partaient exécuter ses ordres, Thomas alla rejoindre le sorcier toujours agenouillé près de Tréville. Dubell leva les yeux vers lui. « Je regrette, dit-il.

— Vous n'y êtes pour rien.

— Je n'aime pas cela. C'est encore une saleté de guerre. »

Encore une saleté de guerre, se dit Thomas. *Mais l'armée bisrane nous a combattus pendant deux décennies sans jamais arriver jusqu'ici.*

Ils revinrent vers les autres. Baserat était penché sur la fée que Thomas avait éventrée et lui tâtait par curiosité les entrailles de la pointe de son épée. « Regardez, ces monstres m'ont l'air humains.

— Vous avez raison. Dommage que je n'aie pas mes lunettes. » Dubell observa attentivement la créature de ses yeux de myope. « Bien ce que je pensais.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demanda Thomas.

— La cour d'Unseelie, ou la Horde, comme on les appelle plus communément. Durant leurs équipées nocturnes, ils capturent des humains et s'en servent pour attaquer d'autres humains. » Il s'arrêta lorsque Martin s'approcha pour lui tendre la rapière de Tréville. Le sorcier examina l'arme comme s'il se demandait de quoi il s'agissait. « Oui, évidemment, dit-il enfin.

— Comment des hommes peuvent-ils se transformer ainsi ? » Thomas poussa le cadavre du bout de sa botte.

« Exposition prolongée à l'influence de la Horde. Leurs prisonniers deviennent comme eux. Le fer leur devient un poison. Ils acquièrent certains pouvoirs des fées, mais ils perdent leur âme dans l'opération. »

La salle s'était tue pour l'écouter. Les serviteurs l'observaient, blêmes, tuméfiés et le regard inquiet.

On cogna dans le coude de Thomas qui baissa la tête et vit le jeune serviteur, réchappé on ne savait comment à tous ces événements, qui fixait d'un œil intéressé le cadavre de la fée.

« Berham, fit le capitaine. Tu vas prendre ce petit dans ton groupe.

— Oui, monsieur, dit le valet qui fit un geste sec en direction du gamin. Reste pas là, mon gars, tu vas gêner. »

Sans des Berham pour les prendre en main, il y aurait beaucoup trop de monde à traîner partout. Des serviteurs et domestiques désarmés, des enfants incapables de se débrouiller ni de se défendre tout seuls, des femmes qui ne pensaient pas à ramasser une arme. « Il ne faut pas rester ici », marmonna Thomas.

Kade se trouvait dans l'escalier du bastion du Roi lorsque l'explosion ébranla le Vieux Palais. Elle s'accrocha à la balustrade tandis que les murs tremblaient en sympathie avec le bâtiment

attenant. Un souffle puissant venant d'en bas envahit l'escalier ; la puanteur qu'il charriait la fit grimacer. Les secousses cessèrent et les poutres qui soutenaient l'escalier gémirent désagréablement avant de se décider à tenir bon. Kade reprit sa descente en trébuchant parfois à cause de ses jambes qui tremblaient pour une obscure raison. Le souffle inexplicable s'était arrêté en même temps que les répercussions de l'explosion, mais il subsistait une odeur de boue, d'eau croupie et de mort.

Ce ne peut pas être les tutélaires, se dit-elle avec inquiétude.

Elle trouva le pied de l'escalier bloqué par une foule paniquée d'employés du palais et de serviteurs, et il lui fallut remonter d'un étage afin de poursuivre son chemin par des couloirs détournés. Elle sentait l'odeur de fumée désormais, celle des incendies dus aux lanternes et bougies qui s'étaient renversées.

La longue galerie qui reliait le bastion au Vieux Palais, lorsqu'elle y parvint, était mal éclairée et livrée au chaos.

Des chevaliers albons grouillaient devant les portes et Renier criait des ordres. Par-dessus le bruit, quelqu'un hurlait : « Si vous ne les envoyez pas nous aider à lutter contre le feu, il ne leur restera nulle part où battre en retraite ! »

Kade plongea dans la cohue, se faufila avant qu'un bras revêtu de mailles ne l'empêchât de passer. Elle émergea sur le large balcon du grand escalier tournant qui descendait dans la salle principale du Vieux Palais.

Il s'y livrait une bataille rangée.

La salle principale s'étendait sur deux niveaux, et c'est en haut du vaste escalier qui descendait vers la partie basse qu'on avait établi le front des combats. Une barricade de meubles, caisses et autres décombres protégeait les défenseurs. Des gardes de la reine, quelques chevaliers albons et quelques Cisternains la tenaient avec des courtisans débraillés, des employés et des domestiques qui avaient ramassé des armes ou qui, accroupis derrière les défenseurs, rechargeaient les pistolets. La moitié inférieure de la salle disparaissait dans des ténèbres à la fois palpables et surnaturelles. Des projectiles jaillissaient de ces ténèbres, des carreaux à pointe de bronze d'une efficacité mortelle comme en témoignait le nombre de cadavres qui gisaient.

Kade descendit l'escalier tournant, une main sur l'épaisse rambarde. Les sculptures zoomorphes de la colonne centrale de l'escalier lui jetaient des regards mauvais chaque fois que la lumière des torches les sortait fugitivement de l'ombre, renforçant encore l'impression cauchemardesque de la scène. Des réfugiés la croisaient en la bousculant, gens du palais et gardes blessés.

À mesure qu'elle se rapprochait, elle commençait à voir de

l'autre côté du rideau d'ombre, et mieux que ne le pouvaient les défenseurs de la barricade en dessous. On s'agitait dans les ténèbres ; elle devinait des faces mutilées, des formes mouvantes, tordues ou partiellement humaines. *Les tutélaires se sont sûrement éloignés, du moins au-dessus du Vieux Palais et de l'aile de la Galerie ; voilà comment toute cette billebaude est entrée,* se dit Kade en se forçant à poursuivre sa descente vers l'obscurité chaotique qui s'étendait sur la salle. *Mais qu'est-ce qui a poussé ces monstres jusqu'ici ?* C'était la cour d'Unseelie, les dirigeants des fées noires et autres créatures qui se nourrissaient de sang et de terreur, qui chevauchaient la nuit sous le nom de la Horde, qui s'attaquaient aux humains et détruisaient tout être vivant rencontré en chemin. Ils se déplaçaient dans le ciel par nuit sombre et venteuse, accompagnés, prétendaient les prêtres, des âmes des morts et causant des ravages partout où ils passaient.

Au pied de l'escalier, Kade se dirigea vers la barricade en évitant des silhouettes galopantes, indifférente aux regards étonnés de ceux qui la reconnaissaient. Alors qu'elle atteignait le mur hâtivement érigé de meubles disloqués et tentait de regarder au travers, elle entendit : « Mais c'est la reine des airs et des ténèbres ! »

La voix, sifflante et douce à la fois, lui parvenait distinctement en dépit du tumulte. Elle baissa lentement les yeux et vit un visage par une ouverture dans la barricade. Celui d'Évadne, un des princes de la cour d'Unseelie. Un visage étroit qui pouvait passer pour beau quand on faisait fi du caractère, mais à la peau bleu pastel. Malgré une expression d'enfant féetaud rêveur, son regard jubilant était parfaitement adulte. « Ta vue est aussi mauvaise que ton sens de l'humour », dit Kade. Elle n'avait jamais vraiment accepté le titre de sa mère, ce que devait savoir Évadne.

Il lui adressa un grand sourire qui découvrit des dents pointues. « Pourquoi ne nous rejoins-tu pas, ma sœur ? Qu'est-ce que la cour de Seelie t'a jamais donné pour que tu risques ta vie à son côté et que tu nous combattes ? »

Kade ignora la boule glacée qui se formait dans son ventre et lui répondit par un rire moqueur. La cour de Seelie était la plus haute cour de l'Autremonde. Titania et Obéron la gouvernaient mais passaient peu de temps à diriger les fées qui leur prêtaient serment d'allégeance ; ils consacraient la majeure partie de leurs journées à des fêtes, des processions, des concours et autres passe-temps extraordinaires de Féerie. Les fées sans attache solide avec la cour de Seelie aimaient la lumière du jour et la musique, mais se révélaient souvent dangereuses pour les hommes, soit par malveillance ou tout bonnement par ignorance des faiblesses

humaines.

La reine des airs et des ténèbres n'appartenait vraiment à aucune des deux cours, et Kade n'aimait pas penser à ce qui arriverait à l'équilibre du pouvoir dans l'Autremonde, qu'elle ne comprenait elle-même que très vaguement, si cette situation devait changer. Il fallait un Évadne très sûr de lui pour risquer une telle offre. « La cour de Seelie, dit-elle, ne m'a rien donné, ce qui vaut beaucoup mieux que les ennuis que je dois à celle d'Unseelie. Qu'est-ce qui te fait croire que je confierais mon sort à l'une ou l'autre de vos cours ? »

Le visage d'Évadne se pinça en un sourire méprisant. « La Horde gagne en puissance en ce moment. Les protections pitoyables des mortels sont dispersées et tu ne pourras pas nous arrêter. Je te détruirai moi-même.

— Des promesses, toujours des promesses. Qui est votre maître ? Urbain Grandier ? »

Le regard se durcit. « Nous n'avons pas de maître.

— Je le lui répéterai quand je le verrai. »

Évadne recula, se fondit dans des ténèbres que même les yeux de Kade n'arrivaient pas à percer. « J'y compte bien… » chuchota-t-il.

Kade se laissa tomber au sol et se servit de l'ourlet de sa robe pour en nettoyer un carré. Évadne lui avait donné une idée. *C'étaient des tutélaires puissants ; ils n'ont pas pu disparaître ainsi. Ils sont forcément quelque part.* Si elle arrivait à en trouver un…

« Hé, va-t'en de là. » Elle releva la tête et vit un homme aux couleurs d'officier cisternain qui sursauta en arrière en la reconnaissant.

« J'ai besoin de craie, de cire et d'un peu de charbon brûlé », lui dit-elle. Voyant la mine qu'il faisait, elle lui cria, furieuse : « Vous voulez qu'on vous aide, oui ou non ? »

Un couloir dégagé venant des réserves conduisit Thomas et ses compagnons dans la salle principale.

Des gardes blessés et des réfugiés grimpaient l'immense escalier tournant vers le bastion du Roi et un épais linceul de fumée blanche due aux pistolets et aux mousquets flottait en l'air. Dans la confusion, Thomas repéra Vivan, le commandant cisternain. Il s'en approcha et lui saisit le bras. « Qu'avons-nous perdu ? »

Vivan passa la main dans ses cheveux bruns et ne parut pas remarquer qu'il la ramenait couverte de sang. « Ils sont dans l'aile de la Galerie, dit-il, et sans doute dans tout le secteur est.

— Et le bastion du Roi ?

— En sécurité. Comme tout ce qui se trouve à l'intérieur du mur interne. Ils ne sont pas arrivés par là.

— Les tutélaires, fit Galen Dubell, soudain apparu près d'eux. Ils se sont éloignés des bâtiments récents du palais, mais les fondations des parties plus anciennes agissent comme des clefs de voûte et maintiennent les tutélaires en place. »

Thomas hocha la tête. « Bien, nous pourrons souffler. » Ce qu'il mourait d'envie de faire, c'était plaquer Vivan contre un mur et l'obliger à dire où se trouvaient Ravenna et Falaise, mais le temps manquait et c'était ridicule. Il savait que Lucas et Gédéon étaient de service, alors il ne lui restait qu'à leur faire confiance, qu'à se dire qu'ils avaient mis les deux reines à l'abri. « Est-ce que vous voulez les repousser pour pouvoir fermer les portes de défense en haut des marches ? demanda-t-il au commandant.

— Oui. Si nous nous replions maintenant, ils feront une percée et nous y resterons tous, mais d'après la sorcière…

— Qui ?

— D'après la sorcière, si nous lui laissons un peu de temps, elle arrivera à les retenir assez longtemps pour que nous battions en retraite.

— Où est-elle ?

— À la barricade. Thomas ! Ils jettent des coups de fée. »

Ce qui expliquait les formes immobiles inquiétantes qui ne portaient aucune blessure visible. « D'accord. »

Thomas repéra la silhouette dépenaillée de Kade accroupie près du centre de la barricade entre deux gardes cisternains qui tiraient au mousquet, et il entreprit de se frayer un chemin jusqu'à elle.

Elle avait tracé une espèce de dessin sur le sol et faisait goutter dessus la cire d'une bougie allumée. Elle lui murmurait en permanence des mots et Thomas crut qu'il s'agissait d'un sortilège, mais, une fois plus près, il s'aperçut qu'elle jurait.

Il s'accroupit à côté de la jeune femme. « Combien de temps encore ? » demanda-t-il.

Elle rejeta la tête en arrière afin de dégager son visage de ses cheveux. « Des heures, des jours, des semaines, comment savoir ? »

Un carreau d'arbalète en bronze traversa la barricade et claqua sur le dallage entre eux. Tous deux voûtèrent instinctivement les épaules. « Pas loin », fit Kade sur le ton de la conversation. Elle rejeta une fois encore ses cheveux en arrière.

Thomas tendit le bras et lui coinça pour elle les cheveux par-derrière dans sa blouse.

« Merci, marmonna-t-elle sans le regarder, tandis que le rouge lui montait peu à peu aux joues.

— Combien de temps encore ? redemanda-t-il.

— Bientôt. J'ai presque terminé. Écoutez, je suis en train d'appeler un tutélaire. » Elle s'interrompit alors que la barricade

frémissait sous un nouvel assaut. « Impatiente, cette racaille.
— D’appeler un tutélaire ? souffla-t-il.
— Oui. Son nom, c’est Abléon-Indis et il se trouve normalement au-dessus de la porte Sainte-Anne, mais il couvre maintenant le sommet du bastion du Roi. Je ne sais pas pourquoi.
— Quelqu’un a pris la clef de voûte.
— Bon sang. Voilà la raison, alors. Les nouveaux tutélaires, sans la clef de voûte dans la structure immatérielle, ont quitté leurs emplacements, mais le bastion du Roi bénéficie des sortilèges de protection les plus puissants dans les parties anciennes du palais. Il attire vers lui les tutélaires à la dérive. » Elle avait la mine sinistre. « Bref, quand j’en aurai terminé, le tutélaire devrait tomber sur nous. Si j’ai de la chance, il atterrira pile ici, le long de la barricade. Dès que nous battrons en retraite, la Horde s’élancera, se heurtera à Abléon-Indis et aura une surprise désagréable. Mais il reprendra de la hauteur presque aussitôt. Ce que je tente en ce moment n’est pas aussi puissant que les sortilèges de protection qui continuent de l’attirer vers le bastion du Roi.
— Nous aurons donc quelques instants au mieux.
— Oui.
— Cela suffira. »
Elle releva brièvement les yeux vers Thomas et sourit.
Berham se fraya un chemin jusqu’à eux et s’agenouilla près de la barricade. « Des Albons tiennent les portes du bastion, monsieur, apprit-il au capitaine.
— Quels officiers sont là-haut ?
— J’ai vu seulement Renier, monsieur. Ils m’ont dit que si je les rejoignais ils me laisseraient pas repartir, parce qu’ils veulent faire évacuer tout le monde, voyez.
— Très bien. » Thomas regarda autour de lui et aperçut Martin non loin de là. Il lui fit signe d’approcher. « Trouvez le commandant Vivan, dit-il, et annoncez que, lorsque je donnerai l’ordre de repli, tout le monde devra cesser le feu sur-le-champ et gagner les escaliers. Notre retraite sera couverte, mais pas longtemps. » Tandis que le garde s’en repartait en hâte, il se tourna vers Berham. « Préviens ceux qui rechargent de veiller à évacuer les blessés avant que nous battions en retraite.
— Oui, mon capitaine, fit Berham. Bon Dieu, ça peut marcher. »
Berham s’en retourna vers les gens qui rechargeaient les armes, et Thomas vit alors de l’agitation de l’autre côté de la salle. De la suie jaillissait de la grande cheminée en un nuage poussiéreux.
Le capitaine se releva et se dirigea vers l’âtre. Quelque chose en descendait.
Une fois plus près, il vit émerger de sous le manteau de pierre

une tête qui ressemblait par la forme et la taille à celle d'un cheval. Mais les yeux étaient blancs et vitreux et on aurait dit son poil rasé à l'aide d'un couteau émoussé. Elle avait des dents de lion. Thomas sortit son pistolet, mais il n'eut pas le temps d'en remonter le ressort : la bête plongea hors de la cheminée et s'abattit sur un groupe d'hommes qui rechargeaient les mousquets. Elle agita sa grande tête chevaline de droite et de gauche et déchira à pleines dents les défenseurs qui se bousculaient dans leur fuite.

Thomas se rapprocha, dégaina sa rapière et lui entailla le flanc. Au moment où la bête se retournait de son côté en poussant un cri de rage, il lui plongea sa lame dans le cou. Le monstre chancela, s'écroula vers lui et l'entraîna dans sa chute.

Une autre bête toute pareille sortait de la cheminée. Thomas lâcha sa rapière, remonta le ressort de son pistolet qu'il cala sur son avant-bras et tira.

La balle toucha le monstre dans son large poitrail en même temps que trois autres tirées de plusieurs origines dans la salle. Une quatrième fit voler en éclats le manteau de la cheminée. La bête s'effondra comme une masse.

Galen Dubell apparut à côté de Thomas, pointa le doigt sur la cheminée et fit un geste. Le corps de la bête prit feu comme si on l'avait enduite de poix, et les flammes s'élancèrent dans le conduit. « Voilà qui devrait les retenir un moment », dit le sorcier.

Thomas se releva et alla poser le pied sur le cou du cheval-fée afin de dégager sa rapière. « Pouvez-vous aider Kade ? demanda-t-il.

— Non, tout ce que je ferais risquerait de neutraliser ses efforts et aucun de nous n'en réchapperait. » Il eut un sourire sinistre. « Mais je peux harceler l'ennemi et lui gagner ainsi davantage de temps. »

Thomas regarda le sorcier s'en repartir à grands pas et songea : *Les catastrophes vous vont bien.*

Tandis que des gens se précipitaient pour transporter les blessés, d'autres fées chargèrent la barricade, et Thomas rejoignit les défenseurs.

Des ténèbres surgissaient, aussitôt repoussées par des balles de pistolet ou des piques brandies par-dessus la barricade, des images de cauchemar : formes animales hideuses et tordues aux regards habités d'une intelligence malfaisante, créatures aux visages et aux corps curieusement humains affligés de difformités ahurissantes, et d'autres choses qui disparaissaient si vite que l'esprit rejetait ce que voyaient les yeux. Leurs cris et leurs plaintes ajoutés aux détonations des mousquets et des pistolets produisaient un

vacarme assourdissant.

Thomas avait perdu toute notion du temps lorsque Vivan lui saisit le bras. « Elle est prête », dit-il.

Le capitaine se retourna. Les blessés et les réfugiés avaient disparu en haut de l'escalier et le commandant Vivan avait déjà envoyé ceux qui rechargeaient les armes à leur suite. « Passez le mot, dit Thomas : quand j'en donnerai l'ordre, cessez le feu et repliez-vous dans le bastion. » Il recula de façon à voir Kade et attendit que la consigne se répandît dans la ligne de défense.

Quand les gardes à chaque bout signalèrent qu'ils étaient prêts, Thomas regarda Kade. Elle hocha la tête et il hurla : « Repliez-vous ! »

La discipline opéra merveilleusement, même parmi les chevaliers albons qui ne se sentaient pas tenus d'écouter quiconque.

Le tintamarre de braillements de leurs agresseurs alla crescendo. Thomas gagna avec les autres le pied de l'escalier et chercha des yeux Kade derrière lui, ne la voyant pas dans la cohue.

Elle se tenait toujours accroupie près de la barricade, et Thomas aperçut ce qu'elle attendait. La Horde se rua vers l'obstacle et se heurta à un mur d'air hostile. Certains fondirent en une myriade de couleurs qui hurlèrent vers le plafond avant de disparaître comme des fantômes en fuite. Certains éclatèrent comme des bulles de savon et se volatilisèrent, tandis que d'autres s'abattaient en arrière, frappés d'horribles blessures.

Kade sourit toute seule d'un air pincé, se releva d'un bond et prit ses jambes à son cou.

Thomas attendit son arrivée au pied de l'escalier avant de monter lui-même. Elle se trouvait légèrement devant lui, à mi-chemin du premier étage, lorsqu'elle fut repoussée en arrière contre la rambarde comme si quelque chose l'avait percutée.

La Horde submergea la barricade. Thomas rejoignit Kade et la souleva. Elle était inconsciente mais elle respirait toujours et ne pesait pratiquement rien.

Le second étage passa à toute allure tandis que les fées grouillaient plus bas dans l'escalier. Puis les chevaliers albons fermèrent les portes de défense derrière lui, des panneaux de chêne d'un pied d'épaisseur recouverts de fer. Ils les claquèrent et poussèrent les lourds verrous dans leurs logements. Une foule de gardes blessés et de réfugiés encombraient le vestibule dans une lumière chiche et enfumée.

Kade lui fit savoir d'un coup de coude pointu dans les côtes qu'elle avait recouvré ses esprits et voulait qu'il la déposât à terre. Il la remit sur ses jambes et elle chancela un peu. « Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Ouille. » Elle se tâta prudemment la tempe. « Où est Galen ? »

Le vieux sorcier, déjà de l'autre côté de la galerie, secourait les blessés. Alors que Kade partait pour le rejoindre, Thomas lui dit : « Attendez. »

Elle s'immobilisa, sur ses gardes.

« Est-ce que vous vous attendiez à ce qui est arrivé ?

— Non. » On sentait du mépris dans sa voix. « C'est la cour d'Unseelie, la Horde noire, les ennemis de la lumière. Je ne veux rien avoir à faire avec eux. Ce sont ceux qui ont poussé par ruse ma mère à accepter un pari qu'elle ne pouvait pas gagner. Je ne l'aimais pas beaucoup, mais personne ne mérite… Et ils adoreraient me faire la même chose. »

Thomas voulait être sûr. « Vous n'avez jamais dit que vous saviez manipuler les tutélaires.

— Je n'aurais pas pu faire descendre ce tutélaire si la clef de voûte était restée en place. En l'enlevant, on a détruit la structure immatérielle qui maintenait les tutélaires sur leurs trajectoires. » Elle grimaça et se toucha encore une fois la tête avant de poursuivre plus calmement. « Galen m'a appris à dépister les tutélaires dans de la cendre répandue, et le moyen que j'ai utilisé pour appeler Abléon-Indis n'était qu'une variante des sortilèges servant à maintenir momentanément un tutélaire en place, ce que connaît tout apprenti. Demandez-lui si vous ne me croyez pas. »

Un coup sourd leur parvint de l'autre côté des portes, puis l'écho d'un rugissement lorsqu'une bête contrariée manifesta son mécontentement. Si Kade ne s'était pas souciée d'aider les défenseurs, tout le monde se trouverait en ce moment à l'extérieur. *Elle n'était pas obligée de le faire,* se dit Thomas, *et c'était agir contre ses propres intérêts si elle voulait nous nuire.* « Ce ne sera pas nécessaire de lui demander », dit-il.

Kade hésita, comme si elle avait aussi peu l'habitude de recevoir une confiance que lui de l'accorder, puis elle fit demi-tour sans un mot et se faufila dans la foule. Renier bouscula les autres Albons rassemblés près des portes et rejoignit Thomas. « Les portes tiennent, dit-il.

— Comment c'est arrivé ? » demanda Thomas. Il s'apercevait qu'il ne savait toujours pas exactement ce qui avait explosé ni où, sauf que c'était quelque part dans le Vieux Palais ou dans l'aile de la Galerie.

Le grand chevalier donnait l'impression d'être passé sous un chariot. Pour couronner le tout, il arborait un magnifique œil au beurre noir. « Je sais seulement que nous avons perdu la moitié de la garde cisternaine, dit-il, et tous ceux postés au-delà de la grande

salle du Vieux Palais. Dont un de vos lieutenants. Je l'ai vu se diriger par là juste avant les événements. »

Gédéon devait se trouver avec Falaise dans le bastion du Roi. « Lucas Castil ?

— Oui, c'est lui.

— Nom de Dieu. » Thomas s'adossa au mur et se servit de toute la manche de sa chemise pour essuyer la sueur de son front. Il sentait encore le sang âcre du cheval-fée. « Où est Ravenna ?

— Ici, dans le bastion ; je l'ai vue. Roland se trouvait dans l'aile de la Galerie quand c'est arrivé. Nous l'en avons sorti juste à temps. » Renier hésita. « Il faut que je vous parle seul à seul », dit-il.

Thomas leva les yeux sur lui. Kade se tenait de l'autre côté de la galerie et personne ne pouvait surprendre leur conversation en dehors de leurs propres hommes, debout ou étendus dans diverses attitudes de douleur ou de fatigue, mais Renier paraissait terriblement sérieux.

Ils s'éloignèrent un peu. « D'où vous vient cet œil ? demanda Thomas.

— Certains faits nouveaux ont un tantinet contrarié le roi, répondit Renier en se composant manifestement un visage inexpressif.

— Eh bien, il nous est d'un grand réconfort à tous.

— Thomas, je n'en suis pas sûr, mais… »

Renier hésita si longtemps que Thomas dut contenir son impatience. « Allez-y, dit-il d'un ton égal.

— Un chevalier de faction à la tour de la porte du Prince m'a fait son rapport tout à l'heure. Il prétend qu'on a vu des incendies et des combats dans les rues. Ce n'est pas seulement le quartier du palais qui est attaqué ; c'est toute la ville. »

9

Renier étala la carte à bordure dorée sur la table et désigna un point d'un doigt calleux. « La caserne cisternaine est tombée dès le début. » Il jeta un regard inquiet au commandant Vivan, affaissé dans un fauteuil près du feu.

« Ils sont entrés par la porte Sainte-Anne, alors ? demanda Thomas.

— Non. Remarquez, les comptes rendus que nous avons proviennent de palefreniers et de valets qui ont réussi à condamner les écuries afin d'empêcher les créatures d'accéder à la Vieille Cour, mais ils ont dit que l'attaque avait l'air de venir de la porte intérieure vers le palais, non de la porte extérieure. Quant à savoir comment ils ont fait… » Renier secoua la tête.

Ils se trouvaient au poste des gardes de la reine, dans un des petits locaux attenants à la salle d'entraînement. Les murs étaient tendus de cuir et de cartes en parchemin, et par la porte ouverte entrait le bourdonnement des conversations dans la salle voisine. Ils savaient que les membres humains, ou jadis humains, de la Horde avaient servi de chair à canon dans l'attaque initiale et que les fées étaient arrivées ensuite, mais Thomas se disait qu'ils n'avaient pas encore une image précise de la façon dont l'invasion s'était déroulée. « Nous ne savons toujours pas ce qui a explosé, dit-il.

— Ce n'étaient pas les arsenaux de la ville. On les voit depuis le haut du mur intérieur. Mais c'est ce que tout le monde a pensé. Les gardes de la reine qui n'étaient pas de service se dirigeaient de ce côté afin de repousser ce qu'ils prenaient pour une attaque par la porte Sainte-Anne quand ils ont été arrêtés à la Vieille Salle. Mes hommes se trouvaient juste derrière eux. »

Thomas vit Gédéon aspirer une goulée d'air pour émettre un commentaire et il se racla la gorge. Leurs regards se croisèrent et le lieutenant se tut de mauvaise grâce, l'air mécontent. La plupart des gardes estimaient que le gros des chevaliers albons aurait dû les suivre dans la Vieille Salle au lieu de rester en relative sécurité en haut de l'escalier. Thomas voulait bien admettre qu'il fallait quelqu'un pour tenir les portes de défense ; de là à ce que la tâche nécessitât la quasi-totalité du régiment albon… Mais l'acte relevait davantage de la désorganisation que de la lâcheté, et il tenait à réduire le plus possible les tensions entre les deux compagnies. Il

se tourna vers Renier. « Depuis les caves, dit-il, on avait l'impression que l'explosion se produisait presque au-dessus ; c'était forcément quelque part dans l'aile de la Galerie.

— Mais il n'y a rien là qui puisse exploser, pas avec une telle force, sauf s'il s'agit de quelque chose qu'ils ont apporté avec eux, protesta le chevalier.

— C'est peut-être ce qu'ils ont fait. » La voix de Vivan les fit sursauter.

Seul un accident de l'histoire avait placé le poste des gardes de la reine dans un secteur protégé par les anciens tutélaires des murs internes. Ils avaient en la circonstance perdu beaucoup trop d'hommes, mais la garde cisternaine, ainsi que leurs familles vivant dans les baraquements ou à proximité, avait été décimée.

« Nous devrions avoir des nouvelles des commandants de la ville dans la matinée », dit Renier au bout d'un moment.

Thomas secoua la tête. Il existait plus de six mille volontaires municipaux, moitié mousquetaires et moitié piquiers, organisés en régiments basés chacun dans son quartier. La Couronne comme le ministère avaient le droit de faire appel à eux, mais ce serait impossible dans la confusion générale. « Les levées municipales ne pourront pas s'organiser ; elles seront trop occupées à défendre leurs propres maisons et ce serait du suicide de s'aventurer cette nuit dans les rues. »

Renier fixa longuement la carte. « La Horde n'a encore jamais attaqué en force. Elle harcèle les voyageurs, les fermes isolées, mais jamais… Enfin, les garnisons de la porte seront bloquées à l'intérieur au moins jusqu'à l'aube. La Horde n'attaque pas après le lever du soleil. »

Thomas savait par Kade que le gros de la Horde se composait d'esprits puissants et querelleurs de la cour d'Unseelie, qui ne s'entendaient sur rien sauf quand il s'agissait de festoyer et de combattre la cour de Seelie, leur contraire en Féerie. Dans leur sillage se bousculaient les prédateurs fées : harpies, bogles, spriggans, des êtres qui hantaient les lieux isolés ou s'en prenaient aux voyageurs. « Ils ne peuvent pas lancer contre nous l'espèce de troupe organisée dont ils se sont servis dans le Vieux Palais, mais une foule de fées abominables les suit comme des charognards derrière une armée. Ceux-là ne sont pas organisés, mais ils supportent la lumière du jour et vont attaquer à la première occasion. »

Renier eut une moue désapprobatrice. « Vous tenez ces renseignements de la bouche de Kade Carrion, j'imagine. Je préférerais qu'ils proviennent d'une autre source. »

Thomas réprima une inexplicable bouffée d'irritation. « Qui

d'autre aviez-vous dans l'idée d'interroger ? » demanda-t-il sans trop d'acidité dans le ton.

Renier secoua la tête, les sourcils froncés. « Tout de même… On n'y peut rien, je suppose. Est-ce qu'elle sait si Grandier les aide ?

— Non, mais il trempe forcément d'une façon ou d'une autre dans cette affaire. » Thomas réfléchit un instant. « La Horde comptait sur la surprise et on l'a aidée. Quelqu'un savait comment se rendre dans les caves et sortir la clef de voûte, et ce quelqu'un se trouve sans doute encore ici avec nous. » Dontane connaissait peut-être l'identité du traître, mais il était sûrement mort avec les autres prisonniers et les gardes dans le poste cisternain.

Renier leva les yeux. « Peut-être le docteur Braun a-t-il avoué à son assassin l'emplacement de la clef de voûte avant de mourir.

— Braun est mort sur le coup ; on ne l'a pas torturé pour le faire parler.

— Si nous pouvions remettre la clef de voûte en place…

— Elle peut être cachée n'importe où. » Thomas secoua la tête. « Il ne faut pas compter là-dessus.

— Bon, inutile de se casser la tête à ce propos maintenant. » Le chevalier se pencha sur la carte. « On a condamné les couloirs des murs extérieurs. Des tutélaires protègent les toits et les espaces à découvert de la Vieille Cour, et les portes de défense bardées de fer les empêchent de nous atteindre par le bastion du Roi. Nous ne pouvons à présent rien faire d'autre que patienter. »

Si Renier tenait à « patienter » avec un traître dans son camp, libre à lui. Thomas n'avait aucune raison de discuter alors qu'il lui restait d'autres dispositions à prendre.

Le général Villon et la cavalerie des engins de siège étaient postés à Granges, une forteresse royale à quatre-vingts kilomètres au sud. C'était la force mobile la plus proche de la ville en dehors de la petite garnison privée de Denzil, toujours en résidence à Bellegarde. Les fées arriveraient peut-être à prendre la ville, mais pas à la tenir. Elles ne pourraient pas fermer les portes à charnières de fer, pas plus que se servir des canons montés sur les murs ni des réserves d'armes. Villon bénéficiait de troupes aguerries et d'une population qui se lèverait pour lui prêter main-forte dès qu'elle verrait ses couleurs.

Tandis que Renier roulait sa carte et s'en retournait vers la salle d'entraînement, Thomas prit le bras de Gédéon. « Si quelqu'un doit proposer à Renier de lui tenir son épée s'il tombe dessus, souffla-t-il, ce sera moi ; est-ce clair, monsieur ? »

Gédéon sourit sans enthousiasme. « Oui, mon capitaine, c'est clair. »

Les autres partis, Thomas hésita un instant devant Vivan mais ne

trouva rien à lui dire.

Il s'en alla par la salle d'entraînement où les choses commençaient à se calmer vu que la nuit s'avançait et qu'aucune attaque ne se décidait. Les réfugiés de la maison étaient principalement des serviteurs et des employés du palais qui se fichaient de coucher sur un coin de sol dégagé tant qu'ils avaient un toit au-dessus de la tête et beaucoup de fer autour d'eux. Ils étaient étendus sur des couvertures le long des murs ou blottis en groupes pour se raconter les horreurs vécues au cours des dernières heures. Leurs enfants jouaient aux balcons du premier étage avec une calme insouciance, mais personne ne se sentait assez en sécurité, semblait-il, pour éteindre la moindre lanterne, malgré le nombre de ceux qui voulaient dormir. La seule gêne provenait d'une vieille femme agenouillée à l'autre bout dans un angle et qui priait à tue-tête tandis qu'une jeune fille nerveuse la suppliait instamment de se taire.

Les gardes de la reine et les quelques Cisternains rescapés rôdaient dans la maison comme des rats en cage, vérifiaient sans cesse leurs armes, sur un qui-vive permanent. Les réfugiés des classes supérieures s'entassaient dans la tour Albon et dans le bastion de porte, le bastion du Roi restant en tampon entre les fées du Vieux Palais et la cour fortifiée. Thomas avait opté pour cette mesure, sachant que, s'il devait garder un groupe important de civils sous sa protection durant une bataille, il préférait se charger de ceux entraînés à recevoir des ordres sans discuter. Ravenna, Falaise et leurs entourages étaient bien installés en sécurité à un étage supérieur.

Il trouva Phaistus dans le hall d'entrée, debout devant les portes entrouvertes, qui regardait timidement le ciel couvert de la nuit. « Qu'est-ce que tu fais ? » lui demanda Thomas.

Phaistus sursauta puis déplaça le lourd rouleau de corde coincé sous son bras. « Berham veut que je lui apporte ce rouleau dans la tour, capitaine. »

Son hésitation était compréhensible. Sur les routes en pleine campagne, la Horde attaquait traditionnellement du ciel, elle fondait sur les hommes comme des faucons sur des souris. Sauf que les faucons se montraient incontestablement plus tendres pour en finir avec leurs souris que la Horde avec ses prisonniers humains. Les tutélaires toujours fixés de ce côté du palais étaient censés les protéger à l'extérieur, mais il leur était déjà arrivé de flancher.

« Bon ; viens, alors. » Thomas l'entraîna à découvert dans la cour.

La nuit était fraîche ; seule la lumière qui filtrait par les fissures

dans les volets et les portes fermées éclairait les lieux. La tour Albon, loin au-dessus d'eux, n'était qu'une forme indistincte dans le noir, et les nuages défilaient rapidement devant la lune. Phaistus activa le pas dans l'ombre de Thomas en lançant des regards inquiets vers le ciel.

Le rez-de-chaussée de la tour faisait office d'hôpital, et l'écœurante odeur familière de cautérisation frappa le capitaine dès l'entrée.

Les blessés gisaient sur des paillasses le long des murs de la salle haute de plafond. Entre autres des femmes et des enfants, en nombre beaucoup trop grand. Ils s'étaient fait faucher par les lames de bronze des valets humains de la Horde, brûler dans les incendies sporadiques dus à des lanternes renversées, mordre ou griffer par les fées. Il n'y avait pas de victimes de coups de fée. Quand on était touché par un de ces tout petits cailloux à l'aspect inoffensif, on s'écroulait pour ne plus jamais bouger ni parler, on n'était guère plus qu'un mort-vivant, et on avait de la chance si on mourait de faim ou de soif avant que le caillou eût trouvé le cœur. Tous ceux atteints par des coups de fée avaient été abandonnés ou étouffés des mains du docteur Lambe ou d'un de ses apothicaires.

On avait allumé des feux dans les deux grandes cheminées, et des dizaines de lanternes et de bougies charbonnaient encore davantage les chevrons déjà noirs de fumée. On avait poussé les meubles afin d'accueillir un surcroît de paillasses, et Thomas dut grimper par-dessus deux tables pour gagner l'autre bout de la salle. Des souvenirs pénibles de la guerre bisrane lui revinrent, souvenirs de villages frontaliers envahis et occupés avant que les habitants aient eu le temps de se disperser dans la forêt, souvenirs d'après bataille.

Le docteur Lambe se tenait près de l'immense table à rallonge où s'étalaient des trousses d'instruments et des bocaux d'herbes médicinales. Il avait l'air épuisé et franchement pas frais. Il releva la tête à l'approche de Thomas. « Capitaine, quand pourrons-nous partir ? demanda-t-il.

— Dès le lever du jour. À ce moment-là, la Horde ne pourra pas s'organiser.

— En sommes-nous vraiment sûrs ?

— Je le tiens d'une autorité compétente. Ce qui risquera de rôder dans les rues, c'est une autre affaire, mais ils ne recherchent pas n'importe qui. »

Lambe jeta un coup d'œil en hauteur. Le roi se trouvait à un étage supérieur, étroitement gardé. « Vous avez raison sur ce point. »

Le palais était un piège et ils ne pouvaient pas se permettre de

s’y faire prendre. Il allait falloir mettre Ravenna et Roland en lieu sûr. *Que cela plaise ou non à Ravenna,* songea Thomas. Sa première idée était de les évacuer de la ville et de les confier à Villon à Granges – et il leur faudrait rester ensemble. Roland serait submergé par le chaos et perdrait son trône au profit du premier opportuniste à la tête d’une troupe. Ravenna, elle, savait résister à la tempête.

Galen Dubell traversa la salle pour les rejoindre. Comme chez le docteur Lambe, du sang séché tachait l’ourlet et les manches de sa robe. « Quelle sorte de protections prévoyons-nous pour l’évacuation ? » demanda-t-il.

Thomas n’eut pas le temps de répondre car un chevalier albon s’avança vers eux pour annoncer : « Sa Majesté requiert une audience, capitaine Boniface. »

Thomas le regarda, mais le visage du chevalier resta de marbre. « Très bien, dit-il au bout d’un moment avant de se tourner vers Dubell. Docteur, pourriez-vous faire passer un message à la reine Ravenna et l’informer que je serais provisoirement dans l’incapacité de la servir ? »

Le regard de Dubell passa de la mine affligée du docteur Lambe aux autres chevaliers albons soudain apparus dans la salle. « Oui, bien entendu », dit-il.

Thomas suivit le chevalier jusqu’au pied de l’escalier étroit qui montait dans la tour. Deux autres Albons les y attendaient. Le capitaine les toisa sans émettre de commentaire, et ils s’engagèrent dans l’escalier.

Le chemin était long jusqu’au quatrième étage de la tour, et les nombreuses lanternes qui éclairaient les marches de pierre enfumaient une atmosphère de ce fait étouffante. Des chevaliers se tenaient de faction à chaque niveau.

Sur le palier du quatrième, deux chevaliers de plus gardaient la large porte de chêne. « Sa Majesté vous prie de laisser vos armes avant d’entrer la voir », dit le garde qui avait suivi Thomas.

Le capitaine le regarda dans les yeux. Garde de la reine et officier attitré, il avait le droit de rester armé en présence du roi, mais il savait que toute protestation de sa part affecterait Roland, et aussi ce qui se passerait s’ils le fouillaient à l’intérieur et découvraient sur lui une arme dissimulée.

Il tendit sans un mot ses deux pistolets, sa main gauche, la dague dans sa botte et déboucla sa rapière de son baudrier.

Un des chevaliers ouvrit la porte et ils entrèrent.

La salle était beaucoup trop chaude et bondée. Les fils d’or des tapisseries rouges captaient et renvoyaient la lumière des bougies. D’autres chevaliers albons étaient rassemblés là, tous marqués par

la bataille. Certains jeunes courtisans de Roland jouaient aux cartes, attablés dans un angle, et, quelque part hors de vue, un musicien jouait de la flûte à bec soprano. Renier n'était pas présent. Roland occupait un fauteuil en tapisserie, flanqué de Denzil.

Alors que Thomas s'inclinait, le roi lui ordonna : « Agenouillez-vous, monsieur. »

Bien qu'il entendît le loquet d'un piège se refermer d'un claquement, il s'exécuta avec une apparente facilité, laissant parler sa seconde nature.

Denzil sourit paresseusement et glissa quelques mots inaudibles à Roland qui gloussa en même temps qu'il rougit de confusion. Thomas s'aperçut que le jeune roi n'était pas encore ivre mais en bonne voie, et il était prêt à parier n'importe quoi que Denzil y était pour quelque chose.

Roland tripotait un bout déchiré de dentelle à sa manchette, ses yeux sombres écarquillés. « Que fait ma mère en ce moment ?

— Elle se repose, Votre Majesté. » Thomas garda une expression neutre et une voix égale. La salle s'était tue et les courtisans observaient avec une intense fascination, mélange d'amusement dissimulé devant l'infortune d'autrui et de crainte pour leur propre cou.

« Et ma reine ? Mon cousin prétend qu'elle refuse de se rendre auprès de moi. »

Thomas se demanda si Falaise savait qu'elle refusait de se rendre auprès de Roland. Sans doute que non. « Elle ne se sent pas bien, Votre Majesté, et votre mère a exigé qu'elle reste dans ses appartements. » C'était un mensonge, mais il n'allait pas jeter la jeune reine en pâture aux loups afin de sauver sa propre peau. *La question ne se posera peut-être plus sous peu.*

« Oh », fit Roland. Même en de telles circonstances, il s'apercevait que Falaise ne risquait pas d'ignorer un ordre direct de Ravenna. Mais Denzil lui donna un coup de coude – le chevalier de faction derrière leurs fauteuils resserra sa prise sur la poignée de son épée. « Et ma sœur ? fit Roland.

— Elle est au corps de garde, Votre Majesté. »

Denzil tournait négligemment une de ses bagues. Ses mains tremblaient légèrement, sûrement d'excitation. « On l'a vue étaler du sang sur les linteaux et les montants du corps de garde, dit-il. Alors nous nous demandons : pourquoi a-t-elle fait une chose pareille ? »

Comment le saurais-je, moi ? « Je n'en sais rien, Votre Majesté. » Il donna sa réponse à Roland, uniquement pour voir la figure de Denzil se crisper de rage. Il y avait peu de chances pour que la

jeune femme se fût livrée à un acte préjudiciable : même Kade ne jetterait pas de sort sur une maison avant de s'y installer pour la nuit. Et elle n'avait manifestement pas fait mystère de ses agissements. Cela ressemblait davantage à une pratique d'un des cultes étrangers de la ville.

Roland frottait distraitement le bras sculpté du fauteuil, tout à la préparation de sa prochaine manœuvre : Denzil se pencha familièrement vers lui en surveillant Thomas du coin de l'œil et chuchota quelques mots. Roland gloussa d'un air coupable.

Thomas se permit de paraître un tantinet ennuyé. Les tentatives de Denzil pour lui porter sur les nerfs affectaient davantage l'Albon qui se tenait debout derrière lui et entendait ce qu'il disait.

« Peut-être lui avez-vous dit de le faire, finit par lancer Roland.

— Dans quel but, Votre Majesté ? » Thomas l'avait toujours su : s'il devait mourir pour satisfaire un ego royal, il voulait une mort scandaleuse qui éclabousse et embarrasse politiquement le plus de monde possible. Disparaître dans les profondeurs de la tour Albon n'était pas le programme qu'il préférait.

Roland ne répondit pas tout de suite. Il se mordit la lèvre et regarda son cousin.

Denzil se leva et se promena autour de la salle, passa derrière Thomas, hors de sa vue. « Nous ignorons le rôle qu'elle a joué dans l'agression », lança le duc.

Thomas ne quitta pas Roland des yeux. « Elle a failli se faire tuer pendant la retraite de la grande salle. » La défendre de cette façon risquait de se révéler dangereux pour tous les deux, mais il ne savait pas avec certitude ce que cherchait Denzil.

Roland parut surpris. « Ah oui ? »

Denzil apparut tout près de Thomas et lui écarta les cheveux, découvrant le pendant de nacre à son oreille droite. « C'est un cadeau de la reine douairière, n'est-ce pas ? »

La porte s'ouvrit et un chevalier entra en saluant. « Pardonnez-moi, Votre Majesté. »

Denzil s'écarta de Thomas. Roland s'agita nerveusement dans son fauteuil. « De quoi s'agit-il ?

— La reine… La reine douairière a dépêché un messager ; elle requiert la présence immédiate du capitaine Boniface. »

Tous les regards dans la salle se portèrent vers Roland à mesure que la plupart des hommes présents comprenaient la portée de la requête. *Ne la provoque pas, mon garçon, pas maintenant,* songea Thomas. Ravenna, épuisée et furibonde, siégeait au-dessus de la force la mieux organisée qui restait au palais, adossée à un arsenal. Mais si Roland la poussait dans une guerre civile uniquement parce qu'il en avait la possibilité, il ne méritait pas

d'être roi, encore moins de vivre.

Roland regarda fixement le chevalier. Denzil ouvrit la bouche mais le roi le réduisit d'un geste brusque au silence. « Très bien, donc, allez-y. Je suis fatigué. »

Thomas resta un instant immobile avant de s'incliner et de sortir. Il récupéra ses armes auprès des chevaliers du palier dans un silence absolu, puis descendit l'escalier et vit Martin qui faisait nerveusement les cent pas près de la porte à l'extérieur.

Thomas le rejoignit. « Dites à Ravenna, fit-il, que vous m'avez vu dehors et que j'arrive très bientôt.

— Oui, mon capitaine. » Martin repartit au pas de course à travers la cour. Thomas s'en alla dans l'autre sens, le long du mur de la tour, et finit par trouver un coin d'ombre épaisse mais jouissant d'une bonne vue sur la porte.

Il s'enveloppa de sa cape et resta immobile, les bras croisés, les yeux levés vers le ciel parsemé de nuages. Le vent frais lui soulevait les cheveux sur la nuque, et il songea un instant à la trahison et au meurtre.

Mais il avait davantage appris de Denzil que le duc n'en avait appris de lui. *Il a cru me tenir. Il en était persuadé.* Il avait essayé de pousser Thomas à se battre. Il voulait voir Ravenna et Roland s'entre-déchirer ; il voulait semer le chaos dans le palais.

Denzil était sûr de lui. Il s'était attendu à l'attaque.

Il a pris la clef de voûte ou il en a donné l'ordre. Comment il connaissait son emplacement est pour l'instant sans importance ; je le découvrirai plus tard. Il a peut-être tué Braun lui-même. Et je n'ai pas le moindre bout de preuve contre lui.

Denzil ne pouvait désirer qu'une seule chose en échange d'une trahison d'une telle envergure.

Le jeune duc d'Alsène bénéficiait déjà de tant d'avantages auprès de Roland. Abandonnerait-il une existence assurée pour une tentative hasardeuse d'usurpation du trône en s'appuyant sur un atout aussi incertain que le soutien d'un sorcier étranger ? *Mais l'existence de Denzil est-elle assurée ?* se demanda Thomas. *Ou, plus important, croit-il son existence assurée ?* Roland était tout de même le fils de Ravenna et celui de Fulstan. Il pouvait faire tuer Denzil par caprice n'importe quand. Et il était encore jeune ; il risquait de devenir aussi versatile avec l'âge que son père.

Alors qu'une échappée de clair de lune illuminait la cour, une ombre vive et silencieuse traversa l'espace. Quelque chose d'assez gros pour voler au-dessus des tutélaires tout en projetant une ombre de la taille d'un homme sur les pavés gris perle.

Thomas se plaqua le dos au mur et ses vêtements sombres se fondirent dans la maçonnerie rugueuse. Un rappel de la Horde.

Tandis que l'ombre disparaissait et que les nuages venaient à nouveau occulter la lune, le chevalier albon qui le suivait, comme il le soupçonnait, sortit sans un bruit dans la cour par la porte de la tour.

Thomas attendit que l'homme abandonne et rebrousse chemin avant de s'en repartir vers le corps de garde.

Denzil était de connivence avec Grandier. Il devait donc mourir, quelles qu'en fussent les conséquences.

Dans le corps de garde, Kade était assise par terre près de l'escalier qui montait au premier étage. Elle retourna une autre carte du paquet qu'elle avait trouvé, grimaça, rassembla toutes celles éparpillées et les battit à nouveau. Il se passait quelque chose dans la tour Albon, quelque chose d'intéressant, et nul ne lui en parlerait. *À qui pourrais-je tirer les vers du nez ?* se demanda-t-elle en jetant un regard songeur autour de la salle tranquille et en étalant une fois de plus les cartes.

Personne n'avait l'air de trouver à redire à sa présence. Les réfugiés lui avaient apporté toutes sortes d'objets, des amulettes aux livres de prière, qu'elle devait bénir pour leur porter chance, et elle avait reçu plusieurs pommes, un œuf, quelques rubans et une pâquerette défraîchie comme cadeaux propitiatoires. Les gardes étaient tous nobles, donc moins superstitieux, mais ils voyaient en elle une espèce de mascotte, une attitude préférable à celle qu'affectait l'entourage de la Couronne depuis longtemps. Ils savaient qui les avait soutenus du mauvais côté des portes de défense du bastion et ils se conduisaient en conséquence.

Falaise lui avait fait parvenir une paire de chaussures. D'après la femme qui les avait apportées, il s'agissait de chaussures de page confectionnées pour une mascarade le mois précédent et rangées par hasard dans la malle que les dames d'atour de la reine avaient hâtivement chargée avant d'évacuer le bastion du Roi, mais la reine avait jugé qu'elles étaient les « mieux indiquées ». *Elle voulait dire qu'elles avaient l'air assez grandes,* se dit Kade. Falaise et ses dames d'honneur avaient de petits pieds parfaits plutôt que d'affreux appendices à longs orteils, mieux adaptés pour se déplacer sur des branches d'arbre. Mais les chaussures étaient en cuir souple bleu estampé à coutures d'or, et elles lui plaisaient beaucoup.

Elle frotta d'un air songeur la bosse meurtrie sur sa tête. Enfin, personne ne trouvait à redire ouvertement à sa présence. Elle ne savait toujours pas ce qui l'avait frappée durant le repli dans le bastion du Roi. Un petit objet de bois ou de pierre l'aurait sûrement étourdie mais pas éjectée, titubante et à demi

inconsciente, contre la rambarde. Non, il s'agissait d'un projectile en fer, et aucune fée ne l'avait lancé contre elle.

Et Thomas Boniface l'avait portée en haut de l'escalier.

Ce qui avait ravivé un souvenir en elle, un souvenir tactile d'enfance. Elle devait avoir six ou sept ans, elle jouait sur les pierres chaudes et poussiéreuses d'une cour de palais avec les enfants des serviteurs, et elle s'était soudain trouvée au milieu d'une forêt de sabots anguleux et de grandes jambes chevalines tandis que des montures s'ébrouaient et dansaient autour d'elle. L'espace d'un instant, toute cette agitation lui avait paru merveilleuse. Mais juste au moment où la peur commençait à l'envahir, un bras solide l'avait attrapée par la taille et soulevée hors de danger en même temps qu'une voix marmonnait : « À quoi tu joues, dis donc ? » On l'avait déposée en bordure de la cour, loin de tout risque de se faire mal ; elle en avait gardé le souvenir d'une voix profonde et d'une odeur masculine mêlée aux relents musqués de la transpiration des chevaux.

Son père, elle ne savait comment, avait eu vent de l'incident. Il avait vent de tout sans qu'on sût comment. Il l'avait traitée de putain. Quand elle en avait parlé à Galen, il avait brutalement lancé ce qui lui tombait sous la main dans son petit cabinet de travail et grommelé tout seul pendant une heure, mais il n'avait pas été assez réaliste pour saisir ce qui ennuyait la fillette et lui fournir une explication satisfaisante. Quinze jours plus tard, une femme de ménage lui avait appris ce qu'était une putain, et alors seulement elle avait compris que le qualificatif était injustifié. *Une putain,* se répéta-t-elle en sentant remonter une vieille colère rance. *À cet âge et aussi séduisante qu'un chiot pataud. C'est un miracle si je n'ai pas le cerveau fêlé.* C'était un miracle si elle ne se sentait pas aussi désespérément déboussolée dans le monde que Roland.

« Excusez-moi, madame ? »

Elle leva les yeux et vit au-dessus d'elle dans l'escalier une dame d'honneur brune et nerveuse qui la regardait d'un air hésitant. Kade devina qu'il devait s'agir d'une des dames de compagnie de Falaise, mais ce n'était pas celle venue précédemment. « Madame, fit la femme, la reine douairière Ravenna désire vous entretenir dans sa chambre.

— Oh », dit Kade. Elle ramassa les cartes et se mit debout.

Elle suivit la messagère dans l'escalier éclairé par des lanternes jusqu'au second étage. Les logements qu'occupaient Ravenna et Falaise appartenaient à la même suite. Un groupe de gardes de la reine et deux Cisternains, debout dans l'antichambre, tenaient à voix basse une conversation véhémente et agitée, sûrement très

intéressante de l'avis de Kade, mais la dame de compagnie lui ouvrit la porte intérieure donnant sur la chambre de Ravenna, fit une révérence et s'éclipsa.

Ravenna, assise seule près de la fenêtre aux volets clos, la tête tournée, contemplait l'âtre vide. Quelques coffres sculptés étaient ouverts, et on avait jeté en vrac ou entassé des robes et tapis richement brodés sur les fauteuils. Kade refoula une boule d'angoisse qui se formait soudain dans son ventre ; elle n'était plus une enfant.

« Je tenais à connaître vos intentions. » Ravenna tourna enfin la tête vers elle. « À savoir pourquoi vous êtes toujours ici. »

Kade baissa les yeux et remarqua encore ses pieds. « Pourquoi ne serais-je pas ici ? fit-elle.

— "Pourquoi ne serais-je pas ici ?" se moqua Ravenna. Votre esprit m'étonne. Évidemment, tout ce que j'ai bâti de ma vie et mon sang s'écroule autour de moi ; pourquoi ne resteriez-vous pas pour assister au spectacle ?

— Si vous le savez déjà, pourquoi me posez-vous la question ? » fit doucement Kade qui releva les yeux pour les planter volontairement dans ceux de Ravenna. *Bravo. Bien joué.*

« Oh, sans importance. » Ce fut Ravenna qui détourna la tête. « Je suppose que, si vous aviez vraiment un motif, vous me donneriez une réponse. »

Kade soupira, s'aperçut que le regard acéré de la reine la fixait à nouveau et se sentit parcourue d'un frisson qui ne devait rien à la fraîcheur de la chambre. Ravenna avait tendu un piège en vue d'obtenir cette réaction de soulagement révélatrice. « Bien, fit-elle lentement. Voulez-vous toujours le trône ?

— Non ! C'étaient des paroles en l'air ; je ne les pensais pas. » *J'aurais dû me douter qu'elles me poursuivraient.* « Ne pourriez-vous pas me laisser en dehors de vos luttes ridicules pour le pouvoir ? » Mais il était facile de parler du trône. Ravenna ne comprenait pas combien elle s'y intéressait peu.

« Non, je ne peux pas. Je suis vieille et j'ai peur. J'enrage quand j'ai peur, et votre frère ne sait pas quand arrêter de m'importuner. Ou, plutôt, il laisse Denzil lui dire qu'il s'agit d'une espèce de jeu et que sa mère lui pardonnera tout parce qu'elle tient à ce qu'il occupe le trône. Eh bien, je commence à nourrir des doutes.

— N'en ayez plus en ce qui me concerne, parce que je refuse. » Le regard dur de Ravenna revint sur elle, cynique et sceptique. « Je suis sérieuse, dit Kade. C'est déjà suffisamment difficile d'être reine en Féerie, mais ici c'est… réel.

— J'aimerais que Roland le sache. J'ai essayé de lui apprendre à régner, mais il ne comprend pas. Nos sujets ne sont pas des serfs ni

des esclaves comme les paysans bisrans. Ils manifesteront dans les villes et se rebelleront contre la taxe des vignerons à la campagne. L'équilibre du pouvoir qu'il faut maintenir entre les nobles de cette seule cité… » Elle tapota des doigts sur le bras du fauteuil et secoua la tête. « Je presse Roland pour le mettre à l'épreuve, pour le rendre fort, mais il se dérobe. Puis il laisse Denzil l'aiguillonner pour qu'il me pousse à bout. » Kade la regarda avec curiosité. Même à la lumière douce des bougies, Ravenna n'était qu'arêtes vives étincelantes : son profil anguleux, ses bijoux, ses yeux. Elle se demanda si son frère se rendait compte qu'un jour sa mère disparaîtrait et que rien ne le protégerait sur le champ de bataille de la cour. « Si ce n'est pas Roland ni moi, alors qui ? »

Ravenna parut ignorer la question. « J'ai tout soigneusement prévu. J'ai laissé le ministère acquérir du pouvoir. Les nobles… (elle mit tout le mépris qu'elle pouvait dans ce mot) se sont regroupés entre eux dans des salons par toute la ville pour gémir et pousser les hauts cris, mais ils ne pouvaient pas m'arrêter. J'ai réduit les murs de leurs forteresses privées, je leur ai retiré leurs armées personnelles, ainsi la fleur de la noblesse aurait-elle eu un mal de tous les diables à se rebeller contre Roland s'il lui en avait pris envie. Et Aviler a des notions sur le mode de fonctionnement d'un État ; il aurait pu empêcher Roland de se rendre trop ridicule. Je me suis fait un ennemi d'Aviler, bien que son père fût un de mes amis les plus proches, parce que, si je lui avais accordé la moindre faveur, Roland ne l'aurait jamais écouté. Évidemment, Roland ne l'a de toute manière jamais écouté. Et maintenant nous ne savons pas où se trouve Aviler, ni même s'il est vivant. » Elle se tut et détourna les yeux. « Si ce n'est pas vous, ce ne sera personne. »

Kade regardait obstinément par terre. *Elle parle déjà de Roland au passé.*

« Je suis plutôt du genre tout ou rien en matière de violence. Roland ne comprend pas cela », ajouta Ravenna après un long silence.

Kade devina dans son ton un regain d'énergie et de calcul qui la fit relever les yeux sur elle.

La vieille reine l'observait à nouveau d'un œil circonspect. « Thomas est plutôt du genre tout ou rien en matière de loyauté. Je crois que personne à la cour ne comprend cela en dehors des gardes et de moi. Vous, vous pourriez. »

Kade la fixa ; elle se sentait complètement transparente sous son regard. Une bouffée de chaleur lui empourpra lentement les joues.

« Êtes-vous sûre de ne pas reconsidérer ma proposition ? fit Ravenna. Les bénéfices sont considérables.

— Écoutez, espèce de vieille garce desséchée… »

Ravenna sourit.

Kade prit une inspiration profonde afin de se donner assez de souffle pour ce qu'elle avait à dire. « Si vous voulez que je vous aide à vous sortir du pétrin, alors vous pouvez vous garder vos propositions et vos spéculations parce que je ne veux pas les entendre et que je ne les entendrai pas, c'est compris ?

— Parfaitement, merci, ma chère. » Ravenna hocha la tête d'un air amusé.

Kade sortit de la chambre d'un pas raide et claqua la porte derrière elle.

L'antichambre était vide. *Pourquoi est-ce que je reste ici ?* songea-t-elle, furieuse contre elle-même. *Je voulais rompre avec toutes ces anciennes attaches, dire ce que j'avais envie de dire et tout oublier. Avoir enfin la paix. Mais je n'ai réussi qu'à me quereller bêtement avec Roland et à mettre dans la tête de Ravenna qu'elle peut à nouveau me tenir sous sa coupe. Comment ose-t-elle même insinuer… ?* Insinuer quoi ?

Elle arpenta l'antichambre en un cercle étroit et se souvint du sourire de Ravenna suite à sa réponse véhémente. *Est-ce que je viens de commettre une erreur ?*

La porte du vestibule s'ouvrit et Thomas entra. Kade eut un sursaut coupable.

« Est-ce que vous avez étalé du sang sur les linteaux et les montants de cette maison ? » lui demanda-t-il sans élever la voix.

Elle tendit la main pour lui montrer la coupure récente sur la peau blanche de sa paume et songea : *Il a les yeux si noirs, on dirait du velours.* Elle recommençait à rougir sans raison précise. « Que s'est-il passé pendant que vous étiez parti ? » demanda-t-elle afin de penser à autre chose.

Il l'observa un instant. « Dans quel but ? »

Mon Dieu, personne ne peut-il donc répondre à une question franche ? Elle croisa les bras et regarda par terre. « Pour tenir les fées à l'écart. Pour leur faire savoir que je suis ici et que je ne reçois pas de visite.

— Est-ce que ce sera efficace ? »

Elle secoua la tête. « Pas autant que nous le voudrions. Les fées écartées ne seraient pas difficiles à combattre, de toute façon. Mais c'est déjà quelque chose.

— Pourquoi avoir choisi cette maison-ci plutôt qu'un des autres bâtiments ? »

Ne désirant pas répondre, elle se mit à tapoter du pied, trahissant une irritation grandissante. Il attendit. Elle finit par relever la tête. « Parce que j'en avais envie, dit-elle. Là, vous êtes

satisfait ?

— Comblé », fit-il avant de passer dans la chambre de Ravenna.

Ma foi, je m'en suis brillamment tirée, songea Kade. Un bruit léger la fit jeter un regard en arrière, et elle vit Falaise debout à la porte de son logement. Elle portait une mante bleu pâle richement brodée et ses cheveux tombaient comme un rideau châtain. Elle évoquait un faon effarouché. « Qu'y a-t-il ? » lui demanda Kade, momentanément distraite de ses soucis.

Falaise laissa échapper comme un petit cri étranglé et battit en retraite dans sa chambre.

Kade la suivit. Elle découvrit à l'intérieur la splendeur en désordre d'un salon attenant à une petite chambre et trois dames de compagnie qui levèrent des yeux surpris sur les deux jeunes femmes. Falaise s'arrêta au milieu de la chambre et hurla : « Dehors ! Je veux rester seule. » Ce n'était pas le rugissement retentissant dont était capable Ravenna, mais il fit son effet. Alors que les dames de compagnie détalaient vers la porte, Kade, elle, ne bougea pas, présumant à juste titre que l'ordre ne la concernait pas.

Dès la porte refermée sur la dernière femme, Falaise empoigna un verre de vin sur la table et en jeta le contenu sur le parquet ciré. Sous les yeux ébahis de Kade, elle repoussa un fauteuil du mur mitoyen avec les appartements de la reine douairière puis rampa sous une table pour plaquer le verre contre la paroi et son oreille contre le verre.

« Que faites-vous ? demanda Kade.

— Il y a ici une latte disjointe. J'arrive à entendre dans la chambre de Ravenna.

— Merveilleux ! » Kade grimpa sur la table et se colla l'oreille contre le mur mais n'entendit que des voix assourdies. « Qu'est-ce qu'ils racontent ?

— Chhh. »

À part tirer de force Falaise de sous la table par les chevilles pour prendre sa place, auquel cas une partie de la conversation leur échapperait, il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre. Kade fit donc les cent pas en se tripotant nerveusement les cheveux et en s'efforçant de se contenir.

Enfin, lorsque des portes claquèrent dans l'antichambre, Falaise s'extirpa de sous la table et s'assit par terre en soupirant.

Kade sautait sur place d'excitation. « Alors ? »

La jeune reine essuya le vin de son oreille avec la manche de sa mante. « C'était une bagarre terrible.

— À quel propos ?

— Il a un plan pour s'échapper du palais parce que les fées vont

lancer une autre attaque. Il a dit qu'elles attendent, qu'un traître les aide de l'intérieur, et, quand elles parviendront à s'infiltrer par des fissures dans les murs, nous ne pourrons pas les repousser indéfiniment.

— Il a raison. »

Falaise, assise par terre, les bras serrés autour des genoux, leva sur Kade un regard perplexe. « Est-ce que les tutélaires nous protègent ? » La question reflétait l'inquiétude mais pas la panique.

Kade décida de lui dire la vérité. « Ils opèrent au-dessus de nous. Mais la plupart ne touchent plus le sol. Ce ne sont que les portes de défense et les portails qui maintiennent la Horde à distance.

— Je vois. » La reine se mordit les lèvres.

« Mais à quel sujet se sont-ils bagarrés ?

— Nous allons partir dans la matinée. Mais Ravenna n'aime pas une partie du plan et elle s'est mise en colère. Elle a hurlé, jeté des objets et dit qu'elle ne comptait pas mourir seule.

— Vraiment ?

— Oui, et il a répondu qu'elle était trop mesquine pour mourir tout court, seule ou en compagnie, et que, si elle le croyait assez bête pour se laisser prendre à ses simulacres d'hystérie, elle ferait bien d'y réfléchir à deux fois, et qu'elle partirait de toute façon, même s'il devait l'attacher à un cheval. » Falaise secoua une tête de chaton irrité. « Il s'est passé quelque chose dans la tour Albon, quelque chose en rapport avec Roland et Denzil. Mais elle avait l'air de déjà savoir de quoi il retournait et ils n'ont pas donné de détails.

— Diable, c'est peu. » *J'en apprendrai peut-être davantage en bas.*

Alors que Kade tendait la main vers la porte, Falaise lui dit : « Si vous découvrez autre chose, viendrez-vous m'en informer ?

— Oui.

— Merci. »

En sortant de la chambre, Kade se demanda si Falaise avait entendu sa propre conversation avec Ravenna et si la chose avait de l'importance. Peut-être bien. *Cette jeune reine réserve bien des surprises.*

Thomas traversa le vestibule et entra dans la salle des cartes. Le feu brûlait au ralenti derrière la grille du foyer et Vivan était parti ; il ne savait pas trop si c'était bon ou mauvais signe. Il resta un moment à contempler sur la table une carte de la ville en parchemin décoloré. Il lui fallait retourner auprès de Ravenna, mais il ne faisait pas encore assez confiance à l'humeur qu'il traversait.

Il savait qu'elle serait d'accord avec son plan. Elle ne laisserait pas l'émotion prendre trop longtemps le pas sur la nécessité, et c'était uniquement le rôle qu'il y jouait qui la dérangeait. Et, quoi qu'elle fasse, il n'avait pas l'intention de lui céder cette fois.

« Mon capitaine ! Mon capitaine, regardez ! » cria quelqu'un à l'extérieur de la salle. Il se dirigea vers la porte et vit Gédéon, entouré d'un groupe bruyant de gardes, qui conduisait un autre homme à travers le vestibule en le serrant d'une clef au cou apparemment amicale.

Thomas s'avança alors que Gédéon relâchait son prisonnier d'une secousse affectueuse et sentit un sourire idiot lui fendre la figure en voyant de qui il s'agissait. Lucas et un jeune garde du nom de Gérard qu'on avait lui aussi donné pour mort entrèrent en titubant dans la salle sous les acclamations enthousiastes de leurs camarades.

Lucas lui rendit son sourire. « Qu'est-ce que vous regardez ainsi bouche bée ?

— Pourquoi n'êtes-vous pas mort ? » Thomas donna l'accolade au lieutenant. « Et où étiez-vous, bon sang ? »

Lucas se laissa tomber sur un banc près de la table. « J'ai cogné du poing sur une satanée porte pour forcer l'idiot de l'autre côté à nous laisser entrer. Avant cela, nous avons rampé sur le ventre dans les rues. Regardez, que Dieu bénisse ce saint homme ! » Anticipant la demande, Phaistus apportait une pleine brassée de bouteilles de vin et de chopes.

On se passa le vin à la ronde. « C'est une histoire incroyable, dit Lucas. Est-ce que vous voulez savoir comment j'ai escaladé la porte Sainte-Anne sous une pluie de flèches, l'épée entre les dents et un Gérard défaillant sur l'épaule ?

— Sale menteur ! » se récria Gérard qui reposa brutalement la chope qu'on venait de lui tendre, éclaboussant du même coup tout l'entourage de son contenu.

« Nous sommes sortis par la porte de la Poterne, en fait, reconnut plus sérieusement Lucas. C'est une ruine, aucun signe de vie. Nous ne pouvions pas suivre le mur extérieur ; tout au long se sont rassemblées des tas de ces choses que nous ne tenions pas à voir de trop près. Nous avons dû nous faufiler plusieurs rues plus loin pour les contourner et rejoindre la porte du Prince. Il y a un très grand trou dans l'aile de la Galerie, côté parc. Je n'ai pas pu m'approcher beaucoup, mais on aurait dit que quelque chose avait jailli du sol dans la grande galerie. »

Thomas connaissait assez bien Lucas pour lire la peur dans ses yeux. Le lieutenant masquait cette peur sous des fanfaronnades comme la plupart des hommes, et plus sonores étaient les

fanfaronnades, plus grande la peur. Pour l'heure, dans cette salle, les siennes étaient franchement sonores. « Du sol ? demanda le capitaine. Vous êtes sûr ?

— Oui. Ne me demandez pas ce que c'était ; je n'en ai aucune idée. Si nous n'avions pas été sous le portique et déjà à mi-chemin de la sortie au moment de l'explosion, nous serions morts. » Lucas fit tourner sa chope d'un air songeur. « Dans l'affaire, nous avons perdu Arians, Brandon et Lesard. » Il releva les yeux. « À ma connaissance.

— Vingt-six en tout, sans tenir compte de vous deux.

— Oh.

— Comment est-ce en ville ? demanda doucement Gédéon.

— Difficile à dire. Nous avons vu quelques maisons fracturées et incendiés, mais d'autres bien fermées au verrou. Il n'y a plus âme qui vive dans les rues, en tout cas on n'a vu personne. Une dizaine de gens du palais se sont éclipsés à notre suite, mais ils ont préféré risquer le coup en ville. Nous nous sommes dit qu'il fallait essayer de revenir ici afin de mourir en gentilshommes avec nos amis. » Il regarda les compagnons qui l'entouraient. « Alors ? À quoi avez-vous passé votre temps ? »

10

À son réveil, Thomas sut comment devait se sentir un cadavre : raide et froid. Le feu s'était consumé et les braises restantes ne diffusaient qu'une vague lueur rouge. Le peu de chaleur qu'elles dispensaient se noyait dans l'atmosphère glaciale. Il se glissa hors du fauteuil et entreprit de prendre du bois dans le tas près de la cheminée. Il avait les doigts gourds.

Le petit bois qu'il jeta sur les braises s'enflamma et il y ajouta les bûches. Après une attente interminable, le gros bois se mit à brûler ; le capitaine commença de se sentir vivant et seulement deux ou trois fois plus vieux.

Assis par terre devant le feu et encore frissonnant, il entendit la charpente de la maison lâcher des grincements de protestation sous l'assaut d'un vent violent. C'était une vague de froid curieusement soudaine à cette époque de l'année.

On avait en principe droit à deux ou trois autres mois de pluie d'automne avant l'arrivée des frimas. Il ne faisait jamais aussi froid avant le plein hiver.

Il se releva péniblement, retrouva sa cape par terre de l'autre côté de la chambre, s'emmitoufla dedans puis sortit dans la salle. Il n'y restait désormais plus que deux lanternes allumées et il y faisait aussi froid que dans le lit d'un saint. Dans une vieille maison où s'entassaient autant d'occupants agités ne pouvait régner un silence complet, mais tous les bruits – les pas des gardes en patrouille faisant gémir les lames de parquet aux étages, la bougeotte des dormeurs à même le plancher de la salle, les pleurs d'un enfant mécontent – étaient étrangement étouffés. Des formes indistinctes enveloppées dans des couvertures titubaient autour de la caverne sombre de l'immense cheminée, confectionnaient un feu dans l'âtre impeccablement décrassé qui n'avait pas servi depuis l'hiver précédent. Une fois le feu pris, la chaleur qu'il dégagerait permettrait de chauffer les étages supérieurs, quoique insuffisamment pour y donner du confort.

Thomas s'engagea dans l'ascension de l'escalier en boutonnant les manches de son pourpoint.

Une petite fenêtre du palier du premier étage donnait sur la cour. De la glace s'y formait déjà. Des nuages défilaient toujours dans le ciel, laissaient de temps en temps la lune éclairer fugitivement la cour qui replongeait dans le noir absolu l'instant

suivant. Il entendait hurler le vent et le mur de façade protester faiblement en réponse.

Il n'entendit pas l'arrivée de Kade mais ne fut pourtant pas surpris en la découvrant debout près de lui.

« Grandier a dû y travailler pendant des jours », dit-elle.

Il baissa les yeux sur elle mais il n'y avait pas assez de lumière pour distinguer son expression. Elle rappelait un dessin extravagant de gitane avec ses cheveux volant en tous sens et un pan déchiré de jupon traînant par terre. Elle portait une couverture sur les épaules et l'obscurité atténuait le rouge de sa robe, ce qui la rendait très humaine et réelle. « Comment a-t-il fait ? demanda-t-il.

— Une saute de vent un jour, rassembler et ramener des nuages de l'autre côté de la mer le lendemain. Un travail très lent et très subtil. Oh, le temps en a peut-être fraîchi davantage qu'à l'ordinaire, ou les pluies ont été plus ou moins abondantes. Mais qui remarque ces détails-là ? »

La maigre lune qui épiait par une percée dans les ténèbres fluctuantes du firmament révéla des nuages comme des monolithes, des géants noirs qui défilaient à travers le ciel.

« Pouvez-vous faire quelque chose ?

— Les sortilèges responsables ont été lancés il y a des mois, quand les forces étaient favorables. En ce moment, les planètes ne sont pas dans les bonnes maisons pour influer sur le temps et elles n'autoriseront à nouveau la magie atmosphérique que dans un mois au plus tôt. Grandier a parfaitement minuté l'arrivée de la perturbation et il est impossible de dire combien de temps elle va durer. Galen saurait peut-être quoi faire, mais moi non. Je ne suis reine des airs et des ténèbres que par héritage, et je ne suis pas diplômée de Lodun en philosophie. »

Ils restèrent silencieux un moment. Sous la fureur du vent, le mur de bois et de pierre leur paraissait manquer de solidité, comme si seule une mince barrière décorative les séparait d'une bête féroce. Thomas se surprit à observer Kade. Il n'était plus certain de ce qu'il devait penser de la jeune femme, ce qui le troublait plus que de raison, compte tenu de tous les autres sujets d'inquiétude par ailleurs. *J'essaye toujours de comprendre mes ennemis,* songea-t-il, *mais il est temps de reconnaître qu'elle est tout ce qu'on veut sauf une ennemie.* « Est-ce important d'être la reine des airs et des ténèbres ? »

Kade fronça les sourcils. « Je n'ai pas de royaume en dehors des châteaux que ma mère a conservés. Certains se trouvent dans de petites poches de l'Autremonde, d'autres dans ce monde-ci mais sous la protection de sortilèges. Pourtant… D'après ce que je sais

de Titania, d'Obéron et des autres dirigeants de Féerie, ce que je suis, me semble-t-il, définit d'une certaine manière ce qu'ils sont. J'existe peut-être pour les contrebalancer, comme eux pour contrebalancer la cour d'Unseelie. Mais il ne s'agit pas de bien ni de mal non plus. Je ne suis pas particulièrement mauvaise la plupart du temps, et eux pas particulièrement bons dans la majorité des cas, du moins selon les normes humaines. » Elle frissonna, et le clair de lune lui argenta les cheveux. « La cour d'Unseelie n'approuve pas cet équilibre et elle complote en permanence pour tout chambouler. Ma mère Moire a accepté de parier avec eux qu'elle parviendrait à voler tout le grain des écuries d'Obéron sans en oublier un seul. Elle est passée devant la fée qui gardait les écuries en se changeant en belle jument blanche et elle a fait disparaître tout le grain – sauf une graine de lin. La cour d'Unseelie avait suborné un lutin des fleurs qui vivait dans les écuries, et il a caché une graine de lin dans le calice d'une fleur pour que Moire ne la trouve pas. Elle a donc perdu le pari et ils l'ont envoyée en Enfer. Ils avaient l'air de croire que je devais leur en être reconnaissante. Elle n'était pas agréable et nous ne vivions pas vraiment ensemble dans la bonne humeur, mais c'était ma mère. » Au bout d'un moment Kade chassa le souvenir d'une secousse et resserra la couverture autour d'elle. « Le temps sera pire demain. Grandier ne nous aurait pas épargné la neige. »

Thomas n'avait pas manqué de remarquer le changement brusque de sujet. Il se demanda pourquoi elle lui en avait autant dit. « Ne “nous” aurait pas épargné la neige ? » demanda-t-il.

Kade leva la tête vers lui.

« Depuis quand est-ce “nous” ? »

Elle se détourna de la fenêtre et s'en repartit avant de s'arrêter au bout de quelques pas. « Est-ce que vous vous souvenez de moi ? » demanda-t-elle.

À cause de l'intimité qu'ils partageaient dans l'obscurité en regardant la mort arriver du nord, ou tout bonnement parce qu'il s'habituait à la façon de parler de la jeune femme, Thomas sut ce qu'elle voulait dire. « Pas de la tête que vous aviez, pas vraiment. Pas très bien.

— Moi, je me souviens de vous. »

Il ne répondit pas. Le silence s'éternisa et Kade se fondit dans l'ombre.

Thomas se détacha de la fenêtre, descendit l'escalier et retourna dans la salle des cartes. Le mauvais temps était un souci de plus, un autre facteur à prendre en compte. Au moins, le gel empêcherait une épidémie de se déclarer parmi les morts non enterrés dans la partie orientale du palais et dans le reste de la

ville.

Alors qu'il allait atteindre la porte ouverte de la salle des cartes, il vit la forme d'une longue cape ou d'une robe se découper à la limite de la clarté que projetait le feu. Quelqu'un se trouvait là, et Thomas s'arrêta dans l'encadrement de la porte, parcouru d'un frisson inexplicable sans lien avec le froid.

Mais un brusque regain du feu lui révéla qu'il s'agissait seulement de Galen Dubell qui se réchauffait les mains près de l'âtre et dont les épaules voûtées frissonnaient légèrement sous sa lourde robe.

« Vous vous réveillez tôt, docteur », dit Thomas en entrant dans la salle.

Le sorcier leva les yeux et sourit. « Il fait un tantinet trop froid pour mes vieux os. » Il secoua la tête. « Je commencerai à mettre en place des mesures défensives contre le mauvais temps dès qu'il fera jour. Vous vous rendez compte que ce temps n'est pas naturel.

— Kade me l'a dit. » Thomas alluma les lampes avec une brindille empruntée au feu et entreprit de parcourir les cartes entassées sur la table, cherchant celle des murs de la ville et des sentiers à sec à travers les noues. Mais, par-dessous les cartes, il tomba sur la pile de documents traduits du tribunal bisran. Ils étaient arrivés la nuit de l'attaque et il n'avait pas eu l'occasion d'y jeter un coup d'œil.

Dubell prit à côté de la cheminée le fauteuil qu'avait occupé Vivan quelques heures plus tôt. « Je dois en convenir, Kade n'est plus celle à qui j'ai autrefois enseigné », dit-il.

Thomas s'assit sur le banc et se mit à feuilleter distraitement les documents du procès. « J'espère bien », fit-il. La liste des questions et des réponses recoupait en gros le compte rendu du moine. Grandier avait refusé de dénoncer ses complices, ce qui avait dû lui coûter cher. Thomas trouvait aussi que l'Inquisition manifestait un intérêt malsain pour les relations sexuelles avec les démons.

« J'en viens à me demander quelles sont ses motivations », fit Dubell après un long silence.

Thomas redressa la tête. Le sorcier avait l'air vaguement préoccupé. « Je ne crois pas que ce soit aussi compliqué qu'il y paraît. Elle a une affaire à régler avec Roland et Ravenna. » À un plus jeune âge que celui de Kade aujourd'hui, Thomas avait eu un affrontement dévastateur et définitif avec son propre père lorsqu'il était parti prendre le poste de capitaine qui lui permettait de désavouer légalement et pour toujours l'ensemble de sa famille. Il avait ressenti le besoin pressant de dissiper des querelles et colères anciennes, et ses efforts dans ce sens s'étaient révélés aussi pitoyables que s'annonçaient ceux de Kade.

« Vous avez peut-être raison. » Mais Dubell n'avait pas l'air convaincu.

Thomas retourna la dernière page de la transcription du procès et jeta un coup d'œil au document suivant, couvert d'une écriture serrée. Une note en tête précisait qu'il s'agissait du récit par un prêtre bisran de la confession de Grandier au cours de son interrogatoire.

Thomas sauta la majeure partie d'une page de préambule expliquant que la présente divulgation ne violait pas le secret de la confession. La suite disait :

> … et il m'a fait des aveux sans contrainte. Il n'avait pas pactisé avec les ténèbres, du moins avec le Malin tel que nous le connaissons. Les fées l'avaient approché et lui avaient offert des pouvoirs hors de portée de la sorcellerie humaine en échange des âmes de mortels qu'elles doivent acquitter annuellement à l'Enfer afin de conserver leur immortalité inhumaine. Il avait refusé leurs propositions, mais nos mauvais traitements (je ne fais que répéter ses paroles) l'avaient poussé à revoir sa décision. Elles lui avaient offert le pouvoir de voyager et voler vite, mais il avait négocié afin d'obtenir la faculté terrible de modifier son apparence physique, ce qu'aucun sorcier d'origine humaine ne pouvait accomplir. La transformation lui causerait une grande douleur et, une fois qu'il l'aurait accomplie, il ne serait plus en mesure de reprendre sa véritable apparence, pas plus qu'aucune autre qu'il endosserait et abandonnerait, de même qu'il lui serait impossible d'endosser l'apparence d'un homme vivant : il lui faudrait détruire l'original au préalable…

… *au préalable.* Thomas se surprit à s'essuyer les mains sur ses jambes de pantalon. Plus qu'aucun des autres documents bisrans, celui-ci avait des accents de vérité. Il était beaucoup trop réaliste pour qu'un prêtre bisran, formé pour trouver des influences maléfiques dans la moindre fièvre pulmonaire et pour détester la magie comme un ennemi mortel, l'eût forgé de toutes pièces. *Tout ceci est vrai ; c'est ce qu'il leur a dit après qu'ils l'ont eu rendu fou sous la torture et les accusations. Et si tu étais Grandier, quelle apparence prendrais-tu… ?* Il leva les yeux sur Galen Dubell.

Le sorcier, assis, parfaitement immobile, l'observait d'un air grave et songeur. Il ne frissonnait plus de froid. « Que lisez-vous, capitaine, qui soit si révélateur, semble-t-il ?

— Rien de particulier. Une dépêche de Portier. » Sa rapière était

appuyée contre le mur près de la cheminée, à peut-être quatre pas. Il voulut se lever.

« Je ne crois pas. »

Il n'y avait aucune colère dans le démenti lancé d'une voix douce ; pourtant Thomas s'arrêta. Il s'était trahi d'une façon ou d'une autre, mais Dubell avait toujours joui du talent de deviner les pensées d'autrui. *Je ne peux pas le laisser me tuer maintenant. S'il brûle ces papiers et sort d'ici, personne ne saura avant qu'il soit trop tard. Il est peut-être déjà trop tard.*

« Le temps de la mascarade est sans doute terminé, de toute façon, dit le vieux sorcier. Mais je crois que je suis découvert.

— C'est le compte rendu qu'a fait un prêtre de la confession de Grandier… de votre confession durant votre procès. » Le capitaine poussa le document sur la table vers lui, mais le sorcier ne mordit pas à l'hameçon. Thomas continuait de penser que le masque allait tomber, mais en vain. C'était toujours le visage de Dubell, les yeux de Dubell. L'air de regret de Dubell.

« Ah, oui, fit d'une voix douce Urbain Grandier. Je ne m'attendais pas à ce qu'on la prenne au sérieux. Pas au Bisra, en tout cas. Ils me croyaient tous comme cul et chemise avec le prince de l'Enfer, vous savez. Pour ce qui est du document accusateur qui m'a suivi ici, je suppose que je le dois à la ligue des espions fraternels de l'Église. »

Le feu pétarada bruyamment dans le silence. Thomas sentait qu'il courait un grand danger à poursuivre cette conversation, mais il était incapable de s'arrêter. Savoir et croire étaient deux choses différentes. S'il avait eu une arme à portée de la main, il aurait très probablement hésité, et cette hésitation lui aurait été fatale. *Il m'a regardé par-dessus le cadavre de Tréville et a dit : « Je regrette. »* « Avez-vous pris sa place lorsque vous l'avez enlevé à Lodun ? » demanda-t-il.

Grandier parut un peu surpris. « Oh, non. Bien avant. Je me suis enlevé moi-même, vous savez. »

Les choses avaient effectivement dû se passer ainsi. La mort du docteur Sureté ; celle de Milam. *C'est tout simple, nous a-t-il dit, dès lors qu'on en a le courage.* Grandier l'observait par les yeux d'un mort. « Pourquoi n'avez-vous pas encore laissé entrer la Horde ? demanda Thomas. C'est dans le marché, non ? Votre part du contrat.

— La cour d'Unseelie m'a rendu un grand service, reconnut le vieil homme. Je lui dois beaucoup. La première forme que j'ai prise était celle de l'homme qui tenait lieu de juge séculier durant cette farce que l'Inquisition faisait passer pour mon procès. Il était si froid, si sévère même envers sa propre famille que singer ses

manières ne présentait aucune difficulté. Il était puissant, et je me suis vengé à loisir. J'ai vécu sous ses traits pendant près de six mois avant de m'en lasser. Puis sous ceux d'un jeune serviteur de sa maison parce que j'avais besoin de me déplacer sans attirer l'attention… » Grandier chassa d'un geste le souvenir, l'air désabusé à la lumière du feu. « Hélas, mes projets ne concordent pas toujours avec ceux de mes associés, une réalité de la vie qu'ils ne comprennent pas. »

Une bûche se déplaça dans l'âtre. Grandier y lança machinalement un coup d'œil, et Thomas se laissa tomber du banc, roula en arrière, saisit son épée appuyée contre le mur et se débarrassa de la gaine d'un geste vif. Grandier bondit hors de son fauteuil et déplaça la main comme s'il rassemblait quelque chose dans l'espace avant de le jeter. Thomas aperçut le mouvement rapide et s'écarta à quatre pattes, pour se relever à l'instant où un jet de lumière bleue percutait le mur qu'il venait de quitter. La lumière éclaboussa les briques, grésilla et fuma comme de l'acide. Thomas se rua sur Grandier avec une imprudence suicidaire que le sorcier ne pouvait prévoir. Mais le vieil homme l'évita d'un saut en arrière d'une agilité surprenante, et la pointe de la rapière fendit le pli tombant de sa manche sur une bonne longueur.

Tous deux virent en même temps Kade debout à la porte.

La première pensée de Thomas fut que la jeune femme, devant une telle situation, aboutirait à la seule conclusion logique : il agressait Galen Dubell. Mais c'était Grandier qu'elle regardait.

Elle fixait le sorcier avec une espèce de fureur incrédule grandissante, mélange de fierté blessée d'avoir été grugée et de sentiment parfaitement humain de trahison. Le sorcier lui rendit son regard, et ses yeux exprimaient toute l'intelligence, tout l'esprit, toute l'amabilité dont il témoignait envers ceux qui lui plaisaient. « Non, ce n'était pas votre faute », dit-il.

La fureur de Kade enfla, éclata, et la jeune femme fit un pas vers lui. Grandier sortit la main de sa robe et lui lança quelque chose, mais ce n'était pas un jet mortel de lumière magique. C'était une poignée de limaille de fer.

Le fer causait moins de mal à Kade qu'aux autres fées, mais il restreignait ses aptitudes magiques. Au moment où Thomas s'avançait, elle bondit en arrière afin d'éviter la limaille, alors Grandier la bouscula et franchit la porte. Lorsqu'il passa le seuil, les bougies et le feu s'éteignirent avec un sifflement, comme si on les avait arrosés d'eau, plongeant la salle dans le noir.

Thomas se cogna contre la table qui s'était mise sur sa route sans qu'il sût comment. Il la repoussa et se précipita dans le couloir.

Grandier était à mi-chemin de la porte à l'autre bout, Kade à ses

trousses. Les rares lanternes allumées s'éteignaient à mesure que le sorcier les dépassait. Le capitaine cria aux gardes du couloir de le suivre, mais il ne put savoir, dans la confusion et l'obscurité, s'ils l'avaient entendu.

Thomas rattrapa Kade dans le hall d'entrée. Ils sortirent ensemble en claquant la porte et se retrouvèrent dans la boue gelée et le froid de la cour. Les nuages s'étaient à nouveau dissipés ; le clair de lune était d'un blanc livide, le vent d'une violence terrible, et on ne voyait Grandier nulle part.

Kade tourna sur place, cherchant à regarder dans toutes les directions à la fois, et Thomas fit rapidement le tour de la cour, mais sans rien trouver.

« Crénom, où est-il ? » marmonna-t-il. Grandier, lâché dans la confusion du palais…

Alors qu'il revenait près d'elle, Kade leva les yeux et fit : « Oh, non. »

Thomas suivit son regard. Une ombre était apparue et grandissait à présent sur la face étroite de la lune, de plus en plus large. Une tache de ténèbres plus profondes qui tombait de la nuit droit sur eux.

« Il a ouvert les tutélaires », dit-elle.

Sans se concerter, ils se dirigèrent tous deux vers le refuge le plus proche, le flanc abrité de la maisonnette du puits. Ils étaient trop loin du corps de garde comme de l'entrée de tout bâtiment. La fée ailée piqua vers le sol puis parut planer au-dessus de la cour, aussi légère qu'une ombre.

La porte de la maisonnette se trouvait de l'autre côté, Thomas le savait. Avec de la chance, ils pouvaient la gagner en se glissant le long de la paroi, si l'animal fée était aussi myope qu'une taupe.

Thomas entama sa progression, mais Kade lui saisit le bras. « Ne bougez pas », dit-elle. Il hésita. *Est-ce qu'elle sait ce qu'elle fait ?* se demanda-t-il. Puis il remarqua que la lumière changeait tandis que l'éclat de la lune par terre autour d'eux devenait presque palpable, et il se souvint que Kade jouissait de la capacité d'entendre sans être vue et qu'un de ses pouvoirs de fée restait en principe l'illusion.

La créature qui atterrit légèrement dans la cour était une ombre vivante sur laquelle la clarté lunaire donnait l'impression de dévier. Dans le fouillis de formes sombres qui la composaient, Thomas ne parvint à distinguer que le contour effilé, délicat comme un rasoir, d'une griffe pointée selon un angle invraisemblable et des mouvements reptiliens.

« Clair de lune, ombre, clair de lune, ombre… » chuchotait Kade.

Dieu merci, nous sommes sous le vent, se dit Thomas. Puis il vit

Grandier marcher vers l'étrange monstre qu'il avait invoqué. L'instant suivant, la créature avait pris l'air et montait dans le ciel à une vitesse incroyable.

Kade se laissa glisser le long de la paroi et s'assit dans la boue.

L'illusion autour d'eux se dissipa en infimes gouttelettes de lumière scintillante qui tombèrent comme des perles de rosée et disparurent. *Enchantement de fée,* comprit Thomas. Il baissa les yeux sur Kade. « Très bien », dit-il avant de l'aider à se relever.

Elle vacilla un peu une fois debout, sans prendre la peine de nettoyer la gadoue et la saleté de sa robe. Elle secoua la tête, l'air déçue, et se passa la main dans les cheveux. « Il a laissé les tutélaires revenir en place après son passage. Pourquoi a-t-il fait cela ? »

Thomas jugea que c'était une question pour la forme. Du moins, il n'avait aucune réponse à fournir. La porte du corps de garde s'ouvrit et la lumière de torches se déversa dans la cour. Des cris parvinrent de la direction de la tour Albon. Le minutage était trop parfait. Il se demanda si Grandier avait jeté un autre sortilège outre celui destiné à éteindre les bougies, un sortilège pour créer la confusion et retenir tout le monde sauf eux à l'intérieur.

« Qu'a-t-il fait avec Galen ? » demanda Kade.

Elle levait sur lui ses yeux gris clair où la colère commençait à céder le pas à la peur. N'ayant pas lu le document du prêtre, elle ne pouvait pas savoir. « Galen est mort », dit Thomas.

« Mère, voilà qui ressemble à de la lâcheté », dit Roland. Emmitouflé dans une épaisse cape de fourrure, il était accompagné de Renier et de deux serviteurs, tous vêtus pour de pénibles trajets à cheval par temps glacial. Les autres chevaliers chargés de le garder allaient et venaient à pas prudents non loin de là. Il faisait à peine jour et le ciel formait un toit gris compact, bas et menaçant. Une demi-heure plus tôt, le vent était tombé et il avait commencé de neiger.

Ravenna ramena sa capuche sur ses cheveux tressés serré et rajusta ses gants. « Non, mon cher, cela ressemble à de la survie. » Elle se tourna vers Élaine, silencieuse à côté d'elle. « Enveloppez-vous mieux dans votre écharpe, mon enfant ; ce froid pourrait vous abîmer la peau. »

Thomas croisa les bras et s'efforça de ne pas laisser paraître sa déception ; c'était bien dans la manière de Roland d'hésiter à la dernière minute. Rester au palais, à la merci de Grandier, était impossible.

Ils se tenaient dans la cour sous la tour Albon, îlot de calme relatif dans le remue-ménage des préparatifs pour l'évacuation.

Sous sa cape, Renier portait un gorgerin estampé d'or, un plastron et une plaque dorsale comme beaucoup de chevaliers albons, alors que Thomas et la plupart des autres gardes préféraient les épaisses vestes en peau de buffle qui offraient presque autant de protection que les pièces d'armure malcommodes et permettaient une plus grande liberté de mouvement. Dans la faible clarté du petit matin, des serviteurs passaient en courant, on chargeait des carrosses et des carrioles, on sellait ou harnachait des chevaux, le tout avec un empressement craintif. Nul ne parlait de l'affrontement de la nuit dans la tour Albon, et personne n'en parlerait, à moins que Roland ne fût un parfait imbécile. *Ce qui reste dans le domaine du possible,* songea Thomas.

« Je ne déserte pas ma cour, marmonnait le roi avec obstination.

— Roland, soupira Ravenna, vous êtes la cour, la couronne et le trône. Le palais n'a qu'une valeur symbolique ; vous pouvez gouverner aussi bien de Portier ou de Granges. Mais seulement si vous êtes en vie. »

Le roi détourna les yeux, un peu calmé. « Je déteste qu'on dise que nous avons fui, voilà tout. » Il hésita un long moment ; Thomas contempla en silence le ciel gris et se retint pour laisser Ravenna lancer l'objection suivante. Mais Roland demanda : « Est-ce vrai ce qu'on raconte sur le docteur Dubell ? »

La panique et la rumeur s'étaient répandues dans les salles bondées, et Thomas avait passé le plus gros de la nuit à essayer de les endiguer. Le regard de Ravenna se durcit. « Oui, c'est vrai », répondit-elle. Elle avait eu du mal à digérer la nouvelle ; elle détestait l'idée qu'on pût la tromper comme tout le monde.

Roland se mordit les lèvres en évitant de croiser son regard, puis il hocha la tête. « Je vois. » Il pivota brusquement et repartit en direction de la tour en faisant craquer la neige sous ses bottes, ses serviteurs et ses chevaliers dans son sillage. Renier secoua la tête et le suivit aussi.

Ravenna eut un sourire piteux. « J'ai tenu un beau discours sur la valeur du symbole, ne trouvez-vous pas ? On aurait juré que j'y croyais. » Elle observa Thomas d'un œil vaguement contrarié. « Je suis toujours en colère contre vous. Je n'ai pas apprécié qu'on me force la main, mais vous êtes arrivé à vos fins, et je suppose que c'est le comble de l'ambition masculine.

— Venant de vous, je trouve la remarque amusante », fit Thomas sans rancune. Ils en avaient longuement discuté durant la nuit, lorsqu'il avait fini par la convaincre d'accepter son plan de repli.

« Peut-être. » Elle l'observa un moment, et dans son œil brillait une lueur qui exprimait autre chose que la froide autorité. « Malgré toutes vos erreurs, je suis sûre que vous vous en sortirez

vivant. » Elle s'éloigna à travers la cour sans attendre de réponse.

Bien qu'il eût beaucoup à faire ailleurs en cet instant, Thomas se surprit à marquer une pause pour la regarder. Il lui arrivait d'être encore surpris qu'une personne aussi fragile fût en même temps aussi forte.

« Capitaine. »

Il leva les yeux. Denzil attendait à quelques pas, vêtu de lourds brocarts et d'une cape bordée de fourrure, tandis que la neige s'accumulait dans ses cheveux. La présence de Ravenna et de Roland avait momentanément vidé cette partie de la cour, et les serviteurs qui chargeaient les carrioles près du corps de garde faisaient assez de bruit pour couvrir leurs voix. Mais des yeux devaient certainement les épier depuis la plupart des fenêtres environnantes. « Êtes-vous sûr de ne pas vouloir remettre le spectacle à plus tard, lorsque vous aurez un meilleur public ? »

Le duc répondit par un sourire. « Par moments, vous dissimulez mal votre agacement à l'égard de Roland. Devant une telle attitude, on serait tenté de penser que vous méprisez votre souverain.

— Je ne le méprise pas, je le plains. Il vous aime vraiment.

— Bien entendu. » Le sourire de Denzil s'élargit, et Thomas eut l'impression qu'on lui laissait voir pour la première fois le véritable visage de l'homme, la réalité derrière le masque qu'il portait en présence de Roland, en présence de la cour. L'irascibilité, la feinte futilité avaient disparu et cédé la place à l'intelligence et à un mépris amusé pour ceux que le masque abusait. « Une affaire bien menée, n'est-ce pas ?

— Qui sert vos projets.

— Quels qu'ils soient. » Denzil fit quelques pas. « Je peux lui dire ce que je veux, lui faire ce que je veux, le pousser à faire ce que je veux. » Il releva ses yeux bleus moqueurs. « Et je l'ai amené malgré tout à m'aimer. »

Thomas détourna la tête, regarda sans les voir les nombreux blessés qu'on aidait à monter dans un chariot près de la porte de la tour. Il se sentait pris d'une colère ridicule, irrationnelle, envers Roland. *Pourquoi ? On pourrait penser que je ne serais pas assez bête pour me soucier des sentiments d'un roi infantile qui me crache dessus.* Il était aussi niais que Renier qui croyait dur comme fer à son serment de chevalier. Mais il répliqua : « Vous parlez d'une conquête ! Un gamin qui a appris de son père à accepter les insultes. Il s'imagine sûrement digne de vous.

— Peut-être. Voilà où mène la faiblesse. »

Denzil était aussi malade que Roland, mais d'une autre façon : sa haine était tournée vers l'extérieur, elle ne couvait pas en lui. *Mais*

Denzil est assez intelligent pour s'en rendre compte. Il s'en rend d'ailleurs sûrement compte. Et s'en délecte tout aussi sûrement. « Vous êtes une fieffée canaille, fit lentement Thomas.

— Oui, mais je ne le dois qu'à moi, répliqua Denzil d'un ton ravi. Et j'ai obtenu presque tout ce que j'ai jamais désiré. »

Et aujourd'hui tu obtiens une réaction de ma part, encore une chose que tu as toujours désirée. « Ah bon ? fit Thomas en mettant un soupçon de doute et d'ennui dans sa voix.

— Presque tout. Je vous ai désiré, autrefois, avant de comprendre que ma cause auprès de Roland en aurait beaucoup souffert.

— Très flatteur, fit sèchement Thomas sans cesser de surveiller les chariots et intérieurement un brin amusé.

— Ma fierté m'y poussait parce que je sentais à quel point vous me détestiez. »

Une saute de vent balaya la cour, répandant de la neige autour de leurs bottes.

Thomas chercha les mots qui infligeraient les blessures les plus profondes. « Je sais, dit-il au bout d'un moment. Vos motifs m'ont paru transparents. » Il jeta un regard en arrière à Denzil et fut récompensé par un éclair de colère mal dissimulé dans ses yeux bleus.

« Paroles, fit le duc d'une voix douce. Ravenna prend de l'âge, Thomas. Prenez garde, lorsqu'elle tombera, de ne pas tomber avec elle.

— C'est vous qui devez prendre garde. Lorsque je tomberai, je vous entraînerai avec moi », fit Thomas avant de s'en aller.

La cour de la porte du Prince, le secteur tampon entre la petite porte intérieure et la masse imposante de la porte extérieure, était fermée par un mur et par le flanc sud du bastion de porte. Les gardes de la reine et les chevaliers albons étaient en poste sur les murs, les tensions de la nuit précédentes oubliées au milieu des peurs de la matinée.

Le cheval de Thomas dansait en crabe dans la boue et la neige malaxées, content de mettre le nez hors des écuries, et le capitaine le ramena au pas. Cinquante gardes de la reine, ainsi que Vivan et la majeure partie des Cisternains survivants, avaient aussi enfourché leurs montures et attendaient le signal de voie libre des guetteurs sur les murs. Des flocons de neige s'accrochaient comme des cristaux sur les bords de leurs chapeaux, dans leurs cheveux et la fourrure de leurs capes. Renier fit un signe depuis le haut du mur, puis la porte principale s'ouvrit et tout le monde sortit.

Beaucoup de riches demeures le long de la rue avaient été

investies par surprise. Portes et fenêtres enfoncées révélaient des brèches obscures par où s'engouffrait la neige en toute liberté. Des cachettes idéales pour les fées durant la journée. Quelques maisons de l'autre côté de la chaussée avaient encore leurs volets hermétiquement fermés et n'accusaient aucune trace d'incursion, mais rien ne bougea tandis que la troupe parcourait la rue.

Quelques cadavres gisaient à demi enfouis dans la neige. Les chevaux, formés sur les champs de bataille à ignorer de tels détails, auraient piétiné le premier sur leur route si Thomas ne les avait pas obligés à les contourner. La cour d'Unseelie ne pouvait pas se montrer tant que le soleil était visible, même atténué par les nuages gris de neige. La troupe n'aurait pas à affronter les forces qui l'avaient contrainte à fuir le palais, sauf si les nuages s'obscurcissaient beaucoup plus et occultaient la majeure partie de la lumière. Mais les fées noires qui suivaient la Horde ne souffraient pas d'un pareil handicap. Il y aurait des créatures volantes, certaines souterraines, ou d'autres qui leur sauteraient dessus depuis les toits et les fenêtres défoncées des maisons environnantes. C'est ce que leur avait dit Kade Carrion.

Thomas se demanda où était la jeune femme, si elle se tenait aux aguets ou si elle était repartie en Féerie. Après la fuite de Grandier, ils étaient allés dans les cuisines attenantes au corps de garde pour discuter. Les serviteurs avaient allumé les fourneaux et il y faisait presque chaud. On ne les avait pas désertées non plus ; hommes et femmes emballaient des vivres pour le voyage. Ils s'étaient arrêtés sur un côté du local, celui des réserves, au milieu des barils de pommes, farine, orge, et des étagères chargées de meules de fromage jaunes et blanches recouvertes de cire. Kade s'était assise sur un baril de pommes, avait fixé les rubis sur l'épingle de la cape de Thomas et demandé : « Comment savez-vous qu'il est mort ? »

Il avait apporté la copie de la confession de Grandier et il la lui tendit.

Elle la lut deux fois, le regard sombre.

« Il nous voulait totalement dépendants d'un seul sorcier, dit-il doucement, et il a choisi Galen Dubell. Il a tué le docteur Sureté et Milam dès que Sureté a convaincu Ravenna de laisser revenir Dubell. Il m'a lui-même raconté comment, après que le golem vous a attaquée dans la grande galerie. Selon lui, c'était un jeu d'enfant de donner au sorcier de la cour ou à son assistant un objet ensorcelé, surtout s'il avait l'air de venir d'un ami. Ils sont donc morts, tout comme Dubell, ses serviteurs à Lodun, le bouffon de votre troupe d'acteurs, un espion du nom de Gambin et Lord Lestrac qui en savait trop sur leurs plans et était enclin à

commettre des erreurs dangereuses. Il y en a peut-être eu d'autres. Nous ne le saurons sans doute jamais.

» J'ai cru que Denzil était l'agent de Grandier au palais. Que c'était lui qui avait pris la clef de voûte. Mais Denzil n'en connaissait pas l'emplacement – seuls le docteur Braun et Dubell étaient au courant. La nuit où il a été tué, Braun a dû se remémorer ou découvrir quelque chose qu'il a cru important, et il a eu peur de m'en parler avec Denzil dans le voisinage. Il retournait au bastion du Roi. Dubell, lui, s'en venait par le même chemin. Ils se sont croisés, et Braun a dû décider de révéler à Dubell ce qu'il comptait m'apprendre. Ils sont entrés dans le salon et… Braun idolâtrait Dubell et il n'avait aucune raison de se méfier. Il n'aurait jamais hésité à lui tourner le dos. Moi non plus, je dois dire, et ce n'est pas une chose que je fais à la légère. Grandier a très bien joué. »

Kade retourna le papier et en examina le verso vierge.

« Vous lui avez dit que vous alliez vous introduire au palais avec une troupe de théâtre, n'est-ce pas ? » demanda Thomas.

Elle hocha la tête. « Il a prétendu n'avoir jamais reçu la lettre.

— Mais il l'a bel et bien reçue. Vous aviez raison en affirmant que le golem vous visait, vous. Tout ce que Grandier avait à faire, c'était découvrir quelle troupe avait des chances de recevoir l'invitation à la cour et y placer le golem. Vous étiez celle qui connaissait le mieux Galen Dubell, donc celle qui risquait le plus de démasquer un imposteur.

» Je crois que c'est Denzil qui l'a amené ici. Lestrac et Dontane servaient d'agents de liaison entre eux, Denzil ne savait donc pas que Grandier avait pris la place de Dubell. De cette façon, Grandier pouvait dissuader Roland de laisser à Bellegarde ses murs, et il passait à nos yeux pour son propre maître, sans lien de connivence avec Denzil. L'antagonisme de Denzil serait réel et personne ne soupçonnerait de rapport entre eux. C'était la seule solution pour lui. Grandier était couturé de partout et infirme après les séances de torture, et il lui était impossible de passer inaperçu sous sa véritable apparence. Il a employé ce stratagème pour se déplacer au Bisra sans se faire remarquer et se venger des prêtres de l'Inquisition, pour déclencher le fléau et causer la perte des récoltes. »

Pour la première fois, Kade croisa son regard. « Pourquoi a-t-il laissé les tutélaires se remettre en place ? Il aurait pu les maintenir ouverts et permettre à la Horde de nous tomber dessus. Il aurait pu le faire n'importe quand.

— Je ne sais pas. Je ne sais rien des raisons qui le poussent à agir », avoua Thomas. Il se rappela la maison incendiée dans le

quartier du fleuve et la façon dont le feu, prévenant, avait évité de s'étendre aux autres bâtiments de la rue. Il avait noté le paradoxe sur le moment, la part égale de méchanceté et de retenue, et il ne la comprenait pas davantage aujourd'hui qu'alors. « Pourquoi il a aidé Denzil plutôt qu'un autre… Je ne crois pas qu'il voulait du mal à Galen Dubell. Mais le vieux sorcier était idéal pour les projets de Grandier. On lui faisait confiance, il était connu, mais il vivait en reclus depuis dix ans. Il vivait seul à Lodun, sans famille… »

Kade interrompit le capitaine :

« Il a cessé de prendre des étudiants l'an dernier. Il a prétendu qu'il travaillait sur un traité de… » Elle se tut et s'enfouit le visage dans les mains.

Il s'approcha d'elle et lui décolla les mains de la figure. Elle ne pleurait pas. Il aurait pu s'attendre à de la peine ou de la fureur, mais le silence blessé de la jeune femme exprimait toute sa douleur. « Je vais avoir besoin de votre aide. »

Kade parut s'apercevoir qu'il lui tenait les mains et elle se dégagea d'une secousse. Elle se mit debout et s'éloigna de quelques pas.

Sans regarder Thomas, elle lui annonça : « Je m'en vais. C'est ce que j'allais dire à Galen quand je vous ai entendu l'appeler Grandier.

— Pourquoi ? »

Elle se retourna vers lui. Cette fois, des larmes lui sillonnaient les joues, mais elle affichait sa mine habituelle d'exaspération. « Il n'y a rien pour moi ici, surtout maintenant. »

Mais il lui avait néanmoins exposé son plan, comment il avait prévu que Dubell couvrirait leur repli jusqu'à Bellegarde, la position défendable la plus proche qu'ils pouvaient atteindre avant la tombée de la nuit. Elle avait écouté sans faire de commentaire. Avant de partir, il lui avait lancé : « Il y a une différence entre fuir ses peurs et se détacher de son passé. Dans votre intérêt, sachez faire la distinction. »

Une remarque bougrement pompeuse dont j'aurais pu me dispenser, se disait-il maintenant.

Le premier des six chariots du convoi, celui des blessés qui avaient survécu à la nuit, quitta l'abri de la porte et s'engagea bruyamment dans la boue gelée de la rue. Le convoi était gardé par la moitié des Cisternains rescapés et par toute une troupe de domestiques et d'employés – hommes, femmes et enfants. Thomas aurait préféré maintenir les Cisternains ensemble, mais il savait qu'ils obéiraient à ses ordres, à la différence des chevaliers albons dont il était moins sûr. Vivan et le peu de Cisternains restants

viendraient avec son groupe.

C'était un soulagement de se trouver dehors, de pouvoir se déplacer. *Intra muros,* tout avait l'air de tenir par des liens qui commençaient à s'effilocher.

Thomas jeta un regard en arrière à ses hommes rassemblés autour de la porte. Baserat vérifiait le rangement de ses pistolets dans les étuis sur le pommeau de selle. Thomas avait aussi deux longs pistolets à platine dans des étuis de selle et portait une rapière à la large lame de cavalerie. Une rapière de duel lui battait le dos.

Une grande troupe armée à cheval, accompagnée d'un seul chariot pour les vivres, quitta la porte et descendit la rue dans l'autre sens. Il s'agissait du comte de Duncanny qui avait décidé d'éloigner sa famille, ses gens de maison et certains autres nobles sur lesquels il ne fallait pas compter pour soutenir à l'occasion un train d'enfer. Quelques Albons les accompagnaient, et Thomas ne pouvait que se perdre en conjectures sur leurs chances.

Le comte ne se retourna pas tandis qu'ils s'en allaient, mais il leva la main à leur intention en signe d'adieu.

Thomas nota la similitude avec une procession funéraire.

Les hommes sur les murs du palais avaient disparu. Il espéra que les fées, ainsi que Grandier, n'en tireraient pas tout de suite de conclusion.

Le dernier chariot sortit de l'ombre de la porte du Prince et Thomas adressa de la tête un signal à un garde qui attendait là.

Puis il éperonna sa monture et le convoi s'éloigna. Le fracas de deux carrosses qui franchissaient la porte en trombe donna le départ à un véritable tohu-bohu dans la rue calme.

Lucas et une vingtaine de gardes de la reine, les autres Cisternains et quelques chevaliers albons volontaires entouraient les carrosses. Le reste des gardes de la reine et la troupe albon chevauchaient derrière.

Grandier avait sûrement prévu leur fuite. Il savait qu'ils devaient partir maintenant, tant que la neige n'obstruait pas les rues. Thomas espéra qu'il n'avait pas prévu plus loin.

Les avenues et les vastes demeures du quartier du palais défilèrent à toute allure. Du coin de l'œil, Thomas vit un cheval broncher et tomber. Il ne pouvait dire qui était le cavalier.

L'attaque survint. Une grande créature aux ailes sombres s'abattit sur le premier carrosse et s'en détacha aussitôt d'un bond lorsque ses griffes entrèrent en contact avec les clous de fer plantés dans le toit. Mais la voiture tangua sous le poids et versa sur le flanc, deux roues écrasées. Le cocher fut éjecté, et les chevaux hennissants chancelèrent et se débattirent dans leurs harnais. Le

deuxième carrosse s'arrêta en trépidant un peu plus loin alors que d'autres fées bondissaient des toits ou jaillissaient de la boue et de la neige dans la rue.

Thomas fit volter sa monture et conduisit l'escorte des gardes de la reine et des Cisternains autour des deux voitures. Ils se retrouvèrent contre le mur de pierre taillée d'une maison fortifiée de la ville.

Le capitaine jeta un regard en arrière vers la seconde compagnie. Si Renier ne suivait pas ses instructions… Non, la troupe albon et le reste de ses hommes s'étaient séparés des chariots lorsque les fées avaient attaqué les carrosses, et ils remontaient à présent l'avenue des Fleurs, galopaient en désordre vers la porte de sortie de la ville. Mais, alors même qu'il les regardait, une illusion de masse confuse, indistincte, de cavaliers les remplaça.

Elle est là, elle l'a fait. Un instant plus tard, il vit Kade sauter de l'arrière de la voiture que conduisait Berham et disparaître dans l'illusion qu'elle venait de créer.

Il avait compté sur Dubell pour couvrir la retraite de la deuxième troupe au moyen d'illusions, mais il n'avait heureusement pas eu le temps de lui dévoiler son plan. Kade pouvait y arriver en recourant à l'enchantement, contre lequel pas plus les fées que Grandier n'étaient immunisés, mais jusqu'à cet instant il n'avait pas cru qu'elle le ferait.

Les carrosses étaient vides en dehors de leurs cochers. Ravenna, Roland et Falaise étaient à cheval au milieu de la troupe albon et du reste des gardes de la reine, les chariots transportant les vivres et les blessés. Ravenna avait chevauché dans des conditions presque aussi abominables pendant la guerre, c'était une des rares compétences que Roland exerçait correctement tout seul, et Gédéon avait ordre de maintenir Falaise en selle même s'il devait l'y attacher. Si Grandier les épiait, Thomas savait que sa présence auprès des carrosses ajouterait de la vraisemblance à la supercherie.

Puis les fées fondirent sur eux et ce n'était plus le moment de s'inquiéter pour les autres. Thomas vida ses deux pistolets sur la créature volante du premier carrosse alors qu'elle leur plongeait une nouvelle fois dessus, puis il se servit de sa lourde rapière de cavalerie pour frapper à coups de taille les fées qui s'attroupaient autour de son cheval. Une déflagration de poudre tonna tout près, suivie des cris d'hommes et de chevaux blessés – l'explosion d'un canon de pistolet chargé à la va-vite.

Les chevaux étaient entraînés à ruer dans les batailles et leurs sabots ferrés tinrent au début les fées à distance. Puis Thomas vit Baserat tomber, et l'instant suivant quelque chose frappa le flanc

de sa propre monture qui s'effondra. Il réussit à s'en dégager dans sa chute ; le cheval se libéra, se releva en titubant et se sauva. Alors que Thomas se démenait pour se remettre debout, une fée lui sauta sur le dos et le plaqua par terre. Il se contorsionna et lui décocha un coup de coude en arrière, s'attendant à recevoir une lame de bronze dans ses organes vitaux, puis la poignée de sa rapière toujours accrochée dans son dos toucha la tête de son agresseur. Il entendit la chair grésiller tandis que la bête hurlait et se sauvait en bondissant.

Thomas se releva, s'ouvrit un chemin à coups de lame au milieu des créatures et s'adossa au mur de la maison. Du sang barbouillait la poignée de son épée – le sien peut-être, même s'il ne se souvenait pas avoir reçu de blessure. Il vit le deuxième carrosse s'écrouler et les fées noires difformes grouiller au-dessus ; il imagina avec une joie mauvaise leur déception à la vue de la cabine sans passager. Il regrettait finalement que Kade fût venue avec eux. Il espérait qu'elle dirigeait l'illusion de loin ou qu'elle était à présent partie.

Par-dessus les hurlements et les cris des hommes, des chevaux et des fées, il entendit le fracas d'une porte qui s'ouvrait à la volée plus loin dans le mur de la maison. Il songea à se frayer un chemin jusque-là, au cas où quelqu'un aurait trouvé moyen de gagner l'intérieur où ils pourraient battre en retraite, mais un valet à forme humaine de la Horde se jeta sur lui en brandissant furieusement son épée. Thomas s'avança et lui transperça proprement la gorge de la pointe de sa rapière, puis quelque chose lui heurta la jambe droite juste au-dessus du genou. Un instant, il ne ressentit tout au plus qu'une petite douleur de piqûre d'abeille. Après quoi le sol monta à toute allure à sa rencontre, puis plus rien.

11

Alors que Kade essayait d'atteindre l'abri relatif du mur de la maison, une main griffue lui saisit les cheveux ainsi que le dos de sa cape et la fit pivoter. C'était un spectre, une affreuse petite chose trapue à la peau gris terreux et aux yeux jaune criard, et il lui souriait. Elle exprima de l'espace environnant une poignée d'enchantement qu'elle lui jeta dans les yeux, le rendant aveugle, hélas provisoirement, et l'être se sauva en glapissant. *Saletés,* se dit-elle en évitant un des carrosses et ses chevaux qui arrivaient en trombe. *Qu'on leur permette d'exister me dépasse.* Si elle retournait un jour en Féerie, elle envisagerait de consacrer le reste de sa vie à éliminer ses habitants de la face du monde.

Kade finit par gagner le mur de la maison au moment où la porte cochère s'ouvrait brusquement et que des hommes en sortaient en masse. Une compagnie privée… Non, elle voyait des ramages de blanc et de rouge dans leurs rubans de chapeau, les couleurs de la ville. Une troupe chevronnée.

Elle sentait derrière elle le fer mélangé au mortier du mur comme une chaleur lointaine. La proximité d'autant de fer la rendait prudente, mais elle n'avait pas éprouvé de véritable émotion identifiable depuis le début de la matinée. Elle n'avait pas pu se résoudre à partir, soit parce que l'idée de retourner à Knockma pour se retrouver seule avec ses pensées la rebutait, soit à cause de quelque chose d'aussi tangible et pourtant irréel que la boule qui lui obstruait la gorge depuis des heures et l'empêchait apparemment de prendre aucune décision.

Les fées commencèrent à se disperser sitôt que les hommes se portèrent au secours du groupe désormais réduit à un noyau défensif entre les deux carrosses accidentés et la maison. Position qui avait sans doute permis à nombre d'entre eux d'en réchapper. Les fées volantes assez grandes pour emporter des hommes n'avaient pas pu les atteindre. Une brume épaisse de fumée blanche échappée des pistolets et mousquets flottait à présent dans la rue, mais Kade vit que l'enchantement responsable de son illusion commençait à se dissiper. La nature réfléchissante de la glace et de la neige produisait de l'enchantement en abondance. Un bon tour joué à Grandier : ses intempéries fournissaient le matériau nécessaire aux illusions de la jeune femme.

Kade se glissa par la porte avec les autres lorsque les troupes de

la maison se retirèrent. Dans le vaste local pavé où elle entra, elle découvrit une demi-douzaine de carrosses, une stabulation pour un grand nombre de chevaux et le chaos de blessés et de mourants.

Elle traversa la salle. En approchant du pied de l'escalier qui menait dans le corps de logis principal, elle vit par terre un mort aux couleurs des Cisternains. Elle reconnut leur commandant, Vivan, qui l'avait aidée pendant la bataille du palais. Elle hésita, mais il n'y avait rien à faire, et l'instant suivant la cohue la poussait plus loin.

Elle ne voyait aucun garde de la reine, ni Thomas, nulle part. À défaut d'une meilleure idée, elle décida de les chercher.

Elle gravit l'escalier et s'engagea dans le labyrinthe de pièces du premier étage. Dehors, devant le seul mur gris impénétrable, elle n'avait pas imaginé une bâtisse aussi vaste. Les salles superbement aménagées étaient pleines de réfugiés du quartier, surtout des boutiquiers ou des bourgeois aisés dont les demeures n'avaient pas résisté aux assauts. Ils faisaient un bruit épouvantable, hurlaient, braillaient, se plaignaient, les enfants pleuraient, et pourtant, autant que Kade pouvait en juger, les fées n'avaient pas pénétré dans la maison. Ils étaient seulement secoués par la bataille dans la rue, sûrement. Ils n'avaient pas passé la nuit dans cet état, tout de même.

Elle se fraya un chemin à travers des salles bondées et aperçut un jeune serviteur portant une brassée de pansements de lin en rouleaux. Elle lui attrapa le bras. « À qui appartient cette maison ? »

Il ne la regarda même pas d'un air bizarre. Ce n'était sans doute pas la question la plus saugrenue à laquelle il répondait aujourd'hui. « Elle appartient à Lord Aviler, le Grand Ministre. »

Elle le lâcha. Elle se souvenait à peine d'Aviler le soir de la représentation théâtrale ; elle s'en souvenait surtout à cause de la conversation qu'elle avait surprise entre Thomas et Lucas. Son rôle dans les événements était pour le moins obscur. *Et qu'en ai-je à faire ?*

Elle trouva un autre escalier et le gravit. Le deuxième étage était en principe consacré aux salles d'audience ainsi qu'aux salles et salons de réception particuliers. Il n'était pas gardé : l'habitude et la crainte d'irriter leurs protecteurs empêchaient les réfugiés de s'aventurer jusque-là.

Il y régnait un silence charitable. Puis elle entendit s'élever des voix engagées dans une discussion animée, dont une familière lors d'un silence soudain. *Ce ne peut pas être…* Elle suivit la direction des voix jusqu'à une double porte sculptée qui donnait sur une grande salle à manger de gala plus spacieuse, meublée d'une

longue table cirée et de candélabres aux pendeloques de verre coloré. Le lieutenant Gédéon et une poignée de gardes de la reine éreintés faisaient face à Denzil et à un groupe de chevaliers albons, pendant que le grand Lord Aviler, le teint cireux, les regardait en spectateur. Mais, assise non loin de là, il y avait Falaise.

Kade resta un instant figée, n'en croyant pas ses yeux. La reine, dans un fauteuil, gardait la tête baissée et les mains serrées sur les genoux. Elle avait l'air d'une prisonnière.

Kade s'avança vers eux dans la salle, mais ils ne la virent pas tout de suite. Denzil la remarqua le premier et Gédéon cessa de crier pour suivre son regard. *Si Denzil me sourit, tout ira bien,* songea-t-elle. Mais le duc conserva son expression de colère méprisante.

Kade s'adressa à Falaise. « Que faites-vous ici ? »

La reine leva les yeux sur la nouvelle arrivante. Elle était vêtue pour un voyage difficile à cheval : sous un habit de chasse tout simple elle portait une culotte d'homme incongrue que dissimulait en partie la cape qui l'enveloppait. « Nous avons été attaqués, et j'ai été séparée de mes gardes. Lord Denzil m'a trouvée et m'a conduite ici. » On sentait dans la voix de Falaise une hystérie contenue, et ses yeux restaient désespérément rivés sur ceux de Kade.

« Il l'a enlevée et l'a amenée ici, rectifia Gédéon en observant Aviler. Elle aurait maintenant franchi les portes et serait à l'abri si…

— Si vous aviez été compétent pour les lui faire franchir… le coupa Denzil.

— Sorcière », fit Aviler dont la voix, habituée à s'adresser aux assemblées municipales bruyantes et contestataires, s'imposa aux autres.

Kade le regarda. Il paraissait vigilant, comme sur ses gardes. Une partie d'elle-même, comme indifférente à la mort et à la situation immédiate, eut le temps de faire remarquer : *Je dois avoir l'air à moitié folle.*

« Lord Denzil m'a dit que vous aviez quitté la ville, fit-il.

— Demandez-lui pourquoi il ne l'a pas emmenée à la suite de Roland et des autres, dit-elle. Demandez-lui pourquoi il n'a pas profité de la possibilité de fuir que nous leur avons offerte au prix fort. » *Et de quand date ce « nous » ?* s'étonna-t-elle.

Les yeux d'Aviler passèrent en cillant de Kade à Denzil. « Il s'est déjà expliqué.

Vous êtes dans le coup avec lui, n'est-ce pas ? » fit Gédéon. Un des gardes lui posa la main sur l'épaule pour lui recommander la prudence.

« Nous avons été coupés du gros de la troupe, dit Denzil, et il fallait mettre la reine en sûreté. » Son visage exprimait la préoccupation et l'irritation. *Il joue la comédie,* se dit Kade. *Il joue bien, mais il joue. Aviler s'en rend-il compte ?* Impossible de savoir. Aviler avait surtout l'air inquiet de ce qu'elle allait faire. *Ce n'est pas moi le danger, ici, espèce d'idiot.*

« Est-ce que vous voulez rester dans cette maison ? » demanda-t-elle à Falaise.

La reine voulut répondre, mais Denzil l'interrompit, la mine doucereuse. « Bien sûr que non. Elle préférerait être avec son roi. »

Aviler lui décocha un regard indéchiffrable mais sans détourner son attention de Kade. « La reine doit décider elle-même qui elle souhaite accompagner, dit-il. J'ai proposé de la laisser partir avec ses gardes, mais…

— Madame, je vous en prie, implora Gédéon en se mettant à genoux près du fauteuil de Falaise. Pour votre honneur et votre sécurité, vous savez que nous vous protégerons. »

Kade baissa les yeux sur la reine. « Sinon, vous venez avec moi. »

Le regard apeuré de Falaise se porta vers Denzil. Elle craignait d'accepter l'aide d'une autre femme, comprit Kade. Une pensée qui s'accompagna d'une rage froide, mais une rage enveloppée de coton, comme la réalité dans laquelle elle se mouvait. Falaise la regarda à nouveau et secoua une tête impuissante. Kade sortit de la salle.

Elle s'enfonça dans le dédale de salons, vit des serviteurs et quelques soldats contusionnés, mais personne de connaissance. Elle aurait pu demander son chemin, supposa-t-elle, mais elle n'était pas d'humeur à poser des questions. Puis elle vit Berham disparaître par une porte, du bois de chauffage plein les bras, et elle se hâta pour le rattraper.

C'était l'antichambre d'un appartement. L'occupaient trois gardes de la reine qu'elle reconnut et deux hommes aux couleurs cisternaines. Plusieurs étaient blessés et tous levèrent sur elle un regard surpris. Berham s'arrêta à sa vue. « Oh, je suis content de vous voir, dit-il. On vous croyait partie.

— Où est Thomas ? » La question avait fusé avant même qu'elle s'en fût rendu compte, et il lui vint à l'esprit que, pour la première fois, elle ne l'appelait pas « sale canaille ».

Berham l'observa un instant, puis il ouvrit la porte suivante et recula afin de lui laisser le passage.

Elle s'arrêta dans l'encadrement.

C'était une chambre à coucher, froide et à l'odeur de renfermé malgré le feu qu'on venait d'allumer dans la cheminée. Thomas gisait inconscient sur le lit, encore vêtu de son pourpoint et de sa

veste en peau de buffle tachée de sang suite à la bataille. Il lui fallut un moment pour le reconnaître. Elle n'avait jamais imaginé le voir si immobile, si blanc. Un homme maigre, assez âgé, en chape de velours des médecins, était assis à son chevet sur le lit. Lucas le surplombait, debout. Il n'avait pas de chapeau et on aurait dit qu'un pistolet avait explosé trop près de lui ; son visage et le côté de son pourpoint étaient mouchetés de brûlures de poudre. Martin s'appuyait sur la colonne au pied du lit, les manches de sa chemise blanche imbibées de sang. Le jeune valet Phaistus s'était réfugié dans un angle où il s'efforçait de ne pas gêner.

Kade fit un pas dans la chambre, et Berham la frôla en passant derrière elle.

« Que se passe-t-il ? » demanda-t-elle. Sa voix manquait d'assurance et elle s'en voulait pour cela.

Le docteur tourna la tête vers elle mais se tut.

« Répondez-lui », fit Lucas.

Le ton du lieutenant était égal et naturel, mais le docteur leva les yeux vers lui et blêmit. « Je ne trouve pas de blessure assez grave pour causer ceci, se dépêcha-t-il de répondre. C'est forcément un coup de fée. Il n'y a rien à faire. »

Le sens des réalités revint et frappa Kade avec la force d'un marteau. Elle chancela et reprit son équilibre en s'appuyant au mur. « Sortez-le d'ici », dit-elle.

Martin interrogea Lucas d'un bref coup d'œil. Il lut dans l'expression du lieutenant ce qui passait pour un accord, empoigna le docteur par le col épais de sa chape et le propulsa vers la porte.

Le docteur jouissait d'un instinct de préservation extrêmement développé. Il se remit péniblement debout et fila sans proférer de menaces ni élever de protestations.

Kade s'approcha et s'assit sur la couche. Elle toucha le visage de Thomas. Sa peau était chaude mais sa sueur glacée. Le regard éperdu, elle nota que la laine à rayures des couvertures était décolorée mais que les plumets surmontant le baldaquin étaient encore d'un blanc pur et que la tête de lit s'ornait d'un motif de feuilles de laurier entrelacées. Un bon geste d'Aviler. Elle savait Denzil trop mesquin pour donner à son ennemi un lieu décent où mourir.

Elle retrouva le « coup de fée » en découvrant le trou roussi dans la jambe de pantalon de Thomas. Les coups de fée ne laissaient en principe pas de traces apparentes sur leurs victimes, et le tout petit fragment était logé juste sous la peau en bas de la cuisse. Il avait dû ricocher sur le cuir épais du revers de la botte et pénétrer dans les chairs de biais. Ce qui expliquait que le capitaine fût encore en

vie. Le fragment de caillou n'avait pas eu le temps de s'enfoncer davantage dans son organisme et d'atteindre son cœur en bout de course.

« Il me faut un couteau d'argent, dit-elle. Pas besoin que l'argent soit pur, mais il faut le moins de métal vil possible.

— Un instrument magique, quoi, fit Martin. Où voulez-vous que je…

— Ou un couvert de la vaisselle familiale, le coupa Lucas. Berham.

— Comme si c'était fait. » Berham laissa tomber son bois et se hâta vers la porte. Il boitait, s'aperçut Kade. *Ce n'est pas trop grave ; il marche. Je m'en inquiéterai plus tard.*

« Vous avez déjà pratiqué ce genre d'intervention ? » lui demanda Lucas.

Il ne lui demanda pas si elle pensait pouvoir la réussir, et elle lui en fut si reconnaissante qu'elle répondit franchement. « Non, mais je l'ai vu faire. » *Du moins, je l'ai vu tenter.* D'autres docteurs ou guérisseurs sorciers avaient essayé d'extraire un fragment de coup de fée les rares fois où il restait assez proche de la surface de la peau pour être détectable, mais la plupart commettaient l'erreur de se servir de fer au lieu d'argent. Un coup de fée ne perdait pas son pouvoir une fois à l'intérieur du corps humain ; si un sorcier parvenait à l'extraire, c'était son cœur que le caillou risquait alors de chercher. La fée qui le jetait l'ôtait parfois pour des raisons personnelles, mais ces exemples restaient très rares.

On achevait le plus souvent les victimes des coups de fée qui ne mouraient pas immédiatement afin d'abréger leurs souffrances. C'était une occasion en or pour Denzil ou le Grand Ministre Aviler. Et Thomas Boniface était un favori détesté dont la protectrice et les troupes se trouvaient désormais hors de la ville, s'ils vivaient toujours. *Le docteur pourrait parler. Nous aurions peut-être dû le tuer.* Trop tard pour le réduire au silence à présent. *Et pourquoi m'inquiéter pour cet homme ?*

Parce que, depuis que tu as remis les pieds au palais, il ne t'a pas prise pour une gamine, une bécasse ou, pire, une dame de la cour. Il t'a prise exactement pour ce que tu es, quoi que ce soit, et il savait ce que la mort de Galen représentait pour toi.

Elle arpenta la chambre avec une impatience rageuse jusqu'au retour de Berham. Il referma précipitamment la porte derrière lui et sortit de son pourpoint un délicat couteau à éplucher. « Est-ce que ça ira ? »

Kade prit l'ustensile et sentit l'argent presque pur résonner en elle. « Parfait, répondit-elle. Maintenant, vous ne restez pas dans mes jambes. »

Si elle avait accordé davantage d'attention à ce qui l'entourait, elle aurait eu la surprise de voir que tout le monde obtempérait.

Elle passa rapidement le couteau à travers une bougie. Il faudrait bien qu'il fasse l'affaire. Il n'était pas très affûté, mais le capitaine ne serait pas en état de noter la différence.

Elle s'assit sur le lit et tâta doucement la cuisse du blessé à la recherche du caillou. Il ne s'y trouvait plus. Il s'était déjà davantage enfoncé. Elle jura, réprima une bouffée de panique insensée. *Par tous les dieux, pourquoi rien n'est-il jamais facile ?* songea-t-elle. Elle savait où le retrouver. Il n'avait pas eu le temps d'aller bien loin dans le muscle. *Alors lance-toi.* Elle s'aperçut que sa main tremblait ; par bonheur, Thomas était profondément inconscient, sinon il aurait sûrement eu des mots désagréables. *Maintenant,* se dit-elle, et elle introduisit prudemment le couteau.

Un peu de sang s'écoula et, après un long battement de cœur, elle sentit le couteau vibrer lorsque le coup de fée y adhéra. *Mon Dieu, cela marche.* Doucement, elle retira la lame. À peine le petit fragment libéré, elle referma le poing dessus afin de l'empêcher de voler vers quelqu'un d'autre, se leva et se dirigea vers la cheminée. Puis elle le sentit exercer une pression sur sa paume.

Elle se figea et fixa ses mains fermées. Si elle le laissait partir, Dieu savait sur qui il se jetterait. *Mais moi, je suis une fée,* se dit-elle pour chasser la crainte qui l'envahissait. *Il ne peut pas me faire de mal.*

Rien de tel qu'être à demi humain, lui avait jadis dit Galen Dubell, et elle avait fait peu de cas de ses paroles, comme d'habitude. *Une goutte de sang rouge suffit.* Elle chuchota un charme pour repousser le danger et sentit le coup de fée accentuer sa pression sur sa paume, essayer de s'enfoncer dans ses chairs. Luttant contre la panique, elle espéra que la planète influente se trouvait assez proche et cria la formule de Lodun pour la destruction des objets dangereux.

La sorcellerie réussit là où la magie des fées avait échoué. Elle sentit le fragment prendre feu et se dépêcha de se frotter les mains dans la cheminée. Il brûla un instant d'une couleur bleue éclatante puis disparut.

Elle s'affaissa et s'assit par terre. Pendant toutes ces années où un coup de fée aurait pu la débarrasser de sa présence, jamais la cour d'Unseelie n'avait songé à l'expérimenter sur elle, histoire de vérifier si elle bénéficiait de la même immunité que les autres fées. *Imbéciles,* songea-t-elle. Sa paume lui faisait un mal de chien.

Elle retourna près du lit et vit Thomas bouger la tête sur l'oreiller. L'air fiévreux, mais il l'avait bougée.

Elle avait oublié qu'elle n'était pas seule dans la chambre et fut

surprise de trouver Lucas debout à côté d'elle. Il lui prit la main et la retourna. « Bon Dieu, marmonna-t-il à la vue de la brûlure. Hé, Ber… »

Berham apparut avec une poignée de neige récupérée sur le rebord d'une fenêtre et la lui colla dans la paume.

Elle se dégagea la main d'un mouvement vif puis s'aperçut que le froid avait diminué de moitié l'intensité de la douleur. Elle surveilla Thomas pendant que Berham pansait méticuleusement la brûlure et eut le plaisir de le voir encore bouger par deux fois.

Beaucoup plus tard, assise sur un tabouret près du feu, elle regarda la profonde trace rouge dans sa main. Une trace qui n'avait pas l'air de vouloir former de cloque, aussi supposa-t-elle que la blessure ne devait pas être trop grave. À la différence de la magie pure des fées, l'art de la sorcellerie des mortels était un véritable imbroglio, et il lui arrivait régulièrement de se blesser. *Un imbroglio, mais plus sûr,* se dit-elle.

Elle avait secouru de son mieux les autres blessés, mais sans les philtres et baumes indispensables à la sorcellerie de guérison, ni les ingrédients utiles à leur préparation, elle ne pouvait pas faire grand-chose. Elle aurait pu confectionner une pierre curative, mais ce n'était efficace que pour les maladies, non pour les chairs meurtries. *Un bon nécessaire d'apothicaire aurait sauvé des vies ce soir.* Les charmes pour donner de la force et cheviller l'âme au corps manquaient d'efficacité sans les préparations d'herbes qui apaisaient les blessures. Après tant d'efforts, elle s'était sentie gelée et terriblement fatiguée, et elle aurait bien échangé tous ses ancêtres fées contre la moitié du talent de Galen Dubell en sorcellerie de guérison. Et, elle le savait, si elle avait consacré toute son attention aux études, elle bénéficierait aujourd'hui de ce talent.

La blessure à la cuisse de Thomas inquiétait Kade. Le sortilège dont elle s'était servie pour ressouder les chairs avait apparemment opéré, mais la plaie était profonde et nul ne connaissait les dégâts qu'y avait causés le coup de fée. À la lueur du feu, les cheveux et la barbe du capitaine étaient d'un noir d'encre à côté de son teint blême de fièvre. Elle résista à l'envie pressante de se lever et de se rendre à nouveau à son chevet. *Tu as cru que le monde s'arrêtait de tourner quand tu as appris la mort de Galen, mais quand tu as entendu cet imbécile de docteur parler de coup de fée…*

Elle prit une inspiration profonde et regarda les choses en face. Il était stupide de le nier. Comment ne pas le comprendre ? Mais elle avait beau réfléchir, elle ne voyait pas quand le glissement s'était produit. Elle se demandait quel rôle jouait sa passion d'enfance

dans ce qui lui arrivait, ou quand l'intimité avait intensifié son admiration distante soigneusement entretenue. Elle se demandait encore davantage à quel moment l'idée *Je veux cet homme pour ami* était devenue *Je veux cet homme.*

Bien qu'elle n'eût encore jamais éprouvé ce sentiment, elle le reconnaissait pourtant, même s'il ne ressemblait guère aux descriptions des poètes et des livres. Certains laissaient entendre que la profondeur de l'émotion était douloureuse ; ils ne disaient pas qu'on avait l'impression de recevoir une tête de hache au creux de l'estomac.

Elle s'était demandé si, étant une fée, elle resterait insensible à l'amour ; elle était assurément insensible à la moindre affection pour aucun de ses parents. Elle avait jadis cru aimer Roland, mais dans ce cas, s'était-elle dit, elle n'aurait pas pu le quitter. Elle s'était crue aussi froide que sa mère Moire et toutes les fées qui faisaient grand étalage de folle passion mais, sous le léger vernis de surface, avaient le cœur aussi vide qu'une barrique de vin éventrée. Découvrir qu'elle était capable d'amour, et le découvrir maintenant, dans des circonstances moins qu'idéales, lui causait un choc terrible. C'était une horreur. Pire encore, comme n'importe quelle écervelée de la cour, elle était tombée amoureuse du capitaine des gardes de la reine. Du temps de son enfance au palais, il ne se passait pas une semaine sans qu'une dame ne proclamât un amour indéfectible pour Thomas Boniface. Tâcher de deviner laquelle allait l'intéresser et laquelle il allait éconduire était devenu un jeu parmi les dames de compagnie de Ravenna. Kade se sentait ridicule, et elle avait vu trop d'effusions de sang et d'horreurs au cours des derniers jours pour chercher un réconfort dans l'envie puérile d'être morte.

Il lui faudrait à un moment ou un autre réfléchir à ce qu'elle allait faire. *Mais pas maintenant,* se dit-elle. *Surtout pas maintenant.*

Thomas tourna la tête vers la lumière. Il découvrit un feu rouge orangé dans une cheminée inconnue. La chambre était sombre en dehors d'une unique bougie qui lui apparaissait comme une lueur indistincte à travers le rideau au pied de son lit. Il sentait la chaleur humide de sueur d'une fièvre sur le déclin, et il avait mal partout. Sauf à la cuisse où sa blessure lui faisait l'effet d'un charbon ardent enfoncé sous la peau.

Il se releva sur un coude puis écarta le tissu sanglant et brûlé *(brûlé ?* s'étonna-t-il) afin d'examiner ce qui ressemblait à un coup d'épée particulièrement net recouvert d'une nouvelle croûte rose, signe d'une cicatrisation due à la sorcellerie.

Il vit alors Kade assise sur une escabelle près du feu où, dans la

lumière et son reflet sur le foyer de pierre polie, elle se fondait en une composition d'ambre, de rose et de vieil or. *On ne se lasserait pas de la regarder ?* se dit-il. Il découvrait toujours un effet nouveau en elle, d'autant plus intéressant qu'elle le produisait involontairement et sans aucun artifice. Ils se fixèrent longuement du regard, et Kade finit par battre des paupières et se secouer.

« Où sommes-nous ? lui demanda-t-il.

— Dans la maison de Lord Aviler en ville. Vous êtes resté à deux doigts de la mort pendant quasiment toute la journée à cause d'un coup de fée. »

Il mit un moment à comprendre la réponse. « C'est impossible, dit-il.

— Très bien, mais vous pouvez toujours discuter, vous étiez inconscient quand c'est arrivé. »

Thomas regarda encore la blessure. « Vous me l'avez retiré ?

— Oui.

— Cela n'a pas dû être facile.

— J'ai eu une rude journée », admit-elle avec dignité en relevant de son front une poignée de cheveux trempés de sueur.

Il vit le pansement qui lui entourait la main. « Qu'est-ce qui vous est arrivé là ? demanda-t-il.

— Rien. » Après un moment d'hésitation, elle ajouta : « Denzil est ici avec Falaise. »

Il ferma les yeux. « Non.

— Si. Il l'a enlevée à Gédéon et aux autres quand ils se sont fait attaquer. Ils l'ont suivi ici, mais elle a trop peur de Denzil pour accepter leur aide, et Aviler reste planté là comme un grand imbécile, à déclarer que la reine doit décider qui l'escorte. »

Thomas retomba sur le lit et contempla un instant le dessous du baldaquin. « Vous vous rendez compte que je ne valais guère mieux qu'un cadavre il n'y a pas si longtemps et que c'était le cadet de mes soucis.

— Vous n'avez pas à me remercier. Je crois savoir pourquoi Denzil est ici. »

Il se releva à nouveau et, pris d'un étourdissement passager, inspira un bon coup pour se retenir de retomber. « J'aimerais que vous me le disiez.

— Aviler. S'il fait partie du complot avec Denzil et Grandier, c'est une chose, mais dans le cas contraire… il ne va pas rester là en spectateur. »

Le Grand Ministre. Un homme qui soutiendrait Roland malgré les divergences personnelles, sachant qu'il pourrait accroître le pouvoir politique du ministère et que le jeune roi ne songerait pas à l'en empêcher. Un homme qu'exaspéraient les favoris royaux.

Qui n'avait que méfiance à leur égard. « Vous avez raison. » En s'aidant de la colonne de lit, Thomas se hissa et se tint prudemment debout en grimaçant sous la douleur cuisante de la blessure. Marcher, ou plutôt clopiner, n'allait pas arranger les choses, mais il n'avait guère le choix.

Kade se tripotait à nouveau les cheveux. « Falaise sait quelque chose », dit-elle.

Il baissa les yeux sur elle. Visiblement, elle rechignait à en dire davantage. « Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

— Elle a peur de Denzil.

— Il y a de quoi. » Il boitilla jusqu'au pied du lit et trouva sa rapière de duel et sa main gauche. Il dégaina l'épée afin d'en examiner la lame et constata qu'elle était ébréchée, voire cabossée, mais pas tordue.

« J'en suis consciente, fit Kade avec rudesse. Mais elle non, jusqu'au moment où elle en saura trop. »

Thomas hésitait, réfléchissait. « Que sait-elle, à votre avis ?

— À moi, elle ne dira rien. Elle ne me croit pas capable de la protéger. Mais je pense qu'à vous elle le dira.

— Elle a peut-être déjà essayé, et j'ai cru qu'elle visait autre chose. J'aurais dû l'écouter mais elle n'a encore jamais montré qu'elle savait penser. » S'ils trouvaient un moyen de sortir de cette situation, elle sauverait peut-être sa tête. Il pouvait dire que Falaise lui avait depuis longtemps confié ses doutes sur Denzil mais sans rien lui donner de précis. Ce qui empêcherait Roland ou un courtisan ambitieux de l'accuser de trahison avec le duc. S'ils se sortaient de ce pétrin. *Fichu optimiste.* Puis il mesura toute la portée des paroles de Kade et il la regarda avec surprise. « Elle ne vous croit pas capable de la protéger ? C'est ridicule. Vous n'êtes partisane ni de Ravenna, ni de Roland, ni de Denzil ; vous êtes la seule capable de la protéger impunément. »

Kade réfléchit. « Peut-être ne fait-elle plus confiance à personne. »

En se passant son baudrier par-dessus la tête, Thomas songea : *Une réaction que nous pourrions tous comprendre.*

La porte s'ouvrit. Lucas entra et s'arrêta brusquement à la vue de son capitaine. « Vous êtes vivant, fit-il en souriant. Et moi qui me croyais bon pour une promotion.

— Doucement, je pourrais vous prendre au mot.

— Oh, je me verrais contraint de la refuser dans ce cas.

— C'est bien de vous. Combien sommes-nous ?

— Dix-huit. Moins désastreux que je ne l'ai cru un moment, mais désastreux tout de même. Le commandant Vivan est mort, et Baserat… »

Tandis qu'il écoutait la liste de noms familiers, Thomas secoua la tête. Il lui faudrait s'en occuper plus tard. Le pire, c'est qu'il ignorait si leur sacrifice avait servi, si Ravenna et Roland avaient pu sortir de la ville. Lucas termina par : « … et c'est difficile à croire, mais Denzil est ici avec…

— Je sais. Je vais aller lui apporter la bonne nouvelle de ma survie prématurée. Savez-vous où se trouve Falaise ?

— Oui, Martin a repéré où ils la gardent. Gédéon et quelques autres attendent devant ses appartements pour être sûrs que personne ne file avec elle. »

La reine était bien installée dans des appartements de l'aile opposée. Couverts de sang et dépenaillés, Thomas et Kade se firent beaucoup remarquer lorsqu'ils traversèrent la maison. Thomas boitait et retenait son envie de prendre appui sur les murs. Ils parvinrent enfin à une suite sous la garde de cinq hommes épuisés et meurtris arborant l'insigne de la ville, eux-mêmes sous la surveillance de Gédéon et de six autres gardes de la reine.

Gédéon marchait de long en large et paraissait souffrir le martyre lorsque Thomas et les autres entrèrent dans l'antichambre où étaient regroupés les gardes. « Mon capitaine, je… commença-t-il avec raideur.

— Taisez-vous », fit Thomas qui le dépassa pour pénétrer dans la pièce suivante.

Les gardes municipaux l'observèrent avec beaucoup d'intérêt et ne tentèrent pas de l'arrêter, mais à l'intérieur se trouvaient plusieurs chevaliers du contingent d'Albons que Roland avait offerts à Denzil et qui avaient juré de le servir. « Messieurs, je vous en prie », fit Thomas.

Les chevaliers se rendaient parfaitement compte que refuser à un lieutenant des gardes de la reine le droit de voir sa souveraine relevait déjà de l'irrégularité, mais le refuser au capitaine équivalait à un aveu d'enlèvement. Un chevalier plus ancien que les autres avait l'air gêné. « Nous avons des ordres… » commença-t-il.

La porte s'ouvrit brusquement et Falaise s'y encadra, les yeux écarquillés. Elle portait toujours sa tenue de cheval et avait les cheveux défaits. « Capitaine, Dieu merci, vous allez bien », dit-elle.

Elle tapota l'épaule du chevalier qui bloquait la porte. « Écartez-vous de mon chemin », fit-elle avec irritation.

Si Kade était assez inconsciente pour se mettre dans une pareille situation, se dit Thomas, elle n'hésiterait pas à frapper l'homme dans les reins. Les chevaliers s'écartèrent à contrecœur.

Puis, arrivant de l'antichambre, Denzil se fraya un passage à travers les gardes municipaux, suivi de Lord Aviler. Le Grand

Ministre parut un peu surpris de les voir. Denzil s'arrêta en reconnaissant Thomas, et ses yeux s'étrécirent, menaçants.

Oui, se dit Thomas, *c'est affreux, rien ne se passe comme tu le voudrais.* « Je cherchais la reine, dit-il. Le roi l'a momentanément égarée, semble-t-il. » Il se demanda si Denzil le provoquerait en duel maintenant.

L'atmosphère ambiante était tendue, proche du point de rupture.

« Elle est sous ma protection, dit le duc.

— Oui, on m'en a informé, mais ce n'est plus nécessaire.

— J'ai ici des hommes…

— Vous avez vingt hommes armés à votre service, monseigneur, l'interrompit Aviler. Et vous, capitaine, un nombre équivalent de gardes en mesure de combattre. Moi, j'ai une troupe municipale de cent éléments au service du ministère, et je suggère que nous les laissions tous à leur tâche d'assurer la sécurité de cette maison.

— Une suggestion très diplomatique, fit Thomas.

— Je… Merci pour votre aide, Lord Denzil, dit tout à coup Falaise, mais je… je n'ai plus besoin de votre protection. »

Denzil la fixa longuement. « Si tel est votre désir, madame. » Il fit demi-tour et sortit de l'antichambre. Aviler s'inclina, l'air sardonique, et lui emboîta le pas.

Thomas suivit Falaise dans la chambre et referma la porte derrière lui. Le cadre était parfait pour elle avec ses draperies en taffetas léger et ses bouts de miroir incrustés dans les boiseries. Aucune servante n'était visible. Il se demanda l'espace d'un instant si Falaise avait renvoyé ses caméristes ou si on lui en avait même proposé. *Denzil venait-il ici parce qu'il avait appris que je m'y trouvais ou parce qu'il savait Falaise seule ? Et était-ce pour cette raison qu'Aviler traînait dans son sillage ?* Il s'appuya sur le dossier d'un fauteuil en tapisserie. « Madame, dit-il, il y a certaines choses dont nous devons discuter, je crois.

— Oui. » Falaise s'assit sur la banquette-lit et leva sur lui un regard anxieux. « À propos de Denzil. »

Kade avait disparu en cours de route, mais Thomas la devinait dans les parages, à portée d'oreille. Il ne s'en inquiétait pas. Elle se doutait déjà de presque tout ce qu'allait lui dire Falaise. « Que savez-vous des plans du duc d'Alsène ?

— Rien en réalité. Il… » La reine détourna nerveusement les yeux. « Denzil a laissé entendre que je pourrais envisager de l'épouser si mon mari devait abandonner le trône. »

La loi du pays, encore. Selon d'antiques traditions, en tant qu'épouse du roi, Falaise recueillait une partie de la mystique de la Couronne, voire de son autorité. Si Roland mourait sans laisser d'enfant et qu'un des héritiers possibles épousait Falaise, l'union

ne ferait que renforcer la revendication de cet héritier dans l'esprit de la plupart des gens. Il existait un nombre considérable de familles dans les veines desquelles coulait assez de sang royal pour briguer le trône, et beaucoup d'autres techniquement mieux placées que Denzil. Mais aucun de ces prétendants n'avait tenté de suborner Falaise… *Ce qui laisse supposer qu'il s'attend à la voir bientôt veuve.* « C'est de la trahison. »

Elle avait la mine sérieuse. « Je sais. »

Thomas ferma les yeux et se frotta l'arête du nez. « Que lui avez-vous dit ?

— Je ne lui ai pas répondu. » Elle eut un geste d'impuissance. « J'ai essayé de le dissuader. J'avais peur, si je lui répondais non, qu'il aille raconter à Roland des mensonges sur mon compte, mais qu'il exécuterait ses projets si je répondais oui, même en ne le pensant pas. Je ne savais pas vers qui me tourner. »

Si, vous le saviez. Mais vous n'avez pas obtenu que je vous écoute. Thomas nota qu'elle s'était abstenue de lui faire observer cette erreur, mais elle aurait nié l'éducation de toute une vie en disant à un homme qu'il avait commis une faute. Non, elle essayerait de le manœuvrer avec tact, ce qui compliquerait d'autant la tâche de lui soutirer la vérité. La tactique avait en tout cas parfaitement fonctionné avec Denzil. Elle avait dû s'y entendre pour le bercer de fausses espérances, surtout si elle l'avait laissé lanterner plusieurs jours durant sans qu'il perdît patience. Thomas imaginait aisément Falaise en pâmoison, pleurant avec grâce et faisant tout ce que fait une femme sur le point de céder, sauf céder, justement. Il releva la tête.

« Et il ne vous a donné aucun indice sur la façon dont il allait arriver à ses fins ?

— Non. S'il m'en avait donné un, est-ce que la situation serait meilleure ?

— Sans doute que non. »

Falaise nouait les rubans de la manche de son manteau. « C'est très grave, n'est-ce pas ?

— Oui. Si jamais nous obtenons la preuve qui permettrait de l'accuser formellement de trahison, il peut vous entraîner avec lui à la potence. Vous pourriez apporter la preuve vous-même, mais je doute que Roland préfère votre parole à celle de Denzil. Des tas de gens connaissent Denzil et se fieraient sûrement davantage à la vôtre qu'à la sienne, mais leur opinion ne comptera pas. » Il secoua la tête. « Il faut nous assurer de ne pas en arriver là.

— Comment ? »

Une raison de plus pour que Denzil mourût en héros à la première occasion. Sa mort n'arrêterait pas Grandier tout de suite,

mais elle résoudrait un certain nombre de questions secondaires diverses et soulagerait plusieurs personnes dont Kade, Ravenna, Falaise et lui-même. Mais les choses n'en seraient pas plus faciles pour autant. Ils ne sentaient plus sur eux la surveillance nerveuse de Roland mais, avec des témoins aussi partiaux que les chevaliers et le Grand Ministre Aviler, le problème restait épineux. « Moins vous en savez maintenant, mieux cela vaut, fit-il.

— Attendez. » Elle hésita. « Je voulais vous assurer de ma protection quoi qu'il arrive. Je sais que Roland ne vous apprécie pas, mais, si le duc d'Alsène n'est plus là, le roi se montrera beaucoup plus conciliant, et si les choses redeviennent comme avant… Quand Ravenna ne sera plus là, quand je prendrai à mon service les gardes de la reine, je veux que vous en restiez le capitaine. » Ses yeux se relevèrent et croisèrent ceux de Thomas pour la première fois. « Vous serez assuré de ma protection et de… mon estime la plus sincère. »

Oh, parfait, se dit Thomas. Dans le langage de la cour, le sens était clair. Estime équivalait à faveur, et faveur signifiait accès à sa couche en retour du soutien qu'il lui apporterait. Il la regarda un long moment. « Je m'en souviendrai, madame », dit-il.

Kade, qui écoutait dans l'antichambre, se cogna sans ménagement la tête contre le mur. *Toujours la même histoire qui m'arrive,* se dit-elle. Elle s'esquiva sans se faire remarquer.

Quand Thomas revint dans l'antichambre, Lucas disait à Gédéon : « … et quand il l'a appris, il est devenu complètement fou, alors tu dois t'estimer heureux qu'il… »

Ils redressèrent tous deux la tête lorsqu'il referma la porte. « Une fois cette affaire terminée, dit Thomas à Gédéon, nous aurons une conversation, mais en attendant nous éviterons d'en parler. Pour l'instant, restez ici et veillez à ce que personne ne s'en aille avec elle. »

Le jeune lieutenant grimaça. « Oui, mon capitaine », dit-il.

Thomas sortit, Martin et Lucas sur ses talons. Un serviteur qui portait une chaîne d'intendant s'approcha d'eux avec une certaine prudence. « Lord Aviler souhaiterait vous voir, capitaine. »

Lucas haussa un sourcil et rajusta négligemment un des pistolets passés dans son écharpe, mais Thomas secoua la tête. Il suivit l'homme à travers une petite galerie aux murs ornés de portraits de famille, jusqu'à une porte à l'autre bout, les autres à la queue leu leu derrière lui. Alors que l'homme d'Aviler frappait à la porte, Lucas se laissa choir dans un fauteuil et Martin s'adossa au mur. Le serviteur leur jeta un regard nerveux mais n'émit aucune objection.

Thomas découvrit à l'intérieur un cabinet que réchauffait un feu dans un âtre de marbre rose et qu'éclairait la lumière grise du soir entrant par deux fenêtres au fond. Le plancher était couvert de tapis orientaux éclatants, sans doute ramenés des voyages commerciaux qui avaient fait la fortune d'Aviler l'ancien, et, par le plus grand des hasards ou grâce à un sens aigu de la décoration, ils ne juraient pas avec la soie rouge à rayures qui tendait les murs. Le Grand Ministre se tenait debout, le dos au feu, lorsque Thomas entra. Il fit signe à l'intendant de se retirer. « Lord Denzil se prépare à partir, dit-il. J'ai pensé que la nouvelle pourrait vous intéresser. »

Thomas clopina jusqu'à une fenêtre. La neige avait cessé et il avait vue sur la rue en contrebas où ils avaient combattu dans la matinée. Les voitures accidentées s'y trouvaient toujours mais les gardes municipaux avaient dû rentrer les cadavres. Les portes cochères en dessous s'ouvrirent à cet instant. La nuit allait tomber dans une heure environ ; c'était du suicide de s'aventurer dehors aussi tard.

« Pour une maison en état de siège, dit Aviler, il y a beaucoup de monde à entrer et sortir. Je sais ce que vous préparez. »

Thomas regarda Denzil surgir à cheval, ses hommes groupés derrière lui. Ils s'engagèrent avec précaution dans la rue obstruée par la neige. Thomas se tourna alors vers le Grand Ministre. « Ah oui ?

— Vous allez abattre le bon duc d'Alsène. Si je n'avais pas été là, votre lieutenant l'aurait tué dans ma salle à manger. » Aviler se rendit à une longue table à rallonge encombrée de livres et de papiers, s'assit sur un coin et observa le capitaine. « Vos démêlés réciproques m'importent peu et il a mis la reine en danger en l'empêchant de quitter la ville, ce qui est impardonnable. » Il se pencha en avant. « Mais ne tentez rien ici.

— Je n'ai plus le choix, il me semble. Et il a fait davantage que mettre la reine en danger.

— J'ai du mal à croire ce que vous me dites là. »

Thomas se dirigea vers la porte. « Alors je ne vous dirai rien. Mais si vous pensez qu'il va rejoindre Roland, vous commettez une erreur ridicule. Demandez qu'on le suive et vous vous apercevrez qu'il reprend le chemin du palais. Demandez-vous ensuite pourquoi. »

Il sortit. Lucas redressa la tête lorsqu'il referma la porte derrière lui. « Alors ? fit-il.

— Nous évacuons la reine demain, répondit Thomas, par tous les moyens. »

La cour avait gagné Bellegarde en fin d'après-midi et Ravenna, à cheval dans la cour d'entrée au milieu du tumulte des serviteurs, des courtisans, des Albons, des Cisternains et de ses propres hommes, regardait Renier assigner leurs postes aux gardes. Les apprentis de feu le docteur Braun, déjà à l'œuvre devant les portes extérieures fermées, s'efforçaient à l'aide de livres, d'encensoirs et autres ustensiles étranges de protéger momentanément les fragiles barrières de métal et de bois contre les fées. Ils avaient essuyé une nouvelle attaque en franchissant les portes de la ville, et plusieurs groupes avaient été dispersés ou tués, mais les fées ne les avaient pas suivis à l'extérieur. Satisfaite des dispositions prises, Ravenna laissa ses gardes la presser d'entrer plus avant dans la forteresse.

Une fois qu'ils eurent passé la porte intérieure et la herse, ils découvrirent la célèbre cour interne de Bellegarde avec ses fontaines et ses jardins miniatures, mais pour l'heure recouverts d'un épais manteau de neige. La maçonnerie du nouveau bastion qui les dominait était aussi ouvragée que du filigrane d'or, rehaussée de courbes, volutes et visages de lutins porte-bonheur classiques enchâssés dans les sculptures. Quelqu'un avait qualifié la forteresse de joyau. *Oui,* songea Ravenna, *mais ce n'est pas parce qu'une épée est sertie de pierres précieuses que sa lame n'est plus mortelle.* « Trouvez le lieutenant Gédéon et dites-lui de m'amener tout de suite Falaise », ordonna-t-elle au garde le plus proche.

Alors que l'homme s'en allait à cheval, elle baissa les yeux sur Élaine qui trottait à côté de sa monture et lui tiraillait la jupe avec insistance. « Madame, si vous ne vous mettez pas à l'abri de ce vent, vous allez retomber malade. »

Ravenna se pencha pour lui faire des remontrances et se retrouva à tousser dans sa manche sans pouvoir se retenir.

Elle répugnait à reconnaître une faiblesse physique. Dès qu'elle put parler à nouveau, elle maudit Élaine, les gardes qui vinrent l'aider à descendre de selle et, plus injustement, son cheval qui, solide comme un roc, montra durant tout l'esclandre une patience due à un long entraînement.

Ils la conduisirent par une large porte dans un vaste hall d'entrée joliment aménagé. Il faisait trop frais pour qu'elle ôtât sa cape, mais Ravenna devait avouer qu'elle appréciait de ne plus avoir à subir le vent. Elle chassa Élaine d'un geste impatient et marcha de long en large en se nouant les doigts et en notant que les serviteurs qui s'activaient à allumer le feu étaient les siens et non ceux de la forteresse. « Je veux qu'on fouille ces lieux de fond en comble.

— Oui, madame. »

Le garde qu'elle avait envoyé chercher Falaise passa la porte dans une bouffée d'air glacial. Il avait le regard inquiet et Ravenna

se tendit. « Madame, dit-il, on ne trouve nulle part le lieutenant Gédéon ni les autres hommes qui escortaient la reine. »

Ravenna s'immobilisa et fixa les boiseries sculptées devant elle. « Et Falaise ?

— Elle n'est pas avec les Albons ni avec le groupe de Sa Majesté. »

Ravenna hocha la tête pour elle-même. « Denzil », souffla-t-elle.

Plus tard, Thomas se tenait assis devant la cheminée dans le petit salon de la suite réquisitionnée pour tenir lieu de quartier général. Gédéon et la plupart des hommes gardaient Falaise, et Lucas, à la tête d'un corps expéditionnaire composé de Martin, des deux Cisternains et de lui-même avait fait une descente dans la cuisine afin d'y trouver de quoi manger. Berham et Phaistus, installés à une table de l'autre côté du salon, confectionnaient des balles, le plus âgé tenant le moule enveloppé de cuir et son cadet versant soigneusement le plomb fondu du petit creuset.

Le garde le plus grièvement blessé était mort peu de temps avant. Les hommes que Thomas commandait et aux côtés desquels il combattait depuis des années menaient une vie dangereuse et finissaient un jour ou l'autre par mourir, aussi était-il ridicule de pleurer quelqu'un qu'il n'avait en réalité pas bien connu, mais il découvrit que ses pensées allaient vers Galen Dubell.

Personne ne l'avait jamais grugé à ce point, se dit-il, et c'était ce qui le gênait le plus. Quand Dubell était arrivé à la cour, il n'avait pas encore l'âge de Roland, et il y avait fait son chemin seul en évitant les pièges et les embûches. S'abstenant de faire confiance à quiconque, il avait échappé aux machinations qui en avaient détruit d'autres et avait appris la tromperie auprès des plus grands experts. Peut-être avait-il cru Grandier parce que le vieux sorcier ne lui réclamait jamais rien.

Thomas se demanda ce qu'avait ressenti Dubell en comprenant que l'ami fidèle ou le serviteur pour lequel Grandier avait dû se faire passer observait, apprenait, recueillait des informations pour endosser une apparence qui tuait l'original. Mais avait-il seulement eu l'occasion de comprendre ? N'était-il pas mort dans la complète ignorance de ce qui lui arrivait ?

Kade entra sans se presser dans la pièce comme un voyageur en attente d'une diligence et s'installa dans l'autre fauteuil. Thomas lui sut gré de couper le fil de ses pensées. Il ne lui avait pas demandé pourquoi elle n'avait pas quitté la ville. Tout le monde présumait qu'elle en avait les moyens, bien que rien ne le prouvât.

Il s'était dit que la chose allait de soi, comme la poudre quand on porte des pistolets à tout bout de champ.

Il s’aperçut qu’elle le fixait des yeux. « Oui ? dit-il.

— Que croyez-vous que fera Roland quand il saura pour Denzil et Falaise ? » demanda-t-elle.

Il sentait que ce n’était pas vraiment la question qui la préoccupait, mais il ne tenait pas à poursuivre dans la voie des soupçons. « Je ne sais pas », dit-il. Il était pour le moment trop fatigué pour s’inquiéter d’un éventuel éclat de Roland, même s’il pensait qu’il lui faudrait s’en préoccuper plus tard. Il trouvait étonnant qu’on pût perdre le goût du pouvoir et désirer se dégager des sempiternelles disputes de ceux qui continuaient à le convoiter. « Roland, Denzil et Falaise forment un triangle intéressant. Dommage que je ne puisse pas compliquer davantage la situation en poursuivant Falaise de mes assiduités. » La jeune reine était belle, tout comme la plupart des femmes de la cour. Elle était aussi de celles pour qui les hommes passent leur temps à se ruiner, et lui avait dépassé ce stade. Est-ce que Denzil désirait Falaise ou était-ce la seule manière qu’il connaissait de l’approcher ? La reine n’avait manifestement pas voulu de lui. Thomas doutait qu’elle voulût quiconque. La proposition qu’elle lui avait faite manquait de chaleur. Elle offrait son corps parce qu’elle s’imaginait que c’était nécessaire à la conclusion d’un accord.

Étais-je ainsi ? se demanda Thomas. *Pensais-je cela quand Ravenna m’a abordé pour la première fois, il y a tant d’années ?*

Kade l’interrompit dans ses réflexions. « Pourquoi ne pouvez-vous pas ? » fit-elle.

Il eut le temps de noter qu’il lui avait parlé du même ton désinvolte qu’à un ami, sans souci des convenances ni d’autre chose. Il se demandait aussi s’il n’avait pas donné l’occasion à la jeune femme de lui poser des questions impitoyables sur tous les sujets qui lui passaient par la tête, mais il était désormais trop tard pour faire marche arrière, aussi lui répondit-il : « Si je devais élever un enfant, je n’aurais pas attendu aujourd’hui pour commencer. »

Kade accueillit la réponse par un long silence énigmatique. « Oh », fit-elle enfin. Elle contempla un bref instant le feu puis gloussa toute seule.

Il lui lança un regard soupçonneux. « Quoi ?

— Rien. » Une autre pause, puis elle demanda : « Comment Denzil a-t-il réussi à prendre autant d’ascendant sur Roland ? Il va jusqu’à menacer la reine qui a trop peur pour appeler à l’aide. »

Thomas observa à son tour le feu un moment. « Juste avant la mort de votre père, se souvint-il, Roland a voulu se tuer en s’entaillant les poignets, mais il a manqué son coup. Denzil l’a

découvert, l'a pansé, a imaginé une histoire pour expliquer ses blessures. Il l'a aussi empêché de recommencer. »

Kade se mordit les lèvres, tout à ses réflexions, puis secoua la tête. « Mais on a presque l'impression que Denzil doit s'occuper de lui, et, quitte à passer pour bizarre, je ne le vois pas dans ce rôle.

— On peut s'occuper de quelqu'un et le détester en même temps. Et Denzil n'était alors rien sans le soutien de Roland. Il avait besoin d'un prince auquel s'attacher. » Thomas jeta un regard à la jeune femme. « Ne prenez pas cet air-là. Roland n'était pas obligé de tomber sous la griffe de Denzil. Regardez-vous. Vous n'avez pas de Denzil à rôder quelque part en Féerie, je me trompe ?

— Bien sûr que non. » Elle frémit d'un air dramatique à cette seule idée. « Et je n'avais pas l'air coupable, je réfléchissais. »

Thomas n'avait jamais parlé d'air « coupable », mais il ne tenait pas à rectifier. Si elle tombait dans un panneau aussi grossier, alors elle devait être dans tous ses états.

Une bûche roula jusqu'au bord de l'âtre, et Thomas se leva plutôt maladroitement en s'appuyant au bras du fauteuil afin de la repousser à l'aide du tisonnier.

Kade grimaça. « Je vous demande pardon. »

Il se laissa retomber dans le fauteuil. « De m'avoir sauvé la vie ? Bien aimable de votre part. »

Elle refusa de se laisser distraire. « Et si votre blessure ne guérit jamais ? »

Elle savait aussi bien que lui que sa vitesse dans un combat en souffrirait. « Bah, je me fais vieux pour les duels. On ne verra sans doute pas une grande différence, en fin de compte.

— Taisez-vous ; j'ai déjà suffisamment de soucis. » Kade se tassa davantage dans son fauteuil. « Comment allons-nous nous débarrasser de Denzil ? »

Thomas se demanda comment elle arrivait à se tenir ainsi assise sans se briser le dos. « Je vais le tuer, répondit-il, si j'en ai l'occasion. Mais je ne voudrais pas que Falaise, moi-même ou n'importe qui en pâtisse.

— Je pourrais m'en charger. Roland me déteste, de toute façon, et il ne peut pas me poursuivre là où je vis. »

Il grogna. « Il y a peu de chances que je vous demande une chose pareille.

— J'en ai déjà fait de semblables. »

Le ton désinvolte de la jeune femme fit douter Thomas de l'indifférence qu'elle affichait. « Je me moque, répondit-il, que vous vous amusiez à assassiner des gens tous les après-midi. Vous me feriez passer pour un imbécile ou une pire crapule que Denzil, et je chercherais un moyen abominable de me venger. »

Elle haussa les épaules et frotta follement le bras du fauteuil. « Cela ne me poserait aucun cas de conscience, même si je lui suis apparentée. J'ai souhaité la mort de mon père. »

Thomas fronça les sourcils. « Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? »

Sans quitter le feu des yeux, Kade répondit lentement : « Je l'ai souhaitée de toutes mes forces, par tous les moyens à ma disposition, des moyens qui ne manquaient pas, je commençais à m'en rendre compte. Et il est mort.

— Il n'est pas tombé raide mort.

— Si. » Elle avait un air buté.

« Non, c'est faux. Étiez-vous là ?

— Non, bien sûr que non, mais je sais ce qui s'est passé parce que j'en suis la responsable.

— Je ne sais pas pourquoi je m'embête à vous écouter discuter en rond.

— Parce que vous ne trouvez rien de mieux à dire que "non, c'est faux". Qu'est-ce que vous en savez ? Je maîtrisais mal ma magie à l'époque, je ne savais pas ce que je faisais. J'aurais pu faire beaucoup de mal. »

Il resta un long moment silencieux. « Est-ce important, dit-il enfin, du moment qu'il est mort ?

— Non, je ne pense pas. » Elle s'enfonça encore davantage dans son fauteuil et contempla le feu.

Le capitaine lança un coup d'œil en retrait vers les deux valets. Berham racontait avec animation une des dernières batailles de la guerre bisrane, et Phaistus était tellement captivé qu'il répandait du plomb fondu sur toute la table. Thomas regarda de nouveau le feu. « Fulstan est mort empoisonné. »

Le visage de la jeune femme se vida de toute expression, et le capitaine n'aurait su dire si la révélation l'étonnait ou non. « C'est Ravenna qui l'a empoisonné, poursuivit-il. C'est moi qui lui ai procuré le poison. De la digitale, autant qu'il m'en souvienne. »

Kade se leva et tourna en rond dans la pièce. Au bout d'un moment, elle regagna tranquillement la cheminée et se rassit comme si elle venait juste d'arriver.

« Croyez-le ou non, reprit Thomas, Ravenna n'a jamais vraiment compris ce que Fulstan vous faisait subir, à Roland et à vous. Elle est très tenace. Il savait qu'il devait se méfier d'elle, mais elle ne pouvait rien contre lui, la loi – de la cour comme du pays – ne le lui permettait pas, et je suppose qu'il se croyait à l'abri. Après votre éclat à la cathédrale, elle a commencé à se demander pourquoi vous étiez devenue une telle terreur. J'ai découvert pour elle certains détails et elle vous a envoyée hors de la ville dans un couvent. Vous étiez partie depuis une semaine quand Roland s'est

entaillé les veines de travers, elle l'a su et a pris sa décision. » Il haussa les épaules. « On ne dansait pas dans les rues, mais la plupart de ceux qui le pleuraient étaient des hypocrites. »

Elle observa un long silence tandis que Thomas écoutait les crépitements du feu et la voix de Berham en fond sonore. « J'ai toujours cru, finit-elle par dire à voix basse, que personne d'autre que moi ne voulait le tuer. Même Roland s'est cru responsable de la cruauté de son père envers lui, peut-être parce qu'il montait mal à cheval ou qu'il était trop mauvais au jeu. »

Thomas se pencha et ajouta une bûche au feu. « Eh bien, il était temps que vous sachiez. »

Bien plus tard, alors que la maison était presque entièrement endormie, Kade monta dans le grenier le plus haut et en ouvrit délicatement la fenêtre en prenant garde aux pointes qui la hérissaient. Il faisait froid, un froid mordant, une patine de gel scintillait sur chaque surface et les nuages occultaient les étoiles. Il faisait aussi très noir et la lune était à son déclin ; dans la Vieille Foi, c'était l'heure sombre, la mort de la magie blanche. L'heure du règne de la Horde. Les toits gris foncé s'étendaient autour d'elle comme une mer immobile et anguleuse. Elle ne distinguait du palais qu'un amas étrange de formes où elle reconnut ici et là des tours, et là encore le dôme de la résidence d'été. Une faible lueur de lumière magique tremblotait sur les murs.

Elle sortit sur le toit d'ardoise du gable immédiatement en dessous et s'assit devant la fenêtre afin d'empêcher quoi que ce fût de s'introduire dans la maison dans son dos. Elle frissonna et se serra les genoux ; elle avait pourtant enfilé par-dessus ses vêtements une chemise d'homme que lui avait trouvée Berham et la veste fatiguée en peau de buffle de Thomas.

Je n'ai pas tué mon père. Ses sentiments étaient aussi confus qu'un lot de colliers de perles emmêlés. Elle aurait voulu démêler les rangs et les faire ruisseler un à un entre ses doigts. La déception, elle la comprenait. Ce n'était pas une émotion saugrenue pour qui avait tenu un mensonge pour la vérité, surtout quand il s'agissait d'un mensonge qu'elle s'était elle-même raconté. La confusion, la colère, la peur inscrite dans sa mémoire, toutes s'expliquaient, même irrémédiablement entrelacées. Ce qu'elle n'arrivait pas à comprendre, c'était la curieuse sensation de soulagement, l'impression de liberté dont la force lui mettait le feu aux joues et lui engourdissait les mains. Comme si quelque chose étroitement lové dans sa poitrine s'était légèrement relâché. Ce qui lui offrait du même coup de nouvelles perspectives. Il lui semblait qu'elle pourrait finir par oublier. *Il serait temps de cesser de rêver*

comme une enfant, se dit-elle avec un mouvement impatient de la tête. *Il serait temps de réfléchir et de prendre des dispositions.*

Elle ferma les yeux et murmura : « Boliver, viens tout de suite ; il faut que je te parle. » Une rafale de vent emporta ses paroles.

Rien ne se produisit. *Je déteste qu'il m'oblige à en venir là.* « En tant que reine des airs et des ténèbres, en tant que souveraine de Knockma, j'appelle la fée Boliver. »

Pendant un long moment de tension, il n'y eut pas de réponse, puis du ciel couvert de nuages tomba une étoile. Elle plongea vers Kade, atterrit légèrement à ses pieds et se transforma dans un éclair de lumière en Boliver. « C'est la croix et la bannière de venir ici, vous savez. » Desséché, la barbe rousse, il faisait à peu près la taille de Kade, et l'inquiétude se lisait dans ses yeux d'un bleu éclatant. Il portait un grand chapeau pointu et un pourpoint de velours passablement loqueteux.

« Non, je ne sais pas. C'est la raison pour laquelle je t'ai appelé. Comment va Knockma ?

— Pas très bien. Des membres de la Horde stationnent le long de la frontière de Féerie, mais il n'y a encore aucune trace d'eux du côté des mortels. Déjà qu'ils ne vous aimaient pas beaucoup, alors maintenant que vous prenez le parti des humains dans cette guerre…

— Est-ce que tout le monde va bien ? » Kade s'inquiétait pour ceux de sa maison. Certains étaient humains et aucun ne savait bien se défendre.

Boliver était offensé. « Je ne laisserais rien leur arriver, vous le savez. Mais pourquoi faites-vous ça ? Avez-vous perdu l'esprit ? Vous ne vous seriez pas réconciliée avec votre frère, par hasard ?

— Non, bien sûr que non. » Kade doutait que cette réconciliation fût envisageable un jour. Roland ne verrait jamais pareille avance d'un bon œil, et elle n'était plus certaine de vouloir encore la lui faire. Le passé occupait trop de place entre eux, et il risquait seulement de leur rappeler à tous deux des souvenirs qu'il valait mieux oublier. Apprendre qu'il avait tenté de mettre fin à ses jours avait été une surprise désagréable, et elle préférait ne plus y penser. Elle parcourut à nouveau du regard la ville sombre et morte. « Et j'ai une raison pour cela.

— "Une raison", me dit-elle. Quel bonheur. » Boliver roula des yeux.

Elle se frotta le front. « Je sauvegarderai Knockma pour nous, ne t'inquiète pas.

— Je ne m'inquiète pas. » Il fit s'entrechoquer ses genoux et claquer ses dents de manière convaincante. « Je suis pétrifié. Je n'ai aucune envie de disparaître dans le gosier d'Évadne. Ni de

voir mes compagnons de cœur y disparaître aussi.

— Moi non plus. » Elle remua avec impatience. « J'ai besoin de ton aide. »

Il grogna. « Comme si j'avais le choix.

— Eh bien, tu ne l'as pas, alors tais-toi et écoute. Je veux que tu survoles le palais et que tu me dises ce que tu vois.

— Survoler le palais ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? Avec tous ces affreux épouvantails partout ?

— Oui. J'irais moi-même si je pouvais, mais je ne peux pas, alors tu ne discutes pas ! » Boliver était son plus vieil ami en Féerie et elle ne voulait pas lui faire courir de risques, mais c'était le seul moyen d'apprendre ce qu'elle voulait savoir. S'il y avait une chose que Kade regrettait, c'était de ne pas bénéficier du don des fées de changer de forme et de voler.

« Oui, oui. Je sais. Vous vous êtes mis en tête de vaincre la cour d'Unseelie et ses suppôts d'une seule main, j'imagine, et rien ne vous fera changer d'avis. D'accord, souhaitez-moi bonne chance. »

Elle se leva tandis qu'il disparaissait à la lueur des étoiles et s'éloignait à la vitesse de l'éclair vers la masse indistincte des tours du palais. « Bonne chance », murmura-t-elle.

12

Thomas se réveilla avant l'aube, sa cuisse blessée raide et douloureuse. Malgré le feu, il faisait frisquet dans la chambre. Il s'assit sur le lit et enfila son pourpoint tant bien que mal. Il se mit debout, claudiqua de droite et de gauche jusqu'à ce qu'il pût marcher sans clopiner ouvertement, puis tenta une fente d'escrime. Il ne réussit qu'une demi-extension et eut besoin de s'aider de la colonne de lit pour se relever.

Roulé dans une carpette, Phaistus dormait devant la porte et ronflait. Il n'avait pas bougé quand Thomas s'était déplacé cahin-caha dans la pièce, et il ne se réveilla pas lorsque son capitaine l'enjamba et ouvrit la porte.

Deux bougies sur la cheminée éclairaient seulement l'antichambre ; leur lumière douce estompait la tapisserie bleue dans l'ombre et dissimulait le désordre du mobilier luxueux. Kade était assise par terre, le contenu d'un petit meuble d'ébène pour babioles répandu autour d'elle. C'étaient sans doute les curiosités plaquées d'or et les boîtes en nacre qui avaient attiré son attention, mais c'étaient les coquillages, le crâne de bébé et l'œuf d'autruche qui l'avaient manifestement retenue.

Elle leva les yeux sur lui. « Est-ce que vous retournez au palais aujourd'hui ? » lui demanda-t-elle.

Il était trop tôt pour cela. Il se laissa tomber dans un fauteuil. « Ce serait une véritable folie d'y retourner, non ?

— Je ne sais pas. Je ne vois pas les choses ainsi. » Elle tendit vers lui un coquillage dans sa main bandée, passa l'autre main devant, et le coquillage disparut. « Cela dépendrait, j'imagine, de la raison qui vous pousse à y aller. Et de qui vous accompagne. » Elle se sortit le coquillage de l'oreille droite. « Est-ce que vous voulez retrouver la clef de voûte ? »

Thomas l'observa un moment. Elle accordait au coquillage cette concentration d'esprit qu'on réserve d'ordinaire aux grandes questions philosophiques. Il avait la certitude que Denzil était retourné au palais la veille et il tenait à découvrir pourquoi. Il avait rangé la clef de voûte au rayon des causes perdues. « Est-ce que cela nous avancera à quelque chose ?

— Les tutélaires proprement dits sont toujours là, ils dérivent au-dessus des parties anciennes du palais, et les autres pierres tutélaires restent en place. Si nous réinstallons la clef de voûte, les

tutélaires descendront reprendre leur cours normal, et la Horde devra lever le camp ou rester prisonnière à l'intérieur. »

Ils savaient que Grandier devait avoir pris la pierre, sans doute peu après son arrivée au palais, mais cela ne leur indiquait pas où la chercher. « Il a pu la cacher n'importe où dans le palais. Ou, plus vraisemblablement, il l'a remise à Dontane le soir où il était à la cour, afin qu'il la cache quelque part en ville. Autant chercher un caillou précis dans une carrière.

— Mais c'est une pierre très particulière. Si je pouvais accéder à une des pierres tutélaires ordinaires et en prélever un éclat, dit lentement Kade, je pourrais m'en servir comme sortilège pour la trouver. »

Thomas fronça les sourcils. « Comment ?

— Il y a très longtemps, une fois toutes en place dans la matrice du sortilège de protection, les pierres n'en ont plus formé qu'une. Même la clef de voûte enlevée, et sans la matrice, les pierres se souviennent. C'est comme se servir d'une mèche de cheveux pour retrouver quelqu'un. » Elle fixa le coquillage dans sa main, l'air contrariée. « J'aurais dû y penser avant de quitter le palais hier.

— Il n'y a pas de pierre tutélaire dans la Vieille Cour. Se rendre dans les autres parties du palais présentait autant de danger hier qu'aujourd'hui », fit Thomas. *Et vous aviez d'autres choses à penser.* « Si vous m'accompagnez, est-ce que vous pourrez réaliser ce sortilège pendant que nous serons dans le palais et savoir si la clef de voûte est encore là ? »

Kade réfléchit un moment tandis que ses yeux parcouraient les curiosités répandues par terre. « Non. Me trouvez-vous bête d'être franche ?

— Non. Me trouvez-vous bête d'espérer que vous soyez franche ? » Au moment où il disait ces mots, il s'aperçut que c'était vrai. Il s'était préparé à croire sa réponse, même si cela servait les intérêts de la jeune femme.

Kade ne releva pas la tête vers lui ; elle fixait le coquillage sagement posé dans sa main bandée. « Alors qu'allons-nous faire ? » Elle ferma la main et la rouvrit. Le coquillage avait disparu.

« Ne faites pas votre effarouchée ; cela vous sied mal. »

Elle sortit une nouvelle fois le coquillage de son oreille et regarda pour la première fois le capitaine droit dans les yeux. « D'accord, allez-vous dire que je peux vous accompagner ou faut-il que nous en discutions à grands cris pour attirer l'attention et faire jaser toute la maisonnée ? »

Thomas soupira et leva les yeux au plafond. « Je ne sais pas, une bonne prise de bec me tenterait bien. Rien de tel pour faire

circuler le sang. » Il avait déjà sérieusement songé à lui demander de l'accompagner. Elle était capable d'échapper au danger beaucoup plus facilement que lui, et, avec son aide, ses chances de réussite arrivaient au niveau du presque possible.

Kade fit à nouveau disparaître le coquillage, puis elle se leva, s'appuya sur le bras du fauteuil et le retrouva, sembla-t-il, dans l'oreille de Thomas.

Cette fois, il le vit sortir de sa manche. « Écartez-vous de moi », lui dit-il cordialement.

Kade sourit. « Je vous accompagne, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-il. Nous serons bêtes tous les deux ensemble. »

Falaise ne se plaignit pas lorsqu'on lui annonça qu'un autre long trajet à cheval l'attendait. Elle parut tout aussi impatiente de partir qu'on l'était de l'évacuer.

La présence de la reine avait permis d'emprunter quelques chevaux d'Aviler, et les serviteurs les préparaient dans la vaste cour couverte qui abritait les écuries de la maison. La grande chambre qui bénéficiait un peu de la chaleur des animaux était sans doute un des secteurs les plus agréables de la maison. Ce qui n'expliquait pas complètement le nombre de gardes municipaux soi-disant arrivés pour leur dire au revoir, sûrement sur l'ordre d'Aviler.

Thomas faisait partir tous les gardes qui avaient survécu à la fuite du palais, même les plus grièvement blessés. Aviler interpréterait certainement cette décision comme une réaction de méfiance indigne, mais la dernière chose dont se souciait pour le moment Thomas, c'était bien l'opinion que le Grand Ministre avait de lui.

Il prit Lucas à l'écart pendant que Gédéon aidait Falaise à se mettre en selle. « Je ne pars pas avec vous, dit-il. Je retourne au palais. »

Il n'avait pas cru qu'on ferait bon accueil à son choix et il ne se trompait pas. Lucas le fixa d'un regard incrédule. « Pourquoi ? »

On n'arrête pas de me poser la même question, songea Thomas. *Ai-je l'air de m'ennuyer au point de devoir inventer ces prétextes pour m'occuper ?* « Pourquoi, dites-vous ? Parce que c'est là qu'est allé Denzil. Il se doute forcément que nous allons sortir la reine d'ici, et, une fois qu'elle sera partie, il y a peu de chances pour qu'il revienne.

— Et s'il n'est pas là-bas ?

— S'il y est, je n'aurai pas de meilleure occasion d'en découdre avec lui. Sinon, je pourrai au moins jeter un coup d'œil à ce qui se passe là-bas avant de rejoindre Bellegarde. » Il ignorait si Aviler

avait envoyé quelqu'un suivre Denzil ou non, et il ne tenait pas à révéler son plan en se renseignant. Il paraissait peu probable qu'Aviler fût du complot avec le duc d'Alsène, mais il avait aussi paru improbable que Galen Dubell fût autre chose que ce dont il avait l'air.

« Envoyez quelqu'un d'autre, Thomas, dit Lucas. Ou c'est moi qui y vais.

— Non, c'est une mission stupide. Je ne suis pas Roland qui envoie des gens se faire tuer pour satisfaire une lubie ridicule. » Thomas jeta un coup d'œil à la ronde. La discussion, bien que tenue à voix basse, attirait l'attention des gardes municipaux qui musardaient dans l'écurie ainsi que de Lord Aviler lui-même, lequel observait depuis l'étroit balcon du premier où une porte en ogive donnait sur le reste de la maison.

Lucas s'en aperçut et fit un effort de concentration pour prendre un air calme. « Vous y allez seul ? » demanda-t-il.

Thomas se trouva curieusement réticent, comme s'il avouait un délit. « Non, Kade vient avec moi. »

Lucas grimaça.

« C'est une sorcière et elle peut me faire entrer là-bas sans combat.

— Je sais, je sais. » Le lieutenant hésitait. Il se tourna vers les hommes qui sellaient les chevaux ou qui attendaient nerveusement autant qu'impatiemment que leurs officiers en terminent. « Elle pourrait le faire toute seule. Vous n'avez pas besoin d'y aller avec elle. »

Thomas secoua la tête. « Elle n'est pas invincible, elle croit seulement l'être.

— Comme vous. » Lucas se retourna vers lui. « Dans votre état, vous la ralentirez sûrement.

— Alors ce ne sera une perte pour personne si je n'en reviens pas. »

Thomas avait parlé avec plus de feu qu'il n'avait voulu, mais Lucas parut comprendre que ses arguments ne le mèneraient nulle part. « Je vous attendrai ici, dit-il.

— J'ai besoin que vous escortiez Falaise.

— Gédéon peut le faire. Il n'est pas bête ; il la conduira sans encombre. »

Tous deux restèrent un moment silencieux. Thomas ne voulait pas forcer la décision, pas ici, pas maintenant, pas en public. « Bon, d'accord, dit-il, mais gardez deux hommes avec vous. Et n'attendez pas trop longtemps. Si nous y passons plus d'une journée, nous devrons nous cacher quelque part pour la nuit, et cette maison-ci risque de ne plus rester sûre très longtemps. À la

moindre alerte, filez et piquez des deux vers les portes. »

Lucas hocha distraitement la tête avant de lancer à Thomas sans le regarder : « Vous savez que cette fille est à moitié amoureuse de vous.

— Falaise s'en remettra. » Thomas regarda du côté de la reine qui se tenait à cheval avec une espèce d'aisance délicate et dont quelques frisettes s'échappaient de son capuchon. « Les choses s'en trouveront peut-être facilitées à long terme…

— Je ne parle pas de Falaise.

— Quoi ?

— Vous ne l'avez pas vue quand elle vous croyait mourant. Moi, si. »

Il ne pouvait s'agir que d'une seule autre femme. « Ma foi, fit lentement le capitaine, elle est d'un naturel nerveux.

— C'était davantage que de la nervosité.

— Vous êtes fou », dit Thomas qui ne pouvait pourtant s'empêcher de songer à une femme qui gloussait méchamment toute seule à des moments incongrus et lui offrait de tuer des gens à sa place.

« Je vous préviens seulement de faire attention, c'est tout, dit Lucas d'un ton sérieux. Ce n'est pas vraiment une femme ordinaire.

— J'en ai conscience », fit Thomas. *Croyez-moi, j'en ai conscience.*

« C'est ce que vous vous figurez, mais je vous connais depuis longtemps et vous devenez aveugle quand vous avez affaire à ce genre de femme.

— Maintenant je sais que vous êtes devenu fou », dit Thomas qui fit demi-tour et se dirigea vers les autres. Gédéon, qui tenait la bride du cheval de Falaise, leva la tête à son approche. « Pensez-vous, demanda Thomas, pouvoir la ramener à Roland sans la perdre en cours de route ? »

Les yeux du jeune homme s'allumèrent à l'idée de trouver l'occasion de se racheter. « Je la mènerai à bon port, même si je dois y laisser la vie.

— Ne mourez pas avant qu'elle ait quitté la ville. »

Falaise se pencha. « Capitaine, fit-elle, rappelez-vous ce que je vous ai dit.

— Oui, madame », répondit-il en songeant : *Survivons déjà à cette journée avant de nous remettre à comploter.*

Kade attendait à côté du hongre alezan clair que Thomas avait choisi pour leur sortie. Il avait réussi à lui reprendre sa veste en peau de buffle, et elle portait à la place un épais pourpoint de laine que Berham avait récupéré à son intention, par-dessus une douzaine d'autres couches de vêtements divers. « De quoi

discutiez-vous ? » demanda-t-elle.

Il vérifia la sangle puis bondit en selle. « De rien qui vous concerne.

— J'aurais parié que si. »

Il baissa les yeux sur elle. « Préférez-vous rester ici ?

— Pas vraiment », répondit-elle joyeusement, abandonnant le sujet avec une perspicacité qui n'aurait pas dû le surprendre. Elle leva la main et, au bout d'un moment, Thomas se pencha pour l'aider en monter en croupe. Deux valets d'écurie ouvrirent les portes cochères, laissant entrer une vague d'air glacé. « Quelle belle journée, dit Kade, hormis le fait que nous risquons de nous faire tuer, de mourir gelés et j'en passe. »

Thomas, qui sentait la pression légère de son poids dans son dos, s'efforça d'éviter de penser à ce qu'avait dit Lucas.

Il guida le cheval jusque dans la rue, attendit que Gédéon, Falaise et les autres se fussent mis en route vers les portes de la ville, puis fit demi-tour et prit la direction du palais. Le ciel était gris, presque de la même couleur que l'épaisse couche de neige crasseuse qui encombrait les rues, et le vent soufflait méchamment au-dessus des toits des maisons. Le capitaine hésitait à prendre la route directe qui leur avait servi à fuir, mais la première rue transversale dans laquelle il s'engagea était bloquée en son milieu par des décombres et par un échafaudage effondré, vestige de quelque projet de construction d'un noble qui n'avait pas résisté à la violence de l'attaque, encore moins à l'épreuve du temps.

Ils revinrent en arrière puis coupèrent par une ruelle afin de gagner la voie suivante. Ils ne progressaient pas vite car le cheval se frayait péniblement son chemin à travers les congères montant jusqu'aux genoux. Les maisons citadines qui se dressaient de chaque côté cédèrent peu à peu la place aux structures plus délabrées des classes commerçantes. Les toits de bardeaux se couvrirent de bois au lieu de tuiles, les façades de brique commencèrent à se défraîchir et des balcons délabrés surplombèrent la rue. Il était difficile d'évaluer les dégâts causés ici ; les fenêtres étaient hermétiquement fermées comme pour la nuit et on ne voyait aucun signe de vie. Thomas gardait un œil sur le haut des bâtiments, et il repéra la fée avant qu'elle les vît uniquement parce qu'il nota l'irrégularité dans l'espacement des gargouilles ornementales au bord du toit d'une église vieillissante. « Attendez », dit Kade. Il serra la bride de l'alezan qui avança en crabe d'un air inquiet. L'éclat de la lumière ambiante se modifia à mesure que la jeune femme les enveloppait de son illusion, puis ils passèrent lentement sous la présence aux aguets sans se faire remarquer.

Ils avaient parcouru une courte distance dans la rue déserte lorsque Kade dit soudain : « Je me demande pourquoi ils ont lancé leur assaut.

— Qui donc ?

— Ceux de la cour d'Unseelie. Selon le document bisran, ils voulaient des âmes à échanger avec l'Enfer contre leur immortalité, mais c'est absurde. Même la Horde ne négocie pas avec l'Enfer. Et puis on n'y envoie pas les gens ; ils s'y rendent tout seuls. Alors qu'est-ce que leur a donné Grandier ? »

Une fois que Thomas eut identifié Grandier, le complot s'était mis à peler comme autant de couches d'un oignon, mais il restait beaucoup de détails qu'ils ignoraient. Entre autres pour quelles raisons le vieux sorcier avait aidé Denzil : Thomas refusait de croire que Grandier agissait uniquement sous le coup de la folie. « Il ne s'agit peut-être pas de ce qu'il leur a donné mais de ce qu'il leur a promis. Qu'est-ce qui les intéresse ?

— Le seul obstacle qui se dresse contre eux, c'est la cour de Seelie. Et le fer dont se servent les humains.

— Nous détruire ne nuira pas à la cour de Seelie, je me trompe ?

— Non, elle ne s'intéresse à personne.

— Donc… ils ne peuvent pas nous empêcher de fabriquer du fer. Même s'ils ravagent tout le pays, ils n'élimineront pas tous les forgerons. » Thomas marqua un temps alors qu'une bouffée errante de vent glacé s'élançait dans la rue, rendant momentanément la respiration difficile, puis il reprit : « Le Bisra nous envahira bien avant qu'ils y soient parvenus, et ils devront s'occuper d'une autre armée équipée de fer. »

Kade avait l'air songeuse. « Est-ce que les Bisrans vont venir ici ?

— Non, ils attaqueront à Lodun. C'est plus près de leur frontière et ils devront éliminer les sorciers qui s'y trouvent avant de poursuivre plus loin. S'ils se déplacent vite, si nos troupes royales persistent à vouloir reprendre Vienne, ils risquent de réussir. » Lodun était une petite cité avant la fondation de l'université. Elle avait depuis débordé des murs d'enceinte qui la protégeaient et comptait sur la force des garnisons frontalières pour la défendre contre les attaques possibles de l'ennemi héréditaire. La capitale en proie au chaos et dans l'impossibilité d'envoyer des vivres ou des troupes fraîches, ces garnisons pouvaient se faire balayer. « Il y a quelques puissants sorciers à Lodun mais, sans troupes pour les soutenir, ils ne peuvent pas repousser un assaut d'envergure. Les Bisrans devraient traverser un pays où un paysan se cacherait derrière chaque buisson avec un fusil à mèche ; mais, bien sûr, cela ne ferait rien de plus que les retarder. Ils en finiraient avec nous, puis fonceraient par l'Adera et l'Umberwald. » Ce serait une

guerre longue et sanglante.

« Des sorciers humains, fit Kade.

— Quoi ?

— Je me suis trompée. Les ennemis de la cour d'Unseelie sont la cour de Seelie, le fer et les sorciers humains.

— Et Lodun n'en manque pas. Grandier a pu leur dire qu'il détruirait Lodun. Et il le fera. Du moins, le Bisra s'en chargera pour lui. » Le raisonnement se tenait mais n'expliquait pas le rôle de Denzil. Est-ce qu'il négociait un poste de principicule de paille sous la domination du Bisra ? Il ne resterait plus rien qui vaudrait la peine d'être gouverné ; l'Église bisrane condamnerait tout le monde pour hérésie, du philosophe sorcier de Lodun jusqu'au paysan qui gardait un rameau de sorbier au-dessus de sa porte. « Pour l'instant, Grandier nous tient à sa merci. Nous sommes sur la défensive, obligés de réagir à chacune de ses initiatives. Si le Bisra nous envahissait encore, nous serions forcés de renoncer à reprendre Vienne et d'employer les troupes à renforcer Lodun et la frontière.

— Mais Grandier doit détester le Bisra plus que tout au monde », protesta Kade.

Thomas retint son cheval. « Quelque chose vient dans la rue. »

Kade se pencha vers l'avant. « Je ne vois rien.

— C'était près du sol. »

Le cheval se cabra soudain, et il fallut à Thomas toute sa force pour le ramener à terre. Kade se laissa glisser dans la neige et tituba dans une haute congère, puis Thomas descendit de selle. Il s'accrocha aux rênes et tâcha de calmer sa monture qui hennissait et secouait la tête. Derrière lui, Kade souffla un juron. Il baissa les yeux et vit de la brume blanche s'élever de la neige. Elle n'arrivait pour l'instant qu'à mi-jambe, mais elle s'épaississait et se solidifiait à une vitesse alarmante.

Le cheval fit un mouvement convulsif violent et faillit déséquilibrer Thomas qui lâcha les rênes pour ne pas tomber. L'animal s'emballa dans un galop maladroit en laissant une trace de sang dans la neige. Il ne put couvrir qu'une courte distance avant de tituber et de s'écrouler, abattu par ce qui montait du sol.

Le bâtiment le plus proche, une structure en pierre à deux étages qui donnait l'impression de légèrement pencher sous le poids de la neige, avait un escalier qui courait le long de son flanc jusqu'au toit. Bien qu'à première vue assemblé sans grand soin et glissant de verglas, il avait l'air d'un abri sûr pour le moment. Kade s'était déjà réfugiée sur une marche au-dessus de la brume montante, et Thomas s'empressa de la rejoindre.

« C'est un désossé », dit-elle. Elle fouillait dans les poches de sa

blouse et marmonnait toute seule. Au-dessus de ses gants rugueux, ses poignets étaient constellés de sang là où elle avait touché le sol afin de se rattraper quand elle avait trébuché. « Ce qui risque de poser un problème. Il n’a pas d’yeux qu’on puisse abuser, et je n’ai pas de sortilège capable de le repousser : il s’écoule autour des obstacles.

— Montez plus haut », dit Thomas.

Ils grimpèrent jusqu’au niveau du premier étage et Thomas s’arrêta pour voir ce qu’allait faire la créature. La brume s’était à demi solidifiée, aurait-on dit, en une forme blanche ondulante. Sur la marche au-dessus du capitaine, Kade s’agita avec impatience.

L’être atteignit l’escalier, hésita… Une vrille blanche translucide toucha la marche du bas, puis ondoya à sa surface et se mit à grimper à la suite des deux fuyards. « Je ne le savais pas capable de cela », dit Kade qui prenait manifestement la réaction du désossé pour un affront personnel. Thomas lui donna une poussée pour la faire déguerpir et ils gagnèrent le second étage.

Les maisons étaient si proches les unes des autres que la rue paraissait bordée d’un seul bâtiment continu. Les greniers de l’une surplombaient le toit de l’autre, et les balcons en encorbellement se gênaient mutuellement. En prenant garde de ne pas glisser, les fuyards passèrent sur la saillie d’un toit à peine plus bas, puis se démenèrent un bref instant pour enjamber la rambarde en bois du balcon de la maison voisine. Kade avait l’agilité d’un singe.

Ils continuèrent ainsi le long de la rue, d’un balcon à l’autre, n’empruntant les toits glacés qu’en dernier recours. Ils s’exposaient davantage au vent à cette hauteur, et le froid était intense. Thomas maintenait une bonne allure et s’efforçait d’ignorer sa blessure douloureuse à la cuisse.

Ils atteignirent le bout de la rue, qui donnait sur une place dont le mur du palais et la porte de la Poterne formaient le côté opposé.

Il y régnait un silence de mort. Avant l’attaque, c’était un petit marché où se bousculaient vendeurs de rue, musiciens, voleurs à la tire et prosélytes hallucinés de cultes nouveaux. À présent, les lieux apparaissaient dévastés comme après une charge de cavalerie. Les étals branlants qui avaient proliféré comme des toiles d’araignée entre les piliers du grand bâtiment de comptabilité occupant le côté gauche de la place gisaient en miettes, et les statues au sommet de la fontaine publique au centre étaient brisées, leurs conduites de cuivre mises à nu répandant des traînées de glace.

La dernière maison était en partie effondrée, et des débris de bois bloquaient l’escalier le plus proche qui redescendait au niveau de la rue.

Alors que Thomas repoussait à grand-peine les lourdes planches de bois, Kade lui demanda brusquement : « Qu'allez-vous faire après ?

— Après quoi ?

— Après que tout ceci sera terminé. »

Il s'arrêta et se retourna vers elle. Agrippée à la rambarde de bois, frissonnante de froid, elle avait posé la question avec cette intensité intriguée qu'elle avait déjà manifestée durant leurs spéculations sur les intentions de la Horde. « Ne trouvez-vous pas votre question un peu prématurée ?

— Allez-vous accepter l'offre de Falaise ? » insista-t-elle.

Elle avait une tache de boue sur le nez dont il décida de ne pas lui parler. « Êtes-vous obligée de tout savoir ?

— Je ne vous demande qu'une chose, pas tout. »

Il se remit à dégager l'escalier. « Je serai peut-être forcé de l'accepter.

— Seulement si vous voulez que tout redevienne comme avant. »

Seulement s'il voulait s'accrocher au pouvoir dont il avait, par sentimentalisme romanesque, souhaité être débarrassé la nuit précédente. « Pourquoi voudrais-je un changement ? »

Sa question n'appelait pas de réponse, mais elle en donna pourtant une. « Parce que certains à-côtés vous déplaisent, comme tuer des gens que Denzil a bernés ou qui gênent les puissants…

— Cela vous ennuie ? » l'interrompit-il. Il rejeta la dernière planche et tous deux descendirent au niveau de la rue.

La porte de la Poterne était plus petite que les immenses édifices des portes du Prince ou Sainte-Anne. Dépourvue de tour, elle était aussi beaucoup plus étroite. Un des grands ventaux était ouvert, l'autre gisait sur la place. Thomas espérait que ce qui avait pu enfoncer cette barrière de bois d'une aune d'épaisseur le regrettait désormais amèrement. « Lucas avait raison, dit-il. D'après la direction où la porte a volé, quelque chose est sorti en force, et non entré. »

Ils marquèrent une pause dans l'ombre jonchée de décombres de la dernière maison, et Kade réfléchit un instant, le front plissé. « Ils vont s'attendre à ce que nous passions par la porte du Prince, vu qu'elle était précédemment sans risque.

— Ils vont surveiller toutes les portes.

— Peut-être pas. Ils ne réfléchissent pas très vite pour la plupart, et ils pourraient ne pas se rappeler des détails de ce genre. Et Denzil n'avait pas beaucoup de chevaliers avec lui.

— Possible qu'il n'en ait plus du tout à présent. Il ne peut pas se permettre des témoins », fit sèchement Thomas.

Ils contournèrent la place en restant au plus près des bâtiments,

gagnèrent enfin l'ombre du mur et se glissèrent sous la porte.

À droite de la cour enneigée se dressait un haut mur, partie des défenses intérieures conçues pour prendre les intrus au piège, et à gauche le corps de garde de la porte, à deux étages, dont la façade de pierre décorée exhibait des brèches béantes. Droit devant se trouvait le canal glacé qui entrait par-dessous le mur nord et sortait par-dessous le mur oriental, à partir duquel il disparaissait sous une couverture de pierre pendant près d'une demi-lieue, avant de rejoindre la rivière principale qui courait à travers la ville. Le pont-levis qui permettait d'accéder aux autres bâtiments du palais était un tas de décombres, mais le mur de défense au-delà restait debout et occultait la vue du parc. Thomas s'arrêta près d'une brèche dans le poste de garde et jeta un regard prudent à l'intérieur. « Je veux savoir ce qui se passe du côté de l'aile de la Galerie avant de nous y précipiter. Si j'arrive à monter au premier étage, je verrai par-dessus le mur. »

Kade le suivit par l'ouverture. « Pourquoi pensez-vous que Denzil se trouve dans l'aile de la Galerie ?

— Je ne sais pas où il se trouve, mais c'est là que la Horde a frappé le plus fort, semble-t-il, et c'est là que s'est produite l'explosion. J'aimerais bien savoir ce que diable elle venait y chercher. »

De la lumière tombait par le toit défoncé, et les poutres fracassées avaient enseveli un grand nombre de défenseurs. Seul le froid empêchait l'atmosphère de ressembler à celle d'un charnier, et une pellicule terne de glace dissimulait l'essentiel d'un spectacle désolant. L'escalier intérieur s'était détaché du mur et pendait selon un angle invraisemblable, mais un amas de solives brisées et de décombres permettait de grimper jusqu'à une fenêtre de ce qui avait été le premier étage.

« Ils pouvaient avoir n'importe quelle raison, fit Kade.

— Oui, eh bien, j'aimerais la connaître.

— Peut-être est-ce en rapport avec la façon dont ils ont fait irruption, quelle que soit cette façon. »

Quelque chose dans le ton de la jeune femme amena Thomas à se demander l'espace d'un instant si elle n'avait pas une petite idée qu'elle n'était pas prête à lui livrer. Il songea à la presser de lui en dire davantage, mais il atteignit la fenêtre dont il trouva les volets fermés et bloqués, et il dut de toutes ses forces faire sauter les charnières de l'un d'eux à coups redoublés de sa poignée d'épée.

Il repoussa le volet en faisant levier. De l'autre côté du canal s'étendait le parc, champ de glace dont des arbres couverts de neige ici et là marquaient l'emplacement. Au-delà du parc apparaissait l'aile de la Galerie ; le mur intérieur et les bastions de

l’autre côté, dressés comme des monolithes, contrastaient de manière théâtrale avec ses lignes gracieuses. Plus près du corps de garde de la porte trônait le dôme de la résidence d’été, qui se doublait d’un observatoire pour les nobles et les érudits amateurs d’astrologie. Un mur sortait du bâtiment circulaire d’inspiration classique et rejoignait le flanc du Vieux Palais, abritant l’aile de la Galerie et les jardins des secteurs publics de l’autre côté. Il existait un couloir pour les serviteurs dans ce mur ainsi que dans l’épais mur extérieur du Vieux Palais. Thomas et Kade pouvaient sortir de l’autre côté du corps de garde, suivre le mur-rideau, traverser le canal qu’enjambait le moulin hors de service, puis pénétrer dans la résidence d’été et suivre les couloirs jusque dans l’aile de la Galerie.

Il redescendit maladroitement en évitant autant que possible de peser sur sa jambe affaiblie. Kade, qui avait rôdé de son côté dans le bâtiment, vint le rejoindre, la mine soucieuse. « Ces imbéciles de fées noires ont utilisé presque tout l’enchantement du secteur, dit-elle. Si c’est ainsi partout à l’intérieur, je ne pourrai pas nous cacher d’elles. »

Thomas réfléchit au problème. Il était allé trop loin pour reculer maintenant. « Si vous voulez rester ici pour m’attendre ou repartir…

— Est-ce que j’ai l’air d’une poule mouillée ? demanda-t-elle avec irritation.

— Non, vous n’en avez pas l’air. »

Pour une quelconque raison, sa réponse parut beaucoup la décontenancer, et Thomas se rappela une fois encore d’être prudent. Elle tapa impatiemment du pied. « Bon, très bien, dit-elle. Allons-y. »

13

Kade trouva sa pierre tutélaire dans le couloir qui débouchait dans le Vieux Palais. Le froid et le silence régnaient dans le petit passage étroit, et seule la faible lueur d'une lampe récupérée dans la résidence d'été repoussait les ténèbres. Thomas attendit pendant que Kade creusait dans le bouchon d'argile près du pied du mur afin d'en extraire la pierre ronde polie par l'eau.

Il se servit de sa dague pour en prélever un éclat à l'intention de la jeune femme, et, lorsqu'il voulut lui rendre la pierre, elle s'étonna : « C'est curieux. Elle vibre comme si elle faisait toujours partie du sortilège de protection. »

Elle fixait la pierre d'un œil intrigué. « Et s'il y avait un rapport, dit-il, avec les tutélaires au-dessus de la Vieille Cour ?

— Peut-être. C'est très curieux. » Mais elle replaça la pierre dans sa cavité et ils reprirent leur chemin.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'aile de la Galerie, le passage étroit déboucha dans une petite salle vide dont le mur opposé était percé d'une porte habillée de rideaux. Thomas l'entrebâilla pour jeter un coup d'œil et s'aperçut qu'ils arrivaient bien là où il l'avait pensé. Sur le mur de droite il reconnut le large escalier incurvé qui remontait dans les petites galeries, lesquelles se terminaient par la grande galerie avec sa terrasse donnant sur le parc. À gauche se découpaient l'entrée voûtée du Vieux Palais et la salle principale. Ce secteur au moins était désert, on n'y voyait d'autre intrus qu'une couche de neige soufflée par le vent sur le parquet.

Ils n'avaient aperçu aucune fée, même si par deux fois durant leur déplacement à travers le palais Kade avait tenu à éviter certains quartiers où elle croyait sentir des présences. La plupart des créatures capables de supporter la lumière du jour parcouraient les rues à l'extérieur, à la recherche de gibier. Quant aux autres et au gros de la Horde, ils pouvaient se terrer n'importe où. Ce n'était partout que froid et mort, et l'ampleur des dommages dépassait ce que le capitaine avait imaginé. Il attendit qu'elle eût éteint la lampe, puis il écarta le rideau et s'avança prudemment afin de jeter un coup d'œil par l'entrée de la galerie la plus proche. À côté de lui, la jeune femme demanda : « Qu'est-ce que c'est ? »

De la lumière qui tombait par les hautes fenêtres étroites dans le mur d'en face illuminait une galerie austère au plafond voûté, aux

colonnes délicatement sculptées et décorées d'incrustations bleues et dorées. Des détritus et des débris gisaient par terre, résidus pour la plupart de pillages dans d'autres parties du palais. On y voyait des grabats faits de couvertures en loques, de tapisseries arrachées des murs et de lourd tissu damassé de rideau. Des assiettes d'or et d'argent, des bougeoirs bosselés et des ornements arrachés aux statues formaient des amas scintillants. Thomas se fraya un chemin parmi le désordre, songeur et se méfiant de tout ce qui risquait de se tapir sous un des tas. Aux pièces du butin se mêlaient des articles plus prosaïques comme des pierres à fusil éparpillées, des éclats de verre d'une bouteille verte brisée et autres rebuts de camp militaire. Du bout de sa botte, il retourna une poire à poudre en bois complètement vide. « Un cantonnement de troupes, dit-il.

— De troupes ? Les troupes de Denzil ?

— Fort probable. Bellegarde est un domaine privé, et le duc a le droit d'y maintenir une garnison, même si la forteresse se trouve en vue de la ville. » *Mais où sont-ils à présent ?* se demanda Thomas. *Je comprends pourquoi il les lui fallait. On ne peut pas s'emparer d'un trône sans une armée privée dont la loyauté est assurée, mais pourquoi ne sont-ils plus ici ?* On avait négligemment abandonné les bijoux dont on avait détroussé les corps des victimes. Il ramassa un fermoir de nacre et s'aperçut que l'objet retenait encore des cheveux bruns, ceux de sa propriétaire à qui on l'avait arraché de la tête. Il le rejeta par terre d'un geste de dégoût et regarda autour de lui, tenté de mettre le feu au capharnaüm. Des meubles fracassés lui fourniraient du petit bois à profusion. Mais il révélerait ainsi leur présence et ils n'auraient plus qu'à déménager dans la galerie suivante quand les hommes de troupe reviendraient. Thomas se retourna vers Kade et vit qu'elle restait à la limite du campement et regardait autour d'elle, mal à l'aise. « Qu'est-ce qui se passe ?

— Il y a beaucoup de fer ici. » Elle battit en retraite jusqu'à un banc de marbre le long du mur et se mit à gratter la semelle de ses bottes dessus.

Thomas s'agenouilla et passa des doigts gantés dans la couche de poussière et de saleté qui masquait la couleur beurre chaud du plancher marqueté, et il découvrit de petites particules qui brillèrent d'un éclat mat à la lumière. « Limaille de fer. Il y en a partout. » Ces hommes ne faisaient donc pas entièrement confiance à leurs alliés fées. Il s'était demandé s'ils allaient trouver des preuves laissées par les valets humains de la Horde qui avaient conduit l'attaque, mais ils n'auraient pas séjourné ici en présence de tout ce fer. Il ne s'agissait peut-être que de troupes d'assaut

qu'on pouvait sacrifier à la bataille. Si le siège durait trop longtemps, la Horde pourrait certainement se réapprovisionner quand la faim commencerait à faire sortir la population dans la rue en quête de vivres.

Il s'épousseta les mains et rejoignit Kade à la lisière du campement.

« S'ils ont passé la nuit dernière ici, où sont-ils à présent ?

— Si nous le savions, notre situation serait fichtrement meilleure. » Il réfléchit un instant, mettant en balance le danger et ce qu'ils risquaient encore de découvrir. « Il faut que nous allions voir plus loin.

— Entendu. Mais à mon avis ce sera pire. »

Ils empruntèrent un chemin moins utilisé vers le centre de l'aile de la Galerie, à travers une enfilade de salles à manger officielles et de plus petites pièces à colonnades, et ce fut là qu'ils trouvèrent la plupart des morts. Beaucoup avaient succombé en courant, surpris les uns après les autres par une quelconque créature de la Horde alors que les murs tremblaient de l'explosion qui avait marqué le début de la bataille et que les lanternes s'éteignaient sous le vent fétide qui avait suivi. Il y avait de petits groupes de gardes cisternains, parfois des serviteurs et des courtisans qui avaient tenté de se rassembler pour fuir. Pire encore, ils tombèrent sur une petite salle où les vestiges d'une barricade enfoncée s'étalaient en travers de la porte, là où un groupe avait résisté un moment.

Des heures au moins, se dit Thomas, adossé aux restes du chambranle et en proie à une rage aussi froide que la glace du dehors. *À en juger par l'état de la salle.* Il reconnut certains hommes et une femme. C'était Lady Anne Fhaolain, une des dames de compagnie de Ravenna, et elle serrait un tisonnier de sa main délicate qui n'avait jamais rien tenu de plus dangereux qu'une aiguille à couture. Il lui faudrait annoncer à Ravenna qu'Anne était morte bravement en se défendant avec une arme. Il lui faudrait aussi se convaincre que, s'il s'était trouvé sur place, le résultat aurait été le même, sauf qu'un cadavre de plus occuperait à présent la petite salle glaciale.

Il se détourna du spectacle et découvrit Kade debout derrière lui, tremblant d'une fureur impuissante. « Rien ne réparera cela, dit-elle d'une petite voix. Même si je le pourchasse jusqu'en Enfer. »

Pour une quelconque raison, il n'avait pas prévu que le massacre la mettrait dans une colère aussi noire que la sienne. « Vous prenez tout trop à cœur », dit-il.

Au bout d'un moment, Kade se secoua à la façon d'un chat venant d'essuyer une averse. « Je prends tout à cœur », dit-elle.

Ils trouvèrent d'autres preuves de la présence des fées. Non loin de la petite salle tragique, ils découvrirent une toile de soie tendue en travers d'une entrée voûtée. Kade l'examina prudemment puis la détacha du chambranle. La toile tomba doucement d'un seul tenant comme un morceau de dentelle délicate. Pour l'instant, ils n'avaient toujours pas trouvé de réponses à leurs questions. La journée s'écoulait, Thomas souffrait de sa mauvaise jambe à force d'avoir marché, et il savait qu'il ne leur restait pas beaucoup de temps dans les lieux s'ils voulaient éviter un danger extrême. Il leur fallait se contenter de voir l'aile de la Galerie puis de ressortir.

Ils atteignirent le vestibule de la grande galerie où flottait une lourde odeur fétide qui rappelait des chauves-souris dans une cathédrale désertée. « Ils pourraient être dans les murs, là tout autour », souffla Thomas à la jeune femme.

Elle hocha la tête. « Des spriggans. Ils dorment. J'espère. » Elle dépassa d'un pas léger le capitaine pour s'engager dans l'entrée. Il la vit s'arrêter et comprit pourquoi lorsqu'il la rejoignit.

La lumière venant des marches qui donnaient sur la loggia illuminait le vestibule, et les entrées voûtées offraient une vue panoramique de la grande galerie. Le sol avait été soufflé par en dessous et la rangée de fenêtres en face, qui ouvraient sur les terrasses, projetées vers l'extérieur. Voilà où s'était produite l'explosion la nuit de l'attaque. *Tout est donc parti d'ici,* songea Thomas. « Ils ont fait du bon travail », dit Kade à côté de lui.

Les orangers entre les piliers étaient gelés mais encore verts, tels que le froid les avait surpris. Thomas sentait quelque chose vivre tout près et, debout parmi les décombres du plancher éclaté, il leva les yeux vers la voûte obscure et calme du plafond. Mais rien ne bougeait dans le silence.

Au centre de la salle, une force gigantesque avait poussé par en dessous les pierres de fondation, désormais éparpillées sur la terre à nu torturée qu'on apercevait en contrebas. Mais elles n'étaient pas disséminées au petit bonheur. Thomas s'avança de quelques pas, intrigué, puis grimpa sur l'estrade afin de bénéficier d'une meilleure vue. Comme il le pensait, l'ouverture dans le plancher avait la forme d'une large circonférence au tracé trop parfait pour être dû au hasard. Les pierres brisées formaient des cercles concentriques à l'intérieur. Il ne pouvait s'agir que d'un anneau de fée.

Les paysans en trouvaient de temps en temps en pleine campagne – cercles d'herbe piétinée, de pierres ou de pousses étranges – et les évitaient comme la peste qu'ils étaient. Les histoires d'humains qui s'y aventuraient par accident ou non n'avaient rien d'agréable ; on retrouvait d'ordinaire les corps à

leur périphérie, réduits à l'état d'enveloppes desséchées, racornies, comme s'ils avaient vieilli d'un siècle en un instant. À la moindre tentative pour les récupérer, ils tombaient en poussière.

Si les anneaux ressemblaient tous à celui qu'il avait sous les yeux, Thomas n'imaginait pas qu'on fût assez inconscient pour s'égarer dans l'un d'eux par hasard. On les sentait dangereux, on ne pouvait pas plus se méprendre sur leur compte que sur l'à-pic d'une falaise.

Kade, qui avait observé sans bouger le cercle un long moment, vint alors rejoindre le capitaine sur l'estrade. Elle se retourna pour regarder encore la figure géométrique. « Voyez-vous cela ! » dit-elle. Elle avait l'air plus satisfaite qu'autre chose, comme si elle obtenait confirmation d'une hypothèse personnelle.

Thomas l'observa et sentit poindre un nouveau doute. « Ils se sont servis de ce dispositif pour entrer d'une façon ou d'une autre, n'est-ce pas ?

— Ils sont arrivés à travers le cercle. Comme les tutélaires, en pleine confusion, partaient à la dérive et qu'aucun sortilège ne montait la garde, c'était le moyen le plus simple. Enfin, pas trop simple tout de même, à cause des pierres au-dessus, mais à eux tous c'était faisable.

— À travers ?

— Oui. » Elle lui jeta un coup d'œil puis lui expliqua. « C'est une porte.

— Une porte vers où ?

— Vers Féerie, peut-être. Vers toutes sortes de destinations. »

Il regarda encore l'anneau, regarda les pierres renversées, silencieuses mais d'une présence indéniable dans la salle ténébreuse. Kade lui agrippa le bras. « Écoutez. »

Le temps d'un battement de cœur, et il entendit aussi : des voix dont l'écho leur arrivait par les longues galeries figées dans un silence glacé.

Il regagna l'entrée voûtée pour tenter de définir leur provenance. Remonter à la source d'un son qui rebondissait sur une telle quantité de maçonnerie et de marbre n'était pas une tâche aisée. Les hommes pouvaient se trouver dans n'importe laquelle des galeries et longs couloirs qui menaient à la grande galerie. Ni lui ni Kade n'avaient parlé autrement qu'en chuchotant et il y avait peu de risques pour que les inconnus qui s'en venaient les eussent entendus.

Ils traversèrent le vestibule peuplé de spriggans, et Thomas opta pour un couloir plus petit qui servait aux processions diplomatiques, où le son lui avait un instant paru plus fort. Ils le suivirent sans quitter l'abri partiel des colonnades qui le

soutenaient. Les voix s'étaient tues.

« Je ne crois pas que c'était le bon, souffla Kade.

— Non, ce devait être un autre… »

Ils entendirent tous les deux les pas en même temps.

Kade se retourna vivement. « Il n'y a pas assez d'enchantement ici. »

Thomas chercha en hâte le long du mur et découvrit la porte discrète des serviteurs, conçue pour se confondre avec les boiseries. Il s'en approcha et fit glisser sa main le long de la rainure qui la délimitait ; ses doigts touchèrent le loquet et il ouvrit le panneau. De l'autre côté, un escalier étroit s'élevait dans le mur. Ils le gravirent pour arriver à un palier où s'offraient à eux une porte fermée par un rideau damassé ainsi qu'un autre escalier plus large qui descendait et s'écartait du mur. Thomas ramena le rideau en arrière et vit que la porte donnait sur un petit balcon pour musiciens, un des nombreux répartis autour de la galerie.

Il repoussa son chapeau de côté et s'avança en rampant afin de jeter un coup d'œil en bas à travers les balustres. Kade rampa derrière lui.

Denzil et Dontane entrèrent dans la galerie par un passage voûté en dessous, légèrement sur le côté. *Cette canaille est donc en vie,* songea Thomas en observant l'homme qui suivait Denzil. Dontane était emprisonné dans le poste de garde des Cisternains au moment de l'attaque, et Thomas l'avait présumé tué avec les autres. Les deux complices discutaient avec animation et précédaient trois hommes armés comme de simples soldats. Les chevaliers albons qui avaient accompagné Denzil à la maison d'Aviler étaient sûrement morts ; ils n'auraient pas trahi Roland, et il devait être alors évident que le jeu du jeune duc était plus sérieux qu'une tentative mesquine de déshonorer les gardes de la reine.

Denzil était vêtu pour la bataille et Dontane portait encore des brocarts noirs de cour. Il faisait des gestes vifs et nerveux en parlant, mais visiblement dus davantage à la véhémence et la colère qu'à autre chose.

Les échos gênaient à présent l'écoute. Les deux hommes parlaient plus doucement après les premiers cris qui avaient révélé leur présence, et Thomas peinait à distinguer ce qu'ils se disaient. Il entendit Denzil mentionner Bellegarde et crut reconnaître le nom de Roland, mais le reste était inaudible.

Il recula à plat ventre et se redressa sur un coude pour sortir un pistolet de son écharpe autour de la taille et en remonter le ressort. Les voix des deux hommes couvrirent le léger cliquetis.

Kade jeta un regard dans son dos, haussa des sourcils

interrogateurs à la vue de ce qu'il faisait.

Il lui fit signe de reculer afin de libérer le passage et elle rampa en arrière.

La portée n'était pas idéale ; avec un pistolet, plus on se trouvait près, mieux c'était. Il cala sur son bras le canon de l'arme et pressa la détente. Les deux hommes réagirent au vacarme de la détonation et Denzil chancela. Thomas se dégagea de la porte en reculant à quatre pattes et remit le pistolet dans son écharpe. Il n'y aurait aucun doute sur la provenance du coup de feu ; la fumée blanche qui flottait au-dessus du petit balcon révélerait autant leur présence qu'un étendard.

Kade était déjà sur le palier, et il la suivit dans la descente de l'escalier plus large. Lequel débouchait par une autre porte réservée au service dans le vestibule. Ils entendirent courir, un homme cria, et il naquit un bourdonnement grave qui donnait l'impression de venir de partout.

Kade regarda autour d'elle, haletante. « Crénom, le bruit les a réveillés. »

Un spriggan à la face grise comme un masque de cire fondue tomba de nulle part pour atterrir à une longueur de bras des deux fuyards, et Thomas le pourfendit de sa rapière quasiment avant de prendre conscience de sa présence. L'être recula, titubant, en poussant des cris stridents, sur quoi d'autres créatures apparurent aux portes et se ruèrent à leur poursuite dans les couloirs. Quelque chose qui ressemblait à un troll trapu et poilu bondit d'une issue et la bloqua en grondant.

S'ils arrivaient à sortir et se mettre hors de vue de ces monstres, Kade pourrait les cacher derrière une illusion. Thomas songea à la rangée de fenêtres brisées dans la grande galerie. La même idée dut venir à la jeune femme car elle essayait déjà de l'entraîner dans cette direction.

Ils cavalèrent sous le passage voûté puis vers les fenêtres soufflées qui donnaient sur la terrasse et le parc. Après avoir contourné la zone défoncée du plancher où se trouvait l'anneau, ils étaient sur le point d'atteindre leur but lorsqu'un des hideux chevaux-démons griffus s'élança vers eux à l'assaut des marches de la terrasse. Thomas jura, pivota sur place et sortit son dernier pistolet chargé.

La meute hurlante, bondissante et voltigeante de spriggans les rattrapait, et il tira dans le tas pour les faire reculer. Ils détalèrent et s'éparpillèrent lorsque la balle fila parmi eux.

Quelque chose le bouscula par le côté. Il tituba et sa mauvaise jambe céda. Incapable de se retenir, il passa par-dessus le bord du plancher éventré…

… et sentit une bouffée d'air chaud avant d'atterrir dans de l'herbe douce et verdoyante. Il suffoqua et se redressa. Il se trouvait dans un grand champ sous un ciel d'un bleu étrangement cristallin. Près de lui, Kade se remit debout et donna à ses cheveux une secousse qui ne les débarrassa que d'une maigre partie de la verdure accrochée dedans. Autour d'eux se dressait un cercle de menhirs, chacun mesurant plus de trois mètres de haut, érodés par le grand âge. Il faisait bon et l'herbe était du vert intense propre au printemps, qu'éclaboussaient ici et là les touches rouges des coquelicots.

Thomas se releva, chancela un peu et fit du regard le tour du paysage. À une centaine de mètres, la face crevassée d'une falaise les dominait, parsemée de touffes d'herbe et tapissée d'une épaisse couche de lierre. Au loin, il vit que le terrain s'élevait doucement et progressivement, comme s'ils se trouvaient dans une vallée profonde en forme de cuvette. « Où diable sommes-nous ?

— Knockma », répondit Kade. Elle avait l'air sur la défensive.

Il la regarda fixement. « Féerie ?

— Non. Enfin, oui. Si l'on veut. » Devant la mine du capitaine, elle s'écria : « Si vous n'avez pas confiance en moi, je ne vois vraiment pas pourquoi, parce que je n'ai trompé personne depuis des jours. »

Mais Thomas, les yeux levés vers le ciel, l'avait à peine entendue. Le bleu profond était là, et loin au-dessus flottaient les traînées blanches floconneuses des nuages, mais une barrière paraissait suspendue à peu près au niveau du sommet de la falaise. Elle avait l'air solide et cependant malléable, et elle était transparente : elle laissait passer le soleil mais l'atténuait imperceptiblement. Il sentit se lever un vent léger qui agita l'herbe dans un bruissement discret, et la barrière miroita sous le souffle comme si elle était faite d'un verre extrêmement délicat ou… Il réussit à en détacher les yeux et regarda Kade. « Est-ce… le fond d'un lac ?

— Oui. »

Il se remettait de sa stupeur et commençait à prendre conscience de toute la colère qui le faisait bouillir. « Vous saviez depuis le début que c'est le moyen dont la Horde s'est servie pour s'introduire dans le palais. »

Kade tournait en rond sans le regarder. « J'étais au courant pour l'anneau. C'est par là que ma mère est arrivée la première fois, il y a des années, mais Galen, Sureté et les autres ont ajouté aux tutélaires un sortilège qui l'a bloqué. L'anneau aurait pu disparaître, ce qui se produit parfois. » Bien qu'elle ne lui eût pas

laissé la moindre chance de répliquer, elle jeta les bras au ciel, exaspérée. « D'accord, reprit-elle, j'ai envoyé Boliver survoler le palais la nuit dernière, et il m'a dit qu'ils devaient se servir de l'ancien anneau parce qu'il n'y en avait pas de nouveau. Je n'en ai pas parlé parce que je n'étais pas sûre. » Elle s'arrêta et se secoua. « Non, ce n'est pas vrai non plus. J'ignore pourquoi je ne vous en ai pas parlé.

— Vous auriez pu me mettre au courant de ce que vous comptiez faire.

— Le temps manquait.

— Il ne manquait pas quand nous regardions l'anneau sans rien faire, avant d'entendre Denzil et Dontane. » Il chercha sa rapière des yeux autour de lui et la trouva enfouie dans les hautes herbes à quelques pas de là. De même que ses pistolets, elle avait franchi l'anneau sans dommage, et il se demanda s'il devait s'en étonner ou non. Il rengaina la lame dans le fourreau. « Crénom, ma belle, je vous faisais confiance, moi. Je vous ai révélé une chose que j'avais juré d'emporter dans la tombe avec moi. Je vous ai laissée regarder quand j'ai abattu ce foutredieu de cousin du roi. Vous en savez assez pour me faire condamner à l'écartèlement une bonne douzaine de fois. » Il lui criait dessus à présent. « Vous auriez pu prendre la peine de m'avertir que non seulement vous connaissiez un moyen rapide de s'échapper du palais, mais qu'il me transporterait obligatoirement en Féerie, un pays que je ne tenais pas à visiter, vous le comprenez, je pense.

— Il fallait que je réfléchisse, cria-t-elle à son tour, mais le temps de le faire c'était trop tard pour vous expliquer et nous ne sommes pas exactement à la cour d'Obéron figurez-vous parce que je vis ici et ce n'est pas le pays le plus dangereux au monde sans compter que vous pourriez me reconnaître un tant soit peu de bon sens. » Ses poumons plus petits vidés, elle s'assit brutalement dans l'herbe. Elle prit une inspiration profonde puis poursuivit d'un ton plus normal : « … D'ailleurs je n'ai pas l'habitude d'accorder ma confiance moi non plus, j'ai très peur de m'y risquer, et parfois je ne sais pas que penser de vous. »

L'argument quant à la confiance qu'elle avait peur d'accorder avait davantage porté qu'elle ne l'aurait cru. « Moi non plus », dit-il plus calmement lui aussi.

Tous deux se turent pendant un moment. Kade, assise dans l'herbe, avait l'air fatiguée. Thomas se disait qu'il ne pouvait pas lui reprocher d'avoir sauvé leurs vies, même si elle l'avait à moitié fait mourir de peur dans l'opération. « Donc vous vivez ici ? dit-il enfin.

— Là-bas, pour être précise. » Elle pointa le doigt.

Il regarda derrière eux, puis en l'air et se dit bêtement : *Non, tu n'as pas tout vu.* Au-delà de la moitié du lac, une petite île ronde était suspendue à la surface cristalline de l'eau irréelle. Sur cette île s'élevait très haut un château. Il était ancien, une pellicule de mousse teintait ses pierres de vert, des tourelles rondes coiffaient ses trois tours dans un style démodé depuis des décennies et des escaliers s'entortillaient autour comme des plantes grimpantes. Plus étonnant : son reflet dans l'eau qui n'était pas de l'eau n'était pas un reflet non plus.

Un deuxième château tombait de l'île qui servait de base au premier à la surface du lac, comme une stalactite descendant du plafond d'une caverne. C'était l'image inversée du château au-dessus, et un saule effleurait délicatement le sommet épointé de sa tourelle la plus haute – ou la plus basse.

« C'est joli, non ? » fit doucement Kade, à présent debout à côté de Thomas.

Il sentit qu'il devait en convenir. « C'est vous qui l'avez édifié ?

— Non, je l'ai toujours connu là. C'est un grand sortilège, comme les tutélaires du palais, mais plus complexe et beaucoup plus ancien. Les habitants de Merewatch, le village plus loin sur la rive, peuvent pêcher dans le lac, faire de la barque dessus et se noyer dedans si personne en dessous ne regarde au même moment. Mais quand on sait qu'il s'agit d'un sortilège, on peut aller dedans à pied sans se mouiller. » Elle traîna le pied dans l'herbe d'un air songeur. « Je vous demande pardon de vous avoir amené ici sans vous prévenir, dit-elle. C'était impoli. »

Il la regarda. « J'ai exagéré. J'ignorais qu'il existait de tels pays. Je croyais qu'on n'y trouvait que sang et démons, comme en ville maintenant.

— Je déteste les démons. » Au bout d'un moment elle désigna du doigt l'anneau que délimitaient les menhirs. « C'est l'anneau de Knockma. Je crois qu'il était ici avant le lac. Grâce à lui je peux susciter un anneau partout où il n'y a pas de fer ni de tutélaires, ni rien pour m'en empêcher. C'est le seul anneau à ma connaissance qui détienne ce pouvoir, et la cour de Seelie comme celle d'Unseelie le convoitent. Je peux nous renvoyer dans la rue devant la maison d'Aviler pour voir si Lucas et les autres sont maintenant partis. » Elle hésita. « À présent que Denzil est mort…

— Je ne sais pas s'il est mort. Je suis sûr de l'avoir touché, mais il n'est peut-être que blessé.

— Ce serait très embêtant.

— C'est le moins qu'on puisse dire. » Thomas n'arrivait pas à s'ôter le château de l'esprit et il le contempla à nouveau. « Quand on est à l'intérieur, est-ce qu'on a la tête en bas ?

— Non, ce serait ridicule. Des escaliers en dépit du bon sens, c'est déjà assez exaspérant. Au milieu, entre le château du dessus et celui du dessous, il faut un moment emprunter une échelle, et personne n'apprécie cet exercice. »

Ils restèrent un instant silencieux, immobiles, puis Thomas vit quelque chose qui ressemblait singulièrement à un gros chien rouge bondir dans l'herbe vers eux. « Un ami à vous ? demanda-t-il.

— Je suppose, répondit Kade avec un soupir. C'est Boliver. »

Le temps d'arriver, Boliver avait trouvé le moyen de devenir un petit bonhomme ratatiné à peu près de la taille de Kade, aux cheveux roux, au curieux chapeau pointu et aux yeux les plus bleus qu'avait jamais vus Thomas.

Lorsqu'il fut devant eux, Kade lui demanda : « Comment as-tu su que j'étais revenue ?

— Comment aurais-je pu l'ignorer ? On a dû entendre les cris depuis le siècle prochain. » Il eut un mouvement de la tête vers le château derrière lui. « Les autres regardent avec une longue-vue depuis la tour d'aération, et il m'appartenait de sortir demander ce qui se passait. » Il toisa Thomas d'un regard curieux.

Kade se mit les mains en visière au-dessus des yeux et observa le château d'un air dubitatif. « N'ont-ils rien de mieux à faire ? » Elle secoua la tête et se retourna vers Boliver. « Est-ce que la Horde a déjà tenté une attaque ?

— Non, répondit-il, mais je suis passé au village où l'on prétend avoir vu une harpie dans la mare, et aussi que des choses bizarres ont fait aboyer les chiens et fuir les moutons. »

L'expression de Kade traduisait le danger. « C'est ce que je pensais. » Elle hocha la tête toute seule. « La Horde ne va pas tarder à venir. »

Thomas n'aimait pas la voir si tourmentée, si désespérée. « Écoutez, vous en avez fait assez. Renvoyez-moi à la maison d'Aviler et, vous, restez ici. »

Elle secoua la tête. « Non, c'est ce qu'ils veulent. Si je les laisse me poursuivre à droite, à gauche, ils sauront qu'ils peuvent me faire agir à leur guise. »

Thomas ne le comprenait que trop bien. C'était un piège odieux dans lequel lui-même s'était débattu la moitié de sa vie. Il observa la jeune femme, conscient qu'il n'avait aucun moyen de lui venir en aide et que le rôle qu'il jouait dans l'affaire la gênait d'autant plus pour se décider.

Elle marchait de long en large et se tripotait les cheveux. « Ce domaine est très puissant. Il peut leur résister sans moi pour une fois. Le village… Crénom, le village. » Elle s'arrêta. « Va les

prévenir, fit-elle à Boliver, qu'il va y avoir une bataille ; dis-leur de fuir.

— Très bien, j'y vais. » Le féetaud hésita alors et, avec une perspicacité inquiétante et dévastatrice, ajouta : « C'est donc là votre raison. Ma foi, il a ma plus sincère sympathie. »

Thomas se retourna vers Kade bien qu'il lui fallût déployer un grand effort pour conserver un visage impassible. Le regard dont Kade gratifia Boliver aurait dû le carboniser sur place. « Tu es mort », dit-elle d'une voix douce.

Boliver s'agita, mal à l'aise, comme s'il se rendait compte qu'il avait peut-être passé les bornes. « Bon, fit-il, je file dire un mot au village, d'accord ?

— Oui, file donc.

— Dois faire vite, vous savez. Voudrais pas tomber dans les pattes de la Horde.

— Ce serait sûrement moins terrible que certains désagréments auxquels je viens de penser.

— Ah. Je vois. Bon, alors j'y vais. » Boliver tournoya à toute vitesse, devint une boule de flammes sans chaleur, puis fonça vers la surface du lac au-dessus comme un feu d'artifice.

« Accordez-moi une faveur, dit Thomas.

— Quoi ? » Elle rougissait à une allure folle et s'efforçait de l'ignorer.

« Ne tuez pas Boliver. »

Kade soupira. « Je ne l'aurais pas tué. Je voulais seulement y réfléchir un instant. » Elle fouilla dans la poche de sa blouse et en sortit l'éclat prélevé sur la pierre tutélaire. « Je peux m'en occuper, maintenant. »

Elle se mit en route vers le château. Toujours réticent, il la suivit.

Lorsqu'ils atteignirent la base du jardin vallonné, le château commençait à paraître presque ordinaire à Thomas, comme s'il était parfaitement normal qu'il fût accroché à l'envers à une île suspendue dans du verre, sa plus haute tourelle caressée par un arbre. S'il y avait réfléchi, le capitaine se serait attendu à un édifice d'une perfection sinistre, sans défaut, comme taillé dans le marbre par un sculpteur qui en aurait éliminé la moindre imperfection. Ce château de fée arborait, lui, des pierres lézardées qu'envahissaient silencieusement d'épaisses plantes grimpantes, de la mousse qui proliférait autour de ses fenêtres, et la bordure de son parapet s'effritait.

En dessous de la tourelle la plus basse, un escalier de pierre incurvé montait le long du jardin à flanc de coteau jusqu'à une

fenêtre, et Thomas suivit Kade tout en haut. La végétation commençait à envahir le jardin, comme si le jardinier l'entretenait seulement quand il avait le temps. L'herbe était haute, les fleurs pendouillaient hors de leurs parterres et d'épais rosiers avaient absorbé le muret d'enceinte, mais la fontaine coulait joyeusement.

La salle dans la tourelle était ronde et occupait tout le niveau supérieur – ou inférieur. Des étagères chargées de livres la tapissaient et des pots de terre s'entassaient dans chaque espace que n'encombraient pas les livres. Il y flottait une puissante odeur d'herbes et de fleurs, et le soleil qui pénétrait par la grande fenêtre avait fané les couleurs autrefois vives du tapis et des garnitures des fauteuils.

Kade sauta sur la large banquette de pierre sous la fenêtre puis sur le plancher et se retourna pour observer Thomas qui découvrait les lieux d'un œil stupéfait. « Ce n'est pas ce que vous vous attendiez à trouver ? » demanda-t-elle.

Il sauta de la banquette à sa suite. « Si je m'étais posé la question, je n'aurais pas imaginé voir cette pièce et être encore en état d'en discuter. Vous étiez une ennemie mortelle de la Couronne il n'y a pas si longtemps, vous vous souvenez ?

— J'avais oublié. » Elle traversa la salle vers les rayonnages du mur d'en face. « Eh bien, cette demeure ne ressemble pas à celle d'une méchante fée sorcière, mais c'est ici que tout se trame, tous les complots, toutes les sales petites machinations. » Kade fit courir sa main le long des étagères et choisit un gros volume poussiéreux.

Elle feuilleta l'ouvrage jusqu'à trouver la page qu'elle cherchait, et Thomas la regarda qui montait sur les étagères du bas afin de descendre plusieurs pots de terre. « Comment avez-vous découvert cette demeure ? demanda-t-il.

— Elle appartenait à ma mère. Elle en avait d'autres, mais elle vivait ici la plupart du temps. Après que j'ai quitté le couvent, je l'ai cherchée. Je l'ai cherchée si longtemps et avec tant d'obstination qu'elle a fini par me laisser la retrouver. »

Kade déposa sa brassée de pots sur la table à rallonge. « Ce n'était pas une femme très agréable, pas vraiment ce que j'espérais. Mais elle s'était mis en tête d'avoir une fille, du moins pendant un temps. » Elle cessa d'extraire herbes et poudres de leurs récipients et sourit à l'évocation d'un souvenir. « Elle m'a donné un onguent de fée pour me dessiller les yeux et me permettre de voir à travers l'enchantement des fées. Elle avait davantage de gens ici, fées et humains, tous liés à elle d'une façon ou d'une autre. » Elle revint à sa tâche. « Elle avait fait enfermer Boliver dans une pierre du jardin. C'est un phooka et il adore se changer en cheval, en chien, et berner le monde, mais il est assez

inoffensif et il n’était pas très heureux dans sa pierre. J’ai cassé le caillou pour l’en sortir, et Moire s’est mise dans une colère terrible, mais elle n’a pas exercé de représailles. J’ai alors compris que rien ne m’obligeait à faire ses quatre volontés. Je connaissais la sorcellerie, et elle restait sur ses gardes. »

Tandis que Kade jetait des ingrédients dans une jatte et marmonnait toute seule, Thomas arpentait la salle. Au bout d’un moment, elle s’arrêta pour lui lancer un regard noir ; il saisit l’allusion et s’installa sur la banquette de la fenêtre. Il regarda dehors l’atmosphère éclatante de Knockma, et la prise de conscience de ce que Grandier et la Horde avaient infligé à Vienne le frappa avec une force renouvelée. Si Ravenna et les autres n’avaient pas atteint Bellegarde sains et saufs…

Il n’attendit pas longtemps avant que Kade annonçât : « Nous allons maintenant attendre que ma préparation agisse. » Elle se passa les mains dans les cheveux. « Si elle agit.

— Si elle agit, répéta Thomas. La clé de voûte se trouvait dans la plus grande cave du Vieux Palais, au pied du quatrième pilier à partir du mur nord, troisième rangée. » En voyant le regard surpris de la jeune femme, il expliqua : « Je n’étais pas vraiment rassuré de me savoir le seul en vie à part Urbain Grandier à connaître la cachette. »

Kade vint se placer près de sa banquette et contempla le jardin par la fenêtre. Elle rougissait, et il se demanda pourquoi. « Qu’est-ce qui s’est passé après que vous avez libéré Boliver ? » fit-il.

Elle souleva un coin du rideau doré décoloré et le regarda comme si elle ne l’avait encore jamais vu. « Je lui ai souvent désobéi. Elle faisait semblant de s’en moquer. Puis la cour d’Unseelie l’a dupée, elle a dû aller en Enfer et j’ai hérité de tout. La plupart de ses gens ont pris la fuite dès l’instant où elle est partie. Boliver, lui, est resté parce qu’il manque de jugeote et n’a rien de plus intéressant à faire, et d’autres parce ce qu’ils n’ont nulle part de mieux où aller. » Elle se tut un instant, les yeux fixés sur le jardin gracieux et luxuriant.

Il était difficile d’imaginer Boliver emprisonné là, d’imaginer que quiconque en dehors de Kade eût jamais vécu dans le calme poussiéreux de cette salle. « Ou peut-être, fit Thomas, se sont-ils dit qu’ils se trouvaient bien où ils étaient, une fois votre mère partie. »

Kade baissa sur lui des yeux gris sérieux. « Je crois que je vous plais un peu, même si l’admettre vous tuerait à moitié.

— L’admettre ne me tuerait pas à moitié. » Le soleil, atténué, modifié par la couche d’eau irréelle au-dessus, teintait les cheveux de la jeune femme du même or poussiéreux que les tentures. « Je

sais ce que vous a dit Ravenna l'autre nuit dans le poste de garde, fit-il au bout d'un instant. Elle a simplifié l'affaire à l'extrême. C'est son système quand elle veut obtenir une chose à laquelle elle tient beaucoup. »

Kade se claqua le front de la main, pivota d'un bloc et s'affala dans un des fauteuils de bois. « Savez-vous donc tout ? demanda-t-elle.

— Non. Si je savais tout, nous ne serions pas dans cette situation. » Il sourit. « Mais je devrais me sentir flatté, je suppose, qu'elle me considère comme une gratification. Je suis assez vieux pour être votre père.

— Mais vous ne l'êtes pas. » Elle lui coula un regard circonspect par en dessous. « Vous ne l'êtes pas ?

— Non, je n'étais pas à la cour à l'époque. Et je m'arrange pour ne pas oublier ces détails, dans l'éventualité où ils prendraient de l'importance plus tard. » Thomas s'aperçut qu'en fait de dissuasion il n'aurait pas trouvé mieux s'il avait voulu la séduire.

« Je lui ai dit que je ne voulais pas de son fichu trône.

— Je sais. Si vous l'aviez accepté, nous aurions couru tout droit à un fameux désastre. Un désastre passionnant, mais un désastre tout de même.

— Eh bien, c'est ce que je me suis dit. » Elle hésita un long moment tandis qu'elle dessinait un motif par terre du bout de sa botte. « Me faites-vous confiance ? »

Réponds-lui non, se dit-il, *et ce qui se noue entre vous deux, quoi que ce soit, se terminera.* Mais il ne voulait pas voir l'histoire se terminer. Il voulait voir comment elle allait évoluer, la suivre jusqu'à sa conclusion. Il le voulait davantage que tout ce qu'il avait jamais voulu depuis longtemps. « Oui, curieusement, je vous fais confiance », répondit-il.

Elle retraversa en flèche la salle, resta un moment devant les rayonnages puis descendit un pot décoré de bandes bleues et blanches. Elle revint tranquillement et, sans regarder le capitaine, expliqua : « C'est l'onguent de fée que m'a donné ma mère. Il va vous permettre de voir à travers l'enchantement. Pas tout le temps, parce que les fées peuvent se servir de l'enchantement pour s'abuser les unes les autres, mais, si elles ignorent votre présence ou que vous les voyez, elles n'auront pas l'idée de se cacher de vous. Enfin, si vous le voulez. »

Cela va plus loin qu'elle ne le dit, songea Thomas. *Il en résultera une sorte de lien entre nous, et que se passera-t-il ensuite ?* Tout ou rien. Il ôta son gant et tendit la main.

Dans la salle froide, silencieuse, dépourvue de fenêtres, une

unique bougie faisait éclater la couleur rouge sang du tissu qui tapissait les murs, tandis que le reste du décor se fondait dans la grisaille de l'ombre. Urbain Grandier était assis à la table, les mains sur la fraîcheur du bois ciré, le visage tourné vers un parchemin encadré, la carte d'Île-Rien. La frontière sud avec le Bisra était en rouge, l'Umberwald et l'Adera au nord et à l'est en bleu ; la rose des vents et les faces des quatre vents étaient dessinées avec précision dans le moindre détail. Le vieux sorcier ne pouvait pas déchiffrer le document très orné qui décrivait les villes, les cours d'eau et les frontières dans le vacillement blafard de l'unique bougie, mais il avait le regard fixe, comme s'il attachait une grande valeur à chaque coup de plume du dessinateur.

Il entendit du bruit dehors, des voix, puis un cri d'alarme. La porte s'ouvrit en claquant sur Dontane et un cavalier d'Alsène qui portaient autant qu'ils soutenaient entre eux le jeune duc d'Alsène. L'épaule et le bras gauche de Denzil étaient trempés de sang ; son pourpoint et sa veste en peau de buffle arrachés laissaient voir des chairs labourées. Il y avait d'autres cavaliers dans l'antichambre brillamment éclairée, et un des jeunes seigneurs d'Alsène arrivé avec la troupe du duché ce jour-là les fustigeait. Urbain Grandier se frotta les yeux sous les lunettes d'or de Galen Dubell. « Posez-le sur la banquette, dit-il d'une voix douce. Et, pour l'amour du ciel, fermez la porte. »

Grandier se mit debout et grimaça. Il ressentait toujours l'ancienne douleur ; son esprit retrouvait le souvenir de blessures que son corps n'avait jamais connues. Il alluma les autres bougies de la salle tandis que les deux hommes emmenaient Denzil à la banquette et l'y couchaient délicatement. Le visage du duc, blanc comme un linge, se tordait de douleur. Un de ses jeunes pages entré à leur suite s'agenouilla, l'air anxieux, près de la banquette. « Comment est-ce arrivé ? demanda Grandier en les regardant.

— L'aile de la Galerie », répondit Dontane. Il se recula de la banquette, le souffle court suite à l'effort fourni, le front luisant de sueur. « Il y avait quelqu'un qui nous a tiré dessus depuis sa cachette. Le coup de feu a réveillé les fées qui dormaient dans les murs, et elles ont envahi si vite les lieux que nous n'avons pas eu le moyen de lui donner la chasse. »

Grandier lâcha tout bas une exclamation désapprobatrice en sortant sa trousse d'apothicaire d'un cabinet. « C'était à prévoir.

— À prévoir… ?

— Bien entendu. Ce serait une grave erreur de prendre nos adversaires pour des imbéciles. Ils allaient forcément enquêter tôt ou tard.

— Alors ils savent que la troupe d'Alsène est ici. » Le visage anguleux de Dontane exprimait la peur.

« C'est ce que je pense, oui. »

Dontane se dirigea à grands pas vers la porte en faisant signe à un cavalier alsène de le suivre. Denzil le regarda partir, sachant peut-être, tout comme Grandier, que le jeune sorcier profiterait de cette occasion pour donner des ordres aux troupes et aux officiers alsènes en se servant de l'autorité ducale. Denzil n'était pas en position de le désapprouver ; ses cheveux blonds étaient trempés de sueur et il se mordait les lèvres jusqu'au sang dans son effort pour ne pas crier.

Et il saigne comme un porc égorgé sur du bon mobilier, songea Grandier. Après la pauvreté de ses débuts au Bisra, l'abondance, d'abord de Lodun puis de la capitale et du palais, l'avait étonné. L'Île-Rien avait peu conscience de sa propre richesse, de la valeur du flot de denrées que lui procuraient les navires étrangers affluant dans ses ports de commerce, de l'excès de terres cultivables qui permettait à chaque paysan aux poches lestées d'assez d'espèces sonnantes et trébuchantes d'en devenir propriétaire. Peu conscience non plus qu'une telle richesse contrariait ceux qui en étaient dépourvus. Sèchement, il lança au page agenouillé : « Tu peux disposer. Ce ne sera pas long, et il peut se passer d'adoration quelque temps. »

Le jeune homme avait trop peur de Grandier pour discuter, et il sortit sans protester mais en lançant plusieurs regards de regret en arrière. Denzil prit une inspiration profonde, le front plissé par l'effort. « Jaloux, sorcier ? » souffla-t-il.

Grandier n'était pas surpris que Denzil s'ingéniât à décocher une réplique cinglante malgré la douleur atroce. Le sorcier examina la grave blessure à l'épaule du duc, là où la balle de pistolet avait pénétré, et fronça les sourcils devant les éclats d'os qu'il découvrit. « Oh, oui, terriblement, répondit-il. Ce qui affecte mon jugement, vous voyez. » Il retourna à sa trousse d'apothicaire afin de choisir les poudres nécessaires. Dontane avait servi de messager dans la conclusion de l'alliance entre le sorcier bisran et le duc d'Alsène en Île-Rien, et cette alliance s'était révélée agitée. Et Grandier n'aimait pas l'entente qu'il remarquait parfois entre Dontane et Denzil.

« Les airs supérieurs que vous vous donnez m'amusent. » Denzil chercha sa respiration, ferma un bref instant les yeux puis poursuivit : « Je ne pense pas que vous puissiez jouer au moraliste dans le cas présent.

— Moi, au moins, je ne suis pas un traître. Mon pays s'est dressé contre moi bien avant que je lui rende la pareille. » Grandier

revint au chevet de Denzil. Le panneau qui soutenait le baldaquin de la banquette s'ornait d'une scène de nymphes, satyres et bergers humains qui passaient de bons moments ensemble de différentes manières que réprouvait l'Église bisrane. Les manifestations désinvoltes de sensualité, admises par tout le monde en Île-Rien, avaient été une autre surprise. Comme la sorcellerie, tout aussi admise. Grandier en avait entendu parler, ainsi que de l'université de Lodun, mais il n'avait pas ajouté foi aux rumeurs jusqu'au jour où il avait vu la réalité. *Je regrette de ne pas être venu ici jeune homme,* s'était-il dit. *Tant de choses auraient été différentes.*

« Et quelle excuse invoquez-vous pour votre trahison ?

— Tenter d'excuser l'inexcusable est toujours une erreur, répondit Grandier. Pourquoi ne pas reconnaître tout bonnement que la cupidité l'emporte sur la loyauté, l'affection et le bon sens ?

— Je n'ai ni affection ni loyauté pour Roland, fit Denzil d'une voix grinçante de douleur. Il sert mes projets.

— Je ne parlais pas de vous », dit Grandier. Denzil en était peut-être venu à détester Roland à cause du pouvoir que le jeune roi détenait sur lui, quand bien même il ne l'avait jamais exercé, étant son ami et son protecteur. Grandier ne le comprenait que trop bien. Il connaissait le danger de permettre à un individu, à un État ou à toute force armée ou non de tenir des gens en son pouvoir, d'avoir la haute main sur leurs décisions. « Cela va faire mal, mais je ne vois pas pourquoi vous vous inquiéteriez. Vous appréciez la douleur d'autrui, semble-t-il. »

Le gloussement de Denzil, quoique faible, exprimait un amusement réel. « Vous l'exprimez comme un sarcasme, mais même vous seriez très surpris de la pertinence de votre jugement. »

L'espace d'un instant, Urbain Grandier hésita. Il savait que Denzil tuait avec le sourire, le savait aussi bon acteur que les sorcières qui entraînaient les enfants dans la mort en contrefaisant la voix de leur mère. Non, ce n'était pas l'analogie qu'il cherchait. *Ce n'est pas un monstre,* se dit le vieil homme, *mais des forces qui le dépassent l'ont perverti au-delà de toute raison. Tout comme moi.* « Je serais peut-être surpris, dit-il en prenant plaisir à la présence de Denzil pour la première fois depuis le peu de temps qu'ils se connaissaient. Nous sommes tous deux en bonne compagnie. »

14

« Roland, je veux que vous veniez avec moi. »

Ravenna se dressait à la porte, la mine résolue, aussi sinistre que celle des gardes de la reine qui l'escortaient.

Son fils leva sur elle un regard nerveux. Assis dans un fauteuil, il tenait une petite écritoire sur les genoux, dont le papier était toujours vierge. La salle devait être claire en été ; aujourd'hui les volets de bois pour l'hiver occultaient les grandes fenêtres et le feu dans la cheminée ne parvenait pas à chasser le froid. Il n'avait personne avec lui en dehors de ses propres serviteurs ; Ravenna avait veillé à ce qu'aucun courtisan ni parasite n'assistât à la scène.

Roland retourna la plume dans ses mains et se tacha les doigts d'encre. « Pourquoi ?

— J'ai quelque chose à vous montrer », dit-elle.

Roland se leva à contrecœur. « Que s'est-il passé ? »

Ravenna le savait, il ne s'intéressait à rien en dehors des nouvelles sur les allées et venues de Denzil, et il se rendait compte qu'elle n'était pas femme à lui apporter de telles nouvelles. « Prenez votre cape ; nous allons sur le rempart. »

Un serviteur impassible apporta aussitôt de la chambre à coucher une épaisse cape bordée de fourrure, et Roland ne bougea pas pour permettre à l'homme de la lui passer autour des épaules. « Où est Renier ?

— En bas, il s'occupe de poster les gardes.

— Oh. » Il traversa derrière Ravenna les autres pièces de la suite et déboucha sur un palier du grand escalier. Malgré les quatre chevaliers de faction devant la porte de la chambre du roi et malgré la présence d'Élaine, sa dame d'honneur, Ravenna sentait Roland mal à l'aise.

Ils montèrent les marches pour gagner un étage moins fréquenté, puis attendirent tandis qu'un garde de la reine déverrouillait une porte et l'ouvrait en force contre la poussée du vent. Ils sortirent sur le rempart que protégeait un parapet montant à hauteur d'épaule. Le vent s'engouffrait dans les créneaux comme une bête prise de folie.

Ravenna et Élaine s'accrochèrent au bras d'un garde afin de conserver leur équilibre, et Roland s'obligea à progresser sans aide. Ravenna tint la tête baissée et tâcha de respirer l'air

affreusement glacial, sachant qu'elle payerait cette épreuve plus tard par des accès de toux. En regard du reste, c'était une préoccupation secondaire.

Le soleil faisait une brève apparition, mais on voyait des nuages noirs s'amasser au loin. Vers le nord, à condition de pouvoir s'approcher suffisamment du parapet pour embrasser le panorama, on dominait une étendue de champs enneigés sur plusieurs kilomètres, qui précédait l'éminence de la ville, comme une chaîne montagneuse façonnée par l'homme. Le vent avait chassé le plus gros de la brume due aux fumées de bois et de charbon qui la survolait d'ordinaire, et la neige lui conférait un air virginal et désert. L'autre côté du mur donnait sur la cour intérieure où Denzil recevait des assemblées en été, occasion pour lui d'exhiber la richesse et l'élégance de la petite forteresse. À leur arrivée la veille, ils avaient trouvé la garnison habituelle réduite ; à en croire l'intendant, le duc d'Alsène avait envoyé la plupart de ses hommes quelques semaines plus tôt dans un de ses autres domaines afin de régler certains problèmes de taxes chez les métayers. On avait dépêché des messagers au général Villon, à Granges, à un jour de cheval au sud.

Ravenna, une fois de plus, se demanda si Thomas était en vie.

Elle ne connaissait aucun autre homme dont elle se sentait aussi proche ni qui comprenait vraiment son mode de pensée sans la condamner pour autant. Lors de son affectation chez les gardes de la reine, ce n'est pas sa finesse politique ni son intelligence qui l'avaient séduite, même si les traits d'ironie qu'il décochait parfois l'avaient amenée à le soupçonner de posséder peut-être ces qualités. Non, elle avait découvert la majeure partie des qualités de l'homme plus tard, et cette découverte avait donné davantage de sens à ce qui avait été une des périodes les plus agréables de sa vie.

Tu te fais vieille, ma chère, se dit Ravenna. *Vieille, faible et impotente.* C'était la guerre souterraine d'intrigues permanentes qui l'avait éreintée. Thomas et elle se grisaient autrefois de ces batailles subtiles, mais aujourd'hui… Les luttes de pouvoir au palais avaient toujours été acharnées, mais, depuis la maturité de Roland, les batailles s'étaient intensifiées, muées en guerres sans vainqueur flagrant. La responsabilité en revenait en grande partie à Denzil, mais les loups sentaient aussi la faiblesse de Roland. Et les solutions dont elle disposait pour y remédier restaient extrêmement limitées.

Elle se força à revenir au présent. Grandier avait fait du fragile équilibre du pouvoir à la cour un sujet de réflexion pour les futurs universitaires. Si Thomas était en vie, il viendrait la rejoindre dès

que possible. Sinon… il lui faudrait alors faire face seule.

Ils se dirigeaient vers le vieux donjon, une tour carrée sévère de plus de six étages qui avait été le centre de la forteresse avant la construction du bastion derrière eux.

Ils atteignirent la porte taillée dans le flanc de la tour, et deux gardes de la reine se séparèrent pour s'y poster. Les autres entrèrent, et Ravenna frissonna avec reconnaissance. Après le vent glacé, il paraissait faire chaud dans le donjon. Un garde s'arrêta pour allumer la bougie d'une lanterne à l'aide d'un briquet à silex, et Ravenna vit que les chevaliers albons restaient groupés avec raideur, l'air d'attendre une attaque qu'ils ne pourraient pas éviter. Roland s'en aperçut aussi. « Que faisons-nous ici, mère ? » demanda-t-il.

Ravenna ne répondit pas tout de suite. Elle entreprit de gravir l'escalier, le garde porteur de la lanterne ouvrant la marche, et seul Roland monta de front avec elle, faute de place. « Je me suis montrée indulgente avec vous en ce qui concerne Denzil », dit-elle enfin.

Elle le vit légèrement scandalisé de l'entendre aborder le sujet en présence de ses gardes, sans parler d'Élaine, et, dans un effort pour enchérir sur l'effronterie de la reine douairière, il s'étonna : « Indulgente ? Vous cherchez depuis des années à me dresser contre lui par des mensonges. »

Ravenna s'arrêta et observa un instant son fils. Comme toujours, il était pénible de voir qu'il avait du mal à croiser son regard. « Mon cher enfant, dit-elle, je ne pensais pas que vous aviez remarqué. »

Roland la fixa. « Vous le reconnaissez ?

— Bien entendu. De récents événements me le permettent. »

Elle reprit son ascension et Roland lui emboîta le pas, l'air étonné. « Je ne comprends pas, dit-il.

— Cet homme vous a ridiculisé.

— C'est mon seul ami…

— Il s'est servi de vous pour accaparer du pouvoir et des richesses hors de sa portée en temps ordinaire.

— C'est le seul à s'être occupé de moi ; je lui ai donné tous ces…

— Évidemment que vous lui avez tout donné, mon fils ; c'est ainsi qu'opèrent ces gens-là. »

Ravenna s'arrêta sur un palier et fit face à Roland. Un Roland essoufflé qui devait avoir oublié qu'il était roi, donc autorisé à lui ordonner de se taire s'il pouvait se faire obéir. « Vous n'avez, vous, jamais fait preuve de la moindre affection envers moi. Vous vous êtes toujours fichue de ma personne.

— Vous avez peut-être raison, dit Ravenna. Vous ressemblez

trop à votre père, et Dieu sait que je me suis toujours fichue de lui. » Elle sortit une clef de sa manche et la tendit au garde qui déverrouilla la porte et la poussa.

« Entrez », fit-elle.

Roland ne bougea pas. Il tremblait et avait les yeux noirs de haine. *Il n'est pas bête,* se dit Ravenna ; *il doit savoir que les déclarations d'amour éternel de son cousin ne sont pas sincères. Mais peut-être s'imagine-t-il gagner son respect en faisant tout ce qu'il lui demande.* Elle en était malade, même si son visage ne trahissait rien. *Le monde ne fonctionne pas de cette façon, et Denzil ne tient pas à te respecter, mon nigaud de fils.* Le garde à la lanterne pénétra dans la pièce mais resta près du mur. Au bout d'un moment, Roland passa la porte. Il découvrit une grande salle plongée dans l'obscurité, aux murs de pierre grossièrement plaqués de bois sombre. La moitié du fond était remplie de barriques de vin et de caisses empilées jusqu'au haut plafond. « C'est ce que vous vouliez me montrer ?

— Pourquoi entreposer du vin ici, Roland, loin des quartiers habités de la forteresse, à une hauteur où l'air est très sec, dans une réserve mieux adaptée pour d'autres marchandises ? » Elle adressa un signe de tête à un garde. « Ouvrez-en une. »

L'homme s'avança et fit prudemment sauter la bonde d'une barrique en bas d'une pile. Quelque chose de sombre s'en échappa. Roland s'en approcha, s'arrêta à mi-chemin en sentant l'odeur puis repartit pour s'agenouiller et toucher la substance noire et granuleuse. « C'est de la poudre, souffla-t-il.

— Les quatre étages au-dessus de nous sont tout autant amunitionnés. Ce dépôt n'égale pas l'arsenal de la ville mais il s'en approche, m'a-t-on dit. Un dépôt plus que suffisant pour organiser un coup de force au palais. »

Roland releva les yeux, vit la mine contrite du garde qui avait ouvert le tonneau puis tourna la tête vers sa mère. Le visage de Ravenna n'exprimait que de la lassitude, elle le savait. Elle croisa les bras. « Vous n'allez tout de même pas prétendre que nous l'avons amenée nous-mêmes. »

Il secoua la tête sans un mot. Il se remit debout et parcourut la rangée. On avait déjà forcé le couvercle d'une des caisses allongées ; il souleva le bois grossier et vit des mousquets à mèche enveloppés dans de la toile épaisse.

« Il y a un autre dépôt de poudre et de balles, petit mais suffisant pour les besoins de la garnison pendant quelques mois, installé normalement près de l'entrée de la forteresse. Je ne vois qu'une raison à de telles réserves. »

Roland se mit à trembler. « Il aura une explication.

— Je n’en doute pas.

— Je ne veux plus rester ici. » Il passa devant Ravenna à grands pas et redescendit l’escalier.

Ses chevaliers se placèrent à côté de lui tandis que le groupe de la reine douairière les suivait. Ils retrouvèrent le palier de la porte qui donnait sur le parapet, et Roland s’arrêta pour attendre. Ravenna le rejoignit, le regarda un moment en silence et signifia de la tête à un de ses gardes d’ouvrir.

Alors que le battant pivotait vers l’intérieur, elle aperçut fugitivement le ciel qui lui apparut inexplicablement sombre. Puis elle découvrit le cadavre d’un homme qui gisait en partie devant le seuil avant que le garde refermât la porte à la volée pour s’appuyer de tout son poids dessus. « Fuyez, lança-t-il, le souffle court. Il y a quelque chose dehors… »

Un choc violent dégonda à demi la porte.

Ravenna se mit à courir en poussant Élaine devant elle, l’esprit momentanément vidé de toute pensée. Elle vit Roland traîné par un de ses chevaliers, à moitié propulsé vers le haut de l’escalier, poussé quand il trébuchait.

En dessous, la porte vola hors de ses gonds et s’écrasa contre le mur. Quelqu’un tira un coup de pistolet ; le bruit parut galvaniser Roland qui gravit les marches au pas de course avec tout le monde jusqu’au palier. Ravenna agrippa la porte, l’ouvrit à la volée, et Élaine entra en chancelant. Ravenna s’arrêta alors et se retourna. Elle vit que les gardes et les chevaliers s’efforçaient de tenir l’escalier et qu’il y avait déjà du sang par terre. Des cris fusèrent, puis un rugissement dont la puissance sonore fit trembler les murs antiques.

Roland, figé, regardait, le visage blême, en état de choc. Ravenna dut lui saisir le bras et le tirer dans le local contenant la réserve de poudre de Denzil.

Élaine tenait la lanterne, tremblante, les yeux affolés de peur. Ravenna referma la porte, la verrouilla puis recula pour faire du regard le tour des lieux en s’étreignant les mains. Roland, adossé contre le mur, l’observait d’un air impuissant.

Il y a une sortie, se disait Ravenna. Il y en avait toujours une. Elle ne s’était encore jamais trouvée prise au piège et, bon Dieu, elle n’allait pas commencer aujourd’hui. « C’est une pièce d’angle, marmonna-t-elle toute seule. Il doit y avoir… » Elle reprit la lanterne à Élaine, la posa soigneusement près du mur puis se dirigea vers le fond en essayant de passer de l’autre côté des caisses et des tonneaux. « Roland, crénom, aidez-moi. »

Il la rejoignit au bout d’un moment pour dégager péniblement une caisse du chemin avec des gestes raides, comme si la terreur

lui avait caillé les sangs. « Qu'est-ce que vous cherchez ? haleta-t-il.

— Ceci, peut-être bien. » C'était conçu pour donner l'impression de faire partie du mur grossièrement plaqué de bois, mais les doigts de Ravenna découvrirent les bords, et Roland l'aida à écarter le revêtement dans une pluie de toiles d'araignée et de poussière, laissant apparaître une petite porte en bois ménagée dans le mur de pierre. Il tira fort sur la poignée de fer, et le battant s'ouvrit avec un grincement de protestation.

De l'air humide et glacial s'échappa. Il s'agissait d'un puits à l'intérieur du mur extérieur de la tour, et on avait taillé des prises dans la pierre. Le puits s'enfonçait dans l'obscurité.

« En cas de siège, expliqua Ravenna. Il descend jusqu'au rez-de-chaussée et communique avec chaque étage. »

Roland regarda dans le conduit et se mordit les lèvres. Ravenna savait ce qu'il pensait : ce ne serait pas une descente très agréable pour lui, encore moins pour les deux femmes. « Croyez-vous pouvoir y arriver ? fit-il.

— Bien sûr que non », répliqua sèchement sa mère. Elle n'ignorait pas que quelqu'un devait rester près de la porte pour remettre le panneau en place, sinon les fées les rattraperaient en un rien de temps. « Allez-y. Vous devrez aider Élaine.

— Mais… » Roland tendit machinalement la main vers le bras de la jeune femme tandis que Ravenna la poussait vers lui. « Vous ne pouvez pas…

— Non, fit Élaine, je reste près de vous. » Elle entoura Ravenna de ses bras avec une violence insoupçonnée. « Je ne vous laisserai pas. »

Ravenna essaya de lui faire lâcher prise. « Crénom, petite idiote, je…

— Mère, protesta Roland, vous ne pouvez pas rester ici, ils vont vous tuer, essayez au moins de… »

La porte craqua sous un choc lourd. « Roland, partez ! » souffla Ravenna d'un ton farouche.

Le roi passa sur le petit rebord puis chercha prudemment les prises à tâtons. Il regarda derrière lui. « Je… fit-il.

— Descendez », ordonna Ravenna qui claqua le battant. Élaine l'aida à ramasser et à remettre le cache en place, puis elles s'en écartèrent juste au moment où la porte cédait.

La reine entoura Élaine de ses bras, et la jeune femme s'accrocha à elle tandis que les fées envahissaient le local.

Il y en avait au moins une douzaine de sortes différentes, des bogles aux faces ricanantes, des masses sans face du tout, une délicate créature ailée qui ressemblait à la fois à un démon et à un

ange. L'une des fées avait la bouche éclaboussée de sang ; Ravenna craignit qu'il s'agît du sang d'un de ses gardes, et ce fut la rage, non la peur, qui la pétrifia. Les monstres galopaient ou marchaient à grandes enjambées dans la salle, déplaçaient les caisses, cherchaient sans s'occuper pour l'instant des deux femmes. Ravenna se demanda s'ils n'allaient pas par inadvertance renverser un tonneau sur la lanterne ; ils n'avaient pas l'air de craindre la poudre.

Une autre fée entra. Un féetaud en qui Ravenna devina le chef. Grand et mince, il avait une apparence humaine malgré sa peau bleue, et un visage d'une grâce enfantine fendu d'un horrible sourire lubrique. Il s'inclina d'un air moqueur. « Je vous salue, reine de rien du tout. Je suis Évadne, prince de la cour d'Unseelie.

— Que voulez-vous ? » demanda-t-elle. Elle souffrait du froid jusque dans ses os, et la température ambiante n'y était pour rien, mais elle parlait d'un ton sec.

« Ton enfant roi ; pour quelle autre raison nous donnerions-nous tout ce mal ? » Il regarda autour de lui avec ostentation. « Tu l'as caché, bien sûr. »

Elle sentit Élaine frissonner légèrement à côté d'elle. « Il n'est pas ici », dit Ravenna.

Une des créatures à forme de troll interrompit sa fouille et gronda quelque chose à Évadne qui lui renvoya un regard noir avant de s'adresser à Ravenna. « Nous l'avons vu entrer dans cette tour. Tu vas nous dire où il est.

— Il n'est pas venu dans la tour. Vous pouvez le constater vous-même. Celui qui l'a vu a dû se tromper. » Elle ne regarda pas les autres monstres autour d'elle, mais elle sentait qu'ils avaient cessé de chercher. Ils auraient opéré une fouille plus minutieuse, elle le savait, s'ils avaient été certains de la présence de Roland. Ils avaient dû les observer de loin, et Évadne avait tenté sa chance.

Le prince des fées allait et venait dans le local, foudroyait des yeux les autres créatures qui se recroquevillaient ou grondaient en lui montrant les dents. Il s'arrêta et réfléchit un instant, son front lisse se plissa, puis il se pencha et s'adressa aux autres fées. Ravenna vit bien que certaines ne se réjouissaient pas de sa décision, quelle que fût cette décision.

Il fit demi-tour et revint vers les deux femmes. « Tu vas dire à tes hommes de nous l'amener, sinon nous te tuons. »

Ridicule, songea-t-elle. *Cette chose ne nous comprend pas du tout, j'ai l'impression.* Ce qui lui donnait pourtant une idée, et elle pensait maintenant savoir comment le manœuvrer. « Je ne peux pas, dit-elle.

— Si, tu peux. Tu vas le faire. »

Ravenna feignit de chanceler. Elle crut bien jouer le rôle ; elle porta une main tremblante à son front et dit : « Je vous en prie…

— Un roi ou une reine, qu'est-ce que tu décides ?

— Je… » Elle réussit un sanglot tout à fait honorable. « Je vais envoyer le message. »

Évadne la gratifia d'un ricanement méprisant. Il claqua des doigts et une petite créature ailée à la face hideuse sortit du néant une plume ciselée d'or, un encrier et un bout de parchemin en loque. Elle déposa l'ensemble sur la caisse devant la reine.

Ravenna dénoua délicatement de son bras les mains d'Élaine, qui parvint à se tenir debout toute seule en frissonnant, et s'assit sur la caisse. Elle saisit la plume et la plongea dans l'encrier puis marqua un temps afin d'ordonner ses pensées. Elle écrivit : *N'accédez à aucune demande et tenez les soldats à distance de la tour. Écrit de ma main, Ravenna Fontainon Regina.*

Elle hésita. Le féetaud ne lui demanda pas de lire le billet, tout comme il n'avait pas cherché à la regarder écrire. Donc il ne savait pas lire. C'était logique. Pourquoi une fée lirait-elle ?

Sauf Kade, bien entendu. Ravenna aurait beaucoup donné pour l'avoir à son côté à la place d'Élaine qu'elle devait protéger.

Mais est-ce que Renier et les autres obéiraient au billet ? Sans Thomas, elle n'avait aucun moyen d'être sûre. Comment s'assurer qu'ils lui obéiraient ? Aucun moyen.

« Dépêche-toi, vieille femme », cracha Évadne.

Ravenna connaissait la réponse attendue et s'efforça de se composer un visage apeuré. Elle avait passé tant d'années de sa vie à dissimuler sa peur qu'elle avait oublié comment l'exprimer. Elle sentit qu'elle avait l'air plus désorientée qu'effrayée, mais le féetaud parut s'en contenter. « Je dois y apposer mon sceau, ainsi sauront-ils que c'est moi qui l'ai écrit.

— Vas-y, alors. »

Elle plia le billet, Élaine sortit la bougie de la lanterne et la lui tendit sans avoir été sollicitée. Ravenna leva les yeux sur elle, vit sa tête et comprit qu'elle avait lu le billet par-dessus son épaule. Son regard exprimait à la fois la peur et la confiance. *Elle s'imagine que j'ai un moyen de nous tirer d'affaire.*

Ravenna prit la bougie, fit couler la cire sur le papier puis appuya sa bague dessus. Son sceau personnel, le croissant de lune estampé du symbole familial de la salamandre. À cet instant seulement, elle s'aperçut qu'elle avait signé « reine » et non « douairière ». *Crénom. Bah, les historiens en feront leurs choux gras.* Élaine avança la main vers la bougie, mais Ravenna la posa sur la caisse et en écrasa la base dans le bois afin de la faire tenir debout. Étape suivante, maintenant. Elle tendit le billet à Élaine. « Portez

cela à Renier, ma chère. »

Avec un horrible sourire enfantin, Évadne s'interposa. « Je ne suis pas sûr de vouloir me séparer d'une otage aussi charmante. »

Le papier craqua un peu entre les doigts serrés d'Élaine. « Vous voulez peut-être porter le message vous-même, alors, dit Ravenna. Mes hommes seraient assurément ravis de vous voir. »

Il paraissait amusé, prenait plaisir à la peur d'Élaine. « Je suppose que vous faites une otage assez importante pour que vos hommes se conduisent bien. La fille peut sortir. »

Et tu n'as besoin d'aucun otage pour que, moi, je me conduise bien ? songea Ravenna. Elle résista à l'envie d'embrasser Élaine, de lui dire au revoir. « Allez-y, ma chère. »

Élaine la regarda, se mordit les lèvres, puis se retourna et se hâta vers la porte. *Je lui ai appris à ne pas pleurer devant les ennemis, et elle ne pleure pas.* Ravenna hocha la tête toute seule, satisfaite. *Cette étape s'est fort bien déroulée.*

Évadne regarda partir la jeune femme mais ne tenta pas de l'arrêter. Ravenna attendit, le temps d'entendre les pas d'Élaine dans le passage, puis elle se relâcha un peu. Elle s'installa plus confortablement sur la caisse et observa le prince des fées.

« Il m'avait prévenu de ta faiblesse, fit le féetaud. Il avait encore raison, je vois. »

Elle fut surprise. « Qui vous a dit cela ?

— Notre sorcier préféré, Grandier. Il a eu tout le loisir de t'étudier. »

Votre sorcier préféré ! Votre traître préféré conviendrait mieux. « Il ne vous aime pas beaucoup, si ? dit-elle.

— Il est humain, donc c'est un idiot.

— Je vois. »

Le temps s'écoulait lentement. Ravenna comptait les battements de son cœur et fixait la flamme de la bougie. Son esprit ainsi occupé évitait à ses mains d'agir. Elle vit Évadne s'impatienter. Il se remit à faire les cent pas en grondant vers les autres créatures. « Je croyais que votre espèce ne pouvait pas attaquer en plein jour, dit-elle afin de le distraire, sauf vos laquais et les membres subalternes de votre cour. »

L'insinuation insultante le fit sourire. « Notre sorcier a assombri le ciel pour nous, a noirci les nuages afin que le soleil ne nous dérange pas. En ce moment même, une de nos grandes fées se tient perchée dehors sur cette tour, prête à exterminer vos hommes dans la cour. » Il jeta un regard noir à sa prisonnière. « Pourquoi n'envoient-ils pas ton roi, vieille femme ?

— Il leur faut un certain temps pour se convaincre qu'ils n'ont pas le choix. »

Le regard d'Évadne se fit curieux et elle s'aperçut qu'elle avait parlé avec un sourire. Elle songea reprendre une mine effrayée, mais il était trop tard. *Oh, je n'arrive à rien. Roland, que cela te serve au moins de leçon.* Élaine avait sans doute involontairement servi son projet en disant à Renier que Ravenna avait un plan pour s'échapper. Roland avait eu largement le temps de descendre en bas de la tour. *Ou d'y tomber, que Dieu l'assiste,* songea-t-elle.

« Ils mettent trop longtemps. J'ai bien envie de dire à mes amis dehors de tuer quelques hommes dans la cour pour que les autres accélèrent le mouvement.

— Je crois que vous ne le ferez pas », dit Ravenna.

Évadne se mit à rire.

« Je suis peut-être vieille, fit la reine douairière, mais pas trop pour vous régler votre compte. » Elle se leva et, avant qu'il songeât à l'en empêcher, renversa la bougie allumée dans un des tonneaux de poudre éventrés.

L'explosion ouvrit des brèches béantes dans le mur extérieur. Les étages au-dessus et le toit s'effondrèrent sur tout le monde. La créature volante perchée au bord plana jusqu'à terre dans une boule de feu en couinant pendant toute sa descente.

Lorsque son pied tendu entra en contact avec la pierre, Roland hoqueta d'émotion puis s'adossa contre le mur rugueux et sanglota de soulagement. Ses bras tremblaient et ses doigts commençaient à saigner suite aux efforts fournis. Cent fois il s'était vu tomber au fond du puits étroit, rebondir contre les parois, mourir dans la saleté et les ténèbres, mais ses pensées les plus noires ne concernaient pas sa mort. *Il aura une explication. De la poudre et des munitions cachées dans la tour, en quantité suffisante pour une petite armée, puis les fées sont arrivées alors que lui n'est pas là, et, où qu'il soit, il a emmené Falaise avec lui… Il aura une explication.* Au bout d'un moment, Roland s'essuya le visage de sa manche et entreprit de chercher à tâtons la porte de bois dans le noir complet.

Il trouva un loquet, mais la porte était coincée de n'avoir pas souvent servi. Il parvint à l'entrouvrir légèrement, assez pour laisser entrer un souffle d'air, mais pas davantage. Il hésita, craignant de faire trop de bruit. Si les fées avaient investi tout Bellegarde, si elles avaient réussi à franchir la porte que les apprentis du docteur Braun prétendaient scellée contre elles… *Alors nous allons tous mourir, ma mère et Élaine dans la tour, tout le monde ici en bas, et quand je tomberai entre leurs mains…*

Mais il entendit alors des voix, de rudes voix humaines, et il reconnut l'accent familier de Vienne. Une femme posa une question inaudible et un homme répondit plus fort : « C'est ce que

j'ai dit, mais ils cherchent le roi ici, en bas, et je ne vois pas pourquoi il serait…

— Ici ! hurla Roland. Là-dedans ! Je suis là-dedans ! »

Ses cris jetèrent la consternation dehors, d'autres voix s'élevèrent, puis la lumière d'une lanterne tomba par une fente en haut de la porte et Roland la regarda avec reconnaissance. Il vit un œil humain marron qui l'observait avec étonnement. « Je suis ici », répéta-t-il.

L'œil se retira dans un chapelet de jurons sacrilèges. Puis on ouvrit en force la porte dont le bois s'incurva au centre et se fendit sous la pression, et Roland vit pourquoi il n'avait pas réussi à la pousser davantage. On avait installé un plancher contre le battant, à hauteur de la taille, sans doute afin de diviser une salle haute de plafond en deux parties utilisables. L'homme au-dehors dut briser le matériau pour l'ouvrir, puis Roland leva la main et des bras solides en chemise de toile grossière le hissèrent hors de son trou.

L'homme, assez costaud pour être forgeron, le mit debout puis le retint de tomber lorsque ses jambes menacèrent de céder. Le local était une réserve ou une arrière-cuisine, des étagères couraient sur les murs, encombrées de sacs et de barils, et un groupe de serviteurs et de plusieurs enfants aux yeux écarquillés le fixaient avec étonnement. « Bon Dieu, criailla une femme, c'est le r… »

Plusieurs de ses compagnons lui sautèrent dessus. L'un d'eux se débarrassa en vitesse de son tablier pour le lui plaquer sur la bouche. « Ces démons sont dans la tour au-dessus, souffla une autre femme. Qu'est-ce qu'ils cherchent, d'après toi ?

— Il est plein d'sang, chuchota quelqu'un d'autre. Ils ont voulu l'tuer.

— Non. » Roland baissa les yeux sur ses mains et grimaça. « Je suis descendu le long de la paroi d'un puits. Il faut que je trouve Renier. Je dois lui dire…

— Je vais aller le chercher, Votre Majesté, dit l'homme qui l'avait récupéré. Vaut mieux pour vous rester là ; les bêtes peuvent être n'importe où.

— Oui, vous avez raison. » Roland s'appuya contre le mur et regarda l'homme ramasser un mousquet et partir en hâte. Une voix dans son crâne murmura : *Denzil te ment depuis le début. Son amitié a pris fin le jour où on t'a posé la couronne sur la tête. Mais il m'a sauvé la vie, et ce n'est pas un mensonge. Mais il était un jeune garçon à l'époque, et il n'était pas mon héritier. Il avait besoin d'un prince en vie. Mais un roi mort, c'est une tout autre affaire.* Une des femmes âgées s'avança avec un foulard et, sans croiser son regard, entreprit d'essuyer délicatement le sang qu'il avait sur les mains. « Merci », dit-il machinalement.

On avait relâché la femme qui s'était mise à crier et on lui avait permis de se débarrasser du tablier qui la bâillonnait. « Dites, lança-t-elle dans un murmure que tout le monde entendit, l'a l'air d'un bon gars, c'est pas ce qu'on racontait. »

Roland se mit à rire. Il savait qu'on le croyait brave ou hystérique, mais il riait de lui-même. *J'ai sûrement toujours su ce qu'était Denzil, mais je m'en fichais, je m'en fichais, et à présent il va me tuer.*

Puis la porte s'ouvrit à nouveau : deux de ses chevaliers y apparurent et s'immobilisèrent, bouche bée.

Ravenna et Élaine étaient toujours dans la tour. La mémoire lui fit d'un coup retrouver la raison et il s'avança vers les chevaliers. « Où est Renier ? Nous devons… »

La seule secousse de l'explosion le renversa à genoux. Des cris fusèrent, et Roland sut, par-delà sa peur, que les autres occupants de la salle revivaient le moment de l'explosion au palais, lorsque le cauchemar avait commencé. Un chevalier se tenait debout au-dessus de lui comme s'il pouvait faire un bouclier de son corps contre la chute d'une pierre ou d'une poutre. De la poussière retomba autour d'eux, mais rien de plus lourd.

Au bout d'un instant, Roland prit le bras du chevalier et se hissa debout. Il se sentait lamentablement faible à cause de sa descente dans le conduit, à cause de la peur, à cause de tout le reste. Un grand nombre de serviteurs étaient toujours blottis les uns contre les autres par terre, et il entendit une femme pleurer. « Tout va bien, fit-il avant de le répéter plus fort. Tout va bien. » Il vit alors Renier, debout dans l'entrée, qui le regardait. « Qu'est-ce que c'était ? demanda Roland. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Renier s'approcha et l'entraîna hors du local vers un étroit passage plus loin, hors de vue des autres. « Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il encore.

— D'après Élaine, il y avait une réserve de poudre dans la tour. » Renier était si pâle qu'il en paraissait malade.

« Oui. Si Élaine est ici, alors elles se sont échappées ? Où est ma mère ? » Roland ne voyait pas pourquoi Renier faisait une telle tête.

« Elle était là-haut avec eux. »

Et Roland saisit. Jusqu'au bout, il s'était plu à croire qu'on l'avait envoyé chercher de l'aide, non qu'on l'avait soustrait à la mort. Mais une partie de lui-même ne comprenait toujours pas, et cette partie demanda : « Ce bruit, qu'est-ce que c'était ?

— C'était la tour. »

Le froid lui fit un choc.

Thomas secoua la tête et cligna fortement des yeux. Ils se trouvaient sur une place dégagée devant la demeure d'Aviler. Les murs des autres maisons de la ville se dressaient tout autour, et la neige avait enseveli la fontaine au centre. Le nouvel anneau de fée qui les entourait – une tranchée peu profonde dans la neige – formait un cercle parfait.

C'était bientôt le crépuscule dans un monde gris de couleurs sourdes et de lumière pâle. L'angle de la maison les surplombait ; son toit de bardeaux était couvert de glace et de fines bouffées de fumée s'échappaient des cheminées. Le silence régnait et la faible lueur des bougies filtrait à travers les volets des étages supérieurs.

« Je ne me rendais pas compte qu'il était si tard, dit Thomas.

— Il faut du temps pour passer par les anneaux. Nous avons perdu à peu près une heure de la journée », fit Kade qui regardait en l'air et fronçait les sourcils. Elle croisa les bras et frissonna. « Le ciel est pourtant très sombre. »

Thomas se dirigea vers la maison en réfléchissant au phénomène, et Kade le suivit. Il était logique, supposait-il, qu'on perdît du temps en se déplaçant d'un anneau à l'autre, même s'il n'était pas logique qu'on n'en eût pas conscience. Le sortilège grâce auquel Kade espérait découvrir l'emplacement de la clef de voûte était toujours inerte dans sa cuvette au moment de leur départ. Dès que Thomas saurait si Lucas se trouvait toujours ici, Kade retournerait à Knockma pour voir s'il y avait un résultat.

Ils contournèrent la maison vers la ruelle sur le côté, et Thomas s'arrêta pour charger ses pistolets. En tentant ouvertement de tuer Denzil, avec succès ou non, il avait franchi une ligne et il n'y avait plus de retour en arrière. Pour le reste du monde, il s'était rendu coupable de trahison, et il lui fallait retrouver Ravenna pour lui avouer son acte avant que Roland n'en fût informé.

Une porte de service donnait dans la ruelle et on avait pris la précaution d'y clouer des couverts en fer afin de décourager les fées. Il écouta un instant au battant puis essaya d'actionner la poignée. La porte était fermée, mais le loquet n'était pas solide et il dégaina sa dague pour le forcer. Dans l'ombre épaisse de la ruelle, le froid était intense, et Kade sautillait sur place d'impatience, les mains dans les poches. Thomas ne fit aucun commentaire ; après la douceur du climat de Knockma, lui aussi ressentait davantage le froid.

La serrure céda et il ouvrit lentement la porte.

Il découvrit à l'intérieur un couloir de service percé d'autres portes de chaque côté. Une lanterne au mur brûlait toujours, mais le suif accumulé dans le fond signalait qu'on ne s'en était pas occupé depuis un certain temps. Kade se glissa derrière le

capitaine qui referma silencieusement le battant.

« Il y a quelque chose qui ne va pas », souffla-t-elle.

Il hocha la tête. La maison était bien trop tranquille. Aviler avait peut-être quitté la ville, mais Thomas pensait que le Grand Ministre comptait tenir chez lui jusqu'au dernier moment. S'il avait vidé les lieux, il devait avoir une bonne raison.

« Attendez ici », chuchota-t-il.

Elle prit une inspiration pour protester, mais il lui plaqua la main sur la bouche. « Je vous en prie », dit-il.

Au bout d'un moment, elle hocha la tête. Il ôta sa main. « Seulement pour cette fois », fit-elle.

Il suivit le couloir faiblement éclairé jusqu'à une porte entrouverte. La petite salle de l'autre côté baignait dans l'obscurité. Il aperçut dans le mur d'en face une porte fermée par un rideau derrière lequel tremblotait une lumière. Puis il entendit des voix marmonner tout bas.

Il voulut ouvrir doucement la porte mais s'aperçut qu'elle se bloquait contre quelque chose par terre. Il parvint à la pousser suffisamment pour voir à l'intérieur et s'arrêta.

C'était Lucas.

Thomas sentit le bois du chambranle craquer sous sa main.

Le lieutenant gisait sur le dos, et on l'avait tué dans la poitrine, sans doute au moment où il passait la porte. *Il s'est jeté dans un piège,* se dit Thomas, *tout comme moi.*

L'hésitation causa sa perte. Des hommes armés jaillirent en criant par l'entrée fermée d'un rideau.

Thomas se baissa vivement, ressortit à reculons dans le couloir de service puis s'arrêta en voyant davantage d'hommes surgir d'un autre couloir étroit et lui barrer le passage. À la faible lumière, il vit seulement qu'ils portaient les vestes de peau en lambeaux et pièces d'armure disparates des mercenaires ou des troupes privées. L'un d'eux sortit un pistolet. Thomas se précipita dans une arrière-cuisine sombre et sortit de l'autre côté, les semant provisoirement. Il n'avait pas vu Kade dans le couloir derrière eux ; elle avait dû se glisser dehors.

Ils s'imaginaient sûrement qu'il resterait au rez-de-chaussée et chercherait une issue, non qu'il monterait dans les étages. Il découvrit un escalier de service étroit derrière une nouvelle porte fermée d'un rideau et le gravit en vitesse. Il entendit des hommes courir bruyamment dans le couloir en dessous, mais aucun ne monta. Il parvint au premier étage, traversa un salon et une antichambre plongés dans le noir, en quête d'une pièce pourvue d'une fenêtre donnant sur l'arrière de la maison. Descendre le long du mur verglacé poserait un problème, mais il était prêt à prendre

le risque de tomber.

Il y avait d'autres cadavres recroquevillés à cet étage, surtout des troupes municipales. On avait dû permettre aux civils de s'enfuir, ce qui ne les avancerait pourtant pas à grand-chose une fois la nuit tombée. Une salle le séparait de l'escalier privé de la famille, et il le voyait par la porte ouverte lorsqu'il entendit des voix et recula contre le mur pour se cacher en partie derrière de lourdes tentures. Il faisait sombre dans cette salle mal éclairée où la plupart des bougies avaient coulé.

Le groupe de l'escalier s'arrêta tandis qu'on donnait des ordres, puis se dispersa dans les salles environnantes. La lumière de la lanterne que portait un des hommes dévoila clairement à Thomas l'insigne du duc d'Alsène sur leurs pourpoints bruns de soldats. Il s'agissait d'une troupe d'un des domaines seigneuriaux de Denzil.

Un cri fusa lorsqu'un soldat aperçut Thomas, qui fit demi-tour et retraversa discrètement le salon. L'obscurité et la confusion jouaient en sa faveur, mais ils savaient maintenant où il se trouvait. Il s'arrêta dans une salle obscure afin de remonter les ressorts de ses deux pistolets. Il était dangereux de les porter ainsi mais il n'en était plus à une imprudence près. Il vérifia les portes au passage et verrouilla celles munies de loquets.

Il marqua une pause devant la porte de la chambre suivante. L'escalier qui descendait dans la cour des écuries se trouvait juste après.

Un bref coup d'œil lui permit de voir deux hommes qui attendaient dans la chambre magnifiquement aménagée et regardaient du côté de l'escalier. Il recula au moment où l'un d'eux se tournait vers lui, et sortit son pistolet.

Thomas s'encadra à la porte et fit feu alors que le premier soldat d'Alsène s'avançait. La balle le frappa à la poitrine à moins de dix pas de distance et l'expédia en arrière dans une rangée de cabinets laqués.

Le capitaine lâcha son pistolet et sortit le deuxième à l'instant où l'autre homme arrivait sur lui. Il évita le coup de rapière en frappant la lame de son avant-bras et en l'écartant ; il faillit même la saisir et l'arracher de la main du soldat. L'homme entra en contact avec lui et le choc releva le pistolet. Le coup partit, la détonation assourdit Thomas et fit pleuvoir des grains de poudre ardents sur l'ennemi. Le soldat chancela sous la douleur, ce qui donna au capitaine le temps de le repousser et de dégainer sa main gauche. Lorsque l'homme s'élança une nouvelle fois sur lui, il le poignarda sous les côtes.

Il recula tandis que le soldat s'écroulait et, dans le silence soudain, il entendit les autres forcer la porte verrouillée dans la

pièce derrière lui. Il ramassa par terre son premier pistolet à platine et le coinça dans son écharpe avec le second. Il dégaina sa rapière, récupéra celle abandonnée du mourant et sortit sur le palier au-dessus des écuries. Là, il ferma la porte et coinça l'épée de réserve dans le loquet afin de le maintenir fermé. Une précaution qui ne retiendrait pas longtemps ses poursuivants.

Il se retourna alors qu'on ouvrait violemment les portes cochères en dessous et qu'une masse de soldats d'Alsène se précipitait dans la cour. Thomas pesa ses chances et sut la fin proche. Il resta où il était, le palier étroit protégeant ses arrières.

Le premier en haut de l'escalier se rua sur lui comme un fou cherchant à prouver quelque chose. Thomas para la première volée de coups puis prit l'offensive et repoussa l'homme d'une marche. L'espace réduit jouait en sa faveur ; sa mauvaise jambe l'aurait empêché de livrer un combat en retraite aussi efficace. D'autres soldats attendaient leur tour sur les marches en dessous, et il savait qu'il n'avait aucune chance de battre en retraite, justement.

Son adversaire tenta une feinte malheureuse, et Thomas lui plongea sa lame profondément dans le flanc. L'homme tituba en arrière. Son collègue sur la marche précédente se fendit en avant et se fit embrocher par le cou. Il s'écroula sur la marche du haut, s'étouffant et saignant copieusement, et bloqua momentanément le palier.

Suivit un bref répit tandis que les autres soldats en dessous tâchaient tant bien que mal de dégager leurs camarades abattus, et Thomas s'accrocha à la rambarde, le souffle court. Il entendait frapper à coups redoublés de l'autre côté de la porte, et le bois épais autour de l'épée coincée dans le loquet donnait l'impression de vouloir céder. L'homme blessé au cou poussa un puissant cri étranglé et cessa de bouger.

Thomas vit alors un soldat au rez-de-chaussée de l'écurie pointer un mousquet sur lui. Il s'écarta d'un bond de la rambarde par pur réflexe, ce qui laissa assez de place pour un autre assaillant qui bondit par-dessus le cadavre bloquant l'escalier et se jeta sur lui. Thomas para les coups, se laissant réduire à la défensive, et s'efforça d'attirer l'homme entre le mousquet et lui. Mais le temps passait, il ne recevait aucune balle, aucun coup de feu n'était tiré. On voulait le capturer vivant.

Cette constatation lui redonna de la vigueur. Il se rapprocha de son agresseur, poignée contre poignée, et prit au piège dans ses quillons la lame adverse qu'il écarta. Repoussé en arrière, l'homme buta contre le cadavre dans son dos et Thomas l'expédia en bas de l'escalier. Il bondit à sa suite dans l'espace provisoirement dégagé

en faisant pleuvoir au passage des coups d'épée sur les hommes qui se démenaient pour se dépêtrer les uns des autres. Il en toucha un au visage ; la pointe de sa lame lui transperça l'œil et la joue avant de dévier sur l'os. Le soldat s'écroula contre le mur en hurlant. Un autre, plus bas, se fendit vers Thomas qui sentit un choc et une douleur soudaine lorsque la pointe de l'épée creva sa manche de cuir et s'enfonça dans son bras. Il jura, se dégagea d'une secousse et tomba à la renverse sur les marches désormais glissantes de sang. Les imbéciles essayaient toujours de le mettre hors de combat plutôt que le tuer. *Ils ont beau avoir reçu des ordres, je les ai suffisamment provoqués,* se dit-il, dégoûté.

Un autre homme passa en ferraillant devant ses deux camarades écroulés, le temps de recevoir un coup de rapière dans la poitrine, mais la prise de Thomas sur la poignée manquait à présent de force et la pointe de la lame glissa sur le soldat au lieu de s'enfoncer profondément dans ses chairs. La botte suffit pourtant à l'envoyer tituber contre la rampe, et le capitaine se remit tant bien que mal debout.

Puis on le frappa par-derrière, entre les omoplates, et le choc le propulsa dans le mur avec une force étourdissante. Il glissa le long, incapable de se retenir, et les ténèbres affluèrent à la limite de sa vision.

Tandis qu'elle attendait près de la porte dans le couloir obscur, Kade gardait ses mains glacées dans ses poches et tentait de se calmer. N'importe quoi pour détourner ses pensées de l'homme qui l'avait rendue à demi folle en restant là, sans rien faire, sur la plaine verte de Knockma, trop gentilhomme pour prêter attention à ce que disait Boliver.

Au prix d'un effort, elle parvint à ramener son attention au problème immédiat. Elle ne croyait pas que Grandier aidait réellement le Bisra. *Pourquoi ne pas nous pousser à l'envahir ?* Elle pouvait hausser les épaules et prétendre qu'elle n'y accordait aucune importance ; elle le tuerait de toute façon pour ce qu'il avait fait à Galen Dubell. *Il ressemblait tellement à…*

Les soldats jaillirent d'une porte à cinq petits pas devant elle. Ils lui tournaient le dos et, instinctivement, elle chercha de l'enchantement où se cacher. Il n'y en avait guère dans le couloir sombre, mais la lumière de la bougie en fournissait juste assez pour lui permettre de se glisser par la porte sans se faire remarquer.

Une fois dehors, elle laissa tomber l'illusion à peine suffisante et se mit à courir dans la ruelle vers la façade de la maison. Il lui fallait entrer ailleurs, se servir de l'enchantement de la neige à

l’extérieur…

Le mur juste devant elle explosa.

Elle plongea à terre, davantage sous le coup de la surprise que mue par le réflexe de se baisser. Comme le bâtiment ne s’écroulait pas sur son dos, elle releva la tête et vit plusieurs hommes traverser la place dans sa direction, dont un armé d’un mousquet, la lueur de sa corde à feu tout juste visible dans le crépuscule.

Abattre une pauvre petite fille comme moi avec une arme aussi grosse, ce n’est pas très loyal, songea-t-elle, encore étourdie par la déflagration soudaine. De loin, dans une clarté incertaine, sa blouse rouge paraissait sans doute couverte de sang. De près, elle ne les abuserait pas.

Elle fouilla dans sa poche, cachant son geste dans la neige, et réussit à sortir un bout de fulmicoton taché de la poudre qu’elle avait préparée plus tôt. Elle le ramena devant elle de façon à le voir sans être obligée de tourner la tête et le regarda fixement, s’efforçant d’invoquer une étincelle. La magie sympathique, ou antipathique comme préférait l’appeler Galen, était imparfaite et difficile d’emploi. Elle risquait de n’aboutir qu’à se brûler les doigts. Si même elle parvenait à créer une flamme. *Nom de nom,* se dit-elle, *une étincelle, rien qu’une petite étincelle.* Mais elle obtenait ses meilleurs résultats dans les cas d’urgence, et, tandis que les hommes approchaient, sa tête cessa de jacasser et atteignit le niveau requis de concentration. Le bord du fulmicoton se mit à rougeoyer.

Maintenant. Au moment même où le porteur de mousquet poussait un cri soudain et levait son arme, elle acheva son sortilège de concordance, et chaque grain de poudre dans un rayon de dix pas s’enflamma.

Le mousquet explosa presque au-dessus de sa tête, des cris et des détonations de pistolet suivirent, puis une rafale de petits bruits secs lorsque prirent feu les grains de poudre dispersés par l’éclatement du mousquet.

Kade se releva tant bien que mal, les vêtements constellés du sang d’un autre, tout comme les alentours. Trois hommes gisaient dans la neige, morts ou mourants, deux autres en fuite tournaient à l’angle de la maison. Elle les suivit au pas de course dans la ruelle entre la maison d’Aviler et sa voisine, jusque dans la rue où s’était livrée la veille la bataille contre les fées.

Kade s’arrêta pile en débouchant dans la rue et sentit le cœur lui manquer. Les portes cochères étaient ouvertes et des troupes en armes grouillaient devant. Elle voyait à leurs tenues qu’il ne s’agissait pas de soldats de la ville ni de la Couronne. Elle avait l’impression qu’ils étaient une centaine.

On l'aperçut et on cria, elle vit la corde à feu d'un mousquet rougeoyer dans la pénombre, aussi repassa-t-elle en trombe l'angle de la maison dans l'autre sens et se mit-elle à courir.

« Où est la fille ? » Dontane s'encadrait à la porte cochère.

« Partie », répondit Grandier. Le sorcier, debout au milieu de la rue, enveloppé dans sa chape d'homme de l'art, étudiait le ciel d'un œil songeur.

Dontane sortit à grands pas et passa l'angle de la maison. « J'ai envoyé cinq hommes à sa poursuite. Crénom, elle courait.

— Peut-être voulait-elle qu'on la poursuive », dit Grandier en lui emboîtant le pas.

De l'autre côté de la maison, ils découvrirent les restes du premier groupe dans la neige souillée de sang. Dontane les fixa un instant puis regarda le vieux sorcier. Grandier fredonnait tout bas et observait à nouveau le ciel. Puis Dontane remarqua ce qui ressemblait à un tas de chiffons dans la neige plus loin sur la place et se dirigea vers lui.

Il devait s'agir des hommes qu'il avait envoyés à la poursuite de la sorcière, mais tous étaient morts et méconnaissables. On aurait dit des cadavres abandonnés à se momifier dans un désert, des enveloppes desséchées.

Dontane s'avança davantage puis s'arrêta, son attention attirée par Grandier qui l'observait avec un demi-sourire méditatif. Il recula d'un pas. « Il y a un anneau ici ? »

Grandier pointa le doigt vers une légère dépression circulaire dans la neige. « Ce n'est pas une bonne idée d'entrer en Féerie sans y être invité. Et en courant, qui plus est. »

Dontane baissa les yeux sur les restes pitoyables des soldats d'Alsène et se demanda si Grandier l'aurait laissé pénétrer inconsciemment dans l'anneau. « Très bien, se contenta-t-il de dire, nous sommes débarrassés d'elle, alors.

— Oh, je ne crois pas. » Le vieux sorcier sourit et se tourna vers la maison dans leur dos. « Nous avons quelque chose qu'elle désire, voyez-vous. »

15

Thomas sortit de son inconscience quelques instants plus tard, lui sembla-t-il, allongé sur les marches dans le sang d'un autre, tandis qu'un soldat penché sur lui le giflait pour le réveiller. On l'avait désarmé et la tête lui faisait incroyablement mal. Il voulut attraper le bras de l'homme et le manqua complètement. On le hissa debout. *Cela ne va pas durer,* songea-t-il.

Il se laissa moitié traîner, moitié pousser jusqu'en bas de l'escalier, au niveau des écuries. Des soldats qui portaient l'insigne d'Alsène allaient et venaient dans la cour intérieure, dépouillaient de leurs armes les cadavres de camarades abattus comme ceux des troupes municipales qui avaient voulu défendre la maison. Les portes extérieures étaient ouvertes et l'air froid s'engouffrait en rafales suffocantes qui dissipaient momentanément la forte odeur de mort flottant sur les lieux.

Dontane l'attendait au pied de l'escalier. Il avait participé à la bataille – son pourpoint en peau de buffle maculé de poudre et ses pistolets en témoignaient – mais la pâleur de son visage lui donnait l'air à moitié mort et il avait les yeux hagards, bordés de rouge. Il sourit à Thomas. « Je peux à présent vous offrir mon hospitalité, dirait-on », fit-il.

Thomas se retourna mais ne vit aucune prisonnière, aucun petit cadavre recroquevillé sur les dalles qui lui ressemblât. Son crâne n'était que douleur et l'empêchait de se concentrer. Il parvint néanmoins à fixer son attention sur Dontane. « Vraiment ? fit-il. J'ai pourtant eu la nette impression que votre rôle dans cette affaire était subalterne. »

Le visage de Dontane se tendit de colère avant d'affecter à nouveau une expression de mépris amusé. Il lança un coup d'œil vers les portes cochères ouvertes où le jour touchait à sa fin, où Grandier devait guetter quelque part hors de vue. Le sang-froid lui faisait défaut depuis qu'il s'était morfondu dans la maison de Lestrac en attendant la mort du jeune aristocrate imbécile. Il regarda de nouveau Thomas. « C'est vous qui avez tiré sur nous dans le palais, n'est-ce pas ? demanda-t-il doucement. Quelle imprudence de votre part de retourner là-bas ! Le duc d'Alsène n'est pas mort, voyez-vous. Il est tout ce qu'il y a de vivant. Et vous allez le regretter. »

S'ils avaient pris ou tué Kade dehors, Dontane était sûrement

homme à s'en vanter. « J'ai déjà des regrets. Je regrette que vous n'ayez pas été de notre côté des portes de défense quand la Horde a lancé son attaque, où nous aurions fini par vous persuader d'accuser Denzil et de nous révéler le déguisement de Grandier. Je regrette de n'avoir pas trouvé le temps aujourd'hui de vous faire sauter la tête… »

Il ne sentit même pas venir le coup. Son crâne fut projeté en arrière et il s'affaissa un instant entre les mains des soldats tandis que tout devenait noir. Il eut le temps d'espérer qu'il en serait toujours ainsi, hélas le monde reprit lentement mais implacablement ses droits. Le toit des écuries réapparut indistinctement. Le capitaine avala du sang et parvint à relever la tête. « Attention, dit-il, vous pourriez vous esquinter les doigts.

— Grandier tient à vous avoir vivant. » Dontane s'approcha. « Que vous veut-il ? »

Thomas devina la tension que cachait le ton insouciant et méprisant, et vit une ouverture s'offrir à lui. S'il arrivait seulement à rassembler assez ses esprits endoloris pour en tirer avantage… « Demandez-le-lui.

— C'est plus simple de vous le demander à vous.

— Et moi qui avais l'impression que vous n'aviez pas de secret l'un pour l'autre. » Thomas savait qu'il provoquait Dontane à l'excès et perdait le peu de maîtrise qu'il avait de la situation. Il cédait à l'envie soudaine d'attiser davantage la rage de Dontane, uniquement parce qu'il le pouvait, uniquement parce que c'était très simple, quelles qu'en fussent les conséquences pour lui-même. Il trouvait étonnamment difficile de réprimer cette envie.

Dontane se calma tant bien que mal et réussit à baisser la voix pour proposer avec assurance : « Coopérez avec moi et ce sera plus agréable pour vous. Ou est-ce que vous tenez vraiment à ce qu'on vous livre à ce vieux fou ?

— Si vous l'avez pris pour maître, vous êtes beaucoup plus fou que lui.

— Ce sont vos dernières… gronda Dontane qu'interrompit la voix douce de Grandier :

— Cela suffit. »

Le vieux sorcier était entré dans le cercle de lumière des lanternes, avait brusquement surgi du crépuscule indistinct et glacé du dehors. À l'entendre, on aurait cru qu'il rencontrait Dontane au cours d'une promenade ou sur une place de marché, mais le jeune homme pivota d'un bloc pour lui faire face.

Grandier le regarda, imperturbable. Dontane voulut parler, se ravisa et recula.

Le vieux sorcier s'avança. « Un plaisir inattendu, capitaine », dit-

il. Il portait toujours son ample chape noire de savant, toujours sous les traits de Galen Dubell.

C'était ce que Thomas trouvait le plus dur. *Maintenant que je sais qui il est, il devrait ressembler à un monstre et non à…* Et non à un vieil ami. Il tenta de se libérer des soldats et s'aperçut avec surprise qu'ils le laissaient faire. Il se releva tout seul, vacilla un peu. « Est-ce que l'entreprise vous apporte tout ce que souhaitiez ? » demanda-t-il à Grandier. Une dizaine de soldats d'Alsène l'entouraient ; il songeait à se battre mais sa mauvaise jambe tremblait, menaçait de céder, et tout le décor tanguait. Il se prépara néanmoins à tenter le coup.

Grandier l'observa un long moment en silence, ses yeux gris calmes comme toujours. « Pas encore. Mais bientôt. »

À cet instant, Thomas crut deviner pourquoi Grandier le voulait vivant.

Le sorcier se détourna et, tandis que les soldats le regardaient s'éloigner, Thomas plongea de côté, percuta violemment un des hommes, arracha l'épée de ses mains surprises et lui porta un coup de taille vers le haut. Mais une poignée s'écrasa sur sa tête par-derrière avant qu'il pût s'attaquer à un autre soldat, et ils finirent par le capturer vivant.

Roland marchait le long d'une galerie à colonnades ouverte sur la cour intérieure de Bellegarde, ses chevaliers autour de lui, et se sentait le cerveau comme une horloge rouillée qu'on n'aurait pas remontée depuis une éternité. Tout lui paraissait hors de proportions, et le temps lui donnait l'impression de s'écouler par à-coups. « L'intendant du château, dit-il soudain, devait être au courant pour la réserve de poudre. Arrêtez-le tout de suite.

— Le commandant Renier l'a déjà fait, monseigneur.

— Oh. Bien. » *Mon Dieu,* s'aperçut-il soudain, *ma mère est morte et il n'y a personne pour penser à tout cela.* Il leva les yeux, vit pour la première fois la confusion qui régnait dans la cour et reconnut les silhouettes au milieu de la masse grouillante de serviteurs et de soldats : Falaise, en selle dans sa tenue de cheval, entourée de ses gardes, qui venait manifestement de franchir les portes.

Se libérant de son escorte, Roland traversa la cour au pas de course et saisit la bride de sa monture. Il n'avait jamais fait l'effort d'apprendre à bien connaître Falaise mais il était heureux au-delà de toute raison de la retrouver encore en vie. Il y voyait comme l'assurance qu'on n'avait pas complètement détruit le monde qu'il connaissait. « Falaise, nous vous avons crue morte ! Où étiez-vous ? »

La reine baissa la tête vers lui, très étonnée. Elle paraissait

apeurée et des cernes noirs de fatigue lui marquaient les yeux. Son cheval piaffa et voulut mordiller la manche de Roland. « Monseigneur, dit-elle, il faut que je voie Ravenna sur-le-champ. Il y a une chose que je dois… une chose que je dois…

— Madame, fit-il sans bien reconnaître sa propre voix, ma mère est morte. »

Falaise blêmit, le sang se retira de son visage comme si elle rendait l'âme devant lui. Choqué, Roland appela à la rescousse. Des gardes vinrent aider la reine à descendre de cheval ; ses dames de compagnie et ses serviteurs apparurent dans la cour. Un chevalier albon pressa Roland de s'éloigner. « Monseigneur, vous devez retourner à l'intérieur, dit-il. Ce n'est pas sûr ici. » Engourdi, Roland laissa l'homme le conduire dans une des salles à l'écart de la cour et songea : *Il s'est passé quelque chose. De quoi est-elle aussi terrifiée ?*

La salle était longue, percée de nombreuses fenêtres qui donnaient sur le jardin et dont les rideaux de dentelle ne suffisaient malheureusement pas à endiguer les courants d'air. Roland allait et venait d'un air tendu, se frottait les mains, ignorait ses chevaliers sans trop savoir ce qu'il attendait.

La reine apparut à la porte, à demi soutenue par Gédéon, le lieutenant de ses gardes. Derrière eux, Roland vit ses dames de compagnie qui patientaient dehors, blotties les unes contre les autres comme des enfants dans la crainte d'une punition. Fermement cramponnée au bras du lieutenant, Falaise réussit à traverser la salle et vint s'écrouler aux pieds de Roland. Le roi regarda Gédéon d'un œil ahuri, et le lieutenant se pencha sur la reine. « Madame, fit-il, vous devez le lui dire.

— Me dire quoi ? » demanda Roland. Il se sentit soudain pris de nausée et il chercha la table à tâtons afin de conserver son équilibre. Il se souvenait que Falaise avait disparu au même moment que Denzil.

La reine leva des yeux craintifs vers lui, le visage sillonné de larmes, mais un détail dans l'expression du roi lui donna sans doute le courage de se lancer. « Monseigneur, dit-elle, j'aurais dû vous parler il y a des jours. »

Roland écouta dans un silence atroce Falaise lui rapporter d'autres traîtrises, comment Denzil avait délibérément empêché la reine de quitter la ville afin de le tenir, lui, le roi, en son pouvoir. « Avant cela, il m'a proposé le mariage au cas où vous mourriez, Votre Majesté. Je… je ne voudrais pas l'accuser mais…

— Non. » Roland dut l'arrêter. Il ne voulait pas entendre comment elle avait tenu secrète une trahison par peur de son époux. Il comprenait à présent la réaction de la jeune femme en

apprenant la mort de Ravenna. Elle avait compté s'en ouvrir à la reine douairière d'abord, compté sur elle pour la protéger de lui. *Un pas de plus pour moi vers le précipice,* songea-t-il. « Ne vous inquiétez pas, je vous assure. Je ne vous en veux pas. Il y a… Nous avons découvert des faits nouveaux qui… Vous devriez peut-être rejoindre vos dames de compagnie à présent. »

Le lieutenant la reconduisit. Roland, debout devant la table, fixait son propre reflet que lui renvoyait la surface cirée. Il n'avait jamais aimé Falaise, savait qu'il ne l'aimerait jamais, mais il comprenait pour la première fois qu'il aurait peut-être évité beaucoup d'ennuis en gagnant tout bonnement son amitié. *Quand Denzil est avec moi, c'est comme si je ne pouvais plus penser.* Son poing s'abattit sur la table, et le visage réfléchi se déforma. *Oh, mon Dieu, faites qu'il ait une explication.*

Thomas ne se rappela guère le trajet de retour au palais. On lui avait lié les poignets, hissé sur un cheval, et il resta tout le temps penché sur le pommeau de selle, incapable de s'asseoir droit. Le froid s'intensifiait à mesure que la nuit recouvrait la ville d'une vague noire, et l'air glacé lui irritait la gorge et les poumons. Des nausées lui donnaient des crampes au ventre et il était en permanence pris de vertiges.

Il ne reprit entièrement conscience qu'une fois la porte Sainte-Anne franchie. Il releva la tête et, d'une secousse, rejeta en arrière le capuchon de la cape qu'on avait jetée sur lui quelque part en cours de route.

Ils passaient entre la caserne cisternaine et les écuries, tout comme lui quelques jours plus tôt lorsqu'il avait amené Galen Dubell pour la première fois au palais. *Je n'aurais pas mieux agi si j'avais trempé dans le complot,* songea-t-il. Il n'avait même pas été capable de les pousser à le tuer.

Il ne restait de la caserne que des murs en ruine. Les panneaux de bois au-dessus des trois portes en arche étaient défoncés, ouverts sur le puits sombre de l'intérieur et les tas de neige qui s'y étaient accumulés. La porte extérieure étant fermée et gardée, l'assaut donné depuis le cœur même du palais avait dû prendre les Cisternains par surprise. Dans les couloirs étroits de l'ancienne bâtisse de pierre, l'attaque des fées avait dû avoir l'effet dévastateur d'un chasseur qui bloque tous les trous sauf un d'un terrier de lapin avant d'y lâcher ses furets.

Les portes dans le vieux mur de défense béaient. Alors qu'ils les franchissaient et poussaient leurs montures vers la paroi imposante du Vieux Palais, des bogles se laissèrent tomber des avant-toits des longs bâtiments en pierre qui abritaient l'arsenal de la ville, de

l’autre côté de la cour. D’affreux êtres difformes à la peau grise dont les yeux jaunes luisaient dans les ténèbres croissantes. Courts, trapus, les bras ballants d’une longueur disproportionnée, ils souriaient de toutes leurs dents pointues. En ricanant d’une voix presque humaine, ils s’avancèrent tranquillement vers les cavaliers, et les chevaux, nerveux, décampèrent.

Le groupe s’arrêta dans la cour pavée sous la masse du Vieux Palais, où des appliques illuminaient les hautes doubles portes de l’entrée ouest. Thomas réussit à descendre de cheval tout seul sans tomber. Il s’accrocha un instant à la selle tandis que sa tête et ses jambes se réconciliaient avec la station debout. Les soldats restaient en arrière de lui à présent et l’observaient d’un œil prudent. Il se demanda s’il le devait à ses réactions imprévisibles ou à son apparente familiarité avec Grandier.

Les rares lanternes du hall d’entrée circulaire entamaient à peine l’obscurité. Ce secteur du Vieux Palais paraissait étonnamment calme ; les salles et brefs couloirs ne menaient qu’aux ténèbres et au silence. Grandier se trouva soudain près de lui, et Thomas, trop las, n’en fut pas surpris. « Par ici », dit le vieux sorcier.

Dontane et le sergent responsable des troupes d’Alsène se tournèrent tous deux pour le regarder, mais Grandier ignora leurs questions inexprimées. « Je veux vous montrer quelque chose », dit-il à Thomas.

Il les conduisit à travers une succession de salles rarement fréquentées, éclairées uniquement par les lanternes que portaient les soldats, jusqu’à un escalier qui descendait aux étages inférieurs. Au troisième coude de l’escalier, Grandier les entraîna dans un ancien couloir aux murs de pierre, et Thomas s’aperçut qu’ils se dirigeaient vers la même cave où avait été dissimulée la clef de voûte. Il regarda Grandier qui marchait à côté de lui, mais le visage du vieil homme ne trahissait aucun sentiment.

Alors qu’ils traversaient les salles glaciales, la lumière tremblotante révéla un visage de soldat luisant de sueur, des phalanges blanches serrées sur une poignée d’épée ou un mousquet qui en disaient long sur les rapports de la troupe avec les envahisseurs fées.

Ils gagnèrent un escalier de bois ordinaire descendant et suivirent ensuite plus ou moins le chemin inverse de celui qu’ils avaient pris pour sortir de la cave la nuit de l’invasion, mais ils se dirigeaient cette fois vers les passages inférieurs qu’ils n’avaient pas réussi à atteindre à cause du couloir effondré. Les efforts de Thomas au combat avaient exacerbé la douleur dans sa cuisse blessée qui protestait contre un tel traitement, mais il se débrouilla pour ne pas boiter trop bas.

L'escalier menait à un couloir dégagé en dessous des réserves, et l'air confiné charriait l'odeur fétide de la mort. Les pensées du capitaine revenaient sans cesse vers l'aptitude de Grandier à changer d'apparence. *Pas ainsi. Je ne veux pas mourir ainsi.* Il avait renoncé à tout le reste – son honneur, son privilège d'affirmer qu'il n'avait jamais tué d'adversaire sans défense, ses droits sur ses terres ancestrales. Volontairement ou poussé par les circonstances, il avait petit à petit contribué à faire gagner quelques années, quelques mois ou quelques jours de stabilité politique à un monde dont peu de gens avaient l'air de se soucier, des gens pour la plupart morts aujourd'hui. Il voulait bien mourir par devoir, mais l'idée de céder son identité lui glaçait le cœur.

De la lumière arrivait de plus loin, là où n'auraient dû régner que des ténèbres impénétrables. Des cris, des grognements et une lamentation aiguë rebondirent soudain en écho sur les parois de pierre. Quelques autres soldats mal à l'aise tirèrent l'épée.

Le couloir tourna, et la première chose que vit Thomas fut qu'on avait ménagé un gros trou dans le mur par lequel on voyait dans la cave en dessous. Grandier s'en approcha, puis le capitaine le suivit un instant plus tard.

La cour d'Unseelie avait trouvé où s'installer. Des fées au long corps émacié et aux immenses ailes de cuir survolaient en cercles paresseux des festivités immondes. Elles étaient des centaines : bogles, spriggans, monstres contrefaits comme le désossé qui les avait attaqués dans la rue. Les caricatures et altérations de formes humaines et animales étaient illimitées et d'une diversité infinie. Thomas les voyait beaucoup plus distinctement cette fois, peut-être parce qu'elles ne se donnaient plus la peine de se cacher. La lumière venait d'une brume qui grimpait le long des murs et s'enroulait autour des colonnes supportant le plafond.

L'ouverture avait été pratiquée à peu près au deuxième niveau de la cave et les piliers massifs rejoignaient le plafond à encore deux niveaux au-dessus. En dessous trônaient les restes de deux volées de marches et le puits étroit qui les avait contenues, sous forme d'un tas de pierres brisées et de bois fracassé. Des feux follets voletaient autour des marches et en haut des colonnes.

La lumière artificielle était assez forte pour permettre à Thomas de distinguer les ouvertures sombres dans le plafond pour les puits d'aérage et les portes par lesquelles on avait descendu les gros engins de siège. Des chaînes et des cordes effilochées pendaient à certaines de ces portes, l'ancien système de palan. « Ils s'envolent par ces puits, dit Thomas.

— Oui. » Grandier ne quittait pas des yeux les festivités impies en contrebas. « Ils sont protégés de la lumière du jour mais ont

accès à la surface. » Il se retourna vers les autres. « Dontane, dit-il, ils ont l'air agités. Descendez leur demander ce qui ne va pas. »

Dontane s'avança, jeta un regard indéchiffrable à son mentor puis se lança dans la descente difficile vers le fond de la cave.

« Il est donc sorcier », fit Thomas.

Grandier lui lança un coup d'œil. « Il apprend. Lodun lui a refusé l'entrée, alors, de rage, il a traversé la frontière bisrane et il est venu me voir pour que je lui donne des cours avant mon arrestation. J'ai refusé parce que je sentais qu'il manquait de moralité. » Il sourit, visiblement amusé par son ancienne identité qui avait le loisir de porter de tels jugements. « La confiance était un facteur très important pour ceux d'entre nous qui pratiquaient la sorcellerie au Bisra. Au moindre soupçon de nécromancie ou de tout ce qui pouvait passer aux yeux de l'Église pour commerce avec les démons, c'était la mort. Mais, après avoir échappé à l'Inquisition, je suis allé le trouver. J'avais découvert que j'avais besoin d'un homme dénué de moralité. Il était avec moi à Lodun, alors que j'avais pris la place de Galen Dubell, mais un des maîtres a appris qu'il avait traversé la frontière et se méfiait de lui. Les rumeurs que j'étais arrivé en Île-Rien avaient déjà commencé à se répandre, voyez-vous. Je l'ai donc envoyé prendre contact pour moi avec le duc d'Alsène, ce qu'il a fait par l'entremise de notre malheureux et imprudent Lord Lestrac. »

Le docteur Braun s'était souvent rendu à Lodun, se souvint Thomas. « Vous avez tué Braun parce qu'il a reconnu Dontane.

— J'y aurais été contraint tôt ou tard, de toute façon. »

Thomas regarda Dontane descendre comme il pouvait parmi les vestiges des escaliers. « Êtes-vous sûr que ce n'est pas lui qui vous a livré à l'Inquisition ?

— Oh, bien tenté. » Grandier sourit. « Non, le mouchard est mort. »

Dontane avait parcouru la moitié du trajet, mais une fée ailée fila à sa rencontre, mit ses ailes en coupe afin de voler sur place, puis gesticula et l'abreuva de cris perçants. Dontane se retourna et agita la main en direction de Grandier. Son attitude trahissait l'irritation.

« On dirait que la situation exige ma présence », fit le vieux sorcier. Il adressa un signe de tête au sergent d'Alsène avant de revenir à Thomas. « À très bientôt, capitaine. »

Débarrassés de Grandier, les soldats marmonnaient nerveusement tandis qu'ils rebroussaient chemin, mais Thomas était trop préoccupé pour le remarquer. *Pourquoi voulait-il me montrer ce spectacle ? Quel intérêt ?* Un feu follet les suivit un moment, joua avec les lanternes murales éteintes et se moqua

d’eux sans bruit.

Chacune des marches de chacun des escaliers causait à Thomas une douleur atroce. Lorsqu’ils atteignirent les étages supérieurs du Vieux Palais, il boitait terriblement. Ils pénétrèrent dans une des petites salles qui avaient provisoirement tenu lieu de quartiers, pour l’heure occupée par quelques soldats maussades groupés autour du feu dans la cheminée, et ils la traversèrent pour passer dans un appartement contigu. On avait vidé la dernière salle de son mobilier et de ses tapisseries, et il y faisait noir en dehors du peu de lumière tremblotante, hésitante, que diffusaient les lanternes de l’antichambre.

Thomas regarda d’un œil las un soldat planter dans le mur une broche de fer à laquelle étaient fixées des menottes. Eu égard à ses réactions imprévisibles, on lui colla un pistolet contre la tempe au moment de le détacher pour lui passer les bracelets.

Les chaînes étaient courtes mais il pouvait s’asseoir contre le mur, et les soldats se retirèrent dans l’antichambre pour se blottir en un groupe nerveux près de l’âtre.

Il tira sur la broche dans le mur pour voir s’il pouvait lui donner du jeu, mais elle tenait bon. *Bel et bien coincé, cette fois.* Il appuya sa tête qui l’élançait contre le bois froid et s’efforça de ne pas penser.

« Je ne croyais pas qu’ils vous laisseraient en vie. » C’était la voix d’Aviler. Avec la faible clarté et ses diverses blessures qui lui occupaient l’esprit, Thomas n’avait pas vu l’homme enchaîné au mur d’en face. Le pourpoint de couleur sombre du Grand Ministre était déchiré, taché de sang, et, à en juger par les vilaines contusions sur sa tempe, on ne l’avait pas capturé facilement.

Thomas ferma un instant les yeux, maudissant le destin qui le forçait à partager sa détention avec Aviler. « Grandier me voulait vivant, dit-il, et si vous laissez entendre que je suis de connivence avec lui, je vous tue. »

C’était, vu les circonstances, une menace parfaitement vaine, mais Aviler répondit : « Ne me prenez pas pour un imbécile, capitaine.

— Je ne vois pas pour quoi d’autre je pourrais vous prendre. » Thomas se redressa et se tâta prudemment l’occiput. Il avait les cheveux emmêlés de sang et une belle bosse, siège d’une douleur atroce.

« Vous pouvez me prendre pour quelqu’un qui n’a pas obtenu son pouvoir dans le lit d’une reine.

— Oui, reconnut Thomas. Dans son lit, sur la banquette de l’antichambre, sur un divan du solarium ouest dans le palais d’été, dans toutes sortes de lieux trop nombreux pour que je les

énumère, et, si vous aviez un tant soit peu compris la personnalité de Ravenna, vous sauriez qu'elle n'en suivait pas forcément mes conseils pour autant. Quant à vous, c'est votre père qui vous a donné votre pouvoir entouré d'une faveur sur son lit de mort. »

Le Grand Ministre détourna les yeux. « J'imagine que cela n'a plus d'importance maintenant », dit-il après un long silence.

Sentant déjà la morsure des menottes sur ses poignets, Thomas imaginait aussi que cela n'avait plus d'importance.

Aviler se frotta les yeux, et ses chaînes tintèrent légèrement. « Galen Dubell est donc bien le sorcier Grandier. Denzil y a fait allusion quand il m'a amené la reine, mais, vu les circonstances, je n'accorde que peu de confiance à sa parole.

— Dubell est bien Grandier. Les fées lui ont donné le talent magique de la transformation, il a tué Dubell et pris sa place. » La blessure au bras gauche de Thomas continuait de saigner lentement, même si la douleur qu'elle générait ne rivalisait guère avec celle de sa tête. Le cuir fin de sa manche de pourpoint avait absorbé en partie le choc, mais la lame avait tout de même pénétré d'au moins deux ou trois doigts dans les chairs. Il déchira une bande de tissu dans un pan de sa chemise afin de se confectionner un pansement de fortune. « Et vous, pourquoi êtes-vous en vie ?

— Je ne sais pas. Personne ne s'est soucié de me le dire. Quel est votre avis sur la question ?

— Il tient à se garder des portes de sortie. Il ne peut pas rester éternellement Galen Dubell. »

Tandis qu'Aviler réfléchissait aux implications désagréables de cette réponse, Thomas serra le bout de tissu autour de son bras, prenant un malin plaisir à instiller à l'autre prisonnier sa propre terreur. Il savait qu'il avait davantage à craindre sur ce chapitre que le Grand Ministre. Grandier connaissait à peine Aviler.

Lucas mort – il hésita au moment de faire le nœud de son pansement, se demandant qui l'avait tué, Dontane ou un soldat anonyme à son service –, nul en dehors de Ravenna ne le connaissait assez bien pour s'apercevoir tout de suite de la supercherie. Il ne croyait personne capable de s'y retrouver dans la complexité de ses rapports avec la reine douairière, mais il fallait en déduire que Grandier allait devoir la tuer comme il avait froidement éliminé tous ceux qui risquaient de remarquer de trop grands changements chez Galen Dubell pour que les années en fussent les seules responsables.

Et il y avait Kade.

La jeune femme menait sans trop d'ennuis sa vie fantasque et dangereuse quand Thomas l'avait entraînée dans cette galère et persuadée de rester avec eux au-delà de la limite où elle aurait pu

repartir en toute sécurité. *Et je l'ai rendue vulnérable. La petite idiote me fait confiance.* Lucas avait vu juste. Et il se souvint que sa dernière conversation avec son ami avait tourné à la dispute ; quoi de plus bête en temps de guerre ? Il allait le regretter pour le restant de ses jours sûrement peu nombreux.

Kade était sa propre maîtresse ; lui était trop vieux pour prendre encore la peine de se mentir et trop jeune pour ne pas la désirer. Mais toute chance de liaison entre eux était désormais perdue, aussi vainement perdue que Lucas, Vivan et toutes les autres vies gâchées et détruites par Denzil et Grandier.

Les hommes dans l'antichambre s'agitèrent, et Urbain Grandier apparut l'instant suivant à la porte, encombré d'une lanterne et d'un petit tabouret.

Il déposa la lanterne sur le plancher éraflé puis lança un regard songeur du côté d'Aviler. Ensuite il se tourna de nouveau vers Thomas. « Je me suis dit que je vous devais davantage d'explications », annonça-t-il.

Thomas eut l'envie soudaine de repousser à plus tard ce que le sorcier était venu lui dire. « Vous avez berné Dontane, fit-il. Il vous croit fou. »

Grandier secoua la tête, posa le tabouret qu'il avait apporté juste à l'entrée et s'assit. « Je lui donne ce qu'il attend. » Il soupira ; il ressemblait à un vieil homme fatigué. « Il s'imagine perspicace et dangereux, et je suppose que c'est vrai, mais il ne comprend rien dès que les choses se compliquent. Denzil, pour sa part, serait plutôt une mauvaise copie de vous-même. »

Les yeux gris pâle croisèrent ceux du capitaine qui se sentit soudain envahi d'une peur absolue. *Tu t'en inquiéteras plus tard,* songea-t-il. Grandier avait sans doute remarqué sa réaction, mais Thomas n'y pouvait rien. « Savent-ils ce que vous projetez ? demanda-t-il. Car vous avez des projets, n'est-ce pas ?

— C'est exact. J'ai commencé à y réfléchir à Bistrita, dans ma cellule à la prison du Temple. Il fallait que je pense à autre chose qu'aux tortionnaires et au bûcher qui m'attendait. » Il baissa les yeux sur sa main, tendit les doigts et contempla la peau intacte comme s'il ne la reconnaissait pas vraiment pour sienne.

Peut-être ne la reconnaît-il pas, d'ailleurs, se dit Thomas. En l'observant, il se rappela le catalogue de tortures qu'avaient dressé les documents de la cour. Le sorcier était surmené, dangereux, intelligent mais pas fou. C'était comme s'il avait atteint une nouvelle phase mentale qui n'était ni la folie ni la raison, mais un état intermédiaire n'obéissant à aucune loi.

De l'autre côté de la pièce, Aviler eut un mouvement et brisa le silence d'un léger cliquetis de chaînes. « Puis, poursuivit Grandier,

un émissaire de la cour d'Unseelie est apparu avec l'offre que vous connaissez déjà. Suborner un sorcier humain fait partie de leur plan pour accroître le pouvoir de la Horde dans notre monde. C'est une compétition qu'ils livrent avec la cour de Seelie, leur contraire en Féerie. Disposer d'un sorcier qui marche au doigt et à l'œil serait en quelque sorte un joli coup. » Il haussa les épaules. « Ils ont vu en moi un candidat possible. »

Thomas s'aperçut que la panique le poussait à vouloir mener la conversation et que Grandier le laissait faire. *Tâche d'être un peu moins transparent,* se dit-il. *Tu as suffisamment aidé le bonhomme.* Grandier avait l'air d'attendre un commentaire. « Faut-il qu'ils soient bêtes, se borna-t-il à déclarer.

— J'ai pensé la même chose. » Grandier eut un léger sourire. « Ce n'est pas entièrement leur faute, ils sont trop confiants. Ils ont l'habitude de Féerie où tout se plie à leur volonté. Le monde des mortels est dur, il ne se plie à la volonté de personne, et les événements se produisent avec une fatalité irrévocable. Les erreurs ne sont pas admises. Évadne me poussait à renoncer à ce jeu pour passer à quelque chose de plus distrayant. C'était un de leurs chefs autoproclamés, un personnage très agaçant. Il est à présent mort, évidemment. Je pensais bien que quelqu'un finirait par le tuer. Je voulais également vous le dire, Kade s'est échappée par l'anneau et doit à présent se trouver en Féerie. »

Voilà au moins une bonne chose. Thomas s'évertua à ne pas laisser transparaître son soulagement. « Pourquoi aidez-vous Denzil ? demanda-t-il.

— Le duc m'a offert ce que je veux. Une guerre avec le Bisra.

— Nous avons déjà eu une guerre avec le Bisra. Personne n'y a gagné grand-chose. » Mais les pièces se mettaient peu à peu en place. Ravenna n'aurait jamais accepté une autre guerre. Ils avaient remporté de justesse le dernier long conflit avec leurs ennemis mortels au sud. Même si Roland avait soutenu un tel dessein suicidaire, Aviler ainsi que les autres grands seigneurs et conseillers l'auraient empêché par tous les moyens.

« Il y a eu une guerre, concéda Grandier. Mais je n'étais pas concerné. Et j'ai la Horde. »

Sans qu'il l'ait voulu, le souvenir du tumulte monstrueux dans la cave revint à l'esprit de Thomas. « Si vous voulez les lâcher en Bisra, dit-il, je vous en prie, mais pourquoi nous détruire dans l'affaire ?

— Je n'ai pas l'intention de détruire l'Île-Rien. Mais je vais devoir la transformer un peu. Denzil a besoin d'une guerre pour consolider sa position d'usurpateur. Quand le bruit se répandra que la capitale se trouve en état de siège virtuel par des créatures

de Féerie, le Bisra agira afin d'en profiter. Les Bisrans ont besoin de la richesse de l'Île-Rien pour maintenir l'équilibre des pouvoirs avec la Parscia, à leur frontière méridionale, et leur Église craint toute sorcellerie qu'elle ne domine pas. À juste titre.

» Quand les aristocrates terriens de l'Île-Rien s'apercevront que le Bisra rassemble ses forces pour passer à l'attaque, ils soutiendront toute autorité centrale en mesure d'organiser une résistance. Le duc d'Alsène sera cette autorité centrale. Oh, ce ne sera pas tout. Il faudra un document quelconque d'abdication en bonne et due forme signé par Roland. Dans quelles circonstances, je l'ignore. » Grandier se tourna vers Aviler qui écoutait avec une fascination horrifiée. « Ce qui explique votre présence. Votre poste vous permet de remplacer le sceau du roi sur les documents officiels en cas d'urgence, quand le souverain est évacué pour raison de sécurité. Je doute que l'initiateur de ce point particulier de la législation de cour ait voulu inclure les actes d'abdication dans cette catégorie, et on tiendrait cela pour une plaisanterie si les partisans de Roland reprenaient le pouvoir, mais Denzil veut mettre tous les atouts de son côté.

— Je ne signerai rien pour Denzil ni pour vous, ni même pour le prince des Enfers.

— Je sais. » Grandier hocha la tête d'un air grave. Il se tourna à nouveau vers Thomas. « Une fois que les troupes bisranes auront franchi la frontière et que les défenses de leurs prêtres ne les protégeront plus, la Horde viendra en renfort les harceler et les repousser. À ce moment-là, la population sera tellement indignée par les Bisrans qu'il ne sera pas difficile de changer une armée de défense en armée de conquête. »

Thomas secoua la tête, incrédule. « La Horde viendrait nous soutenir par pure bonté de son âme collective ? Que lui avez-vous offert en échange ? La destruction de Lodun ? Que va-t-elle faire quand vous ne tiendrez pas votre part du marché ? »

Grandier releva les yeux, à la fois surpris et amusé. « Oh, bravo. Continuez.

— La motivation de Denzil est claire : il faut qu'il ait tout et tous ceux qui l'entourent sous sa coupe. La Horde, elle, veut la mort du plus grand nombre de sorciers humains possible. Et vous, vous voulez le Bisra. Je suis prêt à parier ma chemise que, dans votre idée, aucun n'obtiendra ce qu'il désire en dehors de vous.

— Et comment parviendrai-je à ce résultat ? demanda Grandier d'une voix douce, une lueur dans le regard.

— Je n'en sais rien. Mais je ne crois pas que vous les laisserez détruire Lodun.

— Non, je ne les laisserai pas faire une chose pareille. » Il

détourna un instant les yeux. « C’est Évadne qui voulait que je détruise Lodun. Il n’a plus voix au chapitre. »

Grandier hésita. Son visage taillé à coups de serpe était dur à la lumière des bougies. « Je n’aime pas le jeune duc d’Alsène ; il est rusé et je vais avoir besoin d’aide pour le manœuvrer. Mais il me donnera ce que je veux, je dois donc me servir de lui. Les Bisrans seront frappés par la puissance de nos armées. Une fois leurs prêtres incapables de les défendre contre les fées, je précipiterai leur chute. À terme, il ne restera plus qu’à répandre du sel dans les champs déserts… et le Bisra n’existera plus. L’opération prendra sans doute des années, je sais, mais j’ai tout mon temps. » Il parut un instant songeur puis secoua la tête. « Je regrette de devoir recourir à une longue guerre qui aura des effets néfastes sur ce pays-ci, mais je ne vois aucun autre moyen pour déclencher le processus d’effondrement. Vous conviendrez qu’une guerre totale peut se révéler particulièrement dévastatrice. »

Thomas se contenta de le dévisager. Il n’y avait rien à dire. Grandier mettait en branle des forces qu’il ne pouvait pas maîtriser. Le vieux sorcier risquait de ne jamais voir ses desseins se réaliser, mais il verrait des années de ruine.

« Votre projet – votre rêve – est voué à l’échec », fit calmement Aviler d’un ton désespéré.

Grandier se mit lentement debout comme si le froid lui faisait mal au dos. « Je vogue au gré des événements depuis des années. Je suis maintenant parfaitement capable de les diriger. »

Thomas leva les yeux sur lui et comprit que ses arguments seraient inutiles. « Vous êtes fou, dit-il néanmoins. Vous offrez le royaume à Denzil, et lui se fiche comme d’une guigne de vous et de vos projets.

— Cela reste à voir.

— J’espère que vous brûlerez en Enfer avec vos satanées fées », lança doucement un Aviler rageur.

Grandier gloussa. « J’ai déjà brûlé en Enfer. Vous voyez le résultat. Que le ciel nous vienne en aide à tous si je dois y retourner.

— Denzil a-t-il remarqué que tous ceux qui se mettent en travers de votre route meurent ? demanda Thomas.

— Je ne crois pas. Pas encore, en tout cas. Notez bien, vous n’êtes pas mort, vous, et vous étiez assurément en travers de ma route. »

Pas encore assez, songea Thomas. « Ce n’est qu’une question de temps, n’est-ce pas ?

— À ce qu’il paraît. » Grandier l’observa un instant en silence. « Une chose encore, reprit-il d’un ton sérieux. La reine… la reine

douairière Ravenna est morte. »

Thomas sentit le silence s'étirer, sentit le regard fixe d'Aviler. « Vous mentez, dit-il calmement.

— Pas cette fois. Elle voulait protéger Roland. Elle a réussi et a tué du même coup plusieurs personnages importants de la Horde.

— Vous mentez. » Thomas voulut se mettre debout et les chaînes le ramenèrent brutalement à genoux. Il n'y prêta aucune attention.

Grandier ferma un instant les yeux. « Non. Je regrette certaines choses et celle-ci n'en fait pas partie. Elle était trop dangereuse. »

Le capitaine sut alors que le vieux sorcier disait vrai. « Espèce d'ordure ! » lui cria-t-il. Grandier se retourna pour partir. « Vous êtes un lâche, lui jeta Thomas. Vous n'étiez pas forcé d'en arriver là. »

Le dos tourné vers le capitaine, Grandier marqua une pause dans l'entrée, puis finit par sortir.

Thomas s'affaissa contre le mur.

« C'est un mensonge, sûrement, dit Aviler.

— Non. Non, c'est la vérité. » Ce furent les derniers mots qu'il prononça avant plusieurs heures.

16

Kade atterrit maladroitement dans les hautes herbes veloutées de l'anneau de Knockma. Elle se pressa les mains sur les tempes et s'efforça de se concentrer, consciente des lignes de force qui rayonnaient de l'anneau autour d'elle. Elle se projeta le long de ces lignes afin d'ouvrir un nouvel anneau dans la cour du labyrinthe en dessous du Vieux Palais. Elle ouvrit les yeux sur le gazon vert de Knockma, les menhirs qui l'entouraient dans un silence méditatif et, au loin, la colonne enguirlandée de brume du château et de son reflet.

Elle gronda, se débarrassa de son manteau d'un haussement d'épaules puis essaya encore.

Au bout de quatre échecs, elle comprit qu'il était inutile d'insister ; elle ne pouvait pas former un anneau à l'intérieur du palais. *Qu'a donc fait Grandier ?* Il aurait fallu que le sorcier bisran protégeât le palais contre elle, ce qui nécessiterait… Mais passer d'un anneau à l'autre, du palais à Knockma, puis à la maison d'Aviler et retour à Knockma, avait altéré sa perception de l'écoulement du temps. D'après le ciel, ils avaient perdu près d'une heure à venir ici puis à retourner en ville. Son passage dans l'anneau moins puissant qu'elle avait créé près de la maison du Grand Ministre pour revenir lui avait sans doute fait perdre davantage.

Grandier avait pu mettre en chantier les sortilèges contre elle sitôt averti de sa présence et de celle de Thomas au palais. L'opération avait dû s'effectuer rapidement s'il s'était servi des tutélaires déjà en place. En un rien de temps s'il avait utilisé une autre clef de voûte préparée plus tôt, quand il avait appris qu'elle venait à la cour.

Kade se noua les mains dans les cheveux à s'en faire mal afin d'arrêter la montée de bile dans sa gorge.

Elle rouvrit les yeux. Boliver, en bordure de l'anneau, l'observait et grattait son menton barbu. « Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

— Ils le tiennent », se contenta-t-elle de répondre.

Les yeux de Boliver s'écarquillèrent un peu. Au bout d'un moment, il frotta ses pieds par terre. « Qu'est-ce que nous allons faire, alors ?

— Attends ici. »

Elle se releva tant bien que mal, entra en contact avec la puissance contenue dans l'anneau puis effectua le pas qui la transportait ailleurs.

Le froid l'étreignit tout de suite. Kade avait laissé son manteau à Knockma qui jouissait d'un printemps perpétuel. Elle se trouvait devant le mur du palais, près de la porte de la Poterne par où Thomas et elle étaient entrés plus tôt dans la journée. La place à la fontaine détruite était toujours sans vie dans le crépuscule grandissant, et les bâtiments fixaient la jeune femme du haut de leurs fenêtres obscures et béantes.

Kade sortit de l'anneau nouvellement formé dans la neige, se dirigea vers la porte, et les poils de sa nuque se hérissèrent. En jurant, elle chercha dans une poche le reste de poudre gascogne qu'elle avait sur elle et s'en frotta le coin des yeux.

Les tutélaires montaient du sol devant elle en une couronne de lumière, s'étendaient et s'incurvaient au-dessus du mur. *Il a remis les tutélaires en place.*

Loin dans le ciel, une ombre aux ailes comme des rasoirs plongea hors des nuages, traversa sans mal la couronne qu'elle ne voyait pas et disparut parmi les tours du palais. *Un membre de la Horde. Et il est passé à travers les tutélaires.* Elle leva la main vers la lumière et vit la chair de poule apparaître aussitôt sur son bras. *Et moi, je ne peux pas. Il a dressé les tutélaires contre moi, afin qu'ils laissent entrer la Horde et m'en empêchent.*

Kade recula et sentit s'atténuer le poids de la présence des tutélaires. Il restait un autre moyen d'accès. Elle pouvait passer par l'anneau qui existait déjà dans les ruines dévastées de la grande galerie. *Oui, par là, le piège.*

Elle revint à l'anneau dans la neige et opéra le changement de direction qui l'amena dans la grande galerie.

Malgré la protection des murs, le froid n'en était pas moins mordant. La salle immense était sombre, silencieuse, et une brise y poussait de la neige par les fenêtres éventrées de la terrasse.

Une fée ailée à la peau bleue et au visage humain angélique, assise par terre au beau milieu de la salle, se curait les orteils. Elle redressa la tête, vit Kade et hurla.

Alors qu'elle s'enfuyait de la salle, Kade leva la main vers le bord de l'anneau. Elle le touchait presque lorsqu'elle sentit la chaleur d'une force hostile. Le vieux tutélaire autour de l'anneau était de la même texture immatérielle que ceux qui ceignaient le palais. Elle ne pouvait pas le franchir.

Le sol était jonché de morceaux de pierre des fondations, de lames de parquet éclatées et de saleté. Elle se mit à longer le bord du cercle, montant sur une grosse pierre puis sautant sur la

suivante. La manœuvre nécessitait beaucoup de concentration. Les anneaux de formation récente n'avaient pas de rayonnement très marqué. Quant à celui de Knockma, bien qu'ancien et souvent utilisé, c'était comme un étang d'énergie aux eaux calmes. Celui-ci était un tourbillon de forces en conflit, aussi agité qu'un nid de frelons suite au passage de la Horde. Œuvre de sa mère Moire, il reposait à l'origine sur le parquet ciré de la galerie. Le docteur Sureté l'avait scellé de sortilèges bien avant sa mort, et la pression des tutélaires avait fini par l'enfoncer à ce niveau, celui des fondations.

Quelques instants plus tard, elle entendit des pas, leva les yeux et vit Dontane et Grandier dans un des passages voûtés. Dontane pointait un pistolet sur elle.

Elle eut un sourire sans joie. Il tira, et la détonation retentit dans toute la salle, rebondit sur le haut plafond sculpté. Kade ne vit pas la balle jusqu'au moment où le projectile entra dans la sphère d'influence de l'anneau, vira brusquement de sa course rectiligne pour se mettre à suivre le périmètre du cercle, à décrire une orbite autour d'elle comme le soleil, à ce que prétendaient les philosophes, en décrivait une autour de la Terre.

« Ne gâchez pas vos balles », dit Grandier. Il s'approcha et s'arrêta à quelques pas du bord de l'anneau ; au bout d'un moment son compagnon le rejoignit. Kade avait déjà repris sa marche hésitante le long du bord. La balle de pistolet la croisa de nouveau dans un sifflement, créant un souffle qui lui agita les cheveux.

« Qu'est-ce que vous attendez ? fit Dontane à Grandier. Tuez-la.

— Elle n'est pas ici, dit le sorcier bisran. Elle est à un cheveu d'un millier d'autres lieux, je me trompe ? »

Sans interrompre son déplacement, Kade jeta un coup d'œil à Dontane. « Venez me chercher », dit-elle.

Il fit sans réfléchir un pas en avant, puis hésita et regarda Grandier.

Le sorcier l'ignora. « Je n'ai pas besoin de vous demander ce qui vous intéresse ici, Kade », fit-il d'un ton sérieux.

Elle avait à présent trouvé l'orientation de l'anneau et espérait que sa légère hésitation au point cardinal passerait pour une réaction à la remarque du sorcier. « Je veux vous voir mort.

— Il est vivant. »

Cette fois, l'hésitation n'était pas prévue. Elle n'avait pas voulu penser que Thomas pouvait avoir péri, mais, à la soudaine contraction suffocante dans sa poitrine, elle comprit qu'une partie de son cerveau l'avait sérieusement envisagé. Elle se força à passer à la pierre suivante. *Je n'aurais pas dû venir.* C'était ce que désirait Grandier, voilà pourquoi il n'avait pas scellé cet anneau-ci pour

l’empêcher d’entrer. Maintenant il pouvait lui demander tout ce qu’il voulait, et elle serait obligée de le lui accorder. Elle pensa s’enfuir sur-le-champ, mais c’était trop tard. Elle inspira profondément et poursuivit sa progression autour de l’anneau. Sa tête bourdonnait et il lui faudrait se dépêcher de partir pour trouver un coin discret où vomir.

Dontane observait son maître avec attention.

« Je veux que vous restiez en dehors de cette affaire, Kade », dit Grandier.

Elle inspira une nouvelle fois à fond mais ne le regarda pas.

« Je sais que ce ne sera pas facile… »

Toute la peur, toute la panique qui habitait la jeune femme se cristallisa en un noyau glacé de rage pure. Sans trahir ses intentions par le moindre battement de cils, elle capta l’énergie de fée dans l’anneau et libéra la balle en orbite. Grandier tituba contre Dontane, et la balle claqua bruyamment contre le mur du fond dans une pluie de plâtre et de poussière.

Le sorcier leva la main, se toucha l’oreille droite et sourit d’un air piteux en voyant ses doigts légèrement maculés de sang.

Dontane avait sorti son deuxième pistolet. « Elle vous a manqué d’un cheveu, siffla-t-il.

— Au contraire, elle a atteint précisément la cible qu’elle visait, répondit sèchement Grandier en se redressant avec effort. Et je vous saurai gré de ne plus tirer sur elle à tort et à travers. »

Kade attendait qu’il la regarde et, lorsqu’il le fit, ses yeux restèrent un long moment rivés à ceux de la jeune femme. « Bien joué. Je ne vous sous-estimerai plus. »

Dontane jura. « Allez-vous laisser cette folle s’en tirer ainsi ?

— L’opinion que vous avez de moi me fend le cœur, fit Kade sans laisser à Grandier le temps de répondre. Croyez-moi, je m’écroulerai et me tordrai de douleur en temps plus opportun.

— Elle sait que ma mort n’influera pas sur les tutélaires qui l’empêchent d’entrer, pas plus que sur la présence de la Horde ni sur aucun des autres plans que j’ai mis à exécution. » Il parlait à Dontane, mais ses yeux se portèrent sur Kade. « Elle n’a pas d’autre choix que coopérer. »

Un hurlement plaintif s’éleva hors de la galerie, et un tourbillon soudain souleva du sol quelques cristaux de glace épars.

« La Horde arrive, dit Grandier. Vous feriez peut-être mieux de partir. Ils vont vous suivre.

— Vraiment ? » Kade sourit. *Pas d’autre choix,* se répéta-t-elle intérieurement. Mais tout est dans les apparences.

Ils se mirent à entrer en masse par les portes – les bogles, les fées aux grands sourires parodiant les mortels, les animaux contrefaits,

les hideuses formes inhumaines volantes, rampantes ou galopantes –, charriant avec eux la puanteur de la mort. Dontane pivota vers eux et se rapprocha instinctivement de Grandier.

Kade attendit que le premier fût tout près de l'anneau, puis elle recula d'un pas à Knockma.

Thomas se réveilla le dos contre le mur, raide et frigorifié. La bougie de la lanterne par terre s'était presque entièrement consumée et une flaque de suif entourait sa base. On avait installé au milieu de la salle un brasero de fer qui diffusait juste assez de chaleur pour empêcher les deux prisonniers de mourir gelés. Il était surpris d'être toujours en vie. Il se souvenait que plonger dans le sommeil avec une blessure à la tête était souvent fatal.

« Vous allez bien ? » demanda Aviler en l'observant attentivement.

La tête lui faisait tellement mal qu'il ne croyait pas pouvoir la bouger. « Qu'est-ce qui vous fait penser que je n'irais pas bien ? » répliqua-t-il pourtant.

Aviler ne se laissa pas prendre par la boutade. « Savez-vous où vous êtes ? demanda le Grand Ministre. Pardonnez mon insistance, mais c'est de cela que nous parlions plus tôt.

— Oh. » Thomas contempla un instant la lumière tremblotante sur le plafond sculpté. Il se rappelait qui était mort. « Oui, je sais où je suis. Hélas. Combien de temps suis-je resté inconscient ? »

Aviler essaya de bouger et l'inconfort de sa position le fit grimacer. « Plusieurs heures. Je crois le matin proche, mais c'est difficile à dire. »

Le matin du troisième jour depuis l'attaque. Peu de temps laissé aux voyageurs et réfugiés pour porter la nouvelle du désastre. Et si Ravenna était morte, qu'était-il arrivé au reste de la cour ? Thomas voulait ne pas s'y arrêter et s'en découvrait avec surprise incapable. Il y avait Falaise et Gédéon, Berham, Phaistus, ses autres hommes. Si Denzil s'apercevait que Falaise avait divulgué à Thomas le peu qu'elle savait de ses plans, même si elle l'avait fait trop tard pour que ce fût utile…

Il vit qu'Aviler s'efforçait, d'un air qui témoignait déjà de plusieurs heures de pratique, de dégager la lourde tige de fer qui fixait ses chaînes dans le mur. Thomas se déplaça suffisamment pour atteindre le piton qui le retenait lui-même et se mit à tirer dessus, pour constater qu'il était parfaitement inébranlable.

Une autre guerre avec le Bisra. Tous les héros des dernières et terribles années de guerre n'étaient plus. Tous les noms célèbres entrés dans les légendes et ballades populaires étaient des noms de défunts. Aviler l'ancien avait succombé à la maladie, peut-être

même au poison ; on avait jeté d'un cheval l'évêque guerrier de Portier ; le vieux capitaine de Thomas avait trouvé la mort dans l'accomplissement de son devoir ; Desero, le prédécesseur de Renier au poste de précepteur des chevaliers albons, avait pris sa retraite et s'était tranquillement éteint à la campagne ; et tous les autres avaient rendu l'âme dans des batailles plus récentes ou sous le poids des ans. Au cours de la dernière année ou à peu près, il ne restait plus que Ravenna, Lucas et lui-même, et ils n'étaient entrés dans la légende qu'à l'heure du triomphe final. À présent il se retrouvait seul, le plus jeune du lot, et il ne voulait pas finir exécuté par Roland pour un quelconque crime imaginaire, pas plus qu'il ne voulait voir ses capacités dégénérer au fil du temps ou par suite de vieilles blessures. C'était la fin d'une époque.

Puis Thomas entendit quelqu'un entrer dans l'antichambre et un soldat répondre à une question. Il lança un coup d'œil à un Aviler sinistre et se souvint que Denzil avait demandé au Grand Ministre de signer un faux document d'abdication.

Un instant plus tard, Dontane apparut à l'entrée. Il s'y arrêta pour les regarder froidement, le sourire aux lèvres, et Thomas s'adossa de nouveau au mur, soulagé de ne pas reconnaître Grandier. Il ne pouvait s'empêcher de n'éprouver rien d'autre que du mépris envers Dontane, sorcier ou non. Après l'exemple de Grandier montrant jusqu'où pouvait aller un homme assoiffé de vengeance, l'intrigant Dontane ne paraissait pas plus qu'une mouche du coche obstinée, un peu comme les jeunes aristocrates dont Denzil s'était servi comme chair à canon pour mener à bien ses projets.

« Le duc d'Alsène a beaucoup à discuter avec vous », dit alors Dontane qui fit signe aux soldats dans l'antichambre. Deux hommes entrèrent, et l'un d'eux resta en arrière, sa rapière au clair, tandis que l'autre déverrouillait les menottes de Thomas.

Le capitaine ne tenta pas de se mettre debout, il laissa le soldat le relever d'une secousse. C'était le seul moyen d'y arriver ; sa jambe s'était à nouveau engourdie.

Ils le sortirent de la cellule improvisée, lui firent descendre une volée de marches puis pénétrer dans un espace fortement gardé par d'autres troupes d'Alsène. Des hommes étaient entassés dans les salles en désordre et on avait allumé toutes les bougies, toutes les lanternes, afin de combattre les ténèbres et la présence des fées. La peur était palpable.

« Que vous a dit Grandier ? » demanda soudain Dontane.

Thomas se rappela son insistance à demander pourquoi Grandier voulait le garder en vie au moment où ils l'avaient capturé. Il avait alors suspecté le jeune sorcier de se sentir en position instable.

Une réaction logique, vu le nombre de gens dont Grandier s'était débarrassé pour atteindre ses buts. « Il nous a exposé tous ses plans. Est-ce que vous voulez savoir si vous en faites partie ? »

Dontane ne se retourna pas pour le regarder, et Thomas devina qu'il se démenait pour refouler une colère amère, une colère presque autant dirigée vers Grandier que vers lui. « Si Denzil ne me débarrasse pas de vous, répliqua le jeune sorcier au bout d'un moment, il faudra que je songe moi-même à une solution, non ? »

Il les entraîna à travers un appartement rempli de provisions jusqu'à deux grandes doubles portes devant lesquelles attendaient des serviteurs portant l'insigne d'Alsène.

De l'autre côté s'étendait une longue salle de conseil à plafond bas, décorée de bleu et d'or, meublée d'une longue table à rallonge contre le mur du fond. Trois hommes debout lui tournaient le dos, plongés dans l'examen d'une carte étalée sur la table. Dontane alla s'adosser au mur pour observer, les bras croisés, mais les soldats restèrent de part et d'autre de Thomas. Les trois hommes portaient les lourds brocarts en velours des nobles, et deux étaient blonds. *Les seigneurs d'Alsène ?* se demanda Thomas. Deux serviteurs attendaient près de l'autre porte en compagnie d'un page aux cheveux bruns. Puis Thomas vit que l'homme au centre du groupe devant la table avait le bras gauche en écharpe, et il oublia Dontane et les autres.

Denzil se retourna face à lui. « Dommage que je vous aie raté, fit le capitaine.

— Dommage pour vous, dit le duc d'Alsène qui vint vers lui en souriant. C'était bien visé ; la balle a fracassé l'os, mais notre excellent sorcier Grandier l'a guéri. » Le visage de Thomas avait dû trahir son incrédulité car le duc ajouta : « Oui, je croyais moi aussi que c'était impossible, mais il est plus compétent que la plupart de ses confrères, semble-t-il. Un avantage appréciable pour moi. »

Un avantage appréciable, oui. Sans Grandier, Denzil serait mort ou aurait perdu le bras. Un des aristocrates qui l'observaient depuis l'autre côté de la salle se fendit d'un sourire. « Voici donc celui qui vous a donné tant de souci, monseigneur ; vous ne nous aviez pas dit… »

Denzil pivota d'un bloc et gronda. « Fermez-la ! »

Un silence de mort tomba. Thomas nota qu'il était le seul de la salle à ne pas avoir sursauté lorsque le calme courtois du jeune duc s'était subitement mué en rage aveugle. Il l'avait toujours su capable de tels accès de colère, mais il ne fut pas surpris de constater qu'il avait caché ce trait de caractère à ses partisans.

Denzil se tourna vers lui, redevenu le jeune aristocrate détendu et narquois. « Les parents sont un fardeau nécessaire, dit-il en

souriant.

— Pour l'instant », convint Thomas. Il reconnaissait un air de famille avec le duc dans les traits des deux autres hommes, dans leurs yeux d'un bleu glacial. Celui qui avait pris la parole paraissait irrité qu'on lui eût publiquement rabattu le caquet ; l'autre suivait la scène d'un air réjoui, comme devant une troupe de comédiens jouant pour son plaisir. Si Denzil parvenait à ses fins, Thomas ne voulait pas parier un sou sur leurs chances à tous deux de passer vivants la fin de l'année. « Avez-vous trouvé Roland ? fit-il.

— Non. » Les yeux du jeune duc brillaient intensément et l'excitation lui rosissait les joues. L'excitation du pouvoir. Il observait attentivement Thomas. « Ravenna est morte, dit-il.

— Je sais », fit Thomas qui réussit à garder le visage impassible et se demanda si Grandier lui avait annoncé le premier la nouvelle dans le seul but de gâcher le plaisir de son allié.

Denzil s'y entendait trop à ce petit jeu pour laisser paraître ne fût-ce qu'un soupçon d'irritation. Il se contenta de secouer la tête, l'air vaguement navré. « Encore Grandier, hmm ? Moi qui me faisais une telle joie de vous l'apprendre. »

À cet instant, Thomas sut avec certitude que Denzil l'avait amené ici pour le tuer. Il s'en était douté dès son entrée dans la salle, mais à présent il le lisait clairement sur son visage, dans son maintien. « Vous cachez bien votre déception, dit-il.

— Croyez-vous ? » Denzil dégaina la main gauche qu'il portait dans le dos, coincée dans son écharpe, et en toucha la pointe d'un air songeur. Il ne s'agissait pas du jouet mortel à dents de scie pourvu de broches destinées à briser les épées, mais d'une arme élégante à la longue lame efficace et à la garde en demi-coquille d'or ciselé. Thomas regarda les yeux opaques du jeune duc et s'efforça de ne penser à rien.

« J'imagine que ceci ne vous surprend pas », dit-il en lui plongeant sa dague dans le ventre.

Dans un premier temps, Thomas ne ressentit que la force du coup. Il se plia en deux puis, lorsque la lame se retira et que l'air pénétra dans ses chairs déchirées, la douleur survint. Une vague de froid glacial s'éleva autour de lui et ses jambes cédèrent. Il remarqua que les soldats l'avaient lâché seulement quand ses genoux heurtèrent le plancher. Il se soutint un instant d'une main appuyée contre les lames du parquet, l'autre plaquée contre son ventre. Le sang était chaud sur sa peau glacée, et il en perdait étonnamment peu au début. Il eut vaguement conscience du bruit dans la salle, des éclats de voix, puis son bras céda à son tour et ce fut tout.

Dans les ténèbres chaudes de son sommeil fiévreux, il entendit des voix.

Galen Dubell… non, Grandier, disait : « Je n'ai pas à vous rendre compte de mes actes.

— Ah non ? Vous me mettez sur un trône, je vais vous aider à obtenir ce que vous désirez le plus au monde, et vous ne pensez pas me devoir quelques mots d'explication ? fit Denzil d'un ton doux et raisonnable.

— Exact. »

Un silence suivit. Thomas réussit à ouvrir les yeux. Il était allongé de côté sur un divan et une bonne partie de l'épaisse garniture damassée était imbibée de sang. Il le savait parce qu'il sentait sa main gauche baignant dedans. On avait déboutonné son pourpoint ainsi qu'écarté sa chemise. Il faisait froid, quoique moins que dans le local qui lui avait servi de cellule. Il se sentait les jambes trop lourdes pour pouvoir les bouger, et l'absence de douleur avait quelque chose de choquant.

Grandier lui tournait le dos et il voyait Denzil de l'autre côté de la pièce.

Le jeune duc avait haussé des sourcils vaguement interrogateurs mais, comme Grandier observait une attention polie, il précisa : « Cet homme est mon ennemi.

— Ce n'est pas mon affaire. »

Denzil resta dangereusement silencieux un instant, bien que Grandier eût répondu de la même voix douce. « Dites-vous que vous auriez intérêt à ne pas me contrarier.

— Peut-être. Mais je vous ai déjà contrarié, semble-t-il, je ne vois donc pas pourquoi je ne continuerais pas dans la même voie.

— Très bien. C'est sans importance alors, mais… » Le duc haussa gracieusement les épaules, et seul un léger frémissement trahissait sa fureur. « Faites davantage attention à l'avenir. »

Thomas ferma les yeux, sentant les ténèbres l'envahir le temps d'un étourdissement, mais il entendit les pas de Denzil traverser la salle et une porte se fermer.

Il ouvrit à nouveau les yeux pour voir Grandier secouer la tête et se retourner. Le sorcier sourit en le découvrant réveillé. « Franchement, dit-il, cet homme devient fou quand on ne succombe pas à son charme personnel. Mais vous le savez déjà.

— Jusque dans mes chairs. » Thomas avait ironisé machinalement, d'une voix lente et éraillée. Il grimaça en l'entendant.

Grandier se détourna, et Thomas parvint à se redresser un peu sur un coude. La douleur le saisit un bref et unique instant, le plia

en deux puis le relâcha pour le laisser le souffle coupé. Ses doigts trouvèrent le petit réseau de tissu cicatriciel blanc et dur, une dizaine de centimètres en dessous de son cœur. C'était tout ce qui restait de la perforation due à la dague, mais ses chairs se souvenaient encore parfaitement de la présence de la lame.

Lorsqu'il releva les yeux, Grandier l'observait, les sourcils froncés, comme intrigué. « Vous avez de la chance, dit le vieux sorcier. Il aurait pu vous causer des dommages plus difficiles à guérir. »

Thomas inspira profondément, mais la douleur ne revint pas. Sa blessure au bras avait elle aussi cessé de l'élancer. « Ne croyez-vous pas qu'il le savait ? »

Grandier secoua la tête. « Il était en colère parce que je ne vous ai pas tué.

— Il était en colère parce que vous ne vous en inquiétiez pas. Avant de me blesser, il a bien pris soin de me raconter comment vous aviez soigné son bras où ma balle l'avait atteint. »

Le vieil homme hésita un instant, le regard songeur. « Vous êtes perspicace », fit-il enfin.

Il a envoyé Dontane prendre contact pour lui avec Denzil, se dit Thomas. Tout s'était sûrement bien passé pour Denzil. *Autant envoyer des moutons traiter avec des loups.* Grandier avait traversé la salle jusqu'à une table ronde chargée de pots et de bouteilles, sans doute des poudres d'apothicaire. Il en serrait les bouchons et les rangeait dans une mallette de cuir. Thomas avait envie de demander pourquoi le sorcier le voulait vivant, mais il sentait qu'il n'allait de toute façon pas tarder à le découvrir. Il regrettait que ce fichu prêtre bisran qui avait entendu la confession de Grandier en prison n'eût pas exigé davantage de précisions sur la magie de transformation. Comment une victime potentielle pouvait y échapper, par exemple. Mais il y avait une chose qu'il voulait savoir, quoi qu'il pût lui arriver ensuite. « Comment est morte Ravenna ? » fit-il.

Grandier marqua un temps. « Évadne et un groupe de fées l'ont prise au piège dans la tour de Bellegarde et ils ont essayé de l'échanger contre Roland. Elle a mis le feu à une réserve de poudre que Denzil y avait cachée, tuant Évadne et les autres. Quelques fées accrochées à l'extérieur de la tour ont survécu ; c'est d'elles que je tiens l'information. »

Mis le feu à une réserve de poudre. *Bon Dieu, madame, avez-vous pensé à ce que vous risquiez ?* Non, sans doute que non, même si elle n'avait vu dans son geste qu'un moyen de parvenir à ses fins. Elle n'avait pas donné à sa vie plus d'importance qu'à celle de tout un chacun, avait fait de son mieux puis mis son projet à exécution

avec style. *Oh, ils ont dû être surpris, les salauds.*

Quand il releva les yeux, le sorcier l'observait d'un air songeur. « Vous vous êtes demandé, fit Grandier au bout d'un moment, pourquoi j'ai éprouvé le besoin de vous montrer la Horde noire.

— Oui.

— Ce n'était pas destiné à vous menacer. Mais à vous mettre à l'épreuve. »

Une épreuve à laquelle j'ai échoué, se dit soudain Thomas.

« Il n'y avait pas de lumière dans la cave, poursuivit Grandier. Du moins pas de lumière visible aux yeux des mortels. Les hommes qui nous accompagnaient ont entendu des cris et des rires étranges, ont aperçu fugitivement des choses immondes qui jaillissaient d'un mur de ténèbres. Moi, je voyais la Horde, tout comme Dontane, parce que nous avons été en contact avec son pouvoir. Comment se fait-il que vous l'ayez vue vous aussi ? »

Qui jaillissaient d'un mur de ténèbres, comme lors de l'attaque dans la Vieille Salle. « Puisque vous en saviez assez pour me mettre à l'épreuve, répondit Thomas d'une voix lasse, vous devez déjà avoir une théorie.

— Elle vous a emmené à Knockma, n'est-ce pas ? »

Thomas observa Grandier sans mot dire. Le royaume féerique de Kade avait été comme un îlot de réalité paisible dans un océan de cauchemar. Il avait facilement oublié que le pacte conclu avec elle là-bas aurait un effet dans la tornade de violence du présent.

« Le changement est visible, dit Grandier, pour qui sait quoi chercher. Peut-être même pour les autres. Mais elle a fait davantage que vous emmener là-bas, à mon avis. Elle vous a ouvert l'Autremonde.

— Et en quoi cela vous importe-t-il ?

— Je pourrais avoir besoin de vos services.

— Pour quoi faire ?

— Pour le duc d'Alsène, par exemple. Comme vous l'avez fait remarquer, je n'ai malheureusement pas tout à fait compris le fonctionnement de son cerveau. » Grandier referma sa mallette de cuir et s'adossa à la table. « Ravenna n'est plus, et Roland est seul. Même si vous réussissiez à vous libérer et à le rejoindre, il ne vous écouterait pas, il ne voudrait rien entendre du rôle joué par Denzil. Ceux qui auraient pu organiser la résistance contre le coup d'État d'Alsène pour s'emparer du pouvoir sont morts ou dispersés, ou l'apprendront trop tard. Je suis d'accord avec vous. Denzil est dangereux, réfractaire à mon influence et trop malin pour se laisser diriger. Je devrai livrer bataille pour l'amener à exaucer mes désirs, du moins jusqu'à ce que je n'aie plus besoin de lui. Vous pourriez m'aider à remporter cette bataille. »

La première réaction de Thomas fut de chercher à gagner du temps. Il savait ce que risquait de lui valoir un refus net de coopérer, et il ne tenait pas à céder tout de suite. « Et Kade ? demanda-t-il.

— Elle ne peut plus entrer au palais, j'ai retourné les tutélaires contre elle, mais je lui ai parlé il n'y a pas longtemps à travers l'anneau dans la grande galerie. Elle est en colère contre moi.

— Vous avez essayé de la tuer au moins deux fois.

— Et sans succès. Vous l'avez aidée dans la Vieille Salle, et elle s'est débarrassée seule de mon golem sans grand mal. » Le sorcier sourit légèrement, presque de fierté, comme si c'était lui et non Galen Dubell qui avait formé la jeune femme.

Je me demande s'il se prend parfois pour Galen Dubell… songea Thomas.

Mais le sourire s'évanouit et Grandier poursuivit lentement : « Il ne parlait jamais d'elle. De ce qu'il lui avait appris, des pouvoirs de fée qu'elle détenait, où elle risquait de se trouver… Il a gardé tous les secrets de Kade, même à la fin, quand il ne savait plus où il en était et m'a révélé ce que je voulais savoir sur les tutélaires du palais. »

Thomas songea à Galen Dubell qui s'était montré si confiant malgré son esprit parfois acerbe. Il ne le connaissait qu'à travers le miroir faussé de l'imposture de Grandier, mais cette imposture avait trompé Kade qui, elle, connaissait le vieil homme mieux que quiconque, aussi devait-elle être assez fidèle. « Est-ce ainsi que vous procédez ? Vous vous faites bien voir de quelqu'un, vous gagnez sa confiance, apprenez ses secrets et soutirez petit à petit chaque bribe de renseignement jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'utile en lui ?

— Oui, d'une certaine manière. C'est une domination de la personnalité.

— Vous parlez comme Denzil.

— Peut-être.

— Ne feignez pas de vous abuser vous-même, dit un Thomas trop en colère pour retenir ses paroles et songer aux risques encourus. Vous n'êtes pas comme Denzil ; vous n'êtes pas aveuglé par votre égotisme ni détraqué par ce que les prêtres bisrans vous ont infligé, même si vous aimeriez passer pour tel. Vous avez calmement pris la décision de vous venger de cette façon, et vous savez parfaitement le mal que vous causez.

— C'est peut-être un péché dont nous sommes tous coupables. Nous, les sains d'esprit qui cédons à la folie pour des raisons personnelles. » Grandier resta un instant silencieux. « Mais vous vous trompez sur mes intentions, reprit-il. Je ne compte pas vous

faire subir le même sort qu'à Dubell. Votre coopération m'intéresse davantage que votre enveloppe charnelle… pour l'instant. J'imagine que vous ne tenez pas à me donner une réponse dans l'immédiat. Mais je vous suggère de vous décider vite. »

Des soldats ramenèrent Thomas dans la cellule de fortune et lui remirent ses menottes. Aviler s'y trouvait toujours, toujours à peu près indemne, en dehors de son visage marqué par l'effort et la fatigue que le capitaine aperçut brièvement à la lumière de la lanterne du garde.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda le Grand Ministre, une fois leurs gardiens ressortis.

Thomas s'adossa au mur. Sur le chemin du retour, il avait découvert que la seule blessure qui avait résisté aux soins du sorcier bisran, c'était le trou que lui avait laissé le coup de fée dans la cuisse. « On m'a offert une place dans la glorieuse révolution de Grandier. »

Aviler réfléchit. « Et d'où vient tout le sang ? demanda-t-il doucement.

— Denzil m'a donné un coup de couteau et Grandier a réparé les dégâts. Denzil compte recommencer plus tard. J'ai bien vu qu'il y songeait. » Thomas détourna la tête, satisfait de l'obscurité dans la petite salle glaciale. Il n'avait pas voulu en dire autant.

Aviler resta silencieux un long moment. Thomas se demanda s'il pensait au document qu'il était censé signer. « Une intéressante démonstration des conséquences d'un refus, dit enfin le Grand Ministre. Quelle réponse avez-vous donnée à Grandier ?

— Je ne lui ai pas donné de réponse. C'est ce qu'on appelle gagner du temps.

— Je vois. »

Kade s'assit durement dans l'herbe drue de Knockma. Elle espérait que toute la Horde s'était précipitée dans l'anneau après elle, mais elle savait à quoi s'en tenir. Elle avait relié un point cardinal de l'anneau à l'autre, et toute fée qui l'y suivrait se trouverait prise dans son maelström, serait projetée en tous sens jusqu'à la rupture de la liaison, ce qui se produirait assez vite. Les anneaux étaient, en mettant les choses au mieux, difficiles à fausser, et ils cherchaient toujours à revenir à leur état premier.

Boliver l'attendait encore. Installé dans l'herbe à l'extérieur du cercle de menhirs, il fumait une pipe en terre blanche. « Pas plus d'une heure, dit-il en réponse à la question qu'allait poser la jeune femme. Avez-vous trouvé quelque chose d'utile ? »

Kade se mit debout et sortit du cercle afin de pouvoir réfléchir sans l'entendre chanter à ses oreilles. « Oui, fit-elle, mais j'ai

commis une erreur. Je n'aurais pas dû y aller. » Elle s'assit près de lui et se cacha la tête dans les mains. « Grandier m'attendait, reprit-elle au bout d'un moment. Il sait que j'… Il m'a dit que Thomas est en vie et que je ne dois pas me mettre en travers de son chemin. » Elle sentit sa bouche se tordre en un sourire sarcastique. « Il sait que ce sera difficile pour moi.

— Oui, vous avez foutu un beau bordel, convint Boliver.

— Ta confiance en moi me va droit au cœur. »

Boliver soupira. « Votre Thomas est donc tellement important pour vous ? Est-ce qu'il a dit quelque chose dans ce sens ? »

Elle leva les yeux et vit qu'il l'observait d'un air grave. Elle réfréna une brusque bouffée de colère. « Oui, dit-elle, il est important pour moi. Et, s'il est mort, je ne saurai jamais ce qu'il pense de moi. » *Et je me ficherais qu'il me déteste dès lors que je saurais qu'il est en vie quelque part…*

« Alors arrêtez de courir partout comme un poulet sans cervelle et faites quelque chose, dit soudain Boliver qui tira la jeune femme de ses pensées.

— Je ne cours pas partout comme un je ne sais quoi sans cervelle, répliqua-t-elle à travers ses dents serrées.

— Oh, vous ne pleurez pas, vous n'avez pas vos vapeurs, mais vous courez en rond et laissez ce fichu sorcier humain vous manœuvrer à sa guise.

— Je ne…

— Par les oreilles en pointe de Puck, madame, vous êtes la reine des airs et des ténèbres. Conduisez-vous comme telle. »

Kade se mit debout et Boliver cherchait un abri à quatre pattes quand elle s'aperçut que Thomas lui avait tenu à peu près le même discours lors de la soirée froide et pluvieuse sur la loggia, tandis qu'ils écoutaient Denzil tourner l'amitié de Roland en esclavage.

Elle se dit qu'elle devrait avoir envie de mourir. Elle sentait un engourdissement se concentrer autour de son cœur, comme si elle était déjà morte. Elle se détourna et se mit en marche vers le château à travers champs. Arrivée au bord du jardin, elle gravit l'escalier, entra dans sa salle de travail de la tourelle et resta un instant immobile dans le silence à respirer l'odeur agréable des herbes aromatiques et des fleurs. Puis elle vit que la cuvette sur la table luisait doucement. C'était le sortilège qu'elle avait essayé de réaliser afin de découvrir l'emplacement de la clef de voûte. Elle l'avait oublié.

En retenant son souffle, Kade s'approcha de la table. L'eau au fond de la cuvette formait une image : l'image floue et translucide d'une salle. Et elle reconnut la salle.

« Que tous les dieux du ciel et des enfers emportent cette vieille

canaille rusée, murmura-t-elle comme avec respect. Elle a toujours été là. »

Puis elle eut une idée.

17

Le soleil brillait ici aussi.

Kade et Boliver se trouvaient dans une cour en plein air bordée de tous côtés par un mur bas et un abîme à pic sur la mer. L'immense voûte bleue du ciel s'étendait au-dessus d'eux, et le vent frais avait goût de sel et de poisson crevé. Kade s'approcha du bord de l'anneau qui lui résista un moment, mais elle finit par s'en dégager. L'énergie qui l'emplissait avait presque autant de force que l'anneau de Knockma mais était beaucoup plus agitée. D'un autre côté, cet anneau-ci servait bien plus souvent.

Elle s'approcha du mur et regarda en contrebas. Ils se trouvaient au sommet d'un pilier rocheux dressé à une centaine de mètres au-dessus de la mer qui labourait sa base. En se penchant, elle voyait les marches qui l'escaladaient depuis un quai en pierre désert et la poupe d'un bateau aux couleurs fantastiques qui s'y trouvait amarré.

De l'autre côté de la cour, deux fées identiques à la peau dorée, aux pupilles rouges et aux longs cheveux ambrés gardaient un porche tressé de feuilles de chêne sculptées qui donnait sur un pont étroit et délicat. Ce pont reliait leur pilier, par-dessus le bras gris vert d'eaux bouillonnantes, au sommet escarpé d'un bout de côte rocheux. Un bâtiment massif se dressait à l'extrémité du pont, flanqué de grosses tours octogonales en grès de couleur brun chaud ramené des déserts lointains de Parscia. Les yeux plissés sous le soleil de l'après-midi, Kade l'étudia et vit que la lumière se réfléchissait sur des points régulièrement espacés, comme s'il était orné de motifs en pierres précieuses ou de petites fenêtres rondes. Elle se retourna vers Boliver qui observait les gardes du pont d'un œil prudent et curait sa pipe sur les dalles immaculées. « C'est ici », dit-il.

Elle marcha vers les gardes vêtus de tissu d'or et de joyaux scintillants, armés de fines épées d'argent. Tous deux regardaient Kade et Boliver d'un air indifférent et amusé. « Votre nom et l'objet de votre visite, belle dame, avant que vous ne passiez », dit l'un.

Les mots « belle dame » se voulaient sûrement facétieux. « Je suis Kade Carrion, répondit-elle, reine des airs et des ténèbres, et je viens voir Obéron. »

Les deux gardes échangèrent un regard opaque qui dissimulait

peut-être davantage d'amusement ou de surprise. « Alors passez, je vous en prie, madame », dit l'autre.

Elle s'engagea sur le pont et Boliver la suivit à pas feutrés. Ils voyaient devant eux deux grandes portes de bois entourées de maçonnerie sculptée de vagues et d'écume de mer bouillonnante. Quand ils furent plus près, le soleil révéla la légère teinte rose dans la pierre brune ; encore plus près, Kade s'aperçut que les petites ouvertures rondes qui parsemaient la tour n'étaient pas des fenêtres mais des yeux à l'iris noir et à la pupille bleue, et que certains les observaient pendant que d'autres contemplaient la mer.

« On nous épie », fit Boliver en aparté.

Kade l'ignora.

Un autre garde fée, identique aux deux du pont en dehors des ailes satinées couleur d'ambre qui lui sortaient du dos, leur ouvrit d'une traction une des lourdes portes.

À l'intérieur s'étendait une galerie en pierre haute de plafond, au carrelage blanc, claire et fraîche. Ils la suivirent et s'enfoncèrent dans le silence absolu des lieux. Des corridors bifurquaient à intervalles, mais les deux visiteurs se seraient crus les deux seuls êtres vivants dans le bâtiment.

Tandis qu'elle réfléchissait à ce qu'elle devait faire – ce qu'elle était forcée de faire –, Kade avait conscience d'un curieux engourdissement, peut-être dû à un état de choc, mais où elle croyait reconnaître un sentiment de colère parvenu à un tel stade qu'il n'était plus possible de le dissocier de toute autre émotion ni pensée. D'une certaine façon, c'était une sensation de libération. L'attitude des gardes fées, ou ce qu'elle tenait pour leur attitude, l'aurait fortement inquiétée en d'autres circonstances ; à présent c'était le cadet de ses soucis. Une colère de cette intensité faisait oublier tout ce qui n'était pas l'objectif ni les obstacles à surmonter pour l'atteindre, et elle rendait plus faciles les décisions à prendre pour éliminer ces obstacles.

C'était sans doute voisin de ce qu'avait éprouvé Urbain Grandier quand l'Inquisition en avait eu terminé avec lui.

Alors qu'ils approchaient du bout de la galerie, ils entendirent des bribes de musique jouée à la harpe, des voix et des rires.

« Ils vont nous rôtir, dit Boliver avec une délectation morbide. Et nous bouffer.

— Cesse de pleurnicher », marmonna Kade. Boliver l'avait tirée de son désespoir en arguant qu'elle devait réagir de façon constructive ; maintenant qu'elle s'était lancée dans un projet, il protestait. Esprit de contradiction typique de fée.

La galerie tourna brusquement pour déboucher sur un vaste

patio qui devait se situer au centre, ou tout près du centre, de la forteresse et dans lequel se déversaient des escaliers. D'autres gardes à la peau ambrée s'alignaient devant les portiques, nonchalants mais vigilants, armés de piques à pointe d'or.

La cour de Seelie s'y tenait rassemblée.

Des ondines dans leurs robes comme de nacre dégoulinaient d'eau et d'enchantement. De belles dames portaient des vêtements de fleurs, de fils de la Vierge pailletés de rosée, de gaze argentée, ou n'étaient habillées que de leurs longs cheveux. Il y avait des hommes à la même beauté éthérée que les gardes, en costumes de velours, de fine dentelle et de brocart piqueté d'or. Ici et là, une aile aussi délicate que celle d'un papillon et aux plus belles couleurs s'élevait au-dessus de la foule. Le soleil éclatant dans la cour en plein air engendrait tellement d'enchantement que l'atmosphère chatoyait, et une troupe d'acrobates fées portant des tenues aux teintes vives réalisait des prouesses impensables pour les humains. Beaucoup dans l'assistance étaient des transformeurs.

Kade descendit les marches et traversa la foule.

Les invités s'écartèrent pour elle. Il ne s'exhalait aucun relent de corps mal lavé sous les parfums, comme il arrive dans tout rassemblement humain. La blouse sale et délavée de la jeune femme, la dentelle de son jupon traînant par terre, ses chaussures de page étaient parfaitement déplacées en ces lieux, et elle eut droit à nombre de regards en coin. Elle aurait pu recourir à l'enchantement pour donner d'elle une image plus agréable ; plusieurs fées présentes l'avaient fait. Mais cette solution eût été une erreur, elle n'avait pas besoin qu'on le lui dît.

Titania était étendue sur un divan en peau de léopard à l'ombre d'un dais en plumes d'autruche, au frais sous la lumière éclatante. Petite femme, plus petite que Kade, la reine des fées portait une mante lourdement garnie de broderies de perles et d'argent, elle avait les cheveux couleur d'or pur et le visage beaucoup plus beau encore que la reine Falaise. Mais le visage de Falaise avait connu la peur, l'inquiétude et les soucis, alors que celui de Titania était aussi parfait qu'une sculpture de déesse ; Kade préférait soudain Falaise, malgré la volonté défaillante de la jeune reine.

Deux pages fées sous l'apparence de beaux jeunes hommes s'occupaient de leur souveraine, l'un tenant une carafe de vin, l'autre son éventail. Ils observaient Kade avec la même expression de moquerie sournoise. Mais aux pieds de la reine se tenait assis un jeune garçon humain à la peau couleur de chocolat et aux cheveux bruns frisés qui ne quittait pas du regard les acrobates.

Kade ne fit pas de révérence à Titania. Elle était elle-même reine.

Les yeux de saphir pénétrants de Titania étudièrent la jeune femme. La fée tenait une coupe de vin en argent perlé de buée et en parcourait le bord d'un doigt songeur. « Obéron n'est pas ici, ma sœur. » Sa voix évoquait des cordes de harpe agitées par le vent.

« Mais toi, si. » Quelques jours plus tôt, Kade aurait répliqué *Je ne suis pas ta sœur,* mais elle ne pouvait pas se permettre de se faire éconduire maintenant.

Titania se mit à rire. « Et quel est l'objet de ta visite ?

— Une faveur. » Kade baissa les yeux sur le jeune humain et, lorsque le regard du garçon croisa le sien avec curiosité, elle lui demanda : « Veux-tu rentrer chez toi ? »

L'assemblée des fées suffoqua presque sans bruit, la musique s'interrompit et les acrobates s'arrêtèrent en titubant.

Le jeune garçon sourit et secoua la tête. « Non, madame », dit-il dans le silence. Sa voix, un peu rauque, était encore celle d'un enfant.

Kade regarda de nouveau Titania qui sourit à son tour. « Je l'aime, fit la reine des fées.

— Le plus triste, s'entendit répliquer Kade, c'est que tu dis sans doute vrai. »

Titania secoua sa toison d'or d'un air irrité et reposa la coupe sur une table basse en jade. « Il faut toujours que tu gâches nos distractions, Kade.

— Tant mieux. » Elle s'éloigna de quelques pas nonchalants de la retraite ombragée afin de dissimuler son impatience dévorante, d'empêcher Titania de deviner combien chaque instant écoulé l'agaçait, et elle vit les petits lutins au premier rang de la foule se dépêcher de reculer. Elle en fut à peine surprise ; ils devaient sûrement l'imaginer debout au milieu d'un champ de bataille jonché de cadavres, un corbeau à l'épaule. Elle avait eu raison de ne pas recourir à l'enchantement pour se donner une apparence agréable ; elle aurait flatté leurs caprices. Elle ressemblait à ce qu'elle était, à une folle effrayante, même en une telle compagnie.

Titania l'observait, ses merveilleux sourcils haussés en arc de cercle. « Je tolère ton intrusion, dit-elle, uniquement à cause de mon affection pour ta mère. »

Des paroles dénuées de tout sentiment. Copiées sur un humain quelconque. Kade sourit en se regardant les pieds. Elle ne comprenait pas pourquoi elle avait craint Moire ou Titania alors qu'elle avait passé une grande partie de son enfance à se bagarrer avec Ravenna, une femme qui serait venue sans peine à bout des deux reines fées, même estropiée, sourde et aveugle. « Je suis la reine des airs et des ténèbres », dit Kade.

Titania accepta un éventail de son page et fit coulisser l'assemblage délicat entre ses doigts. « Tu ne sais pas ce que cela signifie.

— Un jour je trouverai. » Kade releva la tête et sourit. « Et tu seras là.

— Et que puis-je y faire ?

— Me rendre heureuse. »

Titania se mit à rire encore, cette fois franchement amusée. Du moins franchement pour elle. Elle chassa les deux pages d'un geste mais permit au jeune garçon de rester. « Que veux-tu ? »

Kade sentit la foule dans son dos se détendre peu à peu. La note claire d'une harpe retentit et les jongleurs reprirent leur représentation. Les yeux du gamin s'égarèrent dans leur direction. Boliver était quelque part dans les parages ; elle sentait sa pipe. « D'abord, le pouvoir de transformation.

— Ah. » Titania devait ne rien ignorer des manœuvres de la cour d'Unseelie et elle ne demanda pas pourquoi. « Il vaut mieux que tu me demandes autre chose, parce que je ne peux pas te donner cela.

— Dis plutôt que tu ne veux pas me le donner.

— Sornettes. Je ne suis pas stupide ; je ne peux pas t'accorder autant de pouvoir. »

Kade savait qu'il fallait en arriver là. « Et si je t'offrais un pouvoir en échange ? »

Titania fronça les sourcils, l'air de réfléchir. « Tu es aux abois.

— Oui. Et je suis très dangereuse quand je suis aux abois. » Elle ne voulait pas se risquer plus loin sur le terrain de la menace. Elle manquait de temps pour mettre des menaces à exécution. Elle était dans une position terriblement désavantageuse et elle le savait. Ses seuls atouts étaient le boniment et la cupidité de Titania.

« Qu'as-tu à m'offrir ? »

Kade se sentait comme au bord d'un précipice. Une fois sauté le pas, il n'y aurait aucun retour en arrière. Elle inspira profondément et plongea. « Knockma. » Quelque part dans la foule, elle entendit un choc sourd : Boliver qui tombait par terre. Il connaissait ses intentions, mais son sens de l'effet dramatique avait eu le dessus.

Titania la fixait, véritablement impressionnée. Kade la regarda et attendit en se forçant à sourire d'un air dégagé. Puis Titania secoua la tête ; sa mine consternée la faisait paraître plus humaine et, se dit Kade, plus belle. « Je ne peux pas, même pour un tel prix. Je ne peux pas te donner autant de pouvoir. »

Kade soupira. *Je sais. À ta place, je ferais de même. Mais j'espérais que la cupidité t'aveuglerait. Oublions donc le premier plan et passons*

au second. À force de voir Knockma lui danser devant les yeux comme un diamant miroitant au soleil, Titania finirait par céder. « Nous pouvons marchander. »

Titania donnait de petits coups d'éventail sur le divan en peau de léopard sans cesser de l'observer. « Marchander. Très bien. Mais pourquoi fais-tu cela ? »

Kade sourit et croisa le regard de Titania. « Je le fais par amour. »

La reine des fées parut franchement incrédule, mais le jeune garçon humain releva la tête pour adresser un sourire à Kade.

Kade retrouva un Boliver anxieux au portique au-dessus de la cour. « Comment ça s'est passé ? demanda-t-il en sautillant nerveusement d'un pied sur l'autre.

— Pas aussi bien que je l'espérais ; pas aussi mal que je le craignais. » De sa poche elle sortit une des concessions arrachées à la reine des fées. Cela ressemblait à une boule de verre de belle facture dont seules quelques bulles gâchaient la perfection. Boliver l'examina de près, et elle la tourna à la lumière afin de montrer les lignes de feu fantomatiques qui luisaient à l'intérieur. « Elle ramène tout être transformé à son apparence première. » Elle rempocha soigneusement le petit objet au grand pouvoir, et ils s'engagèrent dans la galerie en direction de l'entrée.

« C'est tout ? Et qu'est-ce que vous ferez si ça ne marche pas ?

— Qu'est-ce que je ferai ? Je mourrai, voilà ce que je ferai. Par tous les dieux de l'Enfer, Boliver, ne me pose pas de questions de ce genre en un moment pareil ! » Kade avait espéré obtenir de Titania le pouvoir de se transformer à volonté, espéré l'obtenir sans être obligée de tuer des gens de tous côtés comme Grandier, mais la reine des fées avait refusé, et elle allait devoir se débrouiller toute seule. *C'est le seul moyen d'arriver à un résultat, ces temps-ci.*

« Excusez-moi, jeune fille, mais, une seule transformation, c'est peu. Et vous aurez besoin de vous transformer pour entrer. Vous allez affronter toute la Horde.

— Oui. » Perdre Knockma lui faisait mal au cœur, mais c'était un lien avec le passé, avec sa mère, avec la cour de Seelie et toutes leurs querelles. Et si la Horde passait à Knockma, elle ne serait jamais capable de le défendre et de retrouver Thomas en même temps. Titania, elle, le défendrait tout de suite, par tous les moyens à sa disposition, et la cour d'Unseelie ne s'en rendrait jamais maîtresse.

C'était aussi le seul foyer qu'elle avait jamais eu. En dehors du palais, qu'on lui avait d'ailleurs enlevé. Mais on ne lui avait pas

enlevé Knockma, elle l'avait cédé, la différence était de taille.

Et si cette cession devait l'aider à éliminer Grandier et Denzil, alors elle avait bien agi.

Kade mit la main à sa poche pour toucher la boule de verre. Non, elle pouvait survivre à la perte de Knockma. C'était la suite qui l'inquiétait.

Thomas avait œuvré sans relâche à ébranler le piton dans le mur, et il fut récompensé en le sentant qui commençait à prendre un soupçon de jeu. Mais c'était peut-être le fruit de son imagination ; il avait les mains engourdies de froid. « Vous y arrivez ? demanda-t-il à Aviler.

— Non. » Le Grand Ministre cessa de s'échiner et s'adossa au mur. « Je crois que vous devriez accepter l'offre de Grandier. »

Thomas continua de s'acharner sur le piton sans répondre. Il supposait qu'il devait se sentir flatté : Aviler n'avait pas présumé d'emblée qu'il sauterait sur la moindre occasion de s'en sortir.

S'il acceptait… Grandier ne le laisserait pas mettre son nez dans ses préparatifs de guerre. Et, une fois la guerre déclarée, Thomas n'aurait d'autre choix qu'aider de son mieux à la gagner. Le vieux sorcier avait parfaitement conscience que la participation du capitaine manquerait d'enthousiasme, et Grandier jouissait d'un talent pour influencer les gens, s'immiscer dans leurs pensées, les amener malgré eux à partager ses vues. Voilà comment il soutirait à ses victimes les renseignements dont il avait besoin avant de les tuer et de prendre leur apparence. Au bout d'un an ou deux à son service, Thomas s'apercevrait peut-être qu'il ne désirait plus se dresser contre lui.

Et puis il y avait Denzil.

Des mouvements dans l'antichambre le tirèrent d'un coup de ses pensées. Aviler redressa la tête, intrigué, puis tous deux tendirent l'oreille. D'après les bruits, on aurait dit que les soldats qui les gardaient rassemblaient leurs armes et partaient. Après un long silence, ils entendirent un léger frottement de l'autre côté de la porte ainsi qu'un grondement grave et sourd.

Dontane avait dit qu'il trouverait un autre moyen. Aviler jura tout bas et chercha éperdument du regard autour de lui n'importe quoi pouvant faire office d'arme. Thomas se ramassa pour se déplacer, les yeux fixés sur la porte éclairée.

La fée apparut à l'entrée. La lueur de la torche se reflétait sur sa peau d'un jaune bilieux. D'un mètre cinquante environ, elle était de forme humaine, mais affublée de mains griffues et de longs bras puissants qui lui pendaient jusqu'aux genoux. Sa bouche se fendait en un large sourire mauvais qui révélait beaucoup trop de dents

pointues ; deux yeux ronds et rouges et un nez qui n'était qu'un horrible trou déchiqueté lui déformaient la figure.

Le monstre bondit aussitôt sur Thomas sans lui laisser le temps de réfléchir. Le prisonnier se jeta de côté aussi loin que le lui permettaient les chaînes en jetant un bras en l'air pour se protéger la tête. Il sentit une main lui saisir brutalement le poignet, des griffes transpercer le cuir de sa manche et une pression propre à lui arracher le bras de l'articulation. Puis la main entra en contact avec la menotte de fer. Le monstre hurla et s'écarta d'un bond.

Thomas roula sur lui-même et se retourna. La fée titubait et geignait de rage, des chairs brûlées lui dégoulinaient de la main et la puanteur qui s'en dégageait emplissait le local. Thomas se sentait l'épaule comme déboîtée, mais, lorsqu'il voulut se relever, il s'aperçut que les chaînes avaient pris du mou. La poigne puissante de la fée avait à moitié arraché le piton qui les retenait au mur.

Elle se tourna vers Aviler en grondant. Le Grand Ministre recula à quatre pattes contre le mur et fit des moulinets dans sa direction avec une partie de ses chaînes. Thomas se tendit, accrocha le brasero du talon de sa botte, le rapprocha d'un coup frénétique et en attrapa l'anse. Puis il jeta le brasero vers le dos de la fée au moment où elle bondissait cette fois sur Aviler.

Le fer toucha la fée qui chancela.

Thomas se remit debout et tira de tout son poids sur la chaîne d'une secousse brutale. Dans une pluie d'éclats de bois et de plâtre, le piton sortit du mur.

Il l'empoigna au moment où la fée arrivait encore sur lui. Elle lui planta ses griffes dans l'épaule, le releva et le souleva presque du sol, mais elle sentit alors la pointe du piton dans sa poitrine et tenta de repousser sa victime. Son autre main trouva la gorge de Thomas qui, mû par l'instinct plutôt que par le bon sens, attrapa le bras du monstre et se laissa tomber sur lui en plongeant le piton dans sa peau épaisse. La fée bascula en arrière en l'entraînant sur elle. En voyant le sang qu'il avait sur les mains, le capitaine sut qu'il avait dû lui donner un coup mortel, mais la fée avait encore assez d'énergie pour lui briser le cou.

Puis Thomas tomba sur le plancher. La fée avait disparu. Il essaya de se redresser, regarda autour de lui, rassembla ses forces au cas où elle réapparaîtrait ailleurs. Il remarqua alors l'épaisse poudre grise sur le plancher, sur le piton, sur ses mains, et s'aperçut que même le sang de la créature s'était volatilisé. La fée avait disparu, mais, dans la mort, elle était tombée en poussière.

Le pourpoint en peau de buffle avait protégé l'épaule du capitaine, mais les griffes lui avaient laissé des égratignures

superficielles sur le cou ; une chance, la fée n'avait pas réussi à lui déchirer la gorge. Aviler voulut parler et Thomas secoua aussitôt la tête. Dontane n'avait probablement pas renvoyé tous les gardes, seulement ceux dont il n'avait pas acheté le silence.

Peu après, il parvint à se relever. Il rassembla ses chaînes, se glissa silencieusement le long du mur jusqu'à la porte, s'immobilisa à côté puis attendit, les muscles tendus. De lui-même, Aviler s'affaissa contre le mur, tâchant d'avoir l'air d'un cadavre. Dans la faible lumière et pendant quelques instants seulement, il pourrait faire illusion ; Thomas devrait agir vite.

Le temps s'écoulait et Thomas se disait : *Tu ne vas pas rester indéfiniment dehors ; il faut que tu viennes voir ce qui s'est passé. Allez, canaille.* Il devait y avoir au moins un homme dans l'antichambre pour s'assurer que la fée avait accompli son œuvre. L'ennui, c'est que ce dernier garde n'aurait pas à rester là indéfiniment, seulement jusqu'au retour de Dontane à la tête de renforts.

Puis il entendit un léger raclement de pieds dans l'antichambre : quelqu'un s'approchait prudemment de la porte. Thomas se plaqua contre le mur et cessa de respirer. La pointe de l'épée apparut en premier, puis elle hésita ; le soldat avait vu le brasero renversé, tout esquinté, et la forme apparemment sans vie d'Aviler. Il entra, et Thomas lui glissa la chaîne en boucle autour du cou.

Le soldat commit l'erreur de laisser tomber son épée pour empoigner la chaîne. Il tituba en avant, tenta d'écraser Thomas contre le mur. Le capitaine tint bon malgré la tension dans son épaule. L'homme tomba brusquement à genoux, entraînant avec lui Thomas qui sentit alors quelque chose céder sous la chaîne. Le soldat s'effondra. Thomas maintint la pression suffisamment longtemps pour être sûr que l'homme était mort puis jeta un coup d'œil derrière lui vers l'antichambre. Elle était vide et le feu crachotait dans l'âtre.

Il fouilla le cadavre brutalement de la tête aux pieds sans quitter la porte de l'œil. En dehors de sa rapière, le soldat avait une main gauche à garde en demi-coquille et une petite dague. Au moins, il serait à nouveau armé. Après encore un moment de fouille, il repoussa rageusement le cadavre. « Ce n'est pas lui qui avait ces saletés de clefs.

— Et maintenant ? » demanda Aviler.

Thomas prit la dague à lame étroite du soldat et entreprit de triturer la serrure d'une menotte. *Je ne me suis pas livré à ce genre d'exercice depuis longtemps,* se dit-il. Au bout d'une longue attente angoissée, la menotte céda. Il s'en débarrassa d'une saccade et s'attaqua à l'autre.

Les chaînes qui retenaient Aviler étaient d'une conception légèrement différente et les forcer allait nécessiter davantage de temps. Thomas s'acharna un moment en vain sur la première. « Vous n'y arriverez pas, dit le Grand Ministre. Fuyez avant qu'ils ne reviennent.

— Je n'ai pas le temps pour les scènes dramatiques », répliqua Thomas entre ses dents serrées.

Aviler se raidit mais n'éleva plus d'objections.

Les menottes finirent par s'ouvrir, et Aviler se mit debout avec soulagement.

Thomas se passa en bandoulière le baudrier en cuir muni de la rapière du soldat et tendit au Grand Ministre la main gauche. Ils traversèrent rapidement l'antichambre, n'hésitant qu'un instant pour s'assurer que les soldats n'avaient pas laissé derrière eux d'autres armes.

Au moment où ils franchissaient la porte et sortaient sur le palier, Thomas sut qu'ils commettaient une erreur. Il entendit Aviler hoqueter une mise en garde incohérente, aussi plongea-t-il en avant pour rouler sur lui-même. Ses contusions s'en ressentirent et il se releva en chancelant. Aviler était aux prises avec le soldat qui les attendait à côté de la porte. Le capitaine se porta à son secours, mais le Grand Ministre réussit à plonger la main gauche de bas en haut dans la cage thoracique de son adversaire. Le soldat s'écroula dans un soupir étranglé. Thomas et Aviler repoussèrent le cadavre dans l'antichambre en le faisant rouler par terre. Le souffle court, le Grand Ministre expliqua : « Il a bougé quand vous êtes sorti et je l'ai vu. Était-il là depuis longtemps ?

— Non, il aurait facilement pu m'abattre pendant que j'étranglais l'autre. Il a sans doute voulu savoir ce qui se passait en ne le voyant pas revenir chercher ses collègues. » Thomas jeta un regard en arrière en direction du palier qui s'étendait, silencieux, dans les deux sens, percé de portes. L'escalier s'ouvrait droit devant eux.

Aviler débarrassa le cadavre de son baudrier et de sa main gauche qu'il lança à Thomas. Le Grand Ministre se passa le baudrier en bandoulière et récupéra par terre la rapière du soldat. Quelque chose tomba du baudrier en tintinnabulant, qu'Aviler poussa de la botte. « C'est lui qui avait les clefs, dit-il en haussant un sourcil goguenard.

— Bien ma chance », grogna le capitaine.

Ils ressortirent sur le palier. Thomas hésita le temps de se repérer et vit danser de la lumière dans l'escalier plus bas. « Par ici », souffla-t-il avant d'entraîner Aviler jusqu'à une autre porte à l'étage en dessous. Elle donnait sur une enfilade de salles qui, s'ils

étaient bien là où Thomas le pensait, devaient aboutir à un autre escalier. Il faisait aussi noir dans les salles que dans un four mais, comme elles participaient d'un ensemble, toutes avaient leur porte placée de façon identique à gauche de la cheminée et aucun meuble n'en gênait l'accès, si bien qu'il était relativement facile de les traverser même dans une obscurité à peu près totale. Ils venaient de passer la troisième lorsqu'ils entendirent un cri d'alarme et un bruit de course du côté du palier.

Ils s'arrêtèrent pour écouter, mais personne ne vint dans leur direction. « Ils ne vont pas se dire, à mon avis, que ce monstre nous a mangés, a tué les deux gardes puis s'en est reparti tranquillement, souffla Aviler.

— Ils pourraient essayer de faire avaler cette histoire à Denzil, mais je ne crois pas qu'elle recevrait un accueil favorable. »

Ils atteignirent la dernière salle et, par sa porte ouverte, Thomas vit le palier de l'autre escalier qu'éclairait faiblement une unique bougie du lustre suspendu en argent et cristal de roche. En travers du seuil gisait le corps d'une jeune femme que ses jupes grises et marron rangeaient dans la classe des servantes. Thomas l'enjamba sans daigner s'arrêter. Il prenait l'habitude de voir des cadavres de femmes et ne cherchait plus à reconnaître des visages ; comme il risquait de se faire tuer lui-même à tout instant, cela ne paraissait pas très important. Au bout d'un moment, il entendit Aviler qui le suivait.

Alors qu'ils débouchaient sur le seuil, la détonation assourdie d'un coup de pistolet brisa le silence. Tous deux plongèrent instinctivement vers l'escalier. Ils atteignirent le palier en dessous et coupèrent à travers un autre appartement obscur, repassant par où ils étaient venus. La première pièce, dans le noir, était peuplée de formes sombres de meubles. Des soldats dévalaient bruyamment l'escalier derrière eux, et Thomas n'arrivait pas à trouver la porte. Il trébucha contre une table basse puis se retourna et se colla le dos au mur. Les hommes à leur poursuite auraient des lampes à huile et la clarté serait momentanément aveuglante. Il entendit un choc sourd et Aviler hoqueta de douleur. « Par ici, dit-il, une porte. »

Thomas se fraya un chemin vers la voix du Grand Ministre et découvrit le bord d'une ouverture étroite. « C'est un escalier de service », chuchota Aviler. Il descendit quelques marches, Thomas passa la porte à son tour et la referma derrière eux.

Dans la pièce qu'ils devaient mal connaître, les hommes du duc avaient peu de chances de découvrir l'escalier dont la porte était censée se fondre dans les boiseries, mais Thomas ne respira mieux qu'après les avoir entendus se déplacer bruyamment, jurer,

renverser du mobilier puis s'en repartir. Il laissa s'écouler quelques instants de silence. « Je ne ferai pas de commentaire sur votre maladresse, dit-il enfin d'un ton dégagé. Elle nous a sauvé la vie.

— Quelqu'un d'autre a eu moins de chance, répliqua Aviler dans le noir. Il y a un cadavre ici. »

Oui, des fées devaient rôder dans les parages. *Notre affaire ne va pas s'arranger,* se dit Thomas qui se redressa et chercha le mur à tâtons pour se guider dans l'escalier.

« Il n'est pas venu sans lanterne », marmonnait Aviler. Avant que Thomas pût rétorquer que c'était quand même fort possible, son compagnon poursuivit :

« Oui, la voici. »

Aviler fouilla le cadavre, trouva son briquet et réussit à allumer la lanterne. « Bon Dieu, fit doucement le Grand Ministre qui se releva et laissa tomber un regard dégoûté sur le malheureux que révélait la lumière chiche. « Qu'est-ce qui a pu faire une chose pareille à sa tête ?… Non, ne cherchez pas ; je préfère avoir la surprise. »

Ils entendirent des pas dans les salles au-dessus en même temps que des voix en dessous et ils descendirent quelques marches de l'escalier étroit, mais la porte recouverte d'épaisses boiseries sculptées et de papier tontisse étouffait la plupart des bruits de l'extérieur.

Aviler regarda autour de lui, la lanterne levée bien haut. La pierre d'origine du mur était d'un côté, dégageant autant le froid qu'un bloc de glace, et la structure de bois des lattes et du plâtre doublait l'autre. L'atmosphère était étouffante et lourde de poussière. Il s'agissait en principe d'un passage pour le service, mais on l'avait sans doute conçu davantage dans la perspective d'une fuite rapide et discrète en cas de révolution de palais. Les années antérieures au règne du père de Ravenna n'avaient pas été de tout repos.

« Nous sommes du côté ouest du Vieux Palais, dit doucement Aviler. Nous pourrions traverser le mur de défense jusque dans la Vieille Cour… »

Thomas rengaina la rapière et sortit la main gauche, plus courte mais plus efficace dans un espace aussi exigu. « Si nous y arrivons. Le bastion du Roi est encore sûrement condamné, donc impossible de passer de l'autre côté. Le gros des troupes est cantonné juste en dessous de nous. » Il descendit doucement une marche étroite en prenant garde de ne pas faire grincer une planche qui trahirait leur présence.

Le bogle tomba d'en haut. Il atterrit sur Aviler qui bascula en avant. Le Grand Ministre lâcha la lanterne et la flamme crachota

follement, menaçant de les plonger dans le noir. Aviler avait trébuché contre Thomas qui se raccrocha au mur, pivota, empoigna la peau graisseuse du monstre en dessous du cou et l'arracha de son compagnon. Le bogle se retourna vers lui plus vite qu'un chat en donnant des coups de griffes, et Thomas le poignarda avec sa main gauche. Le bogle s'écroula, et le capitaine vit qu'Aviler l'avait aussi frappé par-derrière avec la dague de leur dernier garde. Le monstre se débattit farouchement un instant sur les marches, en gratta le bois de ses griffes, et un grand coup à l'aveuglette de son long bras renvoya Thomas tituber contre le mur. Puis il se figea, ne bougea plus.

Les deux hommes échangèrent un long regard, le souffle court, après quoi le Grand Ministre essuya le sang des écorchures sur son front, là où le bogle l'avait griffé. « L'incident a fait un peu de bruit. Croyez-vous qu'on nous ait entendus ? »

Au bout d'un moment, Thomas secoua la tête. « Non, ils seraient déjà en train de défoncer le mur. » Il s'adossa contre la pierre et réfléchit aux solutions pour se tirer de ce mauvais pas. Ils allaient devoir gagner une des salles le long du mur extérieur. Et ils ne pouvaient pas descendre plus bas que cet étage, les niveaux inférieurs étaient dépourvus de fenêtres. Et que faisait Kade en ce moment ? Le capitaine ne doutait pas qu'elle préparât quelque chose. Heureusement, Grandier n'aurait pas plus de chances que lui de deviner quoi. Kade décidait de sa stratégie au fur et à mesure, un système déconseillé au jeu d'échecs mais efficace dans la vie réelle pour faire perdre leur temps à ses adversaires, qui se démenaient inutilement pour savoir ce qu'elle mijotait. Un seul ennui : son penchant pour les effets dramatiques. Est-ce que Grandier en tiendrait compte ?

Il releva les yeux et s'aperçut qu'Aviler l'observait attentivement. « Vous ne m'avez pas encore fait remarquer, répondit le Grand Ministre au regard interrogateur du capitaine, que je me trompais sur Denzil et que vous aviez raison.

— J'ai estimé les conséquences tellement évidentes qu'insister là-dessus était inutile. »

Aviler grogna et secoua la tête. « Vous avez beau m'avoir sauvé la vie, je n'arrive pas à me décider à vous aimer.

— C'est sans doute aussi bien. » Thomas réfléchissait à la façon de rejoindre une salle pourvue d'une fenêtre sur l'extérieur et se disait qu'ils ne pouvaient atteindre la plus proche qu'en empruntant ce passage dans le mur pour traverser directement la partie du palais dont Denzil avait fait sa forteresse. *Pourquoi pas ? Ils ne nous chercheront pas là. Et nous risquerons moins de rencontrer d'autres fées.* Il y avait encore une opportunité à explorer de ce

côté-là. « Étiez-vous au courant pour le judas près des salles du conseil du second étage ? »

Les yeux d'Aviler s'écarquillèrent. « Non, je n'étais pas au courant.

— Denzil non plus. Quand Dontane m'a emmené dans ces salles, leurs cartes étaient étalées sur la table, c'est donc sûrement là qu'ils préparent au moins leurs mouvements de troupes. »

Il comprit que l'idée plaisait au Grand Ministre. « Ce que nous pourrions entendre en vaut la peine, à votre avis ?

— Peut-être que non, mais c'est sur notre route. »

Des voix provenaient de la direction de la faible lueur.

« Pourquoi vous ? »

C'est moi qui ai eu l'idée, voulut dire Thomas. Mais il préféra prendre un ton ironique. « Encore une réaction d'aristocrate ? fit-il. Vous êtes le seul qui ait une chance de convaincre Roland ; ne trouvez-vous pas cela plus important que votre fierté ? »

Ils se tenaient tapis dans l'étroit passage sombre dans le mur, près de la cavité dans la plinthe juste assez large pour un espion agile. Mais quelqu'un était venu à un moment donné dans ce couloir de service pour y répandre de la limaille de fer ; ils ne pouvaient donc pas se permettre d'y perdre leur temps. La cavité dans la plinthe avait droit à une ration supplémentaire de fer éparpillée tout autour, mais rien n'indiquait qu'on en eût compris la véritable destination.

Aviler lança un regard noir et fit des gestes de mécontentement. « D'accord, et allez au diable. » Alors que Thomas se courbait pour passer à quatre pattes sous le linteau, le Grand Ministre ajouta : « Cette ruse ridicule finira par s'éventer, et que ferez-vous alors ? »

Thomas sourit tout seul. « Je vous taperai sur la tête. »

De l'intérieur du logement étroit, il voyait le trou soigneusement découpé dans les planches sous le mur, par lequel on pouvait se glisser dans un espace réduit sous la première salle du conseil. Et l'ennemi était bien là. Il reconnut la voix de Dontane, mais il était impossible de comprendre distinctement ses paroles. Il allait falloir ramper jusqu'à la salle suivante.

L'espace faisait peut-être une soixantaine de centimètres de haut, coincé entre les planches que supportaient les épais chevrons de bois de la pièce en dessous et les lames du parquet de celle au-dessus ; à travers les fentes de ce parquet s'infiltrait la lumière des bougies. À l'autre bout, là où se dressait le mur de la deuxième salle du conseil, on avait pratiqué dans les plinthes un autre trou qui permettait d'accéder dessous. C'était de là que provenaient les voix. *Tiens, comme de juste,* se dit Thomas. Il se cala en position

assise, ôta et mis de côté son baudrier et sa rapière qui l'entraveraient plus qu'autre chose dans l'espace étroit. Il hésita pour la main gauche : elle serait aussi gênante dans son dos, où elle risquait de s'accrocher à des aspérités, que par-devant dans son écharpe, où elle lui meurtrirait carrément le ventre. Il décida de la coincer dans sa botte, quand bien même il savait qu'en cas de rencontre avec une créature plus hostile qu'un rat il serait un homme mort.

Il progressa lentement à plat ventre, attentif à ne pas s'étouffer de poussière, le souffle coupé de douleur chaque fois que ses côtes endolories heurtaient l'angle vif d'un chevron.

Il avait parcouru la moitié du chemin lorsque quelque chose de pointu s'enfonça dans le cuir de son gant, et il retira la main d'une saccade. Il ne s'agissait que d'une pointe qui traînait. Il y regarda de plus près et s'aperçut que les planches autour de lui en étaient elles aussi toutes jonchées. Elles avaient dû tomber par les interstices du plancher au-dessus. Denzil n'avait aucune confiance en ses alliés fées.

Il se rapprocha du trou. Les voix étaient à présent plus sonores. De plus en plus sonores. *Crénom,* songea-t-il, *ils viennent par ici.* Il n'eut pas le temps de se déplacer car une porte s'ouvrit en grinçant quasiment au-dessus de lui. Il se pétrifia lorsque des pas lourds martelèrent le parquet de la salle et que la voix de Denzil lança : « Bon Dieu, quel idiot vous faites !

— Je n'étais pas obligé de vous le dire », répliqua Dontane d'un ton renfrogné.

Pauvre crétin, tu étais un si parfait imbécile, pourquoi t'a-t-il fallu tout gâcher en réfléchissant ? Thomas avait estimé Dontane assez bête pour vouloir cacher leur évasion au duc comme à Grandier.

« Vous l'avez fait parce que vous tenez à la vie. Espèce d'idiot, je me serais débarrassé de lui le moment venu. » Des pas se déplacèrent, une longue cape d'hiver balaya le plancher. Thomas grimaça lorsque Denzil s'arrêta près d'une masse sombre qui devait être un cabinet ou un autre gros meuble et que ses bottes se retrouvèrent pour ainsi dire juste à l'aplomb de sa cachette. Il avait des crampes et ses épaules lui faisaient mal, mais il n'osa pas changer de position.

« Ils ne peuvent pas s'échapper, protesta Dontane.

— Bien sûr que si. Boniface connaît parfaitement le palais ; il espionne tout le monde depuis des années.

— Je ne suis pas idiot, dites donc, je…

— Ce n'est pas important, pas pour l'instant. » Denzil hésita puis demanda d'une voix douce : « Quel poste désirez-vous lorsque je monterai sur le trône ? Sorcier de la cour ? »

Ah, j'aurais dû me douter que Denzil s'arrangerait pour vendre tout le monde les uns aux autres, se dit Thomas. *Il a éloigné par la ruse Dontane de Grandier, raison pour laquelle notre ami mercenaire avait si peur.*

« Est-ce que les nobles m'accepteront ? » Dontane parlait lentement, tout à ses visions d'avenir.

« Ils vous accepteront si je leur en donne l'ordre. »

Ils en seraient bien capables. N'importe quoi pour écarter Denzil de chez eux et de la famille.

La porte s'ouvrit une nouvelle fois et une voix de jeune idolâtre intimidé annonça : « Monseigneur, j'ai un message.

— Merci. » Le ton de Denzil était plus chaleureux, sans doute par habitude. Il ne gardait près de lui personne qui ne fût son esclave dévoué. Il devait être exaspéré de voir que Grandier restait son propre maître. Il n'avait sûrement pas eu de mal à faire la conquête de Dontane.

Un bruissement de papier. « Villon est arrivé à Bellegarde », dit Denzil d'un ton qu'on sentait souriant.

Thomas retint son souffle.

« Non. » Dontane avait l'air frappé d'horreur. « La cavalerie…

— La cavalerie des engins de siège, rectifia doucement Denzil.

— Comment ont-ils pu venir aussi vite ?

— Si les messages sont partis à Granges hier, si Villon a laissé son train de matériel à l'arrière et fait marche forcée toute la nuit, ce n'est pas un exploit.

— Sans l'aide de Grandier, je ne pourrai pas le repousser.

— Oui, si Évadne n'avait pas échoué, Roland serait à présent entre mes mains. » Denzil resta un instant silencieux ; sans doute procédait-il à des calculs de temps, tout comme Thomas. Il aurait été impossible de dissimuler les mouvements de la cavalerie sur la plaine de Bellegarde ; on l'aurait repérée sans peine du haut des murs de la ville. Mais envoyer le message par les rues dangereuses bloquées par la neige aurait pris du temps. Et Villon était un général prudent qui préférait les manœuvres et le siège à la bataille rangée. Il avait pris Bellegarde comme base où préparer son assaut.

« C'est dommage, fit Denzil. Si je ne peux pas empêcher le Bisra de nous attaquer sur ce qu'ils percevront comme notre point faible, le général Villon serait bien utile. Mais il ne traitera pas avec moi. J'espère qu'il a des officiers plus faciles à convaincre. Vous devrez envoyer la Horde contre lui.

— Grandier s'y opposera. Il compte sur Villon pour l'aider à mener l'assaut contre le Bisra.

— Et sur moi pour convaincre Villon de soutenir mon droit au

trône. Mais je ne peux pas… Je ne le ferai pas. C'est un vieil ami de Ravenna, voyez-vous. »

Denzil n'allait pas tolérer une guerre avec le Bisra. Il ne voudrait pas d'un royaume engagé dans la lutte, déchiré par la guerre et appauvri. Et il n'avait vraiment pas besoin d'une guerre pour monter sur le trône ; la seule menace d'un conflit suffisait. *Il va tenir le Bisra à distance d'une manière ou d'une autre. S'il y arrive. S'il l'emporte sur Grandier.*

« Je veux que vous parliez à vos amis de la Horde et que vous les persuadiez d'attaquer Villon ce soir.

— J'y vais tout de suite, mais…

— Pas tout de suite ; attendez la tombée de la nuit. Je ne tiens pas à ce que Grandier l'apprenne. Nous ne pouvons guère lui demander d'arranger la couche de nuages à notre convenance, ils devront donc attendre l'obscurité de toute façon. » Des pas se déplacèrent sur le plancher et s'arrêtèrent près de Dontane. « Faites attention. Tout dépend de vous. »

Ah bon ? songea Thomas. *Vraiment ?*

Il les entendit se diriger vers la porte et, dès qu'elle se ferma, il se retira en se contorsionnant de son poste douloureux sur le chevron et entreprit de regagner péniblement la cavité dans la plinthe, la tête pleine de projets à demi ébauchés. Il était sur le point d'atteindre son but lorsqu'il entendit le choc sourd d'un fauteuil qu'on repoussait, des pas pressés sur le plancher et une porte qu'on ouvrait à la volée.

Thomas jura et passa tant bien que mal par l'ouverture dans la cavité. Dontane et Denzil avaient quitté la salle, mais il n'avait pas entendu partir le jeune messager. Il empoigna son épée et son baudrier, se baissa sous le linteau et ressortit dans le passage.

« Alors ? demanda Aviler.

— Filons. On m'a entendu. »

Ils suivirent les méandres du boyau et gravirent une volée étroite de marches branlantes. « Villon est arrivé à Bellegarde, dit Thomas.

— Dieu merci. La cour est passée.

— Ce n'est pas encore terminé. Denzil va lui envoyer la Horde ce soir – malgré les ordres contraires de Grandier. Il faut prévenir Villon. »

Ils atteignirent une porte sous laquelle filtrait un mince rai de lumière glaciale. Thomas écouta un instant contre le battant puis força prudemment dessus pour l'ouvrir. La pièce de l'autre côté était une longue salle à manger officielle qu'éclairaient les rayons gris obliques du soleil de la matinée tombant de hautes fenêtres qui donnaient sur un portique. Les lieux étaient paisibles en dehors

d'un peu de neige que le vent avait poussée par une fenêtre laissée négligemment ouverte, et la scène respirait le même calme étrange qu'une peinture.

Thomas traversa la salle, ouvrit plus grand la fenêtre et sortit sous le portique. Une épaisse couche de glace en recouvrait le carrelage, et il se cramponna prudemment à la balustrade légère pour embrasser du regard la cour du jardin, le mur de défense et le bastion qui se dressait au-delà. Au nord s'étendait le terrain à découvert du parc et, cachée par le côté de l'aile de la Galerie, se trouvait la porte de la Poterne. Le portique était distant de deux étages du sol. Il repassa la fenêtre pour arracher un solide cordon de tenture en velours. « Vous pensez pouvoir y arriver ? demanda-t-il à Aviler.

— Évidemment. »

Ils se mirent à déchirer les draperies, à en dégager les cordons, à rejeter ceux qui avaient pris l'humidité à cause de la fenêtre ouverte et qui étaient raides de glace.

Aviler en noua une partie et tira dessus. « Nous pouvons l'attacher à la table, dit-il. Elle est assez lourde pour supporter une douzaine d'hommes, alors…

— Elle n'en aura pas besoin. Il n'y a que vous. Moi, je reste ici.

— Comment cela ?

— Même par une belle journée, vous disposeriez d'à peine assez de temps pour traverser la ville et rejoindre Bellegarde avant la nuit. Je vais essayer de les arrêter sur place.

— Comment ?

— Je ne sais pas », répliqua sèchement Thomas. Il ne voulait pas donner à Aviler la possibilité de le dissuader. Il se maîtrisa au prix d'un grand effort. « Apparemment, dit-il d'un ton plus calme, Dontane est le seul en mesure de parler à la Horde en dehors de Grandier. Si je réussis à l'en empêcher…

— Ce serait une aide précieuse, évidemment, mais une attaque de nuit ne risque guère de prendre Villon au dépourvu. S'il se trouve en ce moment à Bellegarde, c'est qu'il n'ignore rien des événements. Il comprendra le danger.

— Et maintenant que Ravenna est morte, vous êtes le seul à savoir avec certitude que Denzil est une menace. Même si l'attaque contre Villon échoue, il suffira à Denzil de prendre son cheval et de se rendre demain à Bellegarde pour demander à parler à Roland seul à seul. »

Aviler hésita. Thomas le voyait tourner et retourner l'idée dans son crâne, et détester ce qu'il en découvrait. Mais le Grand Ministre secoua la tête. « L'assassinat pur et simple ne servirait guère ses desseins…

— Il n’aurait pas besoin d’en arriver là. Mais ce n’est pas très avisé de permettre à l’homme qui a presque détruit une ville dans le but d’usurper le trône d’approcher le roi quand il le veut.

— D’accord, d’accord. Je vais y aller. Mais je crois que vous ne réussirez qu’à vous faire tuer.

— Sans doute. »

Ils terminèrent leur corde de fortune, y firent un dernier nœud, et Thomas indiqua au Grand Ministre comment se rendre au canal et franchir la porte de la Poterne que Kade et lui avaient empruntée.

Ils fixèrent la corde à la table et Aviler commença de descendre le long tandis que Thomas la maintenait en place. Le Grand Ministre disparut de l’autre côté de la rambarde en se contentant de souffler un « au revoir », et le capitaine, peu porté aux démonstrations de sentimentalisme en un tel moment, lui en fut reconnaissant. Une fois qu’Aviler eut posé le pied sur le sol enneigé et disparu à l’abri des murs et des haies gelées du jardin en dessous, Thomas remonta la corde et la fourra dans le placard du bas d’un buffet. Avec un peu de chance, les tentures emmêlées feraient croire à une tentative interrompue de pillage. Il referma la fenêtre et se glissa sans bruit hors de la salle.

18

Roland ne pouvait pas se retenir de frissonner. Il était assis près du feu dans une salle sans fenêtre au cœur de Bellegarde. Il s'agissait d'un salon destiné au divertissement, aux murs adoucis par des tentures filées d'or, à la tablette de cheminée et aux bordures délicatement peintes de grotesques noires sur fond doré. Roland jeta un regard fiévreux à la ronde, ses yeux s'allumèrent sur un brûle-parfum d'argent filigrané d'or qu'il avait offert à Denzil quelques mois plus tôt, et il s'aperçut à quel point il s'était isolé de sa cour. Il n'avait pas d'autre confident ni conseiller proche que Denzil ; la plupart de ceux qui l'avaient entouré étaient les compagnons de son cousin, non les siens, et il n'avait aucune envie de les voir.

Le général Villon était arrivé avec ses hommes peu de temps auparavant, et les murs de la forteresse avaient failli trembler sous les acclamations des gardes. Après la mort de Ravenna, leur situation avait paru désespérée, et maintenant, pour la première fois, ils avaient une chance de se venger et de remporter la victoire. Roland s'était senti aussi heureux qu'eux de les voir, mais Villon le rendait nerveux car il savait que le général ne le tenait pas en haute estime. Et devoir accueillir le vieux guerrier en lui annonçant la mort de la reine douairière…

Au milieu de la salle derrière Roland, Villon et ses officiers, leurs capes encore fumantes de neige fondue, avaient retrouvé Renier et le lieutenant des gardes de la reine qui avait amené Falaise. Ils discutaient d'un air concentré, montraient du doigt les cartes étalées sur la table ronde, échafaudaient un plan. Roland ne souhaitait pas se joindre à leur conseil de guerre. Ils le prenaient tous pour un lâche ou pour un imbécile, et peut-être à raison.

Une voix différente fit lever la tête à Roland, et il vit qu'on avait à nouveau fait entrer Élaine. Le bord de sa jupe était sale et déchiré, et son visage un ovale pâle à la clarté des bougies. Son seul compagnon était un chevalier albon qui se tenait auprès d'elle comme auprès d'une prisonnière, et Roland se demanda si on l'avait laissée attendre dans une antichambre froide, sans même une servante pour l'escorter. Pareil traitement lui rappela soudain un des tours les plus subtils de Fulstan : il laissait son fils méditer tout seul sur son sort pendant des heures dans une pièce vide pour découvrir plus tard que le roi avait quitté le palais et n'exercerait

en fin de compte aucune punition sur lui.

« Personne n’a donc envoyé chercher une dame de compagnie pour s’occuper d’elle ? » lança Roland. Toutes les têtes se tournèrent dans sa direction, et il souhaita qu’on cessât de le regarder comme s’il était fou ou comme si un nouveau membre venait de lui pousser. « Bon Dieu, laissez-la tranquille. Vos fichues questions ne mènent à rien.

— Tout de suite, monseigneur », fit quelqu’un. Roland se trouva croiser le regard inexpressif de Villon et détourna aussitôt le sien. Élaine continuait de frissonner, debout au milieu de la salle, et il lui fit signe de s’approcher du feu. Elle s’exécuta avec soumission et prit un tabouret bas matelassé près de son fauteuil, les mouvements raides comme si le froid et le choc des événements lui avaient solidifié les muscles. Roland se sentait plus à l’aise en sa présence. Enfin une personne qui savait qu’il n’avait pas pu désobéir aux ordres de sa mère, qui ne le prenait pas pour un lâche. S’il était resté dans la tour, il serait mort lui aussi, ou Bellegarde aux mains des fées et tout le monde prisonnier. Mais il se demandait s’il aurait eu le courage d’ordonner à son propre fils ou sa propre fille d’aller se mettre en lieu sûr pendant qu’il attendrait la mort. *Je ne le saurai jamais, parce que nous allons tous mourir ici et que je ne vivrai jamais assez longtemps pour avoir un fils ou une fille…*

On discutait encore à voix basse, mais le conseil semblait terminé. Roland fixait le feu en s’efforçant de ne pas voir des images auxquelles il lui était douloureux de penser. Après avoir entendu l’histoire de Falaise, il avait sombré plus profondément dans la désolation et la souffrance, et il se sentait impuissant à se secourir lui-même. Il entendit Renier s’approcher derrière son fauteuil, et il lui dit ce qu’il se répétait depuis sa fuite de la tour. « Il s’expliquera. Il a forcément une raison.

— Oui, monseigneur, fit une voix douce. Mais, s’il avait l’intention de vous trahir, n’aurait-il pas aussi une raison toute prête, un mensonge habile ? »

Roland baissa des yeux ahuris sur Élaine et entendit Renier s’étrangler. Il releva la tête et vit que le précepteur avait l’air aussi secoué que si un chat s’était mis à parler. Mais Roland savait que sa mère n’aurait pas admis de sottes dans son entourage ; elles formaient avec elle le point de mire de la cour.

Renier s’avança pour prendre le bras d’Élaine, mais Roland le renvoya du geste, irrité par l’interruption. Il voulait parler à la jeune femme dont les yeux étaient rouges, meurtris à force d’avoir pleuré, et dans lesquels il ne lisait aucune cruauté. « S’il m’aimait, comment a-t-il pu me trahir ? demanda-t-il en entendant les pleurs

dans sa propre voix.

— S'il vous aimait, il ne pouvait pas », murmura-t-elle.

Roland hésita. Si sa mère l'avait exigé, cette femme se serait jetée du toit de la plus haute tour de Vienne. Elle croyait tout ce que Ravenna lui avait dit de croire. Mais Ravenna n'était plus de ce monde pour lui souffler ses réponses. Si Élaine répétait les opinions de la reine douairière, c'était uniquement parce qu'elle y croyait personnellement.

« Vous étiez proches dans votre jeunesse, insistait Élaine. Je m'en souviens. Mais n'a-t-il pas changé ? »

N'a-t-il pas changé ? se répéta Roland. Les taquineries s'étaient-elles muées en moqueries ? *Je sais qu'il a des tendances à la cruauté. Bon Dieu, il avait du mal à les cacher. « C'est parce… » commença Roland qui songea : parce qu'il savait, après que j'ai voulu mourir, à quel point j'avais besoin de lui. Il m'a trouvé pathétique et il en a éprouvé de la puissance.* Il sentit la colère monter en lui, une vieille colère ressassée. « Oui, il a changé. »

Ils restèrent silencieux un moment, puis une femme qui avait été dame d'honneur de Ravenna vint chercher Élaine. Celle-ci se laissa emmener par son aînée, quoique à contrecœur, en jetant par-dessus son épaule un regard inquiet vers Roland.

Le jeune roi continua de fixer le feu tout seul, se remémora le mépris de Denzil, son dédain, les moments où affleurait sa jalousie soigneusement enfouie. Hélas, sans la force de persuasion de la douce Élaine, ses pensées retombèrent dans les ornières habituelles. *Mais je ne sais pas où est la vérité. Mon Dieu, si seulement j'arrivais à lui parler…*

Le vent glacial fouetta les cheveux de Kade et les lui renvoya dans la figure. Elle les chassa d'un mouvement irrité de la tête. « Vous serez prêt ? »

Le féetaud d'or et d'ambre s'appuya sur la hampe de sa pique et baissa les yeux sur elle avec un sourire. « Si vous pouvez lever les oiseaux, madame, nous pouvons les chasser. »

C'était la fin de l'après-midi, le ciel bas était d'un gris uniforme, les toits des maisons qui les entouraient toujours recouverts de glace et de neige. Kade avait laissé Boliver à Knockma afin d'aider les résidents à mettre le nécessaire dans des malles et emmener tout le monde par l'anneau à Chariot, un autre des châteaux enchantés de sa mère. Elle n'y était pas retournée depuis des années, la Horde n'aurait donc pas l'idée d'aller la chercher là. Elle se rappelait mal à quoi il ressemblait, sauf qu'il était grand, vieux et caché de façon banale au milieu des collines de Monbeaudreux, une province au sud. Une province protégée de la frontière bisrane

par des montagnes de plus en plus élevées, si hautes et escarpées qu'on ne pouvait les franchir qu'à pied. Le printemps et l'été y duraient plus longtemps et il y poussait des oliviers. En cet instant, Monbeaudreux lui faisait l'effet d'un paradis.

Le féetaud de la cour de Seelie, avec ses cheveux blond pâle, ses traits délicats et le satin brodé de son pourpoint et de sa cape, paraissait irréel dans ce monde de gris et de blanc. « Chassez-les loin, lui dit Kade. Je ne tiens pas à ce qu'ils se retournent contre nous. J'ai payé assez cher.

— Jusqu'au bout de la terre, et ce sera un plaisir. » Le féetaud la salua d'une courbette, puis un faucon doré étincela soudain dans les airs à côté d'elle et, d'un puissant coup de ses ailes, monta en flèche dans le ciel.

Kade le suivit du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les nuages. Elle ne pouvait pas se permettre de commettre des erreurs et n'était pas du tout sûre d'elle. Elle avait été négligente ces dernières années, avait recouru à la magie des fées instinctive et rapide dont elle disposait, fondée sur l'enchantement et l'illusion. Rapide mais en définitive inefficace à côté de la sorcellerie qui se pratiquait pourtant laborieusement, au moyen d'outils aussi rudimentaires que l'alphabet d'une langue morte pour symboliser des concepts incompréhensibles. Avec la magie des fées, on ne pouvait rien entreprendre au-delà de ses compétences ; avec la sorcellerie, c'était très possible et très dangereux.

Kade se blottit et frissonna. Elle n'avait pas consacré à la sorcellerie les longues heures d'étude requises. Ses efforts paraissaient si maladroits à côté des réalisations élégantes et compliquées de sorciers tels que Galen Dubell et le docteur Sureté. *Qui sont tous deux morts à présent,* songea-t-elle brutalement, *alors que moi, au moins, je suis en vie.* Mais tout finissait par se payer. Elle avait beaucoup trop souvent choisi la solution de facilité, dans sa magie comme dans son existence.

Kade savait qu'elle aurait dû retourner se réconcilier avec Roland aussitôt après la mort de leur père. Elle n'aurait pas été obligée de rester longtemps, et son geste aurait peut-être changé beaucoup de choses. Si elle allait le voir maintenant pour vider son sac sur Denzil, il ne la croirait jamais.

La boule de verre que Titania lui avait échangée se trouvait dans une poche profonde de sa blouse et elle sentait la chaleur qui s'en dégageait, même à travers toutes les couches de ses vêtements, quand l'objet l'effleurait. *Mon Dieu, j'espère qu'elle est sans danger,* songea-t-elle. *J'espère qu'elle ne mine pas mes forces ni mon pouvoir, ni qu'elle diffuse une substance dans l'éther qui risque d'interférer avec le sortilège.* Rien ne l'assurait que sa tentative allait marcher. Elle

avait acheté l’aide de la cour de Seelie au prix de Knockma, et ses membres chasseraient la Horde de la ville, mais elle allait devoir faire sortir elle-même les créatures hors du palais.

Kade entendit quelque chose au niveau du toit puis aperçut une petite fée à la figure laide et ratatinée, aux cheveux couleur de bleuet, qui l’épiait par-dessus le bord. Ses yeux étroits s’écarquillèrent en la voyant. « Fous le camp », gronda-t-elle. L’être disparut et elle s’étira pour détendre ses épaules contractées. Elle était un peu secouée de s’apercevoir que ce n’était pas le froid qui la faisait trembler. *Cela va marcher,* se dit-elle. *Cela ne marchera pas,* répondit une petite voix. *Je vais mourir.*

Elle sortit une pincée de poudre gascogne et s’en frotta les yeux. Elle tourna la tête vers les tours du palais et distingua alors la couronne de lumière changeante qui jouait au-dessus, une couronne dont les couleurs se touchaient et se fondaient les unes dans les autres. Il devait toujours exister des brèches entre les tutélaires, loin au-dessus du palais ; ils n’avaient pas eu le temps de former un champ continu, et plus ils se trouvaient en altitude, plus ils se déplaçaient lentement. *J’y vais,* se dit-elle. Puis elle s’élança dans les airs.

Kade avait des ailes, et un instinct nouveau lui dit fugitivement de s’en servir. Les couleurs changèrent ; des contours flous à grande distance lui devinrent nets et précis. Sa vue dépassait l’entendement. Les ombres avaient des tracés comme des rasoirs et elle repérait des mouvements – le flottement d’un bout de rideau par une fenêtre brisée, le bruissement léger des branches d’un arbre recouvert de gelée dans un jardin – qu’elle n’aurait jamais détectés avec des yeux humains.

Kade s’aperçut qu’elle planait en cercle au-dessus de la maison du Grand Ministre puis comprit qu’elle volait. L’espace d’un instant, pensée humaine et instinct de faucon se heurtèrent ; elle battit frénétiquement des ailes et chuta comme une pierre. Elle fit l’effort de s’abandonner, de laisser ses sens nouveaux la guider. Ses ailes s’inclinèrent alors selon l’angle voulu et elle prit à nouveau le vent.

Elle crut avoir compris la méthode. Il fallait garder la situation suffisamment en main pour ne pas oublier ses souvenirs ni son objectif, mais aussi laisser au faucon suffisamment de latitude pour se charger du vol physique. Elle décrivit lentement un cercle afin de se retrouver face au palais, en regardant le sol défiler sous elle dans ses moindres détails et en tâchant de ne pas penser à ce que faisaient ses ailes.

Kade n’avait pas pris cette apparence au hasard. Elle savait que les faucons, capables de plonger de plusieurs centaines de mètres

et de cueillir une souris dans un sous-bois, jouissaient d'une excellente vue et qu'avec la poudre gascogne elle aurait une chance de découvrir la brèche entre les tutélaires. La taille réduite de l'oiseau lui permettrait aussi de se faufiler plus facilement. Et puis, si elle échouait, ce n'était pas une mauvaise façon de passer sa dernière heure. Mais, s'aperçut-elle, elle avait fait encore un meilleur choix que cela. Elle voyait les tutélaires sous la forme d'ombres ténues de brume grise qui se déplaçaient presque imperceptiblement au-dessus des murs. *Et il n'y a pas si longtemps, je tenais le gris pour une teinte morne,* songea-t-elle. Qui aurait deviné qu'une seule couleur insipide serait riche d'autant de nuances ?

Quelques vigoureux coups d'aile lui firent prendre de l'altitude et elle vola en direction du palais, à nouveau surprise par la puissance et l'énergie d'une forme animale aussi petite. Elle s'était élevée au-dessus des tutélaires et avait presque dépassé en flèche le palais lorsqu'elle se ressaisit et fit demi-tour. Il ne fallait pas s'étonner si des sorciers humains se perdaient quand ils se transformaient. Sans son solide sens des réalités, elle se serait aisément laissée aller à jouer sur les courants aériens jusqu'à en oublier son identité. *Est-ce là ce qui est arrivé à tous les sorciers qui ont tenté de se transformer ? Se disaient-ils sans cesse « je reste encore un peu », jusqu'à ce que les mots se fussent effacés de leur esprit ?* Elle aurait aimé pouvoir se permettre une telle félicité.

Kade découvrit la brèche près du point culminant où les franges des tutélaires se rejoignaient au-dessus du palais. C'était un trou de forme irrégulière, de guère plus d'un mètre dans sa partie la plus large… et qui se refermait vite. L'instinct du faucon prit les commandes et, poussée par la peur, elle piqua vers la brèche. Elle avait oublié à quelle vitesse elle pouvait filer si elle le voulait, et elle se retrouva de l'autre côté sans dommage, s'efforçant frénétiquement de ralentir sa course de ses ailes ramenées en coupe alors que le toit pentu de la tour de la Reine montait à toute allure à sa rencontre.

Ravie, Kade maîtrisa son piqué et glissa de côté, prit le courant aérien autour du bâtiment et le laissa la porter vers le bastion Nord. Elle n'avait rien senti en passant à travers les tutélaires, et elle savait désormais qu'elle allait battre cette canaille de Bisran à son propre jeu.

Elle effectua lentement un seul cercle au-dessus du bastion du Roi par pure curiosité. Le long du niveau supérieur, elle voyait les taches sur les pierres au-dessus des fenêtres, là où la fumée s'était échappée des feux isolés qui s'étaient déclarés la nuit de l'invasion. Puis des chatoiements au-dessus des tuiles sombres du toit aux

pentes multiples attirèrent son attention. On aurait dit un tutélaire.

Oui, c'en est un. Elle ne pensait pas qu'il s'agissait d'un nouveau tutélaire conçu par Grandier ; il gisait sur le toit comme un foulard qu'on y aurait jeté. Kade refit un cercle, perdant de l'altitude afin de le voir plus distinctement. Il s'agissait peut-être d'Abléon-Indis, le tutélaire qu'elle avait appelé pour diriger la Horde dans la Vieille Salle. Son sortilège l'avait peut-être sorti complètement de la structure immatérielle, voilà pourquoi il se trouvait toujours à la même place au lieu de dominer avec les autres le palais. Peut-être avait-il échappé à la conversion des autres tutélaires par Grandier.

Kade vit du coin de l'œil la forme sombre, et son corps de faucon fit un écart d'une contorsion, réagissant avant que son esprit humain eût pris conscience du danger.

C'était un spraggat noir qui étendait ses ailes de cuir au-dessus de la jeune femme, griffes en avant. Elle plongea une nouvelle fois, se glissa dans les courants aériens pour en ressortir aussitôt, mais il la suivait, et ses ailes plus puissantes triomphaient du vent, le rapprochaient inexorablement de sa proie.

Kade vira et le spraggat passa en trombe au-dessus d'elle en poussant un cri de rage. Elle battit frénétiquement des ailes, tenta de reprendre de la hauteur et de profiter de l'erreur de son assaillant, puis elle entendit ses cris passer de la colère à la douleur. Elle risqua un coup d'œil et vit qu'il roulait sur le toit du bastion du Roi en griffant les tuiles ; ses ailes de cuir fumaient et des flammes jaillissaient sur sa peau sombre. Il était tombé sur Abléon-Indis. *J'ai raison,* se dit Kade avec une grande satisfaction. *Mais il est beaucoup plus faible qu'avant sans sa clef de voûte ; en temps normal il aurait réduit ce monstre en cendres sur-le-champ.* Elle avait un tutélaire dans son camp et elle allait devoir réfléchir sérieusement à la meilleure façon de l'utiliser.

Elle fit demi-tour et se dirigea vers le bastion Nord. Des griffes lui labourèrent alors le dos, et la force du coup la fit dégringoler dans des battements d'ailes affolés. Le deuxième spraggat noir fondit à nouveau sur elle et la frappa. Elle tournoya et virevolta pour s'échapper. Le mur du bastion Nord lui donnait l'impression de toupiller sans cesser de se rapprocher de plus en plus à toute allure.

Les instincts que Kade avait difficilement repoussés un peu plus tôt reprirent les rênes en force, l'obligèrent à se redresser et à se frayer un chemin vers la montagne plate qui se dressait devant elle. Ses serres se refermèrent sur de la pierre et elle sentit un violent déplacement d'air derrière elle lorsque le spraggat piqua pour la mise à mort. L'espace d'un long moment, elle se sentit

fouiller, chercher à se rappeler quelle initiative prendre à présent, ses pensées submergées par la peur du faucon et son envie effrénée de se retourner pour se jeter sur le spraggat dans une attaque désespérée. Rassemblant le peu qui restait d'elle-même, elle projeta son esprit et toucha au milieu de ses plumes l'étincelle de lumière qui était dans une autre existence la boule de verre d'une reine des fées. Elle la fracassa.

Puis elle se retrouva les doigts enfoncés dans la façade de pierre tandis que ses bottes glissaient sur le rebord d'une fenêtre. Le spraggat hurla de confusion, soudain confronté à un être humain plus gros que lui ainsi qu'aux remous vifs et douloureux d'un sortilège puissant. Il vira de frayeur et s'enfuit. Pleurnichant à demi de fatigue, Kade se cramponna à la pierre et donna un coup de pied au loquet de la fenêtre. Une fois, deux fois. La fenêtre céda et Kade tomba par l'ouverture.

Elle resta un instant étendue sur le plancher d'une salle vide, le souffle court, puis elle mit la main dans sa poche. La boule de verre de Titania était en miettes, encore un peu chaude de la force du sortilège qu'elle abritait. *Bon, je ne vais pas recommencer de sitôt,* se dit-elle en se mettant péniblement sur son séant. Les griffes de la fée avaient déchiré son manteau et laissé dans son dos deux longues estafilades d'où suintait lentement du sang. Sa chemise et sa blouse n'avaient pas trop souffert, et elle fouilla fébrilement ses poches à la recherche d'une épingle pour rapprocher le tissu du manteau. Puis elle vit où elle se trouvait : les murs couverts de rayonnages à chant doré, les grandes fenêtres, le bureau double magnifiquement sculpté, toujours encombré de papiers, d'autres livres et d'un encrier renversé.

Dans son désarroi, Kade en avait presque oublié sa destination. Elle comptait s'en approcher avec prudence et s'assurer d'abord que les autres salles étaient vides. Elle se remit debout en se maudissant intérieurement, l'oreille dressée, à l'affût d'une présence éventuelle. *Idiote, idiote, tu ne vas quand même pas tout gâcher maintenant ? Est-ce qu'il se sert encore de ces locaux ? Es-tu arrivée jusqu'ici rien que pour te faire prendre ?*

Elle se retint de tomber contre un mur parce que ses jambes tremblaient encore et se glissa jusqu'à la porte. Mais la pièce suivante, un petit salon glacial dont les meubles croulaient sous davantage de livres, était également inoccupée. Elle explora le reste des appartements et sentit son cœur battre à un rythme plus régulier. Elle n'entendait que le vent contre les fenêtres, et les salles étaient toutes froides, les bougies et les cheminées éteintes. Grandier n'était donc pas revenu ici.

Kade retourna vers le cabinet et se lança dans une fouille

frénétique. Les cachettes les plus simples étaient les meilleures. Le matin où elle s'était tenue sur le rebord de la fenêtre et qu'elle lui avait parlé, un matin qui lui semblait remonter à un an, il projetait de laisser entrer la Horde le soir même. *Ce n'est pas Galen qui t'a trahie,* se rappela-t-elle. C'était le meurtrier Urbain Grandier.

Elle s'approcha du bureau, en ouvrit tous les tiroirs et feuilleta les papiers du dessus, mais ils étaient couverts de calculs incomplets en pattes de mouche auxquels, très vite, elle ne comprit rien. Les livres sur le bureau : *Le Théâtre de l'alchimie terrestre* et *Les Clefs noires* ; rien de bien révélateur.

Elle fit le tour de la pièce, passa en revue les rayonnages, déplaça les ouvrages, regarda sous des coussins de fauteuils puis se tourna vers la malle en cuir posée par terre. Des livres s'entassaient dessus, mais ils n'avaient pas beaucoup de poussière par rapport au reste des lieux et elle se souvint que le sorcier finissait juste d'y déposer quelque chose lorsqu'elle était venue à la fenêtre la première fois.

Kade s'agenouilla devant la malle et retira les livres du couvercle. La malle n'était même pas fermée. Elle l'ouvrit et fut déçue d'y découvrir du linge plié et des couvertures de futaine parfaitement ordinaires.

Elle écarta alors la couche supérieure. Et là, posée sur une épaisseur de tissu, une pierre prélevée dans un lit de rivière, abrasée, polie par l'eau, assez petite pour tenir à l'aise dans ses deux mains en coupe. La clef de voûte était à présent inerte et silencieuse. Elle la saisit et la retourna, s'émerveilla devant les symboles, lettres et équations gravés à sa surface. D'abord massives et assez grosses pour être lues, les inscriptions se réduisaient à mesure qu'elles tournaient autour du caillou, certaines manifestement dues à des mains différentes, pour devenir si minuscules qu'on les eût dites gravées au ciselet de bijoutier, et rapetisser encore jusqu'à finir par disparaître au regard. Kade, les yeux plissés, secoua la tête, étourdie. Elle n'arrivait à en comprendre le sens que sur quelques tours du caillou, et encore.

Bon, se dit-elle en la faisant rouler d'une main à l'autre. *Voilà, je l'ai. Maintenant, tu n'as plus qu'à trouver Thomas et remettre ceci à sa place dans la cave.*

Elle empaqueta la clef de voûte dans le sac qu'elle avait apporté dans une poche et qu'elle s'attacha solidement autour de la taille, puis gagna la porte de sortie.

Kade écouta un instant au lourd battant de bois, n'entendit aucun bruit trahissant une présence puis l'ouvrit prudemment. La salle voisine était sombre, mais elle s'y attendait. Il y flottait une

odeur de moisi, d'humidité et – au loin, à peine perceptible dans l'atmosphère glacée – de mort.

Elle hésita, une main sur l'encadrement de la porte. Les poils de sa nuque se hérissèrent.

Si le spraggat noir dehors était un garde, il devait y en avoir également un à l'intérieur.

Elle traversa l'antichambre en trois bonds légers et atteignit la porte d'en face. Qu'on vienne donc la chercher ; elle avait trouvé la clef de voûte. Elle pouvait tout faire.

Devant elle s'étendait une succession de salles peuplées de formes silencieuses que déformaient les ombres.

Kade traversa à pas feutrés la première, la sueur lui gelant dans le dos, la lourde bosse de la clef de voûte lui battant familièrement la cuisse. Elle s'arrêta dans la deuxième. Le froid avait changé de consistance. Elle le sentait qui l'enveloppait comme une brume, s'accrochait à son visage, ses cheveux, ses vêtements.

Il y a quelque chose ici. Elle toucha le mur afin de se guider dans la bonne direction, plissa les yeux dans le noir et sortit le couteau de bronze du fourreau à sa ceinture. Puis quelque chose bougea. Elle n'aurait su dire si elle le voyait de ses yeux ou dans sa tête.

Doucement, Kade se plaqua encore contre le mur. La présence inconnue allait l'attaquer d'un instant à l'autre. Elle ne tenait pas à lui donner un avantage en jaillissant de la salle en hurlant.

Le chuchotement faillit la faire sauter au plafond. Il venait de l'autre côté de la salle, et elle resserra sa prise sur le couteau. La voix était basse, discordante, et elle n'arrivait pas à comprendre ce qu'elle disait.

La jeune femme hésita, consciente du temps précieux qui s'écoulait. La sueur lui gelait sur le front et elle ne savait pas si elle devait céder à la peur ou à la colère, forcer le passage malgré le danger ou battre en retraite. C'était peut-être le but de la présence, la retenir ici pendant qu'autre chose…

Le murmure devenait plus fort. Bien que Kade ne pût encore distinguer ce qu'elle disait, la voix tremblait à la limite de sa mémoire et la jeune femme se sentait à deux doigts de la reconnaître.

Puis elle se souvint que *Les Clefs noires* contenait des sortilèges pour la nécromancie.

La voix de son père lança : « Petite traînée, quelle mouche a piqué ta garce de mère de t'abandonner ? Elle n'était pas obligée de te laisser pour que tu me harcèles. »

Kade ne se rappela pas avoir couru ; elle ne se rendit compte de rien jusqu'au moment où elle claqua la porte du cabinet de Grandier derrière elle et s'y appuya en frissonnant. Ses genoux lui

faisaient mal, elle avait un gant déchiré et la brûlure dans sa paume était ouverte. Elle avait dû passer par-dessus ou à travers un meuble, même si elle n'en gardait aucun souvenir.

Elle se rendit au bureau, prit le livre de nécromancie et le jeta par la fenêtre. Il heurta la croisée ouverte, brisa le carreau puis bascula hors de vue. C'était la première de fois de sa vie qu'elle maltraitait un livre.

Elle fit les cent pas dans le cabinet parce qu'il courait dans ses veines un feu liquide de peur et de colère et que rester immobile lui faisait mal. Elle fracassa un astrolabe et en retourna le globe, puis elle s'enfonça les ongles dans la plaie ouverte de sa main jusqu'au moment où elle cessa de pleurnicher et que ses pensées redevinrent cohérentes. Elle exhorta alors tous les anciens esprits païens à frapper Grandier de leurs malédictions et le dieu de l'Église à le terrasser.

Kade finit par s'arrêter au milieu du cabinet, se pressa les mains l'une contre l'autre et réfléchit. C'était une épreuve, une malice, un défi. Grandier voulait qu'elle échoue. Avait-il placé le fantôme en dehors de ces salles ou l'avait-il laissé errer dans le palais afin qu'il fût attiré par la jeune femme au cas où elle trouverait un moyen d'y pénétrer ?

La dernière hypothèse était plus plausible. *Mais alors… Mais alors il pourrait venir ici.* Kade fut à la fenêtre en un clin d'œil.

Elle sortit sur l'appui puis passa sur le large rebord. Le spraggat noir n'était plus en vue mais il risquait de revenir d'un instant à l'autre. Elle était en mauvaise posture pour se défendre.

Le vent glacial la cinglait, lui arrachait l'air des poumons. Kade se glissa le long du mur, les doigts solidement cramponnés aux fissures dans la pierre. Elle n'avait pas rattaché son manteau à l'aide de l'épingle et un courant d'air froid lui coulait dans le dos. Elle allait de toute façon devoir franchir le mur de défense pour gagner le Vieux Palais. *Est-ce que je peux y arriver de l'extérieur ?* Au bout de dix pas laborieux, Kade comprit qu'il valait mieux renoncer, sauf si elle tenait à mourir au terme d'une chute. Elle devrait entrer dans le bastion Nord pour gagner le passage qui courait au sommet du mur.

Elle finit par ne plus supporter le froid. Elle atteignit une enfilade de fenêtres, parvint à en ouvrir une, manqua passer à travers et s'écroula sur le plancher d'une petite chambre à coucher. Assise sur le tapis raide de gel, elle s'aperçut qu'elle n'avait même pas pris la précaution de jeter d'abord un coup d'œil pour s'assurer que les lieux étaient inoccupés. Elle aurait parfaitement pu atterrir tête la première au milieu de toute une tribu de spriggans ou d'une troupe de soldats d'Alsène.

Elle s'enfouit la figure dans les paumes. *Il te fait courir. Tu es à nouveau un jouet entre ses mains.*

Au bout d'un moment, Kade se leva et passa la porte pour se rendre dans la pièce voisine. Il s'agissait d'un petit salon joliment aménagé, à la tapisserie et au tissu d'ameublement rose et or. Elle ignorait qui habitait dans ces appartements et où elle était, sauf qu'elle se trouvait à proximité de l'angle du bâtiment et qu'il lui fallait trouver l'escalier qui menait sur le mur de défense. La lumière qui entrait par la fenêtre de la chambre à coucher n'entamait en rien les ombres dans les coins. La pièce suivante serait dans le noir complet.

Kade fouilla ses poches et finit par en ramener un briquet à amadou. Elle allait allumer une des chandelles et la prendre avec elle. Elle y était de toute manière obligée si elle voulait éviter de se cogner contre les murs ou de marcher sur des bogles. *Froussarde,* se dit-elle en battant le briquet. *Sale froussarde.*

La pierre refusa de produire la moindre étincelle. Elle arracha donc la bougie de la lanterne, s'assit par terre et entreprit de l'allumer par un sortilège. Son cœur battait trop vite, l'empêchait de se concentrer, mais la mèche finit par rougeoyer doucement d'une lumière magique. Elle commençait à jaunir d'une flamme réelle lorsqu'elle s'éteignit, comme mouchée par des doigts invisibles. « Quoi ? » s'exclama tout haut Kade qui leva alors les yeux.

Il était là, dans l'angle le plus sombre, qui l'observait. Elle sentait son regard par l'œil intérieur de sa propre sorcellerie. Son épiderme se glaça et la sueur lui coula dans les yeux. Puis il lui chuchota :

« Je pourrais te faire tuer demain et personne ne s'en apercevrait. Peut-être vais-je… »

Kade avait déjà traversé la chambre, refermé la porte derrière elle et se tenait sur le rebord de la fenêtre comme un oiseau prêt à prendre son envol lorsque ses esprits lui revinrent. Elle s'obligea à s'arrêter, écrasa sa main blessée contre le métal gelé de la croisée, se contraignit à réfléchir. Elle pouvait suivre à nouveau le mur, entrer par une autre fenêtre et contourner le fantôme. Mais il avait mis si peu de temps à la repérer. Il allait la suivre à nouveau. Comment pouvait-elle retrouver Thomas avec cette saleté sur ses talons, qui lui glaçait les sangs ?…

Avait-il aussi poursuivi Thomas ? Le capitaine avait aidé Ravenna à tuer Fulstan. Mais le vieux roi, de son vivant, ne l'avait jamais particulièrement impressionné ; ce n'était pas maintenant qu'il était mort, se disait Kade, qu'il allait lui faire peur.

Il la poursuivait, elle, parce qu'il lui donnait des sueurs froides.

Kade hésita, réfléchit sous ce nouvel éclairage. Fulstan n'était rien de son vivant et encore moins dans la mort. Thomas et Ravenna s'étaient débarrassés de lui avec moins d'états d'âme qu'un paysan abattant un chien enragé. Kade piocha la tête toute seule.

C'était la clef de tout.

Elle n'avait pas laissé le vieux saligaud l'empêcher de vivre sa vie. Elle n'allait pas le laisser l'empêcher de retrouver Thomas.

Kade quitta le rebord de la fenêtre et traversa la chambre glaciale pour gagner la porte. Ses jambes tremblaient, tout comme sa main posée sur la poignée. Tout allait bien. Elle pouvait trembler, crier, hurler, tant qu'elle ne prenait pas la fuite. Elle se fichait de ceux qui risquaient de la repérer ici.

Elle entendait de l'autre côté du battant marmonner la voix. Elle l'ouvrit et s'immobilisa dans l'encadrement.

La lumière de la chambre derrière elle ne portait pas très loin, on aurait dit qu'elle se heurtait à un mur de ténèbres et s'arrêtait net. La voix s'éleva, fulmina contre elle, cracha des mots qui lui rappelaient toutes ses anciennes épouvantes nocturnes, tous ses cauchemars. « Sale petite menteuse, châtiment que Dieu m'a envoyé pour mes péchés. »

N'importe quoi pour le faire taire. « Tu n'es rien », dit-elle.

Ses paroles furent sans effet. La voix prit du volume. « Crois-tu que ton petit frère pathétique pourrait te venir en aide ? Il te tuerait de ses mains si je le lui ordonnais… »

Roland ferait ce que tu lui ordonnes ? se surprit-elle à penser. « Qui est le menteur en ce moment ? lança-t-elle. Il te déteste davantage que moi. » Soudain, les mots n'étaient plus que des mots. Ils faisaient mal, mais sans avoir le mordant de la vérité. C'étaient les mêmes mots que Fulstan lui avait toujours crachés au visage, mais elle n'était plus une enfant désormais et elle n'y croyait plus. Peut-être n'avait-elle pas eu besoin de retourner dans sa ville natale pour affronter son frère. Peut-être en avait-elle eu besoin pour affronter ceci. « Tu n'es rien, reprit-elle d'un ton plus énergique. Galen Dubell a davantage été mon père que tu ne le fus jamais. Thomas était davantage un mari pour Ravenna que toi. » La voix continuait, plus forte, et celle de Kade monta dans l'aigu, la couvrant, tout souci de discrétion oublié. « Tu n'étais rien pour elle, tu n'es rien pour moi. Elle t'a tué parce que tu la gênais et qu'elle ne supportait plus ta bêtise. Roland est maintenant le roi et il maudit ta mémoire, qu'il le reconnaisse ou non. Tu n'es rien, et depuis toujours ! »

Au dernier mot, elle s'avança d'un pas décidé – sans courir, sans tâtonner dans le noir – et finit par s'écorcher le menton sur un

fauteuil. En jurant de douleur, elle se jeta contre la sortie, ouvrit le battant et passa en chancelant dans la salle suivante.

Une porte ouverte donnait sur l'escalier, et une lueur jaune blafarde de bougie y tombait de quelque part au-dessus. Le silence était absolu.

Elle se retourna brièvement et vit par l'ouverture du salon la clarté grisâtre du jour que laissaient entrer les fenêtres. Ce n'était qu'une pièce plongée dans la pénombre, pas plus froide que l'escalier.

« Et ne t'avise pas de revenir », marmonna Kade en s'appuyant contre le chambranle. Puis elle entendit des pas lourds sur le plancher au-dessus et se hâta de descendre l'escalier. S'il y avait quelqu'un ou quelque chose dans le bastion, ses cris ridicules n'avaient pas manqué de l'attirer.

Dans l'heure à venir, Grandier, la Horde ou Denzil pouvaient la tuer. Mais Kade ne s'était jamais sentie aussi libre de sa vie.

19

Quelque part dans le couloir en dessous, quelque chose tinta comme du métal creux heurtant la pierre. Thomas s'arrêta au bord du trou dans le plancher et tripota la poignée de sa rapière. Il avait vu Dontane descendre l'escalier des salles de conseil et il avait couru le risque de s'aventurer dans les couloirs du rez-de-chaussée pour l'y surprendre.

Le large couloir que lui avait fait suivre Grandier la veille restait la seule voie libre vers la cave où s'était installée la cour d'Unseelie. Thomas avait trouvé dans le plafond un point faible qui avait en partie cédé en répandant des débris pour lui ménager un trou. Il s'y était hissé et avait découvert un autre couloir étroit bloqué à une extrémité par un effondrement. Il ne menait qu'à d'autres salles désaffectées et à un escalier désormais branlant vers l'étage supérieur.

Une lumière chiche qui tombait dans l'escalier atténuait vaguement les ténèbres. Silencieusement, Thomas se maintint en équilibre au bord de la brèche, l'oreille tendue. Il reconnut peu à peu dans le bruit léger en dessous les pas d'au moins deux hommes. Puis Dontane passa, suivi à contrecœur par deux soldats d'Alsène, et Thomas sentit à la fois une bouffée de soulagement et de tension ; il n'était pas sûr jusqu'à cet instant que la chance lui sourirait. Dontane aurait pu se faire accompagner de vingt soldats, mais le désir de cacher à Grandier ses agissements avait dû l'emporter sur la prudence.

Le capitaine descendit sans bruit le long d'un chevron écroulé qui bloquait en partie la brèche et bondit sur le dos du deuxième soldat.

Son poids plaqua l'homme sur le sol de pierre rude. D'une roulade, il se dégagea de la forme inerte, se releva contre le mur d'en face puis esquiva le coup d'épée que lui portait l'autre soldat. Il para la seconde botte sauvage, feinta et transperça la gorge de son adversaire. Le soldat s'affaissa contre le mur, étreignit sa blessure, suffoqua puis glissa à terre.

Dontane s'était retourné en tirant d'un geste vif son épée au clair. Il reconnut Thomas, s'arrêta, écarquilla des yeux incrédules. « Vous êtes encore… »

Le capitaine s'avança vers lui d'un pas qu'il voulut nonchalant. Il ne se sentait pas capable de le rattraper s'il décidait de détaler vers

la cave. « Peur de Villon ? Les événements ne se déroulent pas selon le plan prévu ? »

Il vit un éclair de lucidité passer sur le visage figé de Dontane qui comprenait où ces phrases avaient été prononcées et se remémorait ce qui s'était dit encore. « C'était donc vous. Je croyais que le gamin avait rêvé quand il prétendait avoir entendu bouger sous le plancher. »

Le sorcier se jeta en avant. Thomas voulut lever sa rapière afin de parer mais vit la flamme bleue de feu magique danser le long de la lame adverse. Au lieu d'engager le fer, il détourna d'un mouvement large la lame mortelle et rompit. Malgré cela, la secousse du contact suffit à lui envoyer une décharge de douleur dans tout le bras.

Dontane éclata de rire, mais la sueur lui dégoulinait sur le visage et il tenait son épée en garde, sans poursuivre aussitôt son attaque. Thomas se retint contre le mur pour ne pas tomber. *Crénom,* se dit-il, *je risque d'y rester.* La bouffée d'énergie avait mis un certain temps à parcourir la lame de la longue rapière jusqu'à sa main, assez longtemps pour qu'il pût parer et rompre. S'il avait été en contact avec l'épée adverse par la lame plus courte d'une main gauche, son bras serait maintenant invalide. Il avait été bête de ne pas deviner que le jeune sorcier aurait une défense magique à lui opposer. Mais Dontane avait assisté à la bataille dans la maison d'Aviler et savait qu'il n'était pas de taille, au moins à l'escrime ; le capitaine sentait presque l'odeur de sa peur.

Thomas se détacha du mur. « J'espère que vous avez de meilleurs arguments, dit-il d'une voix douce. Ceux-là ne suffiront pas. » Il opéra un mouvement tournant dans l'espoir de s'interposer entre Dontane et la cave.

Le sorcier recula, l'empêchant de lui couper la route. Thomas porta une botte, remonta la pointe de sa rapière par-dessus la parade de Dontane et lui entailla l'épaule. Le sorcier poussa un cri et fit un grand moulinet ; le plat de sa lame frappa le bras droit de Thomas. L'énergie du feu magique qui enveloppait l'épée fit chanceler le capitaine. Dontane recula encore d'un pas incertain et lâcha son arme. Il se plaqua la main sur son épaule blessée, fit demi-tour et s'enfuit à toutes jambes dans le couloir.

Jurant de douleur et forçant ses doigts engourdis à serrer la poignée de sa rapière, Thomas se lança à sa poursuite.

Un peu plus loin, il aperçut le trou dans le mur. La lumière surnaturelle de la Horde s'était éteinte pour ne laisser qu'un puits de ténèbres dans la vieille cave. À cause de la clarté du jour qui subsistait dehors, la Horde devait encore être au repos, mais Dontane, qui disparaissait à cet instant dans l'escalier, n'allait pas

manquer de la réveiller.

Thomas dévala les marches à sa suite. Le sorcier se déplaçait plus lentement, une main toujours pressée contre son épaule ensanglantée. Il se retourna au moment où Thomas atteignait le palier et lui lança un coup de poing, puis ils s'empoignèrent et luttèrent sur la plate-forme étroite. Son bras droit cloué contre lui, Thomas repoussa Dontane vers le bord puis sentit la pierre céder sous sa botte. Dans l'instant qui suivit, tous deux chutaient.

Kade avait trouvé assez d'enchantement pour empêcher l'œil humain de se concentrer facilement sur sa personne et avait progressé silencieusement par les salles sombres et froides vers le Vieux Palais. Tapie dans l'ombre propice sous un des grands escaliers, elle regardait les troupes d'Alsène courir en tous sens. La plupart des soldats portaient des lanternes et tous donnaient l'impression de se crier dessus. Ils avaient encore répandu de leur maudite limaille de fer autour des secteurs des deuxième et troisième étages où ils avaient manifestement établi leur campement principal. C'était là qu'ils devaient garder Thomas, mais l'enchantement de Kade n'y tiendrait pas longtemps, pas à courte distance, en pleine lumière et face à des hommes sur leurs gardes.

Partagée entre le désir de rester pour chercher Thomas et celui de continuer plus loin pour remettre la clef de voûte en place, Kade se rongeait l'ongle du pouce et tâchait d'examiner les solutions possibles avec logique.

Des sortilèges risquaient de donner l'alerte à Grandier ou à quelqu'un de la Horde. L'éther était assez perturbé comme cela. Kade ne tenait pas à le troubler davantage pour donner à l'ennemi l'idée qu'elle rôdait dans les parages. Elle ne pouvait pas se permettre de se faire prendre avant d'avoir au moins réinstallé la clef de voûte et chassé la Horde hors du palais, vers la cour de Seelie à l'affût.

Un jeune page en pourpoint à crevés et lourde cape de fourrure descendit l'escalier et s'arrêta à quelques pas de sa cachette. Il posa une main menue sur le pilastre et contempla l'activité frénétique de la soldatesque.

Les oreilles de Kade se dressèrent. Il lui fallait des renseignements. On lui offrait un informateur possible, assez petit pour lui opposer peu de résistance.

Le palier fut un instant presque désert. Elle attendit que le dernier soldat eût passé une entrée voûtée donnant sur la salle suivante et elle fonça.

Elle entoura de son bras nerveux la gorge du page et le traîna en

arrière jusqu'à l'abri dans l'ombre de l'escalier. Le cri étouffé de sa victime s'arrêta net lorsqu'elle lui appuya la pointe de son couteau de bronze sous la mâchoire et souffla : « Tais-toi. »

Elle le tira davantage dans l'ombre. « Pas un bruit, maintenant, dit-elle. Grandier a un prisonnier, le capitaine des gardes de la reine. Où est-il ? »

Elle relâcha un peu la pression sur la trachée du jeune page pour lui permettre de répondre. Il inspira avant de pousser un cri et elle appuya sur le couteau juste assez pour faire couler une perle de sang. « Le prisonnier s'est échappé », chuchota le gamin au bout d'un instant.

Allons bon, il ne manquait plus que cela, songea Kade avec irritation. *Comment le retrouver maintenant ?* « Quand ?

— Plus tôt dans la journée, je ne sais pas exactement à quel moment… » Sa voix montait, aussi poussa-t-elle encore la pointe du couteau pour lui rappeler de rester silencieux.

Kade n'avait aucun moyen de savoir si Thomas avait déjà quitté le palais où s'il se trouvait toujours piégé à l'intérieur. Il ne lui restait plus qu'à aller remettre la clef de voûte en place, se dit-elle, et improviser la suite.

Le page tremblait sous son bras, mais Kade le sentait assez furieux pour vouloir lui sauter dessus dès qu'elle le relâcherait, au lieu de prendre la fuite en criant à l'aide, ainsi que le lui conseillerait la raison. Elle le repoussa brutalement et, au moment où il se retournait vers elle, lui jeta dans les yeux une poignée d'enchantement. Le souffle coupé, il s'arrêta en chancelant et la regarda fixement de ses yeux écarquillés qui n'étaient plus que deux pupilles. « Tu as fait un rêve, dit-elle. Un rêve déroutant. Un fouillis d'images. »

Il regardait toujours fixement droit devant lorsque Kade se faufila près de lui et entreprit de descendre les marches. Il ne retrouverait pas ses esprits tout de suite, le temps pour elle d'atteindre son objectif. Il ne lui faudrait de toute façon que quelques instants pour remettre la clef de voûte en place.

Thomas gisait à plat ventre, la joue contre la pierre froide et rugueuse. Il se redressa légèrement, secoua la tête, trop étourdi pour faire le point, et retint un instant son souffle en sentant les élancements soudains d'une centaine de nouvelles contusions. Puis les souvenirs lui revinrent. Il se trouvait sur le dallage de la cave. Il avait dévalé cul par-dessus tête la dernière volée de marches.

Thomas roula sur lui-même et s'assit. Son épée était posée près de sa main ; il avait dû instinctivement s'y cramponner jusqu'au terme de sa chute. Dontane était étalé à peut-être vingt pas.

Et la Horde endormie commençait à s'agiter autour d'eux.

Thomas se retourna vers l'escalier et vit qu'une fée ailée noire à la tête de chien étroite et lisse s'était posée sur le palier et les regardait de ses yeux rouges luisants. La lumière douce devenait plus vive à mesure que des feux follets grimpaient le long des murs. Des créatures sortaient furtivement de sous des tas de bois et d'objets sans valeur mis au rebut ou donnaient l'impression de jaillir de terre. Il n'y en avait pas deux identiques, mais toutes étaient pareillement hideuses : têtes grotesques difformes, dents irrégulières, longues mains griffues, queues de rat ou ailes de chauve-souris. On aurait dit que de la fourrure avait poussé sur une des colonnes, et Thomas s'aperçut qu'elle était recouverte d'une multitude de spriggans dont la couleur variait entre le brun et le gris. La puanteur ambiante évoquait un fond de marécage et les monstres continuaient de s'extraire de leurs cachettes.

Trois bogles contrefaits bondirent à terre entre Dontane et lui, attirés par l'odeur du sang autour du sorcier. Thomas chercha du regard un abri ou une autre arme possible et vit sur sa droite un long tas de bois brisé, une ancienne tour de siège couchée sur le flanc. Si les étais et plates-formes étaient faits de madriers de bois, les poulies et chaînes qui les prolongeaient ainsi que les plaques destinées à la protection du personnel étaient en fer, et aucune fée ne se trouvait dans le voisinage. Profitant de ce que les monstres s'intéressaient à Dontane, Thomas récupéra son épée et courut vers la tour disloquée. Il s'accroupit à côté, le dos contre une grande plaque de fer rouillée que calait le bois en putréfaction.

Tandis que se regroupaient les fées et que le grommellement de leurs conversations montait en volume, il ramassa les boulons et les bouts de métal éparpillés à proximité pour les mettre en tas à portée de main. La plupart des monstres se dirigeaient vers Dontane, attirés par le sang, voire par la magie du jeune sorcier, mais une petite fée couverte d'écailles rouge feu et de poils rebelles se glissa vers Thomas. Il attendit qu'elle fût assez proche puis se servit de la pointe de son épée pour la chasser d'une chiquenaude.

Étonnamment légère, la créature vola en reculant d'une bonne vingtaine de pas avant de rebondir sur le dallage. Elle se releva d'un bond et brailla :

« Hé, il m'a vue. »

Crénom, à présent ils sont au courant, se dit Thomas. La Horde pouvait se cacher de lui maintenant qu'elle le savait insensible à l'enchantement. *Imbécile.* C'était la deuxième fois qu'il se trahissait ainsi.

Mais l'attention des fées fut à nouveau détournée lorsque

Dontane se mit à bouger. Le sorcier roula sur lui-même en gémissant, et la Horde s'approcha autour de lui. Une bande de harpies tellement émaciées qu'on peinait à reconnaître en elles des femmes, affligées de mèches de cheveux grisonnants leur pendant du crâne et d'une peau verdâtre de vieux cadavre, se moquèrent de ses efforts pour se mettre debout.

Le sorcier se releva sur des jambes flageolantes, regarda autour de lui et se vit pris au piège. Il avait perdu son épée dans le couloir au-dessus, et Thomas devina à la façon dont le sang reflua de son visage qu'il comprenait l'étendue du danger. Mais, avec davantage de courage que ne lui en aurait supposé le capitaine, il lança d'une voix rauque : « Écoutez-moi ! Nous avons d'autres mortels pour vous. »

Ce sale entêté veut toujours les envoyer après Villon. Thomas savait qu'il avait désormais peu de chances d'atteindre Dontane. Il devait pourtant essayer. Il rassembla ses forces pour se mettre en mouvement.

Les fées regroupées avaient l'air d'écouter le sorcier, du moins n'avaient-elles pas encore lancé leur attaque. Dontane tourna sur lui-même sans les quitter des yeux, sur ses gardes. Il se passa la langue sur les lèvres. « Une armée stationne devant les portes de la ville… » dit-il.

Un criaillement tombant du plafond noya ses paroles. Thomas leva les yeux au moment où plusieurs fées, dans un fracas épouvantable, dégringolaient d'un puits d'aérage. Elles planèrent ou tombèrent en vrille jusqu'à terre, dont une à l'autre bout de la cave dans un *floc* fatal. Une odeur de viande grillée et de mousse de tourbière les accompagnait.

Une des créatures ailées atterrit en douceur sur le dallage et se dirigea d'un pas énergique vers Dontane. Un grand féetaud de forme humaine, mais la ressemblance s'arrêtait là. Il avait la peau noire et rugueuse, et Thomas vit, lorsqu'il fut plus près, qu'il avait subi des brûlures et portait encore dans sa chair des plaies rouges à vif.

Alors qu'il s'approchait de Dontane, une fée plus petite à la tête aplatie, aux bras et jambes pourvus d'articulations en surnombre, sautilla hors de la foule de badauds pour le saluer. La petite créature dansa autour du grand féetaud blessé et chanta d'une voix flûtée parfaitement intelligible : « Il est là, on nous a dit ! Le sorcier humain ! Il est là ! »

Le grand féetaud observa un instant son manège, puis il se pencha et chassa d'une claque la petite créature.

Dontane recula de quelques pas chancelants devant le féetaud qui s'avançait. Le monstre baissa les yeux sur lui. « Tu ne me

reconnais pas ? demanda-t-il d'une voix râpeuse. Sûrement si. Je suis Évadne.

— Mais… » Dontane le regarda fixement, et la peur grandissait dans ses yeux. « Les autres ont dit que vous n'étiez pas revenu, qu'il s'était produit une explosion dans la tour…

— Oui, j'ai vu l'explosion. Je l'ai vue de l'intérieur. Si je ne reviens que maintenant avec quelques rescapés, c'est qu'il nous a fallu un bon moment pour ramener nos malheureuses carcasses jusqu'ici. » La voix sifflante devint un hurlement aigu. « Ton maître m'a envoyé à la mort, sale crétin d'humain, espèce de menteur !

— Non, c'est impossible, il savait que Denzil voulait faire prisonnier le roi… » dit Dontane en reculant encore d'un pas avant de s'arrêter, l'air désorienté, en s'apercevant que les autres fées noires se rapprochaient discrètement de lui.

Maintenant il comprend, se dit Thomas. Grandier n'avait pas plus fait confiance à Dontane qu'à Denzil.

Évadne vint plus près du sorcier. « Attendez… » supplia Dontane.

Le prince des fées marqua un temps et braqua sur lui des yeux ardents dans un visage ravagé. Les autres s'étaient tus et attendaient.

Dontane hésita. « Je ne savais pas, dit-il d'une voix désespérée.

— Tu en conviens », gronda Évadne, et Dontane claqua des mains en criant quelque chose. Une lueur bleue ensorcelée se forma au-dessus de sa tête au moment où Évadne se jetait sur lui.

Une longue main griffue attrapa le devant de son pourpoint et le décolla de terre d'une secousse. La sorcellerie s'évanouit sans causer aucun dommage tandis que le sorcier, pris de panique, se débattait pour faire lâcher le féetaud.

Évadne le jeta et l'abattit sur le dallage de pierre. Thomas sursauta en entendant un craquement parfaitement audible d'os qui se brise.

Dontane eut une ultime convulsion puis cessa de bouger, marionnette privée de ses fils.

Évadne contempla d'un œil satisfait la silhouette silencieuse à ses pieds puis releva lentement la tête. *Mon tour,* se dit Thomas qui resserra sa prise sur la poignée de son épée. Les yeux ardents d'Évadne le trouvèrent et le féetaud sourit. « Tu es aussi un humain, mais tu vois à travers l'enchantement. Qu'es-tu donc ?

— Quelle importance ? » répondit Thomas. Il entendit bouger derrière le tas de décombres et ramassa la malheureuse poignée de bouts de métal qu'il avait récupérés.

« Peut-être aucune. » Évadne haussa les épaules et vint

nonchalamment vers lui.

Les fées noires se rassemblaient à nouveau, attirées par cette nouvelle perspective de divertissement. *Il va y avoir du vilain,* songea Thomas. Puis quelque chose heurta violemment le bois pourri de la tour dans son dos. Craignant de finir écrasé sous la lourde masse, il roula en avant et se retrouva au milieu des monstres. Il jeta sa poignée de boulons au plus proche et s'ouvrit momentanément une brèche. Il parcourut près d'une dizaine de pas mais une bande de bogles lui barra la route. Les autres resserrèrent encore le cercle autour de lui, aussi donna-t-il des coups d'épée à la ronde, qui les dispersèrent et les firent reculer.

Un être trapu du genre troll lui sauta sauvagement dessus. Thomas lui porta une botte sans réfléchir. Le troll tomba sur son épée qui lui fut arrachée des mains. Il reçut un coup par-derrière, tituba, se ressaisit et se retourna, prêt à mourir.

Kade était arrivée en haut de l'escalier qui descendait dans la cave à temps pour voir le féetaud brûlé tuer Dontane. Elle n'avait pas reconnu Évadne avant qu'il se mît à parler, et son apparence la surprit. *Que lui est-il arrivé ? J'espère que c'est aussi horrible à endurer qu'il y paraît.* Puis elle aperçut Thomas pris au piège contre la tour de siège démolie et s'approcha des marches, prête à plonger dans la cave. Elle se retint, une main au mur, et s'obligea à réfléchir. Ce n'était pas le moment de commettre des erreurs. La Horde était ici en force et elle allait livrer un combat à mort qu'elle ne pourrait pas gagner.

La jeune femme s'agenouilla sur la pierre froide du couloir, déchira un bout de tissu de sa jupe et y vida la poignée de cendres qu'elle avait ramassée dans une cheminée. *Je n'ai besoin que d'un peu de temps,* songea-t-elle, *juste un peu de temps ; tâche de ne pas te faire tuer.* Elle avait déjà allumé la bougie avant de descendre, croyant que la cave serait plongée dans l'obscurité, ce qui lui faisait gagner des moments précieux. Elle en fit couler la cire sur le tissu et la cendre, murmura ensuite les paroles magiques et supplia Abléon-Indis de l'écouter.

Elle conclut le sortilège puis hésita. Si Abléon-Indis avait dérivé plus loin ou s'était dissipé… Pas le temps de se mettre martel en tête. Kade se releva d'un bond et s'engagea dans l'escalier en criant « Évadne ! » à tue-tête.

Les voix multiples de la Horde cessèrent de chanter et de hurler, et tous les regards se tournèrent vers la jeûne femme devenue soudain l'objet de l'attention générale. Ils encerclaient Thomas qu'ils avaient forcé à sortir de son abri, mais il était encore debout. Il avait tourné la tête vers elle comme les autres, mais elle se

mordit les lèvres et rien en elle ne révéla qu'elle l'avait vu. Si Évadne sentait qu'elle voulait l'aider, ils mourraient tous les deux et tout serait fini. Elle atteignit le premier palier, et la grosse fée volante qui s'y tapissait s'éloigna furtivement, sa tête étroite penchée de côté pour la surveiller à la dérobée. Elle l'ignora. « Que fais-tu ici, ma sœur ? lança Évadne à ses pieds. Viens-tu te joindre à nous ?

— Je… » Elle parlait lentement et se demanda s'il était aussi évident qu'il y paraissait qu'elle ne savait pas quoi dire. Prise d'une inspiration, elle enchaîna : « J'ai perdu Knockma, c'est Titania qui l'a, et je voudrais que tu m'aides à le récupérer. » Elle entama la descente de la dernière volée de marches, le bout de tissu ensorcelé caché dans son dos. La créature sur le palier pouvait le voir, mais elle n'y reconnaîtrait qu'un chiffon.

Évadne se retourna soudain vers Thomas. « Ne serait-ce pas à cause de cet humain, des fois ?

— Non. » Kade avait l'air scandalisée qu'il pût imaginer une chose pareille. Son cœur ne battait plus aussi fort désormais et il lui était un peu plus facile de réfléchir.

« Ce n'est pas ce qu'on m'a raconté, fit le prince des fées d'un air sournois.

— Qui cela, "on" ? » Kade sauta sur l'aveu. « Grandier ? Dontane ? »

Évadne hésita, les yeux luisants dans la cave obscure, la mine méprisante mais de plus en plus indécise.

« Crois-tu que ce soit le seul mensonge qu'ils t'ont raconté ? insista Kade.

— Je ne crois pas que ce soit le seul mensonge que tu me racontes. »

Elle était presque au bas des marches. *Où est ce fichu tutélaire ?* se disait-elle. La sueur de ses mains imbibait le bout de tissu. *Pourquoi met-il aussi longtemps ?* Il lui fallait s'approcher davantage d'Évadne. « Mais tu t'y attends de ma part. Je ne m'en suis jamais cachée. Je ne t'ai jamais envoyé à la mort avec de fausses promesses. » *Je vais quand même t'éliminer si ce maudit tutélaire…*

Derrière elle, la fée qui gardait l'escalier poussa un cri strident d'agonie. Kade se retourna comme si elle était aussi surprise que les autres et vit la créature tituber puis tenter de prendre son envol tandis que ses chairs fondaient comme de la cire chaude.

Abléon-Indis était enfin arrivé.

Le tutélaire avait beaucoup perdu de sa vigueur. Kade se dit que son sortilège ne tiendrait que quelques instants et qu'Abléon-Indis s'en repartirait alors de la cave. D'autres membres de la Horde hurlèrent et s'enfuirent lorsque le tutélaire tomba parmi eux. Une

bouffée d'air chaud due aux battements d'ailes frappa la jeune femme qui tituba et tomba brutalement assise sur la dernière marche. Alors que la bande de bogles la plus proche prenait brusquement feu, le rugissement à la fois incrédule et terrorisé des monstres rassemblés l'assourdit. Elle se plaqua les mains sur les oreilles. Les fées se souvenaient aussi de la bataille dans la Vieille Salle, et elles comprenaient à présent ce qu'elle avait fait. Évadne se précipita vers elle, la bouche ouverte sur un cri silencieux, mais la ruée de ses compagnons en fuite l'entraîna au loin.

Kade se releva et se jeta dans la mêlée.

Thomas profita de la confusion pour récupérer sa rapière dans le troll qui la lui avait arrachée. Il se retourna au moment où Kade le rejoignait. « Tu vas bien ? s'écria-t-elle.

— Je vais mieux », répondit-il.

Une créature ailée les survola au ras de leurs têtes en hurlant ; Thomas saisit Kade par la taille et l'attira à lui. Elle n'avait pas arrêté de parler. « Je l'ai trouvée ! La clef de voûte. Regarde. » Elle déballa tant bien que mal une pierre ronde couverte d'inscriptions délicates. « Elle était là, dans ses appartements. »

Tudieu, nous avons maintenant une chance, se dit Thomas. Il vit qu'Évadne se dégageait de la masse grouillante des fées et venait dans leur direction. « Je vais l'occuper, dit-il, et tu vas la remettre en place. »

Kade secoua la tête, inflexible. « Non, c'est à toi de le faire. Tu ne pourrais pas le retenir assez longtemps. Moi, si. »

Il la regarda fixement. D'autres fées se joignaient à Évadne, et il était impossible de savoir si le prince des fées comprenait qu'ils détenaient la clef de voûte cruciale ou s'il n'obéissait qu'à une rage aveugle. « Nous n'avons pas le temps, s'écria Kade. Vas-y. Moi, je le ferais pour toi. »

Elle avait raison. « Va au diable », dit-il. Puis il prit la clef de voûte de ses mains et il l'embrassa brutalement sur la bouche avant de se mettre à courir.

Il contourna tête baissée les groupes agités de créatures toujours paniquées par le tutélaire en s'obligeant à ne pas regarder en arrière. Il trouva le bon pilier après quelques instants et vit qu'on avait récemment replacé le bouchon de glaise à une trentaine de centimètres au-dessus du pied. Il se baissa au moment où on le frappait par-derrière. Des griffes s'enfoncèrent dans son dos, découpèrent le cuir de sa veste de buffle. Il pivota sur place et plaqua le monstre de tout son poids contre le pilier de pierre. La prise se relâcha et Thomas se dégagea en force. Il se retourna, poignarda le spriggan ahuri et le repoussa.

Tombant à genoux, il brisa le bouchon de glaise du dos de la main. Il plongea les doigts dans la terre meuble et trouva la pierre enfouie à l'intérieur, mais elle lui parut se dérober quand il voulut la saisir. Il jura et se déplaça contre le pilier afin d'aller plus profond dans la niche. Il finit par attraper la pierre et la sortir. Il la lança au loin et fourra la vieille clef de voûte dans la cavité en se demandant si elle allait aussi se débattre pour s'échapper. Mais elle donna l'impression de lui glisser de son propre chef de la main jusqu'à son logement. Thomas s'assit et prit conscience que toute la cave observait le silence.

Il releva la tête. On aurait dit qu'aucune fée ne bougeait dans le grand local. Toutes s'étaient arrêtées net en pleine action pour une vision ou un bruit qu'elles seules entendaient. Toutes sauf une.

Évadne venait vers lui, écartant sans ménagement de son chemin ses compagnons immobiles.

Thomas saisit sa rapière et se mit debout.

Kade avait entraîné Évadne et sa meute dans une poursuite vers l'autre extrémité de la cave pour ne s'arrêter qu'après avoir pu s'adosser à un pilier. Elle avait senti le retrait d'Abléon-Indis et savait qu'elle ne disposait guère de temps. Elle jeta une poignée d'enchantement au bogle grondant le plus proche pour se donner un peu d'espace, puis chuchota un sortilège d'obligation. La sorcellerie faisait davantage d'effet sur les créatures de Féerie que sur les humains, et les assaillants les plus proches de la Horde poussèrent des cris stridents et s'enfuirent en titubant tandis que la brume aveuglante s'abattait sur eux. La brume se dispersa rapidement, puis une grosse fée aquatique hideuse se rua dans sa direction et elle réfléchit frénétiquement à un autre sortilège.

Ses oreilles se débouchèrent alors brusquement et elle sentit l'éther frémir autour d'elle. Les fées les plus proches la fixaient des yeux, les autres promenaient à la ronde des regards étonnés. *Il a réussi,* se dit-elle. La vieille clef de voûte reprenait les tutélaires sous sa coupe, et la Horde sentait l'hostilité de la structure immatérielle qui se reformait autour du palais. « Vous feriez bien de décamper avant d'être pris au piège ici pour toujours, lança Kade aux plus proches. Si vous ne l'êtes pas déjà. »

Les fées noires poussèrent de grandes clameurs et s'élancèrent d'un bloc, s'enfuirent à toute allure, s'envolèrent, détalèrent en hurlant vers les marches. Kade s'adossa à un pilier, défaillant de soulagement, puis s'aperçut qu'on ne voyait Évadne nulle part.

La Horde se dispersait, prise de panique. Certaines fées se ruaient à l'assaut des marches pendant que d'autres, ailées,

s'élevaient dans les airs, percutaient des piliers et se carambolaient dans leur confusion.

Thomas ne voyait plus Kade. Il s'adossa au pilier. Si Évadne en arrachait la clef de voûte, tout serait réduit à néant.

Le féetaud se fraya un passage à travers la cohue des fuyards et fonça sur lui, ses longs bras tendus en avant. Thomas se baissa et porta une botte de son épée de bas en haut. Évadne, trop rapide, esquiva d'un sursaut en arrière et lui lança un coup de poing.

Le coup atteignit Thomas à l'épaule et l'envoya s'étaler sur le dallage. Il roula sur lui-même, un goût de sang dans la bouche, un instant étourdi. Évadne se tenait debout au-dessus de lui ; ses chairs brûlées pendaient en lanières et sa bouche de tête de mort grimaçait affreusement sous son regard contrarié d'enfant. Le féetaud hésitait, manifestement partagé entre le désir de tuer Thomas sur-le-champ et la nécessité d'extraire la clef de voûte de sa niche. Le capitaine tenta péniblement de se mettre debout et n'alla pas plus loin que ses genoux.

Quelque chose détourna l'attention d'Évadne. Il redressa sa tête ravagée, puis se retourna et se ramassa. Urbain Grandier se tenait au pied des marches. Thomas ne l'avait pas vu descendre non plus ; le vieil homme aurait aussi bien pu surgir du néant.

Évadne releva lentement sa grande carcasse. « Tu m'as trahi, sorcier », dit-il.

Grandier vint dans leur direction sans se presser. « Ah bon ?

— Mais je t'ai moi-même trahi. »

Grandier s'arrêta. Son expression n'avait pas changé mais la parfaite immobilité qu'il observait avait un effet intimidant.

Le sourire d'Évadne était horrible. « J'ai négocié ta mort avec Dontane, ta créature. Le prince humain que tu souhaitais placer sur le trône aurait satisfait à tous mes désirs. »

Grandier soupira. « J'en suis à peine surpris. »

Le regard déçu d'Évadne aurait paru comique chez tout être moins estropié et moins esquinté. Thomas regagna le pilier en se traînant et s'adossa contre la niche qui cachait la clef de voûte. Grandier n'aurait aucun mal à le supprimer et à emporter la pierre, mais il voulait la maintenir en place le plus longtemps possible. Si Kade n'avait pas réussi à se faire tuer pour lui, elle bénéficierait d'un peu plus de temps pour s'échapper. Les fées qui tournoyaient dans les airs se déplaçaient maintenant à coups d'ailes décidés. À l'autre bout de l'immense cave, elles entraient dans une espèce de rage frénétique, volaient en un grand cercle autour d'un pilier. Un vent venu de nulle part se levait.

Grandier secoua la tête et son visage se tordit un instant de dégoût. « Et que t'ont apporté tes intrigues ? » fit-il. Il haussa le

ton. « Une armée attend aux portes de la ville ! Une armée humaine de fer et de sorciers pour vous exterminer tous, et une armée de la cour de Seelie vous attend dans les airs. »

Thomas s'aperçut que c'était la première fois qu'il voyait Grandier céder à la colère. « Ils ne peuvent pas détruire… » gronda Évadne qui s'arrêta au moment où le pilier autour duquel tournaient les fées à l'autre bout de la cave tombait soudain en poussière. D'autres fées se joignaient au cercle, et celles restées au sol y étaient aspirées. Et y disparaissaient. La Horde formait un anneau, comprit Thomas qui se souvint des fondations détruites dans la grande galerie. Les monstres allaient faire tomber le plafond.

« Sois maître de ta Horde, alors ; rassemble ta cour ! » Grandier montra d'un geste méprisant les monstres en fuite et l'anneau qui se formait dans les airs. « Ne pouvais-tu pas réfréner ta cupidité quelques jours ? Attendre notre victoire pour me trahir ? » Il tourna le dos au féetaud comme s'il n'était plus capable de contempler le produit de sa folie.

Il s'adresse à Denzil, se dit Thomas. Denzil, qui s'y entendait pour apporter le chaos mais manquait d'expérience pour en tirer de l'ordre. Grandier avait aussi trahi Évadne, ou il avait essayé : il devait savoir qu'il ne fallait pas espérer de loyauté de la part d'un prince de la cour d'Unseelie. C'était la défection de ses alliés humains qui le mettait hors de lui. Et si Thomas interprétait correctement l'expression du visage dévasté du féetaud, il ne comprenait pas un mot sur trois.

Évadne secoua la tête. « Encore des mensonges. C'est moi qui t'ai fait, sorcier. » Sa voix dégoulinait de mépris. « Et je vais te tuer. »

Il s'avança. Grandier fit demi-tour, sa main bougea soudain pour jeter quelque chose. Évadne sursauta en arrière, leva les bras pour se protéger le visage, à la fois surpris et furieux. Oui, Grandier gardait encore de la limaille de fer dans sa poche.

Puis le sorcier leva les bras et parla doucement.

Évadne secoua la tête et se passa la main sur la figure, laissant des traces sanglantes là où la limaille l'avait touché. « Et que comptes-tu me faire, vieillard ? » dit-il.

Ce monstre n'a aucun instinct de conservation, s'étonna Thomas.

« Je vais te changer le sang en fer, lui répondit Grandier d'une voix dépourvue de toute colère. C'est un sortilège que j'ai préparé pour une occasion comme celle d'aujourd'hui, dérivé d'un procédé alchimique courant que vous connaîtriez si vous aviez étudié la sorcellerie.

— C'est moi qui t'ai donné ton pouvoir », dit Évadne. Il sourit au vieil homme. « Débarrasse-toi de moi et tu le perdras. Tu resteras à

jamais pris au piège sous cette apparence. »

Grandier hésita, observa le prince des fées puis fit un geste sec, et Évadne se pétrifia à l'instant où il s'avançait. Le sorcier vint dans sa direction, passa près du féetaud silencieux et le poussa. Le cadavre tomba et se dispersa en poussière en touchant le sol.

La Horde disparaissait rapidement à présent ; l'anneau était un cercle furieux de cailloux volants, de morceaux de bois, de corps de fées estropiés et autres débris. Thomas se laissa aller contre le pilier et leva les yeux sur Grandier qui le rejoignait. « Alors ? fit-il. Et maintenant ?

— Je n'ai toujours pas de regrets. » Grandier sourit. Son visage ridé accusait le poids de ses années autant que de celles de Galen Dubell. « Sauf peut-être en ce qui concerne le choix de mes alliés.

— Et le choix de vos ennemis ? » Kade s'appuyait au pilier à côté de Thomas. Il ne l'avait pas vue approcher et il ressentit un soulagement si intense qu'il en eut mal.

Grandier observa un instant la jeune femme puis sourit. « Oui, aussi, dit-il.

— Les troupes de Villon sont donc ici », fit Thomas. Tâchant de porter toute son attention sur Grandier, il ne regarda pas Kade.

« Oui. » Grandier hocha la tête. « Denzil pensait que le général tiendrait Bellegarde et lancerait son attaque de là-bas. Il s'est trompé. Villon est entré en ville en fin d'après-midi et tente en ce moment de forcer la porte Sainte-Anne. »

Aviler est passé, et Villon a décidé de risquer un assaut plutôt que rester pris au piège dans Bellegarde, songea Thomas. *Et tu crois qu'il force la porte Sainte-Anne, mais Aviler peut lui dire qu'avec son poste de garde désert la porte de la Poterne est indéfendable.* Il haussa la voix pour se faire entendre par-dessus les hurlements du vent. « Pourquoi n'essayez-vous pas de l'en empêcher ? demanda-t-il.

— Je venais empêcher Kade de remettre la clef de voûte en place et appeler la Horde. » Grandier pouvait toujours reprendre la clef de voûte, mais il ne fit pas un geste dans ce sens. Le vent leur fouettait les cheveux, leur coupait le souffle. Le sorcier, les yeux plissés sous ses assauts, secoua la tête avec regret. « Le Grand Ministre et vous aviez raison, je le crains. Malgré toute mon expérience de la violence et de la traîtrise, je reste politiquement naïf. »

Thomas ne reconnaissait plus Galen Dubell dans ce visage marqué et fatigué, comme s'il ne s'agissait plus d'un déguisement, comme si Grandier occupait entièrement cette enveloppe pour la première fois.

« Vous avez tué un de mes rares amis, dit Kade, et je ne vous le pardonnerai jamais. »

Les yeux calmes de Grandier se posèrent sur elle. « Je ne peux pas aller contre un tel sentiment.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? » demanda Thomas.

Grandier parut très surpris. Puis ses genoux cédèrent sous lui et il s'effondra peu à peu, sa silhouette menue se tassant comme un sac vide. Thomas rattrapa le vieil homme au moment où il s'écroulait sur le dallage. Il vit alors le trou béant dans son dos.

Il leva la tête, remonta machinalement des yeux la ligne de tir et aperçut Denzil au second niveau de l'escalier, qui rendait un mousquet fumant à un soldat d'Alsène. Ils n'avaient rien entendu : le vent généré par l'anneau et le départ de la Horde avait emporté la détonation du mousquet.

Kade était accroupie à côté de Thomas, blême et les traits tirés dans la lumière qui changeait rapidement. Le soldat tendait un autre mousquet chargé à Denzil. Thomas repoussa le cadavre de Grandier se releva, entraîna Kade avec lui et mit le pilier entre la ligne de tir de Denzil et eux. « Ils vont descendre nous chercher. Il faut… »

Kade secoua la tête. « C'est trop tard. » Il l'entendait à peine dans le rugissement grandissant du vent.

Un fracas se produisit qui se répercuta jusque dans la pierre sous leurs pieds. La masse tournoyante de l'anneau donna l'impression de perdre de sa consistance alors que les résidus de la Horde cessaient d'un coup d'exister, et elle expulsa une grêle mortelle de cailloux et de morceaux de bois. Puis elle dériva follement en crabe dans la cave immense vers Thomas et Kade. Les soldats dans l'escalier, pris de panique, remontèrent en flèche vers l'entrée. Thomas regarda de l'autre côté du pilier et vit Denzil, qui tenait délicatement dans ses bras le mousquet chargé, hésiter un instant devant la pluie de débris qui se rapprochait, et il battit à son tour en retraite vers le haut des marches.

Thomas et Kade ne pouvaient pas fuir par le même chemin sans se faire faucher par les décombres volants. Même le pilier de la clef de voûte ne leur offrait plus une protection suffisante, et le capitaine grimaça lorsqu'un déluge cuisant d'éclats de bois s'abattit sur eux. Il attira Kade à lui et sentit son bras lui entourer la taille.

Un pan du plafond s'écroula presque au-dessus d'eux, tomba dans l'anneau et fut instantanément pulvérisé en poussière. Les piliers frémirent lorsque l'anneau les frôla et que l'énergie qui l'animait exerça une pression sur la pierre, puis de gros morceaux commencèrent à se détacher du mur du fond. L'anneau s'inclina sur son axe, perdit de l'altitude, juste au-dessus de Thomas et Kade.

Puis ils se retrouvèrent dans le silence désert et glacé de la grande galerie. Thomas tituba et se retint à un rocher fracassé. Il ne s'habituerait jamais à ce mode de transport. Il laissa Kade le remettre d'aplomb, puis tous deux gagnèrent le bord de l'anneau qu'ils franchirent pour fouler le carrelage sale et froid.

Kade s'assit brusquement, comme si ses jambes soudain ne la soutenaient plus, et Thomas ne tarda pas à l'imiter. Par les fenêtres éventrées de la terrasse ils voyaient les troupes d'Alsène courir gauchement dans la neige du parc. Une salve de coups de pistolet pétarada. Deux soldats tournoyèrent et s'abattirent. Des roses de sang fleurirent autour d'eux dans la neige.

Thomas regarda Kade assise tout près de lui, les cheveux en désordre, et il se demanda quelle sensation il éprouverait s'il l'embrassait en sachant qu'il n'allait pas mourir. Aussi lui prit-il le menton, tourna son visage face au sien et l'embrassa.

Il voulait se retirer lorsque la main de la jeune femme dans ses cheveux l'en empêcha et qu'elle lui bâillonna de la bouche son gloussement.

Des cris et des coups de mousquet éclatèrent quelque part dans l'aile de la Galerie.

Kade se leva d'un bond. « Viens avec moi. »

Thomas se tourna involontairement vers l'anneau de fée silencieux dans le sol de la grande galerie et se dit qu'avec une motivation suffisante il pouvait s'habituer à tout. Puis il nota ses mains toujours constellées du sang de Grandier et il songea à Denzil, à Ravenna. *Pas maintenant,* se dit-il. L'espace d'un instant, les mots lui restèrent coincés dans la gorge. « Je ne peux pas », parvint-il à répondre.

Il ne s'attendait pas à ce qu'elle réagît comme tout le monde et il ne fut pas déçu. Elle sourit. « Ce n'est pas si facile. » Puis elle entra à reculons dans l'anneau et disparut.

20

Le vent avait tourné et vidé le ciel nocturne de ses nuages ; on voyait les étoiles pour la première fois depuis des jours.

Le général Villon avait établi un poste de commandement sur le mur de siège de la porte Sainte-Anne, à la lumière des lanternes et des torches qui se succédaient tout au long des hauts remparts crénelés. Thomas, penché à une embrasure, regardait le vieux général faire les cent pas et consulter ses officiers par l'entremise des courriers qui défilaient en permanence. La neige et la glace fondaient rapidement et il faisait plus chaud maintenant qu'à la tombée du jour.

Villon avait voulu ramener Roland en ville au plus tôt. Ses hommes déblayaient le palais des fées et des troupes d'Alsène restantes, aidés par les sorciers de Lodun arrivés en fin de journée juste après lui. C'étaient les manipulations de Grandier sur le climat qui avaient attiré leur attention et les avaient poussés à mener une enquête. Lodun n'avait jamais reçu les messages envoyés par Ravenna avant l'invasion.

Thomas ignorait où était Roland et ne l'avait pas demandé. Il savait qu'on avait placé le jeune roi en lieu sûr dans l'enceinte de la ville. Falaise se trouvait au palais de l'évêque ; il avait approuvé la suggestion de Gédéon de l'y conduire quelques heures plus tôt. Une partie de la cour au moins était revenue, et le reste des gardes de la reine ainsi que les chevaliers albons étaient ici pour participer à la chasse des derniers soldats d'Alsène.

Du feu éclosait de temps en temps dans les gorges sombres des rues de la ville en dessous : les lanternes et les torches des patrouilles ou des citadins craintifs qui se risquaient à sortir. On attendait les renforts de la garnison royale de Portier qui devaient arriver dans la matinée. Villon avait appris que le maire d'un village sur la route commerciale y avait envoyé ainsi qu'à Granges des messagers affolés apportant la nouvelle d'une attaque massive.

Thomas s'était délibérément retiré de l'action. Il avait passé les dernières heures avec Villon, avait répondu aux questions et indiqué les secteurs où les hommes de Denzil pouvaient se cacher. À présent, il se contentait d'attendre.

Il avait récemment remarqué que le temps paraissait s'écouler par courtes périodes entrecoupées de phases de pensées parfaitement incohérentes, et que son seul soutien, c'était la pierre

rugueuse des remparts. Il s'aperçut alors que Berham se tenait près de lui, et sans doute depuis un moment.

Il y eut un regain d'activité le long du mur lorsque le cornette de Villon arriva en compagnie de Conadine, un des sorciers de Lodun. Après un long entretien avec eux, Villon se retourna et vint vers Thomas. Plus petit que lui d'une tête, grisonnant, le général avait compté parmi les plus vieux amis de Ravenna, ayant grandi avec elle dans la résidence campagnarde de son père. « Ils ont attrapé notre bon duc d'Alsène, dit-il. Il a tout avoué à Aviler. » Thomas n'était pas distrait au point de ne pas remarquer l'expression du général. « Et… ?

— Il enjolive un peu, il essaye de nous faire croire à un malentendu – il fallait s'y attendre. Mais il prétend aussi avoir tué le sorcier Urbain Grandier. Conadine l'a soumis à des épreuves de vérité, et il ne ment pas. »

Thomas détourna les yeux vers la ville plongée dans la nuit qui sortait sans bruit de ses cachettes. « Je sais. »

Villon hocha la tête. « Évidemment, nous comprenons bien qu'il fait la part du feu. C'est le bon sens même de se débarrasser de ses complices quand un complot comme le sien tourne mal. Mais le petit ne le verra pas de cet œil. »

Roland avait toujours été « le petit » pour Villon. Sans cesser de regarder la ville, Thomas dit : « Denzil a envoyé la cour d'Unseelie capturer Roland et tuer Ravenna.

— Non, c'est Grandier. » Villon ne discutait pas les faits mais les exposait tels que les verrait Roland. « Mais il a commis une erreur en ne tuant pas Aviler. Il est indiscutable que Denzil a fait entrer des troupes privées en ville dans le but d'enlever par la force un Grand Ministre dans son propre logis, de tuer un grand nombre de gardes municipaux dans l'exercice de leur devoir, sans parler de tous les gens chassés dans la rue pour y être exterminés par des créatures démoniaques. Et il n'a pas mis ses troupes à la disposition du roi, il s'en est servi pour son propre compte, entre autres pour emprisonner des officiers assermentés de la Couronne. » Villon secoua la tête. « Si Ravenna vivait encore, j'ordonnerais de dresser l'échafaud. Seulement… Il nous restait une solution, mais trop de gens nous ont vus le prendre vivant. Il y a bien veillé. »

Thomas sentit que Villon attendait une réponse. « Rien d'étonnant de sa part », dit-il.

Le regard du général se posa sur la ville. « Vous ne pouvez plus nous aider pour cette nuit. Retournez au poste de garde. »

Au bout d'un moment, Thomas sourit. « Vous ramenez Roland au palais et vous voulez m'écarter.

— Elle vous a appris tout ce qu'elle savait, n'est-ce pas ? Tout ce que le petit aurait dû apprendre. » Villon soupira. « Vous sentez-vous capable de réfréner vos envies de martyre et de me laisser m'occuper de cette affaire ? »

Envies de martyre ? songea Thomas. « Je ne suis pas obligé de rester, vous savez. On m'a fait deux meilleures offres.

— Ce n'est pas une réponse.

— Bien sûr que si. » Thomas se décolla du mur et se retourna pour partir.

« Le petit ne l'entendra pas ainsi », lui lança Villon.

Thomas décida de marcher le long du mur le plus loin possible avant de descendre dans la cour. Le ciel était parfaitement dégagé. Berham le suivait, et Thomas nota que le serviteur portait toujours les deux pistolets qu'il lui avait donnés la nuit de la première attaque. « Je vais vous envoyer à Renier, Phaistus et toi, dit-il après qu'ils eurent marché un moment.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, je suis étourdi et j'aurai du mal à me rappeler que je suis le valet du seigneur Renier après toutes les années passées à votre service, alors s'il me demande… » Berham haussa les épaules. « Je serai bien forcé de dire ce que je pense.

— Là, je sens comme une menace voilée. » Thomas sourit tout seul.

« Je vois pas ce que vous voulez dire, mon capitaine. »

Le vent se leva de nouveau, froid mais pas glacial au point de couper le souffle. Ils avancèrent quelque temps en silence, puis Thomas suggéra : « Tu pourrais jouer les voleurs de grand chemin et semer la terreur sur la route commerciale. »

Berham gloussa. « C'est une idée ; oui, c'est une idée. »

Malgré l'invasion de la Vieille Cour par la Horde peu après l'évacuation, le poste des gardes de la reine n'avait pas trop souffert. Thomas se demanda si les sceaux que Kade avait placés sur les poteaux d'angle s'étaient révélés plus efficaces qu'elle n'avait cru. Arrivé à l'entrée, il vit que les lanternes étaient allumées dans la salle d'exercice où il découvrit ses hommes et quelques rescapés cisternains. Sur les cent vingt que comptait au départ la compagnie des gardes de la reine, plus de soixante-dix avaient survécu, et c'était davantage qu'il n'avait espéré. Décidant d'éviter les secteurs occupés du bâtiment, Thomas gravit d'un pas lourd l'escalier latéral.

Phaistus allumait un feu dans la cheminée de l'antichambre. La chambre à coucher plus loin était froide et sentait le renfermé. Thomas se débarrassa de sa veste en peau de buffle puis de ce qui restait de son pourpoint, les abandonna en un tas de haillons

tachés de sang et s'assit sur le lit. Peu après, il bascula en arrière et fixa le baldaquin.

Il sombra dans une sorte de somnolence à demi consciente, perçut vaguement le bruissement dans la chambre des déplacements familiers de Berham et Phaistus qui préparaient un feu dans l'âtre.

Il lâcha un « ouille » parfaitement clair lorsque Berham lui retira ses bottes. Le valet se pencha un moment sur lui puis demanda :

« Y a-t-il autre chose pour votre service ? »

Thomas fit non de la tête. Il entendit la porte se refermer sur les deux valets, et l'instant suivant il dormait.

Des heures avaient dû s'écouler lorsqu'il ouvrit les yeux et découvrit Kade agenouillée sur le lit, inclinée vers lui. Elle lui fit un grand sourire. « Coucou », dit-elle.

Un peu plus tard, Thomas repoussa une mèche de cheveux du front de la jeune femme. « Cela fait longtemps que je n'ai pas connu de femme qui glousse. »

Malgré la gêne de leurs ecchymoses, estafilades et griffures respectives, ils se sentaient bien ensemble. Il n'y avait pas d'autre femme avec qui il aurait accepté aussi facilement de faire l'amour dans ces conditions, mais il n'y avait pas d'autre femme non plus capable de lui sauter dessus de cette façon. Il s'était demandé ce qui aurait été le pire : un avant-goût de ce qu'auraient pu être les vingt années à venir ou n'en rien savoir. Elle avait décidé à sa place, ce dont il ne se plaignait pas.

« Ne raconte pas d'histoires, fit Kade en souriant. Je sais qu'il y en a eu des centaines d'autres.

— Pas vraiment des centaines. »

On gratta à la porte et la voix de Berham souffla d'un ton rude : « Capitaine, il y a deux Albons en bas. Ils viennent vous dire que le roi donne une audience et qu'il réclame votre présence. »

N'aurait-il pas pu attendre un jour de plus, bon sang ? fut la première pensée de Thomas. À contrecœur, il roula à bas du lit, retrouva ses vêtements et entreprit de se rhabiller.

Kade s'assit, renfila sa blouse par-dessus la tête et l'observa en silence. Lorsqu'il s'assit sur le lit pour chausser ses bottes, elle lui demanda : « Pars avec moi. »

Le pied à moitié engagé dans sa botte, Thomas marqua un temps. Il avait la réponse « d'accord » sur le bout de la langue. « Je ne peux pas.

— Ravenna n'est plus là. Plus rien ne te retient ici.

— J'ai toujours l'offre alléchante de Falaise.

— Réfléchis. Tu sais qu'elle a peur de toi. »

Il termina de mettre ses bottes. « Alors tout est pour le mieux, non ?

— Ce n'est pas ce que tu veux. »

Il ne pouvait pas lui demander comment elle savait ce qu'il voulait, il était évident qu'elle n'ignorait rien de lui.

« Je ne sais pas exactement ce que je vais faire, dit Kade après un silence, maintenant que j'ai cédé Knockma. J'ai ailleurs où habiter, et mes gens de maison… Enfin, tu as vu Boliver ; ils sont tous à peu près comme lui, sauf que certains sont humains. Nous nous disputons parfois, mais nous ne cherchons jamais à nous entre-tuer et personne n'est dévoré d'ambition, raison pour laquelle ils vivent avec moi, j'imagine. Ce que je veux dire, c'est que ce ne serait pas du tout comme ici au palais, si tu en es aussi écœuré que je le crois, et j'espère ne pas me tromper car j'ai dans l'idée que je vais avoir du mal à vivre sans toi.

— Je ne vais pas faire des promesses que je ne peux pas tenir. »

Un fracas assourdi leur parvint de la pièce voisine. Thomas empoigna la rapière dans son fourreau accroché à la colonne de lit et gagna la porte. Il l'entrouvrit et vit Berham et Phaistus regarder à l'autre bout par la porte donnant sur le palier. Thomas entra. « Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien. Rien. » Berham tourna la tête vers lui. « Un Albon a cru qu'il devait remettre son message en personne, capitaine, mais des gars lui ont fait comprendre qu'il se trompait.

— Est-ce qu'ils l'ont balancé dans l'escalier ?

— Un peu, oui. »

Thomas secoua la tête et réintégra à reculons la chambre à coucher. Kade était partie. Une des hautes fenêtres était ouverte et la brise du petit matin agitait les rideaux.

La cour se tenait dans une salle du rez-de-chaussée dans le bastion du Roi. Le bâtiment était peu endommagé, en dehors de traces d'eau et de fumée à la jonction des murs et du haut plafond sculpté. De massifs tableaux lambrissés ornaient les murs, des vues des canaux de Chaire. Se tenir au centre de la salle équivalait à regarder du haut du mont Chappelle l'ancienne et magnifique cité.

L'auditoire était réduit : les officiers de Villon, des hommes des troupes municipales sortis de leurs cachettes, les courtisans revenus de Bellegarde avec Roland. Thomas fut content de voir le comte de Duncanny de service. Son groupe n'avait pas réussi à sortir de la ville mais avait trouvé refuge dans une des grandes maisons aux airs de forteresse et y avait survécu sans subir trop de pertes.

Des chevaliers albons étaient alignés le long des murs et

gardaient les portes. Thomas alla rejoindre Villon. « Ne vous attendez pas à grand-chose », lui dit le vieux général sans le regarder.

Un Aviler épuisé et hagard marchait de long en large devant le fauteuil préparé pour Roland. Falaise, déjà présente, occupait un autre fauteuil sur le devant de la salle mais sur le côté, si bien que tous les regards se portaient sur le siège en tapisserie qui attendait le roi. Du Aviler tout craché, Thomas n'en doutait pas. Renier n'y aurait pas pensé.

Gédéon, Martin et plusieurs autres gardes de la reine entouraient le fauteuil de Falaise. Il savait, à la manière dont Gédéon s'efforçait sans arrêt de croiser son regard, qu'ils se demandaient pourquoi il ne les rejoignait pas, mais il s'en abstiendrait tant que Falaise ne lui en donnerait pas l'ordre.

La porte à l'autre bout de la salle s'ouvrit ; Roland et Renier entrèrent, suivis par d'autres Albons. Thomas fut surpris de reconnaître Élaine, la dame de compagnie de Ravenna, dans l'entourage du roi, mais l'espace d'un instant seulement. Elle avait appris à survivre auprès d'une experte.

Alors que Roland s'asseyait, Aviler recula près de lui, dans l'attente, les bras croisés. Le roi hocha la tête, et il fit alors signe à un chevalier.

Les yeux de Roland étaient deux trous sombres dans son visage blafard aux traits tirés. Il gardait sa cape étroitement serrée contre lui bien qu'il fît presque chaud dans la salle.

On s'agita au fond, puis la foule s'écarta devant un groupe d'Albons, et Thomas sentit ses nerfs se tendre à se rompre.

Les chevaliers escortaient Denzil, bien sûr.

Ils traversèrent la salle en silence en dehors de leurs claquements de bottes sur le parquet et s'arrêtèrent devant le fauteuil de Roland. Le duc d'Alsène portait un pourpoint de cour aux couleurs sombres et il n'avait plus le bras en écharpe. Il avait l'air moins fatigué que Roland, mais il est vrai qu'après sa capture il avait sans doute pu dormir toute la nuit.

Chose surprenante, le roi parla le premier. « Tout était vrai », dit-il. Sa voix était douce mais parfaitement audible dans la salle tellement silencieuse qu'on aurait pu y entendre un battement de cœur trop fort.

« Monseigneur… commença Denzil.

— Je ne vous ai pas autorisé à parler. »

Denzil attendit, le regard fixé sur Roland.

« Vous avez conspiré avec le sorcier Urbain Grandier. » Roland ferma les yeux. « Contre moi. »

Le geste aurait pu paraître théâtral pour quiconque ne

connaissait pas les acteurs. Roland souffrait réellement. Le jeune roi releva soudain la tête. « Ma mère a été tuée », dit-il.

Pour la première fois, la foule réagit : un faible chuchotement de commentaires s'éleva, à peine plus audible qu'un souffle de vent agitant les feuilles des arbres en été. Tout le monde pensait, Thomas le savait, que la mort de sa mère avait brisé Roland. Aviler vacilla comme s'il voulait s'avancer puis s'abstint. C'était un recul étrangement touchant ; le Grand Ministre allait espérer que Roland n'était pas devenu fou et ne tenterait pas de mettre un frein à ce que dirait le roi en public.

Roland tripotait le bras sculpté du fauteuil et ses yeux se posèrent sur Denzil.

« Beaucoup de gens ont péri. Quelqu'un devrait mourir pour cela. »

Thomas se rendit compte qu'il retenait sa respiration.

Denzil était aussi immobile qu'une statue et presque aussi pâle, mais il ne se détourna pas des yeux caves du jeune roi. Thomas le savait, tout le monde se souvenait que tous deux avaient grandi ensemble, même si le duc était plus âgé.

Roland remua soudain dans son fauteuil et détourna la tête. « Le sorcier Grandier est mort. La plupart des traîtres sont morts. La charte des troupes du duché d'Alsène doit être déchirée, les survivants dispersés, leurs armes confisquées, et elles n'auront pas le droit de se reformer sous ces couleurs sous peine de mort. Nous ordonnerons l'exécution des hommes qui détiennent des brevets d'officier dans les troupes d'Alsène pour acte de trahison envers la Couronne et le ministère. Pour le même motif, nous ordonnerons l'exécution de tous les seigneurs d'Alsène qui ont trempé dans la conspiration au palais. Quant à Denzil Fontainon Alsène, duc d'Alsène, nous… nous ordonnons… » Roland ne regarda pas Denzil ni personne. Ses yeux restaient rivés sur la brume pastel d'un tableau représentant la ligne d'horizon d'un port. Le silence s'éternisa, mais la foule attentive s'abstint du plus léger bruit. Le roi ferma les yeux afin d'éclipser une image autre que celle du tableau. « Nous ordonnons son bannissement hors de nos frontières… » reprit-il. Il hésita encore, comme s'il s'entendait parler et s'étonnait de ses propres paroles. « À jamais, poursuivit-il. Sous peine de mort. »

Thomas s'aperçut que Villon était passé de sa gauche à sa droite et lui tenait maintenant familièrement le bras. Ce n'était pas nécessaire. Il ne bougea pas.

Roland se leva et quitta la salle dans un froufrou de robes, cerné de près par ses domestiques. La foule se mit à tourner en rond et à discuter, d'abord à voix basse, puis de plus en plus fort à mesure

que la tension se relâchait. « Un instant, j'ai cru… » fit Villon. Il secoua la tête, une amertume désabusée dans le regard. « Mon temps de service tire à sa fin et je ne peux pas dire que je le regrette. »

Le général avait lâché le bras de Thomas qui en profita pour se frayer un passage vers l'autre extrémité de la salle. Aviler le rencontra à mi-chemin. Le Grand Ministre avait l'air hagard mais également plein d'ardeur. Il avait probablement davantage donné de sa personne au cours de la journée passée que depuis son arrivée à son poste. « Denzil a trois jours pour quitter la ville, dit-il. Ce qui ne lui laisse pas beaucoup de temps. Il faut que nous parlions.

— Non », répliqua Thomas.

Aviler parut interdit. « Vous voulez dire… pas ici ?

— Je veux dire pas du tout. » Il allait s'en repartir lorsqu'il vit Renier venir dans leur direction en se servant de sa masse pour écarter la cohue grouillante.

« Le roi veut vous voir en audience privée, Boniface, dit-il une fois qu'il les eut rejoints.

— Bien. » Thomas suivit Renier jusqu'à l'autre bout de la salle, conscient des regards d'Aviler et de Villon qui l'observaient.

La porte du fond donnait sur un bref dédale d'anciennes salles de conseil, toutes bondées de chevaliers albons, de serviteurs et d'employés de la cour. Thomas ne reconnut personne, ne vit de tous ces gens que des taches floues colorées et bruyantes. Ils finirent par gagner une chambre aux larges doubles portes ouvertes que gardait un autre contingent de chevaliers.

Thomas suivit Renier à l'intérieur et découvrit un vaste salon aux papiers peints à motif d'arabesques, aux tapis épais et au mobilier chargé de brocart. Un feu brûlait dans la cheminée dont deux nymphes de marbre soutenaient le manteau, et toutes les bougies étaient allumées. Roland, assis dans un des fauteuils, fixait sans le voir le mur du fond.

« Monseigneur… » fit Renier.

Le roi leva la tête et posa les yeux sur les nouveaux arrivants. « Merci, dit-il. Que tout le monde se retire. »

Certains chevaliers sortirent tout de suite, mais les autres s'attardèrent, regardèrent du côté de Renier en quête d'instructions. Thomas savait qu'ils n'étaient guère enchantés à l'idée de le laisser seul en compagnie de Roland, et il fut presque amusé de voir que Renier paraissait de leur avis. Ce qui le surprit, c'est que Roland s'en rendait compte lui aussi.

Au moment où Renier allait prendre la parole, le roi se leva brusquement et s'écria : « Sortez ! »

Les autres hommes obéirent à contrecœur, puis Roland traversa le salon et ferma à la volée derrière eux les lourds battants sculptés. L'effort soudain parut alors le vider de son énergie ; il se laissa choir dans le fauteuil le plus proche et s'enfouit le visage dans les mains.

Thomas se contenta de rester à sa place, aucunement déconcerté par l'incident, et d'attendre qu'il se fût ressaisi. Il fit du regard le tour des lieux et fut très surpris de reconnaître un portrait de Fulstan dans l'angle du fond. Il s'agissait d'un bon portrait du père de Roland dans la force de l'âge, qu'on avait dû déménager d'un autre lieu d'exposition davantage en vue pour l'enterrer ici, puisque tous les portraits de Fulstan finissaient un jour ou l'autre aux oubliettes.

Roland avait levé la tête et remarqué ce qui avait attiré son attention. Il contempla lui-même le portrait un long moment. « Il vous détestait, dit-il.

— Il détestait tout le monde », répondit Thomas.

Roland resta un instant sans bouger puis détourna les yeux. « Ma reine m'a fait savoir qu'elle souhaite vous voir rester capitaine de sa garde. Je suis d'accord. »

Roland permettrait le retour de Denzil. Pas aujourd'hui ni dans un mois, mais peut-être avant la fin de l'année. Si Denzil avait tué Ravenna de ses mains, si Roland l'avait vu de ses yeux ordonner l'anéantissement des troupes de Villon, les choses auraient sans doute été différentes. Mais les liens qui les unissaient étaient trop forts. Denzil était un manipulateur trop chevronné, et Roland toujours trop empêtré dans son aversion de soi pour rompre le lien définitivement. Le jeune roi en avait apporté la preuve à lui-même autant qu'à toutes les personnes présentes dans la salle d'audience. Mais il savait désormais de quoi son ami de toujours était capable et, avec le temps, il réussirait peut-être à s'en libérer.

Mais Roland était roi et le temps risquait justement de lui manquer.

« Ce ne sera pas nécessaire, Votre Majesté, fit Thomas. Je démissionne. »

La tête royale se redressa d'une secousse. Ses mains tremblèrent sur les bras du fauteuil. « Pourquoi ? » demanda-t-il sèchement.

Thomas éprouvait maintenant le besoin de s'en aller avant que Roland changeât d'avis. « C'est ce qu'aurait voulu votre mère », dit-il, puis il s'inclina et sortit en refermant la porte derrière lui. Le roi n'essaya pas de le rappeler.

Il passa devant Renier sans un mot et s'en revint par les couloirs. Roland savait déjà ce qui allait se passer. Une seule personne, par bonheur, ne l'avait pas compris, et c'était Kade. Éloignée de la

cour depuis trop longtemps, elle avait dû croire que Denzil allait mourir pour ses crimes. *Et il mourra,* se dit Thomas. *Oui, il mourra.*

Denzil se trouvait encore dans la salle. Les chevaliers étaient vaguement groupés autour de lui, et il observait tout le monde, les bras croisés, un léger sourire aux lèvres.

Thomas se dirigea vers lui en ignorant les chevaliers qui se tendaient, vigilants, et les regards fixes des autres personnes présentes. « Nous avons un rendez-vous trop longtemps différé. » Tout ce que Denzil avait à faire, c'était refuser. Refuser et s'en aller en vie, libre de se servir de tous les pouvoirs de persuasion à sa disposition sur un jeune roi trop sensible qui avait perdu d'un coup son unique compagnon et sa mère, d'abuser d'une fidélité et d'un amour profondément enracinés pour regagner la confiance de Roland. *Mais il a toujours été gourmand,* songea Thomas, *et je le tente beaucoup.*

Denzil hésita, l'observa, pesa ses chances, ses choix, ses désirs. Si Roland avait pu voir ce regard dans les yeux d'un homme qu'aurait dû anéantir la sentence de bannissement prononcée par un ami d'enfance… Mais Denzil était bien trop malin pour lui montrer cette facette de sa personnalité. Il hocha la tête. « Ah, c'est ainsi ? demanda-t-il d'un ton léger. Voulez-vous me provoquer en duel ou dois-je le faire ? »

La salle était à présent silencieuse. « Aucune importance », dit Thomas qui songea : *Maintenant, soit j'ai ce que je voulais, soit je lui donne le plaisir de me tuer en plus de toutes ses autres victoires.*

« Bon, très bien. Tout de suite, pas de témoins et dehors dans la cour.

— Parfait. »

Thomas se dirigea vers les doubles portes à l'autre bout de la salle sans attendre de voir ce que faisait Denzil. Un murmure de commentaires s'éleva parmi l'assistance encore présente. Gédéon le rattrapa dans l'escalier. « Mon capitaine, qu'est-ce… ? » commença-t-il.

Thomas l'interrompit. « La reine vous donnera le poste. Je ne peux plus rien vous apprendre que vous ne sachiez déjà ; le reste, vous le découvrirez tout seul. Soyez prudent et méfiez-vous de tout le monde, surtout de Falaise. »

Il sortit dans la vaste cour pavée entre le bastion et les écuries. Les nuages avaient à nouveau envahi le ciel et il pleuvait une petite bruine qui rendait les pavés luisants et couvrait toute surface d'une fine pellicule d'humidité.

Le duc et son escorte sortirent à leur tour, mais il fallut quand même attendre pendant qu'on allait chercher les épées de Denzil. Thomas marchait de long en large afin de garder toute leur

souplesse à ses muscles meurtris et fatigués, et il sentait monter en lui une grande excitation nerveuse malgré ou peut-être à cause de la perspective d'une mort imminente.

Il songea à Roland, seul dans le magnifique salon inoccupé, qui attendait les nouvelles. Le jeune roi n'empêcherait pas le duel mais, si Thomas l'emportait, une issue hautement improbable, il ne le lui pardonnerait pas. *Il faut brûler les ponts après les avoir franchis, pas avant,* aurait dit Ravenna. Il avait menti à Roland : il ignorait si Ravenna aurait voulu qu'il en fût ainsi ou non. Jusqu'au bout, elle avait toujours su le surprendre. Mais, avec ou sans Kade, il ne pourrait pas se supporter si Denzil survivait.

Un attroupement se formait : Albons, hommes de Villon, gardes de la reine, domestiques et courtisans revenus avec Roland et Falaise. Un serviteur finit par apporter les armes du duc, une rapière et une main gauche. Deux armes de duel efficaces aux poignées troussées d'argent repoussé, dépourvues d'ornementation.

Thomas attendit pendant que le duc examinait les lames, puis il dégaina les siennes et gagna l'espace dégagé de la cour. Denzil affichait un sourire crispé ; il n'avait rien à perdre dans l'affaire en dehors de sa vie, et il le savait.

Ils tournèrent l'un autour de l'autre. Le premier croisement de fers fut léger, destiné à jauger l'adversaire. Denzil était puissant, rapide et témoignait de dons indéniables.

Ainsi que d'un entraînement tout aussi indéniable. Thomas para une feinte et une botte qui lui aurait transpercé l'épaule et mis le bras droit hors service. Afin de voir si un coup non orthodoxe démonterait le jeune homme, il contra l'assaut suivant d'un large moulinet de sa rapière et porta une attaque de sa main gauche. Denzil fut surpris mais se ressaisit à temps pour contrer à son tour de sa propre dague.

Après quoi tous deux se montrèrent plus prudents, et, dans l'échange ininterrompu de coups qui suivit, le capitaine eut l'impression que le duel prenait un rythme. Ils étaient de niveau égal, mais Thomas ressentait la fatigue des quatre derniers jours et le réseau de tissu cicatriciel qu'il devait au coup de fée dans sa jambe recommençait à le lanciner. Si Denzil souffrait des séquelles de sa blessure de pistolet à l'épaule, il n'en laissait rien paraître.

Le duc se fendit violemment, et Thomas écarta la lame d'un coup d'épée. Il s'aperçut aussitôt que la parade n'avait pas été assez vigoureuse en sentant l'acier lui passer au ras du flanc droit. Denzil ramena brusquement le fort de sa lame contre les côtes de son adversaire et tira sèchement en arrière. Thomas sentit l'entaille dans sa chair au moment où il s'en écartait et relevait son

épée pour porter une botte.

Dans sa précipitation, Denzil s'était déséquilibré. Il chancela et sa parade se réduisit à un coup d'arrêt désespéré avec sa garde. La pointe de la rapière de Thomas se prit dans les barres de la poignée troussée et y resta un instant prise au piège. Le capitaine glissa sur les pavés mouillés et tomba au moment où Denzil libérait sa poignée d'un violent mouvement de torsion. Le duc se reprit le premier et se fendit vers la poitrine de son adversaire qui tentait de se relever, mais Thomas s'écarta d'une contorsion et la pointe frappa le sol dans son dos. Le capitaine revint alors en roulant sur la lame qu'il fit sauter de la main de Denzil et qui se brisa net sous son poids.

Thomas se remit debout après une autre roulade. Denzil recula en s'essuyant le visage de sa manche, puis il regarda la foule des spectateurs et hurla : « Une autre épée ! » Son gant était déchiré et sa main saignait là où la pointe de la rapière l'avait touché.

Le capitaine ramassa son arme et vit que la pointe en était brisée. Il revint vers la foule en secouant la tête pour chasser ses cheveux trempés de sa figure et en s'efforçant de ne pas se plaquer la main sur le flanc, là où il sentait le sang sourdre à travers sa chemise. La lame n'avait pas mordu trop profond, mais c'était plus que suffisant pour le ralentir.

Il rendit à Berham l'arme brisée et prit la rapière à pas-d'âne que lui tendait Gédéon. Leur mine affligée était éloquente.

Un mouvement agita la foule. Quelqu'un se frayait un chemin à travers un groupe de gardes aux regards anxieux, et Kade apparut soudain devant lui. Elle était à nouveau pieds nus et, avec sa robe en lambeaux et ses cheveux en désordre, elle aurait pu passer pour une espèce de nymphe particulièrement sauvage. Sauf que ses yeux gris étaient trop humains, furieux et apeurés à la fois. « Je te croyais partie, dit Thomas.

— Je suis à moitié fée mais pas bête. Je suis montée sur le toit du poste de garde. J'allais t'attendre, mais Phaistus est venu me prévenir. »

Thomas leva les yeux à temps pour voir le jeune serviteur se retrancher en hâte derrière Gédéon. Il regarda de nouveau Kade.

« Et si tu me laissais le tuer, fit-elle d'un ton presque implorant, ou si tu demandais à quelqu'un de l'abattre ? Ensuite nous pourrions partir.

— Non, je dois le faire.

— Mais je pourrais… »

Il lui posa un doigt sur les lèvres. « Non. C'est le seul moyen. Tu as dit que tu le ferais pour moi, tu te souviens ? »

Elle secoua la tête, cédant momentanément à la colère. « Très

bien. Si j'avais su que tu allais en venir là, je t'aurais laissé affronter toute la cour d'Unseelie et te faire tuer.

— Parfait. Mais, s'il gagne, je veux que tu lui fasses très mal avant de le tuer.

— D'accord. Très mal. »

Il pivota et revint au centre de l'espace dégagé. Denzil l'attendait sans se soucier de masquer la rage noire qui l'habitait. *Bien,* se dit Thomas. *Il est en colère ; un avantage pour moi.* Lui se contentait d'être fatigué et de perdre son sang. Denzil n'avait sans doute jamais affronté en duel d'adversaire aussi bon voire meilleur que lui, et il réagissait par la colère. Falaise était sortie sur les marches du bastion et regardait en compagnie de ses dames d'honneur et de quelques gardes autour d'elle. Elle leva la main dans sa direction. Thomas la salua de son épée et revint vers le duc qui patientait.

Denzil se rua furieusement sur lui mais ne fut pas assez bête pour se découvrir. Pendant un moment, Thomas n'eut conscience que de ses muscles douloureux, du danger virevoltant des lames, du sang qui lui battait dans les oreilles. Il voyait que le visage de Denzil était pâle et tendu, qu'il se fatiguait lui aussi. La pluie tombait plus dru désormais, et les combattants glissaient sur les pavés mouillés. Thomas savait que s'il chutait encore il ne se relèverait pas.

Puis ils se fendirent tous deux en même temps. Thomas se dégagea, enveloppa de sa rapière la lame de Denzil et cassa son poignet pour piquer de la pointe avec ce qui lui restait de forces. Il sentit celle de la rapière adverse lui frôler le bras durant le mouvement et lui tracer une ligne de feu à travers le biceps, droit vers sa poitrine ; puis elle retomba. Alors seulement, quand il recula en chancelant et sentit la résistance sur sa propre lame avant qu'elle ne se dégageât, il comprit ce qui s'était passé.

Denzil, à genoux, se pressait une main sur la poitrine, et du sang s'échappait d'entre ses doigts. Thomas fit un pas en arrière et attendit.

Un coup propre et net en plein cœur. Denzil tenta une seule fois de reprendre haleine, ses yeux fixèrent le néant, perdirent toute expression, puis il s'affaissa tête en avant sur le pavé mouillé.

Thomas lâcha son épée et retourna où Kade attendait avec les autres. Il s'arrêta devant elle, tremblant d'épuisement, se sentant gelé et vidé. Elle secoua la tête, se passa la main dans ses cheveux emmêlés et leva les yeux sur lui. Il croisa son regard, et l'impression de vide disparut.

Impatiente, d'une petite voix soulagée, Kade demanda : « Et maintenant, pouvons-nous partir ?

— Maintenant, oui. »